

DES
LA MANIÈRE
D'ENSEIGNER
ET
D'ETUDIER

LES BELLES LETTRES,

Par rapport à l'esprit & au cœur.

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Uni-
versité, Professeur d'Eloquence au Collège
Royal, & associé à l'Académie Royale des
Inscriptions & Belles Lettres.*

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
Chez JACQUES ESTIENNE, rue saint
Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



Φ 6661, 4

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



026000213087



Joannes Franciscus Jolep⁹
De Poter. a gaud. 1786

~~VI B 11~~

25-8-18



Αρ. Βιβλ. Εισφ. 36358





Avertissement de l'Auteur.

JE termine mon Ouvrage par ce quatrième volume. On y trouvera d'abord deux grands morceaux de l'histoire Romaine , qui peuvent donner quelque idée des plus beaux tems de la République. Je parle ensuite de la Fable & des Antiquités , mais en très-peu de mots. Le traité sur la Philosophie est aussi très-succinct , eu égard à la matière. J'expose , sur chaque article , les raisons que j'ai eues d'user de cette brieveté. La dernière partie de ce volume a plus d'étendue : elle regarde le gouvernement intérieur des Colléges & des Classes , & la manière de conduire les jeunes gens.

J'avois eu dessein & j'avois promis de dire quelque chose des Auteurs où l'on doit puiser la connoissance de l'histoire , de marquer l'ordre dans lequel on les doit lire , & de donner à cette occasion



AVERTISSEMENT.

Un abrégé de l'histoire ancienne; Ce dessein m'auroit mené fort loin; & on le trouve exécuté dans plusieurs livres. D'ailleurs on m'a représenté que les abrégés sont d'une médiocre utilité, & que je serois mieux de m'appliquer tout d'un coup à l'Ouvrage, sur lequel j'ai pris une sorte d'engagement avec le public. Il consiste à donner en françois une histoire suivie des grands Empires des Egyptiens, des Assyriens, des Médes, des Perses, des Macédoniens; & sur tout des différens Etats qui ont partagé la Grece. Ma vûe seroit d'y faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs grecs & latins soit pour les faits, soit pour les réflexions: & l'on sait que ces Auteurs renferment des richesses d'un prix inestimable.

Je sens bien qu'un tel Ouvrage, s'il étoit composé de meilleure main, pourroit être fort agréable, & qu'il seroit d'un grand secours, non seulement pour les jeunes gens que je ne croi point devoir perdre de vûe, & à l'égard



AVERTISSEMENT.

de qui je me regarde comme responsable de mon loisir , mais encore pour une infinité de personnes du monde qui ne peuvent pas puiser dans les sources mêmes la connoissance de cette histoire , si digne pourtant d'une louable curiosité , & si remplie de grands & d'importans événemens. Mais j'avoue que plus j'envisage de près cette entreprise , plus je crains qu'elle ne soit en tout sens au-dessus de mes forces , & qu'il n'y ait eu de la témérité à moi d'avoir songé à m'engager dans une carrière si longue & si difficile. Je ne sai point ce que j'en pourrai fournir : mais je me prépare à y entrer sans délai , bien résolu de n'épargner ni mon tems ni mes peines pour satisfaire à l'attente du public , & pour lui témoigner ma reconnaissance du bon accueil qu'il lui a plu de faire à mon premier Ouvrage. C'est tout ce qu'il peut exiger de moi , & tout ce que je peux lui promettre.





APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Gardé des Sceaux ce quatrième volume *De la manière, &c.* Le commencement de ce livre est une suite nécessaire du troisième. L'étude de la Philosophie vient immédiatement après celle de l'histoire, & le même esprit y regne d'un bout à l'autre. Enfin l'Auteur termine son Ouvrage par un détail exact de ce qui concerne l'éducation tant publique que particulière ; & quelque sèche que cette matière paroisse, il y a répandu des traits si lumineux des plus excellens maîtres en ce genre, qu'il semble n'avoir pas moins écrit pour le plaisir de ses Lecteurs, que pour l'utilité des Maîtres & des Disciples.
Donné à Paris ce 2 Août 1728.

COUTURE.

DE



2 III. Partie. DE

de la seconde guerre Punique , jusqu'à la fin de la guerre de Macédoine, qui se termina par la défaite & la prise de Persée , & par la destruction de son royaume.

Polybe regarde cet intervalle comme le beau tems de la République Romaine, où parurent les plus grands hommes , où l'on vit briller les plus solides vertus , où se passerent les plus grands & les plus importans événemens ; en un mot , où les Romains commencerent à entrer en possession de ce vaste Empire qui dans la suite embrassa presque toutes les parties du monde connues pour lors, & qui parvint par des progrès suivis & fort rapides à ce degré de grandeur & de puissance qui a fait l'admiration de tout l'univers.

Polyb. lib. 1. Or l'établissement de l'Empire Romain étant , selon Polybe , le plus merveilleux ouvrage de la providence divine parmi les hommes , & ne pouvant être regardé comme l'effet du hazard & d'une fortune aveugle , mais comme la suite d'un plan & d'un dessein formé de loin , concerté avec poids & mesure , & conduit à sa fin avec une sagesse qui ne s'est jamais



L'HISTOIRE PROFANE. §
démentie : n'est - ce pas , remarque
encore le même Auteur , une curio-
sité bien louable , & bien digne d'un
esprit solide , de vouloir connoître en
quel tems , par quels préparatifs , par
quels moiens , & par le ministere de
quels hommes , une si belle & si gran-
de entreprise a été exécutée ?

C'est ce que Polybe , l'historien
le plus sensé que nous ayions , & qui
étoit lui-même grand homme de
guerre & grand politique , avoit mon-
tré fort au long dans l'histoire qu'il
avoit composée , dont le peu qui nous
en reste doit faire extrêmement re-
gretter la perte. C'est aussi ce que j'en-
treprends de tracer dans ce morceau de
l'histoire Romaine , mais d'une ma-
niere sort courte & fort abrégée , en
tâchant pourtant d'y faire entrer une
partie de ce qui me paroîtra de plus
beau dans Polybe , dans Tite-Live , &
dans Plutarque , qui sont les sources
où je puiserai presque tout ce que j'ai
à dire sur ce sujet , soit pour les faits
mêmes , soit pour les réflexions que
j'y joindrai.

XXI

Aij



CHAPITRE PREMIER.

RECIT DES FAITS.

JE COMMENCERAI par le récit des principaux faits arrivés dans l'espace du tems dont il s'agit, pour en donner quelque idée légère à ceux des lecteurs à qui cette histoire sera moins connue.

Commencemens de la seconde guerre Punique, & heureux succès d'Annibal.

*Liv. lib. 21.
n. 1-20.*

LE COMMENCEMENT de la seconde guerre Punique, à ne considérer que la date des tems, fut la prise de Sagonte par Annibal, & l'irruption qu'il fit sur les terres des peuples situés au delà de l'Ebre, & alliés du peuple Romain: mais la véritable cause de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vû enlever la Sicile & la Sardaigne par des traités auxquels la seule nécessité des tems & le mauvais état de leurs affaires les avoient fait consentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le dessein qu'il avoit formé depuis lontems de se venger de ces injures. Son fils Annibal, à qui, lorsqu'il n'avoit encore que neuf ans, il avoit fait jurer sur les autels



L'HISTOIRE PROFANE. J
qu'il se déclareroit l'ennemi du peu-
ple Romain dès qu'il seroit en âge de
le faire, entra dans toutes ses vûes,
& fut l'héritier de sa haine contre les
Romains, aussi bien que de son cou-
rage. Il prépara tout de loin pour ce
grand dessein : & quand il se crut en
état de l'exécuter, il le fit éclorre par
le siege de Sagonte. Soit paresse & len-
teur, soit prudence & sagesse, les Ro-
mains consumèrent le tems en diffé-
rentes ambassades, & laisserent à An-
nibal celui de prendre la ville.

Pour lui, il fut bien mettre le tems *16. n. 27-38.*
à profit. Après avoir donné ordre à
tout, & laissé son frere Asdrubal en
Espagne pour défendre le pays, il
partit pour l'Italie avec une armée de
quatre-vingt-dix mille hommes de
pie, & dix ou douze mille de cavale-
rie. Les plus grands obstacles ne fu-
rent point capables de l'estraier, ni de
l'arrêter. Les Pyrenées, le Rhône,
une longue marche au travers des
Gaules, le passage des Alpes rempli
de tant de difficultés, tout céda à son
ardeur & à sa constance infatigable.
Vainqueur des Alpes, & en quelque
sorte de la nature même, il entra donc
en Italie, qu'il avoit résolu de rendre
le théâtre de la guerre. A iij.



Une rapidité si inconcevable étonna & déconcerta les Romains. Ils avoient compté de faire la guerre au dehors , & qu'un de leurs Consuls tiendroit tête à Annibal en Espagne, pendant que l'autre iroit droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il falut changer de mesures, & songer à défendre leur propre pays. Publius Scipion Consul , qui croioit Annibal encore dans les Pyrénées lorsqu'il avoit déjà passé le Rhône, n'ayant pu l'atteindre, fut obligé de revenir sur ses pas pour l'attendre & l'attaquer à la descente des Alpes ; & cependant il envoya son frere Cneius Scipion en Espagne contre Asdrubal.

ib. n. 39-48.

La premiere bataille se donna près de la petite riviere du Tesin. Il est beau de lire les harangues des deux Chefs à leur armée, que Tite - Live a copiées d'après Polybe, mais en maître habile, c'est-à-dire en y ajoutant des traits qui égalent la copie à l'original. Les Carthaginois remporterent la victoire. Le Consul Romain fut blessé dans le combat ;^a & son fils,

^a Neque illum ætatis infirmitas interpellare valuit, quo minus duplici gloria conspicuam coronam, imperatore simul & patre ex ipsa morte rapto, mereretur. *Val. Max. lib. 5. cap. 2.*



L'HISTOIRE PROFANE. 7
âgé pour lors à peine de 17 ans , lui
sauva la vie. C'est le même qui vain-
cra dans la suite Annibal , & sera sur-
nommé l'Africain.

Sur la premiere nouvelle de cette *lib. n. 51. 56.*
désaite , Sempronius l'autre Consul ,
qui étoit en Sicile , accourut prom-
tement par l'ordre du Senat au secours
de son Collegue , qui n'étoit pas en-
core bien remis de sa blessure. Ce fut
pour lui une raison de hâter le com-
bat contre le sentiment de Scipion ,
parcequ'il étoit en avoir lui seul
toute la gloire. Annibal bien informé
de tout ce qui se passoit dans le camp
des Romains , & aiant exprès laissé
emporter un léger avantage à Sem-
pronius pour amorcer sa témérité ,
lui donna lieu d'engager la bataille
près de la riviere de Trebie. Il avoit
placé son frere Magon en embuscade
dans un lieu fort favorable , & avoit
fait prendre à son armée toutes les
précautions nécessaires contre la faim
& contre le froid , qui étoit alors ex-
trême. On n'avoit songé à rien de
tout cela chez les Romains. Leurs
troupes furent donc bientôt renver-
sées , & mises en fuite ; & Magon
étant sorti de son embuscade en fit un
grand carnage.



8 *III. Partie. DE*

*16. n. 57-59.
63.*

*Lib. 22. v.
2-6.*

Annibal, pour profiter du tems & de ses premières victoires, alloit toujours en avant, & s'approchoit de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promptement près de l'ennemi il lui falut passer un marais, où son armée essuia des fatigues incroyables, & où lui-même perdit un œil. Flaminius, l'un des deux Consuls qu'on avoit nommés depuis peu, étoit parti de Rome sans prendre les auspices ordinaires. C'étoit un homme vain, téméraire, entreprenant, plein de lui-même, & dont la fierté naturelle s'étoit beaucoup accrue par les heureux succès de son premier consulat, & par la faveur déclarée du peuple. On jugeoit aisément que ne consultant ni les hommes ni les dieux, il se laisseroit aller à son génie impétueux & bouillant; & Annibal, pour seconder encore son panchant, ne manqua pas de piquer & d'irriter sa témérité par les dégats & les rava-

a Consul ferrox ab consularu priore, & non modo legum ac Patrum majestatis, sed ne deorum quidem satis metuens erat. Hanc insitam ingenio eius temeritatem fortuna prospero civilibus bellicisque rebus successu

aluerat. Itaque satis apparebat, nec deos nec homines consulentem, ferociter omnia ac propere acturum: quoque pronior esset in vitia sua, agitare eum atque irritare tœnus parat. *Lib. 22. n.*

3.



L'HISTOIRE PROFANE. 9
ges qu'il fit faire à sa vûe dans toutes
les campagnes. Il n'en falut pas da-
vantage pour déterminer le Consul
au combat, malgré les remontrances
de tous les Officiers, qui le prioient
d'attendre son Collegue. Le succès
fut tel qu'ils l'avoient prévu. Quinze
mille Romains demeurèrent sur la
place avec leur Chef, & rendirent cé-
lèbre à jamais par leur sanglante dé-
faite le lac de Trasimene.

FABIUS DICTATEUR.

CETTE triste nouvelle, quand on *ib. n. 7-10.*
l'eut apprise à Rome, y jecta une
grande allarme. On s'attendoit à tout
moment d'y voir arriver Annibal.
Fabius Maximus fut nommé Dicta- *Predicator:*
teur. Après avoir satisfait aux de-
voirs de la religion, & donné les or-
dres nécessaires pour la sureté de la
ville, il se rendit à l'armée, bien ré-
solu de ne point hazarder de combat
sans y être forcé, ou sans être bien
assuré du succès. Il conduisoit ses trou-
pes par des hauteurs, sans perdre de
vûe Annibal, ne s'approchant jamais
assez de l'ennemi pour en venir aux
mains; mais ne s'en éloignant pas
non plus tellement, qu'il pût lui



échaper. Il tenoit exactement ses soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourages, où il ne les envoioit qu'avec de fortes escortes. ^a Il n'engageoit que de légères escarmouches, & avec tant de précaution, que ses troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moien il rendoit insensiblement au soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, & le mettoit en état de compter comme autrefois sur son courage & sur son bonheur. L'ennemi s'aperçut bientôt que les Romains, instruits par leurs défaites, avoient enfin trouvé un Chef capable de tenir tête à Annibal: & celui-ci comprit dès lors qu'il n'auroit point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives & hardies, mais une conduite prudente & mesurée.

^b Minucius, Général de la cavale-

^a Neque universo periculo summa rerum committebatur: & parva momenta levium certaminum ex tuto ceptorum, finitimo receptu, alluefaciebant terri um pristinis cladibus militem, minùs jam tandem aut virtutis aut fortunæ pœnitere suæ. *Liv. lib. 21. n. 12.*

^b Sed non Annibalem magis infestum tam sanis

consiliis habebat, quàm magistrum equitum. . . . Ferox rapidusque in consiliis, ac linguis immodicus, pro cunctatore segnem, & cauto timidum, attingens vicina virtutibus vitia, compellabat; premendorumque superiorum arte (quæ pessima ars nimis prosperis multorum successibus crevit) se se extollebat. *n. 12.*



L'HISTOIRE PROFANE. II
 rie des Romains, souffroit avec plus
 d'impatience encore qu'Annibal mê-
 me la sage conduite de Fabius. Em-
 porté & violent dans ses discours com-
 me dans ses desseins, il ne cessoit de
 décrier le Dictateur; il le traitoit
 d'homme irrésolu & timide, au lieu de
 prudent & de circonspect qu'il étoit,
 donnant à ses vertus le nom des vices
 qui en approchoient le plus: & par
 un artifice qui ne réussit que trop sou-
 vent, il établissoit sa réputation en
 ruinant celle de son supérieur. Enfin,
 par ses intrigues & ses cabales auprès
 du peuple, il vint à bout de faire éga-
 ler son autorité à celle du Dictateur;
 ce qui étoit sans exemple. ^a Fabius,
 bien persuadé que le peuple, en les
 égalant dans le commandement, ne
 les égaloit pas de même dans l'art de
 commander, souffrit cette injure avec
 une modération, qui fit bien voir
 qu'il n'étoit pas moins invincible à
 ses citoyens qu'à ses ennemis.

Minucius en conséquence de l'éga-
 lité de pouvoir qu'on venoit de met-
 tre entre lui & Fabius, lui proposa de

^a Satis fidens haud
 quoquam cum imperii
 que artem imperandi e-
 qualem, cum victo à
 civibus hostibusque anti-
 mo ad exercitum sedite.
 lb. n. 26.



commander chacun leur jour, ou même un plus long espace de tems. Fabius refusa ce parti, qui exposoit toute l'armée au danger pendant le tems qu'elle seroit commandée par Minucius; & il aima mieux partager les troupes pour se mettre en état de conserver au moins la partie qui lui seroit échue.

Ce que Fabius avoit prévu, arriva bientôt. Son Collegue, avide & impatient de combattre, avoit donné tête baissée dans des embuches que lui avoit dressé Annibal, & son armée alloit être entièrement défaite. ^a Le Dictateur, sans perdre de tems en d'inutiles reproches, » Marchons, dit-il à ses soldats, » au secours de Minucius, & arrachons aux ennemis la » victoire, & à nos citoiens l'aveu de » leur faute. Il arriva fort à propos, & obligea Annibal de sonner la retraite. ^b Ce dernier en se retirant disoit, » que cette nuée, qui depuis » lontems paroissoit sur le haut des

^a Aliud jurgandi succensendique tempus erit: nunc signa extra vallum proferte Victoriam hosti extorqueamus, confessionem erroris civibus. *ib.* v. 29.

^b Annibalem ex acie redeuntem dixisse ferunt, tandem eam nubem, quæ sedere in jugis montium solita sit, cum procella imbrem dedisse. *ib.* n. 30.



L'HISTOIRE PROFANE. 13
montagnes, avoit enfin crevé avec «
un grand fracas, & causé un grand «
orage. «

Un service si important, & placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius, & lui fit reconnoître sa faute. Pour la réparer sans délai, il alla dans le moment même avec son armée à la tente de Fabius, & l'appellant son pere & son libérateur, lui déclara qu'il venoit se remettre sous son obéissance, ^a & qu'il cassoit lui-même un decret dont il se trouvoit plus chargé qu'honoré. Les soldats de leur côté en firent autant, & ce ne furent plus de part & d'autre qu'embrassemens & marques de la reconnoissance la plus vive: ^b & le reste de ce jour, qui avoit pensé être si funeste à la République, se passa dans la joie & les divertissemens.

Bataille de Cannes.

L'ACTION la plus célèbre d'Annibal, & qui devoit ce semble renverser pour toujours la puissance Romaine, fut la bataille de Cannes. On

*Liv. lib. 22.
n. 54-55.*

^a Plebiscitum, quo
oneratus magni quàm ho-
noratus sum, primus an-
si quo abrogat. n. 50.

^b Latiusque dies, ex
admodum tristi paulò an-
te ac prope execrabili,
latius. n. 50.



14. *III. Partie. De*
 avoit nommé à Rome pour Consuls
 L. Æmilius Paulus , & C. Terentius
 Varro. Ce dernier , * d'une basse &
 vile naissance , par les grands biens
 que son pere lui avoit laissés , &
 par son adresse à gagner les bonnes
 graces du peuple en se déclarant con-
 tre les Grands , avoit trouvé le moien
 de parvenir au Consulat , sans y por-
 ter d'autre mérite que celui d'une am-
 bition démesurée , & d'une estime de
 lui-même sans bornes. Il disoit hau-
 tement » que le moien de perpétuer
 » la guerre , étoit de mettre des Fa-
 » bius à la tête des armées : que pour
 » lui , dès le premier jour qu'il ver-
 » roit l'ennemi , il sauroit bien la ter-
 » miner. Son Collegue , qui savoit
 que ^a la témérité , outre qu'elle est
 destituée de raison , avoit toujours été
 jusques-là très-malheureuse , pensoit
 bien autrement. Fabius le voiant près
 de partir pour la campagne , le con-
 firma encore dans ces sentimens , &
 lui répéta bien des fois que le seul
 moien de vaincre Annibal étoit de
 temporiser , & de traîner la guerre

» On dit que
 son pere étoit
 boucher.

^a Temeritatem , præ-
 terquam quòd stulta sit ,
 infelicem eam ad id | locorum sive. Liv. lib.
 22. n. 38.



L'HISTOIRE PROFANE. 15
 en longueur. ^a » Mais, lui dit-il, les
 citoyens, encore plus que les enne-
 mis, travailleront à vous rendre ce
 moien impraticable. Vos soldats en
 cela conspireront avec ceux des Car-
 thaginois : Varron & Annibal pen-
 seront de même sur ce point. Il faut
 que vous seul teniez tête & rési-
 stiez à ces deux Chefs. Le moien
 de le faire, c'est de demeurer ferme
 contre les bruits & les discours po-
 pulaires, & de ne vous laisser ébran-
 ler ni par la fausse gloire de votre
 Collegue, ni par la fausse honte dont
 on tâchera de vous couvrir. Souf-
 frez qu'au lieu d'homme précau-
 tionné, circonspect, & habile dans
 le métier de la guerre, on vous fasse
 passer pour un Chef timide, lent,
 sans connoissance de l'art militaire.

^a Hec una salutaris via,
 L. Paule: quam distici-
 dem instellamque civis
 * tibi magis quam hostes
 facient. Idem etiam tui,
 quod hostium milites,
 volent: sed Varro Con-
 sul Romanus, quod An-
 nibal Poenus imperator,
 cupiet. Duobus ductibus
 unus resistas oportet. Re-
 sistes autem, adversus to-
 nam tuam etque homi-
 num à suis hinc stete-

rit: si te neque collega
 vana gloria, neque tua
 falsa instamia moverit. ..
 sine timidum pro cauto,
 tardum pro considerato,
 * imbellem pro perito bel-
 li vocent. Malo te sapiens
 hostis metuas, quam stultus
 civis laudent. 16. n. 19.

* Je croi qu'il faut lire,
 tibi.

** Imbellis, doit signi-
 fier sci tuis in bello,
 impetitus belli.



» J'aime mieux vous voir craint par
 » un ennemi sage, que par des citoiens
 » imprudens.

*Poly. lib. 3.
 p. 257.*

Chez les Romains en tems de guerre on levoit chaque année quatre légions, dont chacune étoit composée de quatre mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers. Les alliés, c'est-à-dire les peuples voisins de Rome, fournissoient un pareil nombre de fantassins, avec le double & quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageoit ces troupes entre les deux Consuls, qui faisoient la guerre séparément, & en différens pays. Ici, comme l'affaire étoit décisive, les deux Consuls marcherent ensemble, & le nombre des troupes tant Romaines que Latines fut doublé, & les légions augmentées chacune de mille hommes de pié, & de cent cavaliers.

Le fort de l'armée d'Annibal étoit dans la cavalerie : c'est pourquoi L. Paulus vouloit éviter de combattre en rase campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquoient absolument de vivres, & ne pouvoient pas encore subsister dix jours dans le pays, de sorte que les troupes Espagnoles étoient



L'HISTOIRE PROFANE. 17
près de se débander. Les armées furent quelques jours à se regarder : enfin après divers mouvemens, Varron, malgré les remontrances de son Colleague, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrain étoit fort favorable aux Carthaginois, & Annibal, qui savoit profiter de tout, avoit rangé ses troupes de sorte que le vent * Vulture, qui se leve dans un certain tems réglé, devoit souffler directement contre le visage des Romains pendant le combat, & les inonder de poussiere. La bataille se donna. Je n'entreprends point d'en marquer le détail. Le lecteur curieux peut en voir la description dans Polybe & dans Tite-Live, sur tout dans le premier, qui étant lui-même homme de guerre, a dû mieux réussir que l'autre à raconter toutes les circonstances d'une si mémorable action. La victoire fut longtemps disputée, & tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le Consul L. Paulus fut blessé à mort, & plus de cinquante mille hommes demeurèrent sur la place, parmi lesquels étoit l'élite des Officiers. Varron, l'au-

* C'est un vent qui se | les Romains étoient surpris
souffle du midi, vers lequel | étoient



tre Consul, se retira à Venouse avec soixante & dix cavaliers seulement.

Maharbal, l'un des généraux Carthaginois, vouloit que sans perdre de tems l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire souper à cinq jours de-là dans le Capitole. Et sur ce que celui-ci répliqua qu'il faloit prendre du tems pour déliberer sur cette proposition : ^a » Je voi bien, dit Maharbal, » que les dieux n'ont » pas donné au même homme tous » les talens à la fois. Vous savez vain- » cre, Annibal, mais vous ne savez » pas profiter de la victoire. En effet on convient que ce délai sauva Rome & l'Empire.

N. 54-61.

Il est aisé de comprendre quelle fut la consternation à Rome, quand cette funeste nouvelle s'y fut répandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le secours des dieux par des prieres publiques & par des sacrifices, les Magistrats rassurés par les sages conseils & par la ferme contenance de Fabius, donnerent ordre à tout, & pourvurent à la sûreté

^a Tum Maharbal : Non omnia nimirum eadem diu dedere. Vincere scis, Annibal, victoria uti nescis. Liv. lib. 22. n. 51. Mora ejus diei satis creditur saluti fuisse urbi atque impetio. Ibid.



L'HISTOIRE PROFANE. 19
 de la ville. On leva sur le champ quatre légions, & mille cavaliers, en accordant dispense d'âge à plusieurs qui n'avoient pas dix-sept ans. Les alliés firent aussi de nouvelles levées. Dix Officiers Romains, qu'Annibal avoit laissé sortir sur leur parole, arriverent à Rome, pour demander qu'on rachetât les prisonniers. Quelque besoin qu'eût la République de soldats, elle refusa constamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la discipline Romaine qui punissoit sans pitié quiconque se rendoit volontairement à l'ennemi; & elle aima mieux armer des esclaves qu'elle acheta des particuliers jusqu'au nombre de huit mille, & des prisonniers qui étoient arrêtés pour dettes ou pour crimes, qui monterent jusqu'à six mille; l'honnête, dit l'historien, cédant à l'utile dans ces tristes conjonctures.

A Rome le zèle des particuliers & l'amour du bien public éclaterent alors d'une manière merveilleuse. Il n'en fut pas ainsi des alliés. Les défai-

a Ad ultimum propè | libas cedunt, descendit.
 desperata republicæ au- | Liv. lib. 23. n. 24.
 zium, cum honesta uti-



tes précédentes n'avoient pu ébranler leur fidélité; mais ce dernier coup, qui selon eux devoit abbatre l'Empire, les renversa, & plusieurs se rangerent du côté du vainqueur. Cependant ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'alliés, ne purent porter le peuple Romain à entendre parler d'accommodement.^a Loin de perdre courage, jamais il ne fit paroître tant de grandeur d'ame: & lorsque le Consul, après une si grande défaite dont il avoit été la principale cause, revint à Rome, tous les corps de l'Etat allerent au devant de lui, & lui rendirent graces de ce qu'il n'avoit point désespéré de la République; au lieu qu'à Carthage, après une telle disgrâce, il n'y avoit point de supplice auquel un Général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui se rendit à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hyver, leur devint bien

a Adeo magno animo civitas fuit, ut consuli ex tanta clade, cujus ipse causa maxima fuisset, redeunti, & obviam itum frequenter ab omnibus ordinibus sit, & gratiz

actæ quod de republica non desperasset: cui, & Carthaginensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret, Lib. 22. n. 61.



L'HISTOIRE PROFANE. 21
 Funeste. ^a Ce courage mâle, que nuls
 maux, nulles fatigues n'avoient pu
 vaincre, fut entierement énérvé par
 les délices de Capoue, où les soldats
 se plongerent avec d'autant plus d'a-
 vidence, qu'ils y étoient moins accou-
 tumés. Cette faute d'Annibal, selon
 les connoisseurs, fut plus grande que
 celle qu'il avoit commise en ne mar-
 chant pas droit contre Rome après
 la bataille de Cannes. Car ce délai
 pouvoit paroître n'avoir que différé
 la victoire: au lieu que cette dernière
 faute le mit absolument hors d'état
 de vaincre. Ainsi Capoue fut pour
 Annibal, ce que Cannes avoit été
 pour les Romains.

*Scipion élu Général, rétablit les
 affaires d'Espagne.*

LA MORT des deux Scipions;
 pere & oncle de celui dont nous en-
 treprenons de parler, paroissoit de-

^a Quis nulla mali vi-
 cerat vi, perdidere ni-
 mia bona ac voluptates
 inmodice & compen-
 sium, quo avidus ex in-
 Coleman in eas se nesci-
 rant. Majorque id
 peccatum ducit apud pe-
 ritos artium militarium
 habitum est, quam quod

non ex Cannensiacie pro-
 tinus ad urbem Roma-
 nam duxisset. Illa enim
 curatio distulisse modo
 victoriam videri potuit &
 hic error vires admissis
 ad vincendum. Lib. 29.
 n. 18.

Capnam Annibali Can-
 nas fuisse. Ib. n. 45.



Le même Scipion , quelques années auparavant , aiant demandé l'Edilité avant le tems marqué par les loix , & les Tribuns par cette raison s'opposant à sa demande : ^a » Si le peuple , dit-il , juge à propos de me nommer Edile , mon âge est compatible.

L'arrivée de Scipion en Espagne rendit le courage aux troupes. ^b Elles reconnoissoient avec joie sur son visage les traits & la ressemblance de son pere & de son oncle : & dans le premier discours qu'il leur fit , il dit qu'il espéroit que bientôt elles reconnoitroient aussi en lui le même esprit , le même courage , & la même droiture.

Ses promesses ne furent pas vaines. La premiere entreprise qu'il forma fut le siege de Carthagene , ville en même tems la plus riche & la plus forte de toute l'Espagne. C'étoit là la place d'armes des ennemis , leur arsenal , leur magazin , leur trésor , & le

^a Si me , inquit , omnes Quirites Edilem facere volunt , satis annorum habeo. *Lib. 25. n. 2*

^b Brevis faciam , ut quemadmodum nunc docebitis in me patris

patruique similitudinem oris vultusque , & lineamenta corporis ; ita ingenii , fidei , virtutisque exemplum expressam ad effigiem vobis reddam. *Lib. 26. n. 3.*

lieu



L'HISTOIRE PROFANE. 25
 lieu de sûreté où ils tenoient tout ce
 qui étoit nécessaire pour la subsistance
 de leurs armées ; sans compter que
 tous les ôtages des princes & des
 peuples y étoient renfermés. Ainsi la
 prise de cette unique ville devoit le
 rendre maître en quelque sorte de
 toute l'Espagne. Cette expédition si
 importante, si difficile, & jugée jus-
 qu'alors impossible, ne lui coûta qu'un
 jour. ^a Le butin fut immense, en sorte
 que dans la prise de cette ville Car-
 thagene même fut regardée comme
 la moindre partie du gain qu'on y fit.
 Scipion commença par remercier les
 dieux, non-seulement de l'avoir ren-
 du maître en une seule journée de la
 plus opulente de toutes les villes du
 pays, mais d'y avoir auparavant ras-
 semblé les forces & les richesses de
 presque toute l'Afrique & de toute
 l'Espagne. Puis il marqua sa recon-
 noissance aux troupes, qu'il combla
 de louanges, de récompenses, & de
 marques d'honneur, chacun selon son
 état & son mérite.

^b Alors, aiant fait venir les ôtages ;

^a Ut minimum om-
 nium, inter tantas opes
 belli captas, Carthago ipsa
 fuerit. Lib. 16. c. 47.

^b Scipio, vocatis obli-
 ditibus, universos bonum
 animum habere iussit : vo-
 nisse eos in populi Roma-



il leur parla avec bonté, & les rassura, en leur représentant » qu'ils étoient » tombés entre les mains du peuple » Romain, qui aimoit mieux gagner » les cœurs par des bienfaits, que de » les assujettir par la crainte; & s'at- » tacher les peuples étrangers par la » qualité honorable d'amis & d'alliés, » que de les réduire à la triste & hon- » teuse condition d'esclaves.

Ce fut en cette occasion qu'une Dame, respectable par son âge & par sa naissance, femme de Mandonius frere d'Indibilis roi des Illyriens, vint se jeter aux piés de Scipion avec plusieurs jeunes princesses, filles d'Indibilis & d'autres de même qualité, pour le prier d'ordonner à ses gardes d'en prendre un soin particulier. Scipion, qui ne comprit pas d'abord sa pensée, répondit que rien ne leur manqueroit. Alors cette Dame reprenant la parole: « Ce n'est pas là, dit-elle, ce qui nous occupe; car dans l'état où la

ni potestatem, qui beneficio quam metu obligare homines malit; exterarum gentes fide ac societate junctas habere, quam tibi subiectas servitio.

Lib. 26. n. 49.

* a Haud magni ista fa-

cimus, inquit: quid enim huic fortunæ non satis est? Alia me cura, ætatem harum intuentem, (nam ipsa jam extra periculum injuriæ muliebri sum) stimulat. Liv. lib.

26. n. 49.



fortune nous a réduites, de quoi ne «
 devons - nous pas nous contenter ? »
 Une autre inquietude me trouble & «
 m'allarme, quand je considère la «
 jeunesse & la beauté de ces captives : «
 (car pour moi mon âge me met hors «
 de danger & de crainte «) & elle lui
 montra en même tems ces jeunes prin-
 cesses, qui toutes la respectoient com-
 me leur mere. » Ma gloire, & celle «
 du peuple Romain, répliqua Scipion,
 m'engageroient à faire respecter «
 parmi nous ce qui doit être respecté «
 en quelque lieu du monde que ce «
 soit. Mais vous me fournissez un «
 nouveau motif d'y veiller encore «
 avec plus de soin, par l'attention «
 vertueuse que je remarque en vous «
 à ne penser qu'à la conservation de «
 votre honneur au milieu de tant «
 d'autres sujets de crainte. » Après cet
 entretien il les confia à un Officier
 d'une sagesse reconnue, & lui ordonna
 d'avoir pour elles les mêmes égards,
 que si elles appartennoient à des amis
 ou à des alliés des Romains.

• Tim Scipio : Mea
 populi que Romani disci-
 plina causa facerem, in-
 quit, ne quid, quod san-
 ctum usquam esset, apud
 nos violaretur. Nunc, ut

id eum impensius, ve-
 stra quoque virtus digni-
 tate facit, que ne in
 malis quidem obli-
 visis maioralis est.
 Ibid.



Après cela on lui amena une princesse d'une rare beauté. Elle étoit fiancée avec Allucius, prince des Celtibériens. Il fit aussitôt venir ses parens, avec celui qui lui étoit destiné pour époux. Il marqua à ce dernier que son épouse avoit été dans sa maison comme elle auroit pu être dans celle de son pere. »^a J'en ai usé ainsi, ajouta-t-il, » pour être en état de vous faire un présent digne de vous & de moi. » Je ne vous demande d'autre marque de reconnoissance, sinon que vous deveniez ami du peuple Romain. Si vous me croiez homme de bien, tels qu'ont été parmi ces nations mon pere & mon oncle; » sachez qu'il y en a beaucoup d'autres dans Rome qui nous ressemblent, & qu'il n'y a point de peuple aujourd'hui sur la terre, dont vous deviez rechercher avec plus.

a Fuit sponsa tua apud me eadem, qua apud soceros tuos parentisque suos, verecundia. Servata tibi est, ut inviolatum & dignum me reque dari tibi donum posset. Hanc mercedem unam pro communere paciscor; amicus populo Romano sis; & si me visum bonum cre-

dis esse, quales patrem patruumque meum jam ante hæ gentes norant, scias multos nostri similes in civitate Romana esse: nec ullum in terris populum hodie dici posse, quem minus tibi hostent tuisque esse velis, aut amicum malis. Liv. liv. 26. n. 30.



de soin l'amitié pour vous & pour les vôtres, ni dont vous deviez plus redouter l'inimitié. « Comme les parens de la fille pressoient Scipion d'accepter la somme considérable qu'ils avoient apportée pour la racheter, aiant fait mettre à ses piés tout cet or & cet argent : » J'ajoute, dit-il en s'adressant à Allucius, cette somme à la dot que vous devez recevoir de votre beau pere ; & il l'obligea de l'emporter. Ce Prince ne fut pas plûtôt de retour dans son pays, qu'il publia par tout les grandes qualités de Scipion, en disant * » qu'il étoit venu dans l'Espagne un jeune homme semblable aux dieux, qui se mettoit tout par la force de ses armes, & encore plus par sa bonté & par ses bienfaits. « Peu de tems après, aiant fait des levées parmi les vassaux, il revint le trouver avec quinze cens cavaliers.

Scipion, après avoir employé l'hiver à se concilier l'esprit des peuples, partie en leur faisant des présens, partie en leur renvoyant les ôtages & les

* Venille dicitur simili-
mum juvenem, vincen-
tem omnia cum armis,

rum benignitate ac bene-
ficiis. Lib. 26. c. 10.



prisonniers, se mit en campagne dès que la saison le permit. Les deux princes dont nous avons parlé, Indibilis & Mandonius, vinrent à sa rencontre avec leurs troupes, ^a & l'assurant que jusques-là leur corps seul étoit demeuré parmi les ennemis, mais que leur cœur avoit été où ils savoient que la vertu & la justice étoient en honneur, ils se rendirent à lui, & se mirent sous sa protection. On fit ensuite venir devant eux leurs femmes & leurs enfans; & la joie de part & d'autre étouffant la voix & les paroles, ne s'expliqua lontems que par les pleurs & les embrassemens.

Asdrubal, effraïé des succès rapides de l'armée Romaine, crut que l'unique moien de les arrêter étoit de donner une bataille. C'est ce que demandoit Scipion, & à quoi il s'étoit bien préparé. Elle se donna en effet. Les Carthaginois furent vaincus, & laisserent sur la place plus de huit mille hommes. Asdrubal prit sa route vers les Pyrénées, pour aller joindre en Italie son frere Annibal. Ce fut

Liv. lib. 27.
n. 19.

a Itaque corpus dun- | pridem ibi esse, ubi jus-
tax suum ad id tempus | ac fas crederet coli. Lib.
apud eos (Carthaginien- | 27. n. 17.
ses) fuisse; animum jam-



L'HISTOIRE PROFANE. 31
après cette victoire de Scipion que les peuples, charmés de sa valeur & de sa modération, voulurent lui donner le nom de roi. Scipion leur représenta que ce nom, si estimé par tout ailleurs, étoit détesté chez les Romains. Que pour lui il se contentoit d'avoir les inclinations roiales. Que s'ils les regardoient comme ce qu'il y a de plus capable de faire honneur à l'homme, qu'ils se contentassent de les lui attribuer en secret, sans lui en donner le nom. Ces peuples, quoique barbares, sentirent quelle grandeur d'ame il y avoit à mépriser une qualité qui faisoit l'objet de l'admiration & de l'envie du reste des mortels.

Scipion envoya son frere à Rome, pour y porter la nouvelle de la conquête des Espagnes. Mais il portoit ses vûes bien plus loin, & ne regardoit cette conquête que comme un prélude & une préparation à celle de toute l'Afrique.

La valeur n'étoit pas la seule qualité de Scipion. Il avoit une merveilleuse dextérité à manier les esprits, & à les amener à son but par la voie de l'insinuation, comme il le fit voir dans la célèbre entrevûe qu'il eut avec

*Liv. lib. 28.
n. 18.*



* Cet Asdrubal n'étoit pas le frere d'Annibal.

Syphax roi de Numidie , où se trouva Asdrubal * ; qui avoua que quelque idée qu'il eût des vertus militaires de Scipion , il lui avoit encore paru plus grand & plus admirable dans cette conférence.

SCIPION retourne à Rome , est nommé Consul, & se prépare à la conquête de l'Afrique.

Liv. lib. 28.
n. 38. 46.

LE BRUIT des victoires & des grandes vertus de Scipion l'avoit devancé à Rome , & avoit disposé tous les esprits en sa faveur. Dès qu'il y fut arrivé , on le nomma Consul d'un consentement général , & on lui donna pour département la province de Sicile. C'étoit un acheminement certain pour passer en Afrique , & il ne dissimuloit pas que c'étoit là sa vûe & son dessein.

Fabius Maximus , soit circonspection excessive , qui approchoit assez de son caractère, soit jalousie secrète, employa tout son crédit & toute son éloquence dans le Sénat pour le traverser , & alléguâ contre lui plusieurs raisons très fortes en apparence. Scipion les réfuta toutes , & aiant fini cette dispute en déclarant qu'il s'en



L'HISTOIRE PROFANE. 33
tiendroit à l'avis du Sénat, il fut ar-
rêté qu'il auroit pour province la Si-
cile, avec permission de passer en Afri-
que s'il le jugeoit utile au bien de la
République.

Il ne perdit point de tems, & par-
tit aussitôt pour la Sicile, ne quittant
point de vûe le dessein qu'il avoit de
porter la guerre chez les ennemis. Lé-
lius étoit passé en Afrique avec quel-
ques troupes. Le bruit se répandit que
c'étoit Scipion lui-même qui y étoit ar-
rivé avec son armée. Carthage trem-
bla, & se crut perdue. Elle fut bientôt
détrompée, mais elle ne laissa pas de
dépêcher des courriers vers les Géné-
raux qu'elle avoit en Italie, avec or-
dre de faire tous leurs efforts pour
obliger Scipion d'y revenir. Masinissa,
qui avoit embrassé le parti des Ro-
mains, & qui étoit fort puissant en
Afrique, le pressoit vivement d'y pas-
ser, & lui faisoit faire des reproches
de ce qu'il frustroit si longtems l'atten-
te des alliés. Scipion n'avoit pas be-
soin d'être animé par de telles remon-
trances. Il travailloit sans relâche aux
préparatifs de la guerre, & hâtoit sou-

^a Nihil parvum, sed | agitabat animo. Liv. 19.
Carthaginis non exordia | n. 2.



34 . *III. Partie. DE*
départ avec toute la vivacité possible.

*Liv. lib. 29.
n. 19-25.*

Cependant les ennemis de Scipion avoient fait courrir le bruit à Rome qu'il passoit le tems à Syracuse dans la bonne chere & dans les plaisirs, que la garnison de la ville à son exemple étoit plongée dans la débauche, & que la licence & le désordre regnoient dans toute l'armée. Fabius, ajoutant foi à ces bruits, se porta aux dernières violences contre Scipion, & fut d'avis qu'on le rappellât sur le champ. Le Sénat, plus sage & plus modéré, voulut avant toutes choses être éclairci de la vérité. Il nomma des Commissaires, qui s'étant transportés sur les lieux, trouverent tout dans un merveilleux ordre; les troupes parfaitement disciplinées, les magasins fournis de vivres, les arsenaux remplis d'armes & d'habits, les galeres bien équipées, & prêtes à mettre à la voile. Ce spectacle les remplit de joie & d'admiration. Ils conçurent que si Carthage pouvoit être vaincue, ce devoit être par un tel Chef & une telle armée; & ils presserent Scipion au nom du Sénat, de qui ils avoient reçu ces ordres, de hâter son départ,



& de remplir au plutôt l'attente & les vœux du public.

Il partit donc. La Sicile accourut 16. n. 26.
 en foule pour être témoin de son dé- 27.
 part. Scipion, déjà si célèbre par ses victoires, & destiné dans l'esprit des peuples aux plus grands événemens, attiroit les yeux & l'attention de tout le monde. On admiroit sur tout la hardiesse du dessein dont lui seul étoit auteur, & qui n'étoit venu dans l'esprit à aucun des autres Chefs, d'arracher Annibal de l'Italie en allant attaquer Carthage, & de transporter & finir la guerre en Afrique même. Scipion, après avoir fait du haut de la poupe des prières & des libations aux dieux, s'avança en pleine mer, suivi des cris de joie, des vœux, & des bénédictions de tout le peuple.

La navigation fut courte & heureuse. Dès que Scipion aperçut les bords de l'Afrique, levant les yeux & les mains vers le ciel, il pria les dieux de favoriser son entreprise. Le bruit de son débarquement jeta l'alarme sur toute la côte, & dans Carthage même. N. 18.

Scipion, après avoir ravagé tout le plat pays, se rendit maître d'une

B. vj,



ville d'Afrique assez opulente, où il fit huit mille prisonniers. Mais ce qui lui donna plus de joie, fut l'arrivée de Masinissa, prince fort brave, qui lui amena un corps de cavalerie considérable.

N. 55.

Les Carthaginois avoient mandé promptement Asdrubal, qui leva une armée de plus de trente mille hommes. Mais leur grande ressource étoit dans Syphax, qui arriva effectivement bientôt après avec cinquante mille hommes de pié, & dix mille chevaux. Son arrivée obligea Scipion d'interrompre le siege d'Utique ville maritime, qu'il avoit commencé d'attaquer.

Lib. 30. n.
5-17.

Quand l'hiver fut passé, Scipion reprit le siege. Asdrubal étoit campé assez près de lui, & Syphax n'en étoit pas fort éloigné. Celui-ci proposa quelques conditions de paix, dont la principale étoit que les Romains sortiroient d'Afrique, & qu'Annibal abandonneroit l'Italie. Rien n'étoit plus contraire aux vûes & aux desseins de Scipion : mais il feignit de ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui faisoit, & traîna exprès la négociation en longueur, faisant naître tous



les jours quelque nouvelle difficulté. Dans les différentes entrevûes qui se firent de part & d'autre il avoit fait déguiser en esclaves quelques Officiers de mérite , avec ordre, lorsqu'ils seroient chez les ennemis, d'examiner avec soin tous les dehors des deux camps, leur étendue, la distance qu'il y avoit entre l'un & l'autre, & la matière dont étoient fabriquées les baraqués des soldats : outre cela la discipline qui s'y observoit, & l'ordre de la garde pendant le jour, & des veilles pendant la nuit. Lorsqu'il fut instruit de tout ce qu'il vouloit savoir, il rompit la trêve sous prétexte que son Conseil ne vouloit la paix qu'avec Syphax. Et pour ôter tout soupçon aux ennemis, il fit mine de vouloir attaquer Utique du côté de la mer. Quand il jugea qu'il étoit tems d'exécuter l'entreprise, il chargea Lélius & Massinissa d'aller bruler le camp de Syphax, pendant que lui-même iroit mettre le feu à celui d'Asdrubal. Ils partirent à l'entrée de la nuit avec des feux. Les mesures que Scipion avoit prises étoient si justes, que son dessein réussit au delà de ce qu'il pouvoit espérer. Le ser ou le feu détruisit les deux puis-



fantas armées des ennemis ; & de plus de cinquante mille hommes dont elles étoient composées , à peine s'en sauva-t-il trois mille. Ceux qui voulurent passer d'un camp dans l'autre , s'imaginant être les seuls qu'on eût surpris , tombèrent dans une embuscade qu'il avoit disposée au milieu de l'espace qui séparoit les deux camps. Le butin fut immense. Plusieurs villes aussitôt se rendirent à lui volontairement. Une seconde victoire remportée sur les mêmes chefs , & sur la nouvelle armée qu'on avoit mise sur pié avec grande peine , rendit Scipion maître absolu de la campagne. Lélius & Masinissa poursuivirent Syphax jusques dans sa capitale , l'y assiégèrent , & le prirent. Ce fut pour lors qu'arriva la fameuse histoire de Sophonisbe. Syphax fut mené à Rome. Dès qu'on y eut appris la nouvelle d'un succès si complet , le peuple se répandit aussitôt dans tous les temples pour en rendre graces aux dieux.

Lib. 30. n.
20.

Annibal reçut en même tems des ordres de Carthage , qui l'obligeoient de partir sur le champ. La face des affaires étoit bien changée en Italie. Il y avoit reçu plusieurs échecs, qui l'a-



L'HISTOIRE PROFANE. 39:
voient extrêmement affoibli. Il avoit:
eu la douleur de voir prendre presque
à ses yeux Capoue par les Romains,
sans que sa marche vers Rome eût pu
les arracher de ce siege. Il s'en appro-
cha inutilement, ^a & cette parole alors
lui échapa: » Que les dieux lui ôtoient
tantôt la pensée, tantôt le pouvoir
de prendre Rome. « Ce qui lui fit
plus de peine, fut d'apprendre que
dans le tems même qu'il étoit au por-
tes de la ville, il étoit parti une re-
crue pour l'Espagne. Mais ce qui ache-
va de le déconcerter, fut la défaite
entiere de l'armée d'Asdrubal son fre-
re, qu'il n'apprit que par la tête de
ce Général qui fut jettée dans son
camp. Il fut donc forcé de se retirer
dans les extrémités de l'Italie. ^b C'est
là qu'il reçut les ordres de Carthage,
qu'il ne put entendre sans pousser des
soupirs, & sans presque verser des

^a Audita vox Anniba-
lis ferunt, Ioviunda sibi
urbis Romæ modo men-
tem non dari, modo for-
tunam. Lib. 24. c. 11.

^b Frændens, gemens.
que, ac via lacrymarum.
petans, dicitur legatorum
verba audisse. Ratio
quemquam alium, pæ-
etiam exilii causa relin-
quentem, magis moestum

abisse ferunt, quàm An-
nibalem hostium terra ex-
cedentem. Respexisse se-
pe Italia litorea, Deos
hominisque accusantem,
in se quoque ac suum
ipsum caput excratum,
QUOD NON CREDENTUM
AD CANNENSEM VICTORIA
MILITUM ROMANUM DU-
XISSET. Lib. 30. c. 20.



larmes, frémissant de colere de se voir ainsi forcé d'abandonner sa proie. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal, qu'Annibal en sortant d'une terre ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accusant les dieux & les hommes de son malheur, & prononçant contre lui-même mille exécutions, de ce qu'au sortir de la bataille de Cannes il n'avoit pas conduit à Rome ses soldats encore tout fumans du sang des Romains.

Lib. 10. n.
19. 10.

Quand il fut arrivé en Afrique, il proposa à Scipion une entrevue. On convint du tems & du lieu. Ces deux Capitaines, non seulement les plus illustres de leur tems, mais dignes d'être mis en parallele avec ce qu'il y avoit jamais eu de plus grands princes & de plus fameux généraux, demeurèrent quelque tems en silence comme étonnés à la vûe l'un de l'autre, & occupés d'une mutuelle admiration. Enfin Annibal prit le premier la parole, & après avoir loué Scipion d'une manière fine & délicate, il lui fit une vive peinture des desordres de la guerre, & des maux qu'elle avoit causés tant aux victorieux qu'aux



L'HISTOIRE PROFANE. 41
vaincus. Il l'exhortoit à ne se laisser pas éblouir par l'éclat de ses victoires. Que quelque heureux qu'il eût été jusques-là, il devoit appréhender l'inconstance de la fortune. Que sans en chercher bien loin des exemples, il en étoit lui-même qui lui parloit une preuve éclatante. Que Scipion étoit alors ce qu'Annibal avoit été à Trasimene & à Cannes. Qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avoit fait lui-même, en faisant la paix dans un tems, où il étoit le maître des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois vouloient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & toutes les isles qui sont entre l'Afrique & l'Italie. Qu'il falloit bien se résoudre, puisque les dieux en ordonnoient ainsi, à se renfermer dans les bords de l'Afrique, tandis qu'ils verroient les Romains maîtres sur mer & sur terre de tant de royaumes étrangers.

Scipion répondit en moins de paroles, mais non avec moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venoient de piller quelques galères Romaines avant que la trêve fût expirée. Il re-

N. 31.



jetta sur eux seuls & sur leur injustice tous les maux des deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnoit sur l'incertitude des événemens humains, il finit en l'avertissant de se préparer au combat, s'il n'aimoit mieux accepter les conditions qu'il avoit déjà proposées, auxquelles néanmoins on en ajouteroit encore quelques-unes pour punition d'avoir rompu la trêve.

N. 32.

Chacun des Généraux exhorta donc ses troupes. Annibal rapportoit toutes les victoires qu'il avoit remportées sur les Romains, tous les Chefs qu'il avoit tués, toutes les armées qu'il avoit taillées en pièces. Scipion représentoit aux siens la conquête des Espagnes, les succès qu'il avoit eus dans l'Afrique, & l'aveu que les ennemis faisoient de leur foiblesse en venant demander la paix :^a & il disoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur. Jamais motifs de bien combattre ne furent plus puissans. Ce jour alloit mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des Chefs,^b & dé-

^a Celsus hæc corpore, vultuque ita læto, ut vicissim jam crederes, dicebat. Lib. 30. n. 32.

^b Roma an Carthago. jura gentibus darent, ante crastinam noctem scituros. Ib. n. 32.



L'HISTOIRE PROFANE. 45.
Cider qui de Rome ou de Carthage
donneroit la loi aux nations.

Je n'entreprends point de décrire N. 14. 15.
l'ordre de la bataille, ni la valeur des
deux armées. Il est aisé d'imaginer
que deux Capitaines si expérimentés
n'oublieroient rien de ce qui devoit
contribuer au gain de la bataille. Les
Carthaginois après un combat fort
opiniâtre, furent enfin obligés de
prendre la fuite, en laissant vingt
mille des leurs sur le champ de ba-
taille; & les Romains firent un pareil
nombre de prisonniers. Annibal se
sauva pendant le tumulte, & étant
rentré dans Carthage après trente-six
ans d'absence, il avoua qu'il étoit
vaincu sans ressource, & que Car-
thage n'avoit plus d'autre parti à pren-
dre que de demander la paix à quel-
ques conditions que ce fût. Scipion
lui donna de grands éloges, & assura
qu'Annibal s'étoit surpassé lui-même
dans cette journée, quoique le succès
n'eût pas répondu à son courage.

Pour lui il fut bien profiter de sa N. 16. 17.
victoire, & de la consternation des
ennemis. Il ordonna à un de ses Lieu-
tenans de mener son armée de terre
à Carthage, pendant que lui-même



alloit conduire la flote jusqu'aux piés de ses murailles. Il n'en étoit pas éloigné, lorsqu'il rencontra un vaisseau couvert de bandelettes & de branches d'oliviers. Il portoit dix ambassadeurs des plus considérables de Carthage, qui venoient implorer sa clémence. Il les renvoia sans réponse, avec ordre de le venir trouver à Tunete, où il devoit s'arrêter. Les députés de Carthage vinrent au nombre de trente trouver Scipion au lieu marqué, & lui demanderent la paix en des termes très - soumis. Il assembla son Conseil. La plûpart étoient allés d'avis qu'il rasât Carthage, & qu'il traitât les habitans avec la dernière vérité. Mais la vûe du tems que dureroit le siege d'une ville si bien fortifiée, & la crainte qu'avoit Scipion qu'on ne lui envoiât un successeur pendant qu'il seroit occupé à ce siege; le firent pancher vers la douceur. Il leur accorda une trêve pour leur laisser le tems d'envoier à Rome.

N. 40-41.

Les députés y étant arrivés, & aiant exposé le sujet de leur voiage, le Sénat & le peuple donnerent un plein pouvoir à Scipion, & lui permirent de ramener son armée après la con-



L'HISTOIRE PROFANE. 45
clusion du traité. La paix fut donc
conclue. Les Carthaginois remirent à
Scipion plus de cinq cens vaisseaux,
qu'il fit brûler à la vûe de Carthage :
spectacle bien triste pour les habitans
de cette malheureuse ville. Il fit tran-
cher la tête aux alliés du nom latin,
& pendre les citoiens Romains, qui
lui furent rendus comme transfuges.

Ainsi fut terminée la seconde guerre
Punique, après avoir duré dix-sept
ans. Scipion retourna à Rome à tra-
vers une multitude infinie de peuples
que la curiosité attiroit sur son passa-
ge. On lui décerna le triomphe le plus
magnifique qu'on eût encore vû. Il
n'y manqua que la présence du roi
Syphax, qui étoit mort à Tivoli quel-
ques jours auparavant. Le surnom
d'*African* lui fut donné, on ne sait
si ce fut par l'armée, ou par le peu-
ple, ou par ses amis & ceux de sa fa-
mille. Quoiqu'il en soit, il est le pre-
mier à qui l'honneur de prendre le
nom d'une nation vaincue ait été ac-
cordé.

GUERRE contre Philippe roi
de Macédoine.

CETTE guerre commença immé-

N. 45.



diatement après que celle de Carthage eut été terminée, & elle ne dura que l'espace de quatre ans. La seconde guerre Punique fut l'occasion & la cause de celle-ci. ^a Philippe, selon la coutume des princes politiques, qui régulent leur conduite sur leurs intérêts, & qui dans leurs entreprises consultent moins l'équité que l'utilité, voyant aux mains deux peuples aussi puissans qu'étoient les Carthaginois & les Romains, avoit attendu pour se déclarer que la fortune elle-même se déclarât, bien résolu de se ranger du côté du plus fort. Il étoit d'autant plus intéressé dans cette guerre, que l'Italie se trouvoit assez près de ses Etats, qui n'en étoient séparés que par la mer d'Ionie. Trois victoires considérables remportées de suite par Annibal lui firent juger que la guerre se termineroit à son avantage, & le déterminèrent à embrasser le parti de ce dernier. Il lui envoya donc des am-

Liv. lib. 23.
n. 33. 34. &
38. 39.

a In hanc dimicationem duorum opulentissimorum in terris populorum omnes reges gentesque animos intenderant: inter quos Philippus Macedonum rex. Is, utrius populi mallet victoriam esse, incertis

adhuc viribus, fluctuatus animo fuerat. Postquam tertia jam pugna; tertia victoria cum Pœnis erat, ad fortunam inclinavit, legatosque ad Annibalem misit. *Liv. lib. 23. n. 33.*



ambassadeurs. Le bonheur des Romains voulut qu'à leur retour ils fussent surpris chargés des lettres d'Annibal pour Philippe, & conduits à Rome. C'étoit peu de tems après qu'on y avoit appris la sanglante défaite de Cannes. Le Sénat comprit quel surcroît de danger ce seroit que la guerre de Macédoine ajoutée à celle de Carthage. Cependant, loin de succomber à une telle crainte, les Romains ne songerent qu'aux moyens de porter la guerre en Macédoine, pour empêcher Philippe de passer en Italie. La prise des ambassadeurs leur en donna le tems. Il falut que Philippe en envoiât de seconds, qui lui rapportèrent enfin le traité qu'ils avoient conclu avec Annibal. Polybe nous l'a conservé tout entier : il mérite d'être lu. Il y est fait mention de tous les dieux de l'un & de l'autre parti sous les yeux desquels se faisoit ce traité ; & il y est marqué expressément que c'étoit du secours des dieux qu'Annibal attendoit l'heureux succès de la guerre.

*Polyb. lib.
7. pag. 102.*

Graviscum fatis in-
erit, cernentes quanta
vix toleranti: ut l'unicum
bellum Macedonici belli
mole inflaret. Cuius amo-
nido non succubuerunt,

ut exemplo agitare-
rum admodum ulio in-
serendo bello averterent
ab Italia hostem. Lib.
29. n. 38.



Les Romains ne manquèrent pas d'envoyer contre Philippe une flotte, qui lui fit perdre l'envie de passer en Italie en l'obligeant de songer à défendre son propre pays. Tout le tems que dura la guerre Punique se passa en différentes expéditions que ce Prince fit dans la Grece, où, sous prétexte de soutenir les Achéens contre les Etoliens leurs ennemis, il se rendit maître de plusieurs villes assez considérables.

*Liv. lib. 31.
n. 1. & 6.*

Dès qu'à Rome la paix eut été conclue avec les Carthaginois, la première affaire qu'on y mit en délibération fut celle qui regardoit Philippe. Les plaintes d'Athènes qui imploroit le secours des Romains y donnerent lieu. Il fut décidé qu'on déclareroit la guerre à Philippe. Rome, toujours attentive à ce qui regarde la religion, sur tout dans le commencement des nouvelles guerres, ne manqua à rien de ce qui avoit coutume de se pratiquer en pareille occasion, & ordonna des prières publiques & des sacrifices dans tous les temples des dieux.

*a Civitas religiosa, in supplicationes, &c. Libo
principiis maximè novorum bellorum, decrevit* | 31. n. 9.

Le



L'HISTOIRE PROFANE. 49

Le Consul, chargé du département de la Macédoine, partit dès le commencement du printems. Je ne rapporterai ici aucun détail de tout ce qui se passa pendant le cours de cette guerre. On parla plusieurs fois de paix, & il y eut plusieurs entrevûes, mais toujours inutilement. Une dernière action décida du sort de Philippe: ce fut la bataille de Cynoscéphale. T. Quintus Flaminius proconsul commandoit l'armée des Romains. Celle des Macédoniens fut vaincue, & le Roi obligé de prendre la fuite. Son premier soin, dans ce moment de trouble & de confusion, fut d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers, de peur qu'ils ne nuisissent à ses alliés & à ses amis si les Romains venoient à s'en rendre les maîtres: & Polybe fait remarquer cette attention comme une preuve de la sagesse & de la prudence de ce Prince dans l'adversité, au lieu que d'abord ses succès heureux l'ayant rempli de vanité & d'orgueil avoient fait dégénérer sa conduite, sage & modérée dans les commencemens, en un gouvernement violent & tyrannique.

Lib. 11. 83
7. 10.

Lib. 17.
Pag. 767.

Philippe songea alors véritable-

Lib. 11. 11.
c. 11. 61.

Tome IV.

C



ment à faire la paix. Il y trouva beaucoup de disposition de la part de Flamininus , parce qu'on savoit , à n'en pouvoir douter , qu'Antiochus roi de Syrie songeoit à passer en Europe , & à déclarer la guerre aux Romains. Les conditions furent les mêmes que celles qu'on avoit déjà proposées auparavant , & entre autres , que toutes les villes des Grecs tant en Europe qu'en Asie jouiroient de la liberté , & que Philippe feroit sortir les garnisons de celles dont il s'étoit emparé. Ce traité fut ratifié à Rome , où son fils Démétrius, qu'il y avoit envoyé en ôtage, demeura encore quelques années après que cette grande affaire eut été conclue , & s'y lia d'une amitié particulière avec les Romains.

.N. 30-33.

Le courier , qui étoit chargé de la ratification du traité , arriva fort à propos en Grece dans le tems qu'on étoit près de célébrer les jeux solennels à Corinthe. La curiosité naturelle aux Grecs pour ces sortes de spectacles , & la situation commode du lieu où l'on pouvoit aborder par mer des deux côtés , rendoient toujours l'assemblée fort nombreuse : mais l'impatience d'apprendre quel seroit à l'a



L'HISTOIRE PROFANE. SE
venir le sort de toute la Grece y avoit
attiré pour lors un concours incroia-
ble de peuples. Quand les Romains,
au jour marqué, eurent pris séance,
le héraut s'avança dans l'arène, &
après que par le son de la trompette
on eut imposé silence à toute l'assem-
blée, il prononça à haute voix les pa-
roles suivantes : LE SENAT ET LE
PEUPLE ROMAIN, ET T. QUINTIUS
GENERAL, AIANT VAINCU LE ROI *Imperator*
PHILIPPE ET LES MACEDONIENS,
ORDONNENT QUE LES PEUPLES DE
LA GRECE VIVRONT DESORMAIS
SOUS LEURS LOIX, LIBRES ET
EXEMTS DE TOUTE SERVITUDE ; &
il fit en même tems le dénombrement
de tous les peuples qui avoient été
assujettis à Philippe. Une nouvelle si
heureuse & si inespérée paroissoit plû-
tôt un songe qu'une réalité. On n'o-
soit en croire ni ses yeux ni ses oreil-
les, & chacun vouloit voir encore &
entendre le héraut, pour s'assurer par
soi-même de son propre bonheur.
Quand la chose fut bien certifiée, il
s'éleva de si grands cris de joie, & ils
furent tant de fois réitérés, qu'il pa-

a Ut facile appareret, | multitudinigratius, quàm
sibi omnium bonorum | libertatem, esse. Ludl.



rut évidemment que de tous les biens il n'y en a aucun dont les hommes soient plus vivement touchés que de la liberté. On célébra les jeux à la hâte & fort rapidement, personne ne s'y intéressant plus, & ne daignant y prêter la moindre attention, tant une seule joie avoit étouffé dans les esprits le sentiment de tout autre plaisir. Quand les jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le Général Romain, en sorte que chacun s'empresant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, & de jeter sur lui des couronnes & des festons de fleurs, il auroit été dans quelque danger pour sa santé, si la vigueur de l'âge, (car il n'avoit gueres que trente-trois ans) & la joie d'une journée si glorieuse, ne l'avoient soutenu, & mis en état de résister à toutes ces fatigues.

GUERRE contre *Antiochus* roi
de *Syrie*.

*Liv. lib. 33.
n. 44. 45.*

LES ROMAINS, qui jusques là avoient prudemment dissimulé leur

crum deinde ita raptim peractum est, ut nullius nec animi nec oculi spe- culaculo intenti essent;	adeo unum gaudium præ- occupaverat omnium an- liarum sensum volupta- tum. <i>Liv. lib. 33. n. 32.</i>
--	--



mécontentement , & fermé les yeux sur plusieurs entreprises d'Antiochus , pour ne point avoir en même tems deux ennemis puissans sur les bras , commencerent à lui parler plus nettement dès qu'ils se virent délivrés de la guerre contre les Macédoniens , & lui firent dire qu'il eût à sortir des villes d'Asie qui avoient appartenu à Philippe ou à Ptolomée , qu'il laissât les villes grecques vivre en liberté , & qu'il ne songeât point à entrer en Europe , ni à y faire passer des troupes.

Ce Prince , déjà assez porté de lui-même à la guerre , y étoit encore poussé fortement par les sollicitations violentes des Etoliens , & par les conseils d'Annibal qui s'étoit retiré chez lui depuis que les Romains , avertis de ses intrigues secrettes & de ses intelligences avec le roi de Syrie , avoient , contre le sentiment de Scipion , demandé aux Carthaginois de leur livrer cet ennemi implacable de Rome , qui ne pouvoit souffrir la paix , & qui causeroit infailliblement la ruine de sa patrie. Enfin Antiochus se déclara ouvertement , fit entrer ses troupes dans la Grece , & prit plusieurs villes.

Lib. 34. no

18.

N. 60. 6a

Lib. 35. no

19.

Lib. 35. no

42.



Lib. 36. n.
1. 66.

Alors les Romains, qui s'attendoient depuis lontems à cet événement, lui déclarerent la guerre dans les formes, après avoir consulté les dieux sur le succès de cette entreprise, & avoir imploré leur secours par des prieres publiques & des sacrifices.

L'avis d'Annibal, dans un conseil général qui se tint sur les résolutions qu'il falloit prendre, avoit été qu'Antiochus fît partir sur le champ la flote pour débarquer des troupes en Italie, & il s'offroit de la commander, pendant que le Roi demeureroit en Grece avec son armée, faisant toujours mine & se tenant effectivement toujours prêt d'y passer lorsqu'il en seroit tems. Cet avis fut négligé, aussi bien que tous ceux qu'il donna encore depuis; & soit défiance, soit jalousie & crainte qu'un étranger n'eût toute la gloire de cette entreprise, il ne fit aucun usage d'Annibal, qui auroit dû lui tenir lieu d'une armée entiere.

Outre cela, ce Prince, enflé mal à propos du premier succès de ses armes, & oubliant tout d'un coup les deux grands projets qu'il avoit formés, de faire la guerre aux Romains, & de délivrer la Grece, se laissa em-

Lib. 36. n.
11.



L'HISTOIRE PROFANE. 55
porter à une passion qu'il conçut pour
une fille de Chalcis, passa le quartier
d'hiver dans cette ville à célébrer ses
nopces au milieu des festins & des ré-
jouissances, & énerva par ce séjour les
forces & le courage de ses troupes.

La campagne suivante s'en ressen-
tit. Ces troupes, aminolies par les plai-
sirs & la bonne chere, ne purent te-
nir devant celles des Romains, & fu-
rent batues en plusieurs occasions. Le
Roi lui-même, fuyant de ville en ville
& de contrée en contrée, & toujours
vivement poursuivi, fut enfin obligé
de repasser en Asie. Sa flote sur mer
n'eut pas un meilleur succès.

L'année suivante on nomma pour *Lib. 17. c.*
consul L. Cornelius Scipion, & C. Le- *1. 6. 4.*
lius. Scipion l'Africain s'offrit de ser-
vir sous son frere en qualité de Lieu-
tenant au cas qu'on voulût lui donner
pour département la Grece, sans ti-
rer les provinces au sort comme c'é-
toit la coutume. Cette proposition
causa une grande joie au peuple, per-
suadé qu'il étoit que Scipion vain-
queur seroit d'une plus grande ressour-
ce pour le Consul & l'armée Romai-
ne, qu'Annibal vaincu pour Antio-
chus. Sa demande lui fut donc accot-

Ciiij



dée presque d'un consentement universel, & cinq mille vieux soldats, qui avoient servi sous lui, le suivirent en qualité de volontaires.

N. 7. L'effet répondit à l'espérance. Le Consul se prépara à porter la guerre en Asie. Il falloit auparavant s'assurer des dispositions de Philippe, par le pays duquel l'armée devoit passer. On le trouva très bien intentionné. Il fournit aux troupes tous les rafraichissemens nécessaires. Il se piqua sur tout de traiter les Généraux & les Officiers avec une magnificence royale. Il les accompagna, non seulement dans la Macédoine, mais dans la Thrace, & jusqu'à l'Hellespont.

N. 25. Antiochus fit beaucoup d'efforts pour engager dans son parti Prusias roi de Bithynie, en lui faisant craindre pour lui-même les suites des conquêtes de Scipion, ^a & lui représentant que le dessein des Romains étoit de détruire tous les royaumes de la terre, pour y établir leur seul empire. Les lettres des Scipions qui lui furent rendues dans ce même tems, & l'ar-

^a Venire eos ad omnia regna tollenda, ut nullum usquam orbis terrarum nisi Romanum imperium esset. Lib. 37. n. 25.



rivée de l'ambassadeur Romain qui survint fort à propos lors qu'il délibéroit, firent plus d'impression sur son esprit, que les raisons & les promesses d'Antiochus. Il sentit combien il étoit & plus sûr & plus utile pour lui d'entrer en alliance avec les Romains, & il la conclut sur le champ.

Plusieurs échecs qu'Antiochus avoit reçus & par terre & par mer le firent songer sérieusement à la paix. ^{N. 14-16.} La grandeur d'ame de Scipion l'Africain, la modération avec laquelle il avoit usé de ses victoires en Espagne & en Afrique, & le haut point de gloire où il étoit parvenu, & dont il devoit être rassasié, lui faisoient espérer de trouver par son canal plus de facilité dans sa négociation : outre qu'il avoit entre les mains le fils de ce Général, qui apparemment avoit été fait prisonnier dans quelque combat, & il offroit de le rendre à son pere sans rançon, si la paix se concluoit. Les Romains, accoutumés à ne jamais rien rabattre des conditions qu'ils avoient

<p>in Scipione Africano maximam spem habebat, præterquam quod & ma- gnitudo animi, & lætie- tas gloriæ, placabilem</p>	<p>eum maxime lætibat: notumque erat genitum qui victor ille in Hispa- niæ, qui deinde in Atri- ca fuisset. N. 14.</p>
--	--

Cv



une fois proposées, s'en tinrent à celles qui avoient été offertes au Roi dès le commencement de la guerre. Ainsi la négociation fut sans effet. Scipion, pour répondre à l'honnêteté d'Antiochus, lui fit dire que comme pere & particulier il ne manqueroit aucune occasion de lui marquer sa reconnoissance; mais qu'il ne devoit rien attendre de lui comme homme public & commandant. Qu'au reste, le seul conseil qu'il pouvoit lui donner comme ami, étoit de renoncer à la guerre, & de ne refuser aucune des conditions de paix qu'on lui offroit.

N. 37.

Les Romains firent une marche de plusieurs jours, pour chercher & atteindre l'ennemi. Le Roi étoit campé à Thyatire. Il apprit que Scipion l'Africain étoit demeuré malade à Elée: il lui renvoia son fils.^a La joie de revoir un fils tendrement aimé ne fit pas moins d'impression sur le corps que sur l'esprit de ce pere. Après l'avoir tenu lontems embrassé, & satisfait sa tendresse: Allez, dit-il aux députés, assurer le Roi de ma reconnoissance, & dites-lui que pour le pré-

^a Non solum animo patrio gratum munus, sed corpori quoque salubre gaudium fuit. n. 37.



sent je ne puis lui en donner d'autre marque que de lui conseiller d'attendre, pour donner le combat, que je sois retourné au camp.

Cependant le Consul avançoit toujours. Enfin il arriva près de l'armée d'Antiochus. Celui-ci la tint plusieurs jours dans son camp, sans vouloir hazarder la bataille. L'hiver étoit proche, & le Consul craignoit que la victoire ne lui échapât des mains. Voiant donc ses troupes pleines d'ardeur, il les mena contre l'ennemi. Le combat fut long & opiniâtre: mais enfin la victoire tourna entièrement du côté des Romains. Le Roi perdit en cette journée cinquante mille hommes de pié, & quatre mille de cavalerie, sans compter les prisonniers. Il se retira en desordre avec le peu de troupes qui lui restoit, d'abord à Sardes, puis à Apamée. Cette victoire fut suivie de la reddition des plus fortes villes de l'Asie.

N. 38-44.

Il arriva bientôt après des députés de la part d'Antiochus, qui avoient ordre d'accepter telles conditions de paix qu'il plairoit aux Romains de lui imposer. Ce furent les mêmes qui avoient été proposées dès le commen-

N. 450



cement : Que le Roi céderoit tout ce qu'il possédoit en Europe , & toutes les villes qu'il avoit dans l'Asie en deça du mont Taurus , qui serviroit désormais de borne à son royaume : qu'il paieroit au peuple Romain pour les frais de la guerre quinze mille talens Euboïques , & quatre mille au roi Euménès : mais qu'avant tout il livreroit Annibal , sans quoi les Romains n'écouteront aucune proposition. Ce traité fut ratifié à Rome.

n. 18. L'honneur du triomphe fut accordé à L. Scipion , & il prit le surnom d'*Asiatique*.

Fin & mort de Scipion.

*Liv. lib. 38.
n. 50. 53.*

QUELQUE droiture & quelque désintéressement que Scipion eût fait paroître dans la guerre d'Antiochus , il ne laissa pas d'être accusé d'avoir eu des intelligences avec ce Prince. Quelque tems après son retour à Rome les deux Petillius Tribuns du peuple l'appellerent en jugement. Ils disoient qu'Antiochus lui avoit rendu son fils sans rançon , & lui avoit fait la cour comme à celui qui décidoit seul à Rome de la paix & de la guerre : Que dans la province il avoit eu au-



L'HISTOIRE PROFANE. 61
 près du Consul l'autorité d'un Dictateur plutôt que la soumission d'un Lieutenant : Que son motif, en partant pour cette guerre, avoit été de persuader à la Grece, à l'Asie, & à tous les peuples de l'Orient, ce qu'il avoit déjà fait connoître à l'Espagne, à la Gaule, à la Sicile, & à l'Afrique : savoir, ^a qu'un homme seul étoit l'appui & le soutien de l'Empire ; que Rome, maîtresse de l'univers, devoit sa gloire & sa sûreté à Scipion ; qu'un seul mot de sa bouche avoit plus d'autorité que ni les arrêts du Sénat, ni les ordres du peuple. Enfin, ne trouvant point de prise sur sa vie qui étoit irréprochable, ils tâcherent de rendre sa puissance odieuse.

Scipion, sans dire un seul mot des chefs dont il étoit accusé, fit un discours si magnifique sur les grandes entreprises qu'il avoit heureusement terminées, que tout le monde convint que jamais éloge n'avoit été ni plus pompeux, ni plus véritable. ^b Car il

^a *Unum hominem ca-
 put columnæque imperii
 Romani esse : sub umbra
 Scipionis civitatem do-
 minam orbis terrarum la-
 tere : natus ejus pro de-
 cretis Patrum, pro popu-
 li jussu esse. Infamia in-
 sacrum, invidia, que pul-*

*sunt, argent. Liv. lib. 38.
 n. 31.*

^b *Dicebantur enim ab
 eodem satino ingentio-
 que, à quo gesta erant :
 & aurum fastidium abe-
 rat, quia pro periculo,
 non in gloriam, celebra-
 bantur, n. 30.*



raportoit ces actions avec la même élévation d'esprit & la même grandeur d'ame qu'il avoit montrée en les faisant ; & l'on n'étoit point blessé de l'entendre lui-même se louer, parce que c'étoit la nécessité de se défendre, & non le desir de se faire valoir, qui le faisoit parler de la sorte. Tout le tems se passa en discours, & la nuit étant survenue, le jugement fut remis à un autre jour.

Quand ce jour fut arrivé, Scipion parut avec une foule de cliens & d'amis ; & aiant fait faire silence : » Ce » fut à pareil jour que celui-ci, dit-il en s'adressant aux Tribuns du peuple & aux citoyens, » que je vainquis An- » nibal & les Carthaginois auprès de » Carthage. Comme donc il n'est pas » juste de le passer en disputes & en » contestations, je vais de ce pas au » Capitole rendre graces de cette vi- » ctoire à Jupiter, à Junon, à Mi- » nerve, & à tous les dieux qui ha- » bitent le Capitole. Accompagnez- » moi dans ce devoir de religion & » de reconnoissance, tous tant que » vous êtes qui en avez le tems ; & » priez les dieux de vous donner des » Chefs qui me ressemblent : s'il est



L'HISTOIRE PROFANE. 63
 vrai que depuis l'âge de dix-sept ans, de même que vous avez prévenu en moi les années par vos dignités, j'ai tâché aussi de prévenir vos suffrages par mes services. Après avoir ainsi parlé, il prit le chemin du Capitole, où toute l'assemblée le suivit, jusques aux greffiers & aux huissiers des Tribuns, qui se virent abandonnés de tout le monde excepté de leurs esclaves. Ce fut là le jour le plus glorieux de la vie de Scipion; &, à juger de ce qui fait la véritable grandeur, il avoit quelque chose de plus éclatant & de plus mémorable que celui où il entra dans Rome triomphant de Syphax & des Carthaginois.

Depuis ce jour, qu'on peut regarder comme le dernier d'une si belle vie, il se retira à Litterne pour éviter la jalousie & la malignité de ses accusateurs, avec résolution de ne se point trouver au jugement de sa cause qui avoit été remise. * Il avoit l'ame trop haute, & avoit jusques là soutenu un trop grand personnage dans la

* Major animus & fortis erat, ac majori fortis affectus, quam ut se in humilitatem causam dicentium. Lib. 18. c. 32.



République , pour pouvoir s'abaisser à celui de suppliant & d'accusé.

Quand le jour du jugement fut venu , L. Scipion son frere rejetta la cause de son absence sur une maladie facheuse qui ne lui permettoit pas de venir à Rome. Ses accusateurs , prenant occasion de sa retraite pour le rendre encore plus odieux au peuple , demanderent qu'on l'arrachât de sa maison de campagne , & qu'on l'aménât de force à Rome pour y venir répondre aux accusations dont il étoit chargé. Tib. Sempronius Gracchus , l'un des Tribuns du peuple , & qui avoit toujours été ennemi de Scipion , ne pouvant souffrir une telle indignité , se déclara en sa faveur , & plein d'indignation contre ses Collegues :

» Quoi , Tribuns , dit-il , ce vain-
 » queur de l'Espagne & de l'Afrique
 » sera sous vos piés ! N'a-t-il défait
 » quatre Généraux Carthaginois , tail-
 » lé en piéces & mis en fuite quatre
 » grandes armées dans l'Espagne ,
 » vaincu Syphax , Annibal , & Antio-
 » chus , (car son frere veut bien lui
 » laisser partager avec lui l'honneur
 » de cette derniere victoire) que pour
 » succomber à la haine & à l'envie



L'HISTOIRE PROFANE. 65
 des deux Petillius? " N'y a-t-il donc
 point de mérites, point d'honneurs,
 qui puissent procurer aux grands
 hommes une retraite assurée & com-
 me un asyle sacré & inviolable, où
 leur vieillesse, si l'on ne peut se ré-
 soudre à la respecter, soit au moins
 à couvert d'insulte & d'outrage?
 Ce discours fut reçu avec un applau-
 dissement général, & le Sénat peu
 après fit faire des remerciemens à
 Sempronius de ce qu'il avoit préféré
 l'intérêt public à son ressentiment
 particulier. Les accusateurs, ne pou-
 vant soutenir les reproches qu'on leur
 faisoit de tous côtés, se désistèrent de
 leur poursuite.

Scipion passa le reste de sa vie à Li-
 terne, sans regretter le séjour de Ro-
 me, & il s'y fit lui-même élever un
 tombeau, pour n'être point inhumé
 dans une patrie ingrate.

Mort d'Annibal.

ANNIBAL, ne se croiant plus en
 sûreté dans les états d'Antiochus, s'é-
 toit retiré chez Prusias roi de Bithy-

<p>a Nullius in meritis suis, nullis vestris honoribus, unquam in arcem tuam, & velut sanctam, clari</p>	<p>viri pervenient: ubi, si non venerabilis, invio- lata saltem senectus co- rum confidat L. p. n. sp.</p>
---	---



Liv. lib. 39.
n. 51.

nie. Mais les Romains ne l'y laisserent pas en repos, & députerent Quintius Flaminius vers ce Roi, pour le plaindre de ce qu'il lui donnoit une retraite. Il ne fut pas difficile à Annibal de deviner quel étoit le sujet de cet ambassade, & il n'attendit pas qu'on le livrât à ses ennemis. D'abord il essaia de se sauver par la fuite : mais il s'aperçut que les sept issues cachées qu'il avoit fait faire à son palais, étoient occupées par les soldats de Prusias, qui vouloit faire sa cour aux Romains en trahissant son hôte. Il se fit donc apporter le poison qu'il gardoit depuis lontems pour s'en servir dans l'occasion, & le tenant entre ses mains : » Délivrons, dit-il, » le peuple Romain d'une inquiétude » qui le tourmente depuis lontems, » puisqu'il n'a pas la patience d'at- » tendre la mort d'un vieillard. La » victoire que remporte Flaminius » sur un homme desarmé & trahi, ne » lui fera pas beaucoup d'honneur. » Ce jour seul fait voir combien les » Romains ont dégénéré. Leurs peres » avertirent Pyrrhus de se garder d'un » traître qui vouloit l'empoisonner, » & cela dans le tems que ce Prince



L'HISTOIRE PROFANE. 67

leur faisoit la guerre dans le cœur « de l'Italie: & ceux-ci ont envoyé un « homme consulaire pour engager « Prusias à faire mourir par un crime « abominable son ami & son hôte. « Après avoir fait des imprécations contre Prusias, & invoqué contre lui les dieux protecteurs & vengeurs des droits sacrés de l'hospitalité, il avala le poison, & mourut.

Telle fut la fin des deux plus grands hommes de leur siècle, qui tous deux succomberent à la jalousie de leurs ennemis, & éprouverent l'ingratitude de leur patrie.

GUERRE contre Persée dernier roi de Macédoine.

PERSÉE avoit succédé à Philippe son pere dans le royaume de Macédoine. Il s'étoit écoulé près de vingt ans depuis la paix accordée à Antiochus.

Les Romains, après avoir longtemps dissimulé plusieurs sujets de mécontentemens qu'ils avoient contre Persée, résolurent enfin de lui faire la guerre, s'il ne leur donnoit satisfaction. ^{Liv. lib. 42. n. 25. 26.} Ce Prince étoit sans honneur

a Hunc per omnia clau- | ciorum cernebant. Liv.
destina grassari scelestis | lib. 42. n. 18.
lacrociatorum ac vench- |



& sans religion, & pour parvenir à ses fins il ne craignoit point d'employer les calomnies, les meurtres, & les empoisonnemens. Aveuglé & corrompu par les flateries des courtisans, il se croioit un grand homme de guerre, capable de tenir tête aux Romains. C'est pourquoi il répondit à leurs députés avec une hauteur & une fierté, qui les obligea de lui déclarer la guerre sur le champ. Quelques heureux succès qu'il eut dans la première campagne ne servirent pas peu à lui enfler le courage. Cependant il suivit le conseil qu'on lui donna de profiter de l'avantage qu'il avoit remporté dans un combat pour obtenir des conditions de paix plus favorables plutôt que de tout risquer sur une espérance incertaine. Il fit donc faire au Consul * des offres assez avantageuses. ^b Dans le conseil de guerre qu'on tint sur ce sujet, la constance Romaine l'emporta. Le caractère de

n. 62.

* Publius
Licinius Cras-
sus.

^a Aufi sunt quidam amicorum consilium dare, ut secunda fortuna in condiciones honestæ pacis uteretur, potius quam spe vana erectus in casum irrevocabilem se daret. lib. 42. n. 62.

^b Romana constantia vicit in concilio. Ita tum mos erat, in adversis vultum secundæ fortunæ gerere, moderari animos in secundis. *Ibid.*



la nation pour lors étoit de montrer beaucoup de courage & de grandeur d'ame dans les disgraces, comme aussi l'on se piquoit dans la prospérité de faire paroître beaucoup de modération. La réponse qu'on donna au Roi fut donc, qu'il n'avoit de paix à espérer qu'en s'abandonnant entierement à la discrétion du peuple Romain, & en lui laissant la décision de son sort. Toute espérance d'accommodement étant perdue, on se prépara de part & d'autre à continuer la guerre. Le nouveau Consul pénétra jusques dans la Macédoine, & alla attaquer le Roi dans son propre pays. Cependant comme les choses traînoient beaucoup plus en longueur qu'on ne s'y étoit attendu, les Romains entrèrent dans une grande inquiétude.

Lib. 44. n.
1. 66.

Paul Emile aiant été nommé Consul, & chargé de la guerre contre Persée, on conçut de meilleures espérances. Il se mit en état de les remplir. Avant son départ, il crut devoir parler au peuple; & il le pria de vouloir bien ne point ajouter foi aux bruits vagues qui se répandroient contre sa conduite. Qu'il étoit une espece

n. 17. 12.



de gens oisifs & desœuvrés , qui du fond de leur cabinet faisoient la guerre fort à leur aise , & qui , si l'on ne suivoit pas leurs vûes & leur plan , censuroient le Général dans les cercles & dans les assemblées , & lui faisoient son procès. Qu'il ne refusoit pas de recevoir des avis , mais qu'il falloit être sur les lieux pour les lui donner.

N. 16.

Quand il fut arrivé en Macédoine , & qu'il se vit tout près des ennemis , les troupes pleines d'ardeur demanderent à les attaquer sur le champ ; & un jeune Officier de grand mérite , nommé Nasica , le pressa de profiter de l'occasion , pour ne pas laisser échapper un ennemi , dont les fuites & les retraites précipitées avoient donné tant d'exercice à ses prédécesseurs. Il loua l'ardeur du jeune Officier & des soldats , mais il ne se rendit pas à leur desir. La marche avoit été longue & pénible , dans un jour d'été fort chaud , où la poussiere , la soif , la lassitude , & l'ardeur du soleil en plein midi , avoient extrêmement fatigué l'armée. Il ne jugea donc pas à propos d'envoyer au combat des troupes ainsi affoiblies & épuisées , contre



des ennemis qui étant frais & reposés avoient toute leur force.

Quelques jours après, la bataille se donna. Paul Emile y fit paroître toute la sagesse & tout le courage qu'on devoit attendre d'un Chef si expérimenté. La longue & opiniâtre résistance des ennemis montra qu'ils n'avoient pas entièrement dégénéré de leur ancienne réputation. Le grand choc fut contre la phalange Macédonienne, qui étoit une espece de bataillon quarré, hérissé de piques & de lances, & qu'il étoit presque impossible d'enfoncer, tant ils étoient accoutumés à joindre tous ensemble leurs boucliers, & à présenter à l'ennemi comme un mur de fer. Paul Emile avouoit dans la suite que ce rempart d'airain, & cette forêt de piques, l'avoient rempli d'étonnement & de crainte; & que, quelque bonne contenance qu'il fit, il n'avoit pu d'abord s'empêcher de sentir quelque doute & quelque inquiétude sur le succès du combat. En effet toute sa première ligne étant taillée en pieces, la seconde découragée commençoit aussi à plier. Le Consul, s'étant aperçu que l'inégalité du terrain

N. 37. 42.
Plut. in vit.
Emil. Pauli.



72 III. *Partie.* D E
obligeoit la phalange de laisser des
ouvertures & des intervalles , sépara
ses troupes par pelotons , & leur or-
donna de se jeter dans les espaces
vuides de la bataille des ennemis , &
de ne les plus attaquer tous ensemble
de front , mais par troupes détachées,
& par différens endroits tout-à-la-
fois. Cet ordre , donné à propos , fut
cause de la victoire. La phalange ,
ainsi desunie & séparée , ne put soute-
nir l'effort des Romains. Ce ne fut
plus que meurtre & que carnage ; &
l'on croit qu'il périt dans ce combat
du côté des Macédoniens plus de
vingt cinq mille hommes.

*Lib. 45. n.
48.* Persée n'avoit pas attendu la fin
du combat pour se retirer. Après
quelques vains efforts , il se laissa
prendre prisonnier , & se rendit au
vainqueur. Il le fit avec une bassesse
& une lâcheté , qui lui attira le mé-
pris de tous ceux qui en furent té-
moins , au lieu que dans un tel état
il sembloit ne devoir exciter que leur
compassion. Il fut mené à Rome
avec ses enfans , & servit d'ornement
au triomphe de Paul Emile.

*n. 40.
Plut. in vit.
Pauli.*

CHAPITRE.



CHAPITRE SECOND.

REFLEXIONS.

JE NE SAI si le Lecteur, en voiant que je m'ingere de parler de guerre & de politique, ne sera pas tenté de m'appliquer un mot que dit Annibal dans une occasion assez semblable : ce fut dans le tems qu'il s'étoit retiré à Ephese chez Antiochus. Chacun s'empressant de lui procurer quelque partie de plaisir qui pût lui être agréable, on lui proposa un jour d'aller entendre un philosophe nommé Phormion, qui faisoit grand bruit dans la ville, & passoit pour un beau parleur. Il eut la complaisance de s'y laisser conduire. Le philosophe parla sur les devoirs d'un Général d'armée, & sur les règles de l'art militaire, & son discours fut fort long. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. On ne manqua pas de demander à Annibal ce qu'il en pensoit. Sa réponse, qu'il fit en grec, fut peu polie pour le langage, mais pleine d'une liberté militaire. « J'ai bien vû, dit-il, des vieillards qui manquoient de sens & de jugement, mais je n'en ai »

*Cic. lib. 6.
de Orat. n. 79.
& 76.*



» point vû de moins sensé & de
» moins judicieux que celui-ci. Quel-
le extravagance en effet à un philo-
sophe, qui n'avoit jamais vû ni camp
ni armée, de vouloir entretenir un
Annibal des préceptes de l'art mili-
taire ! Je mériterois un pareil re-
proche, & peut-être à plus juste titre
encore, si les réflexions que je fais
ici venoient de mon fonds. Mais
comme je les tire presque toutes des
plus savans hommes de l'antiquité,
dont quelques-uns étoient très-ha-
biles & très-versés dans l'art militai-
re, je me croi en sûreté à l'ombre
de ces grands noms, & je puis avec
eux parler guerre & politique.

Mes réflexions rouleront sur deux
points, D'abord je tâcherai de faire
connoître le caractère, les vertus, &
quand l'occasion s'en présentera, les
défauts même de ceux qui ont eu le
plus de part aux événemens dont j'ai
parlé ; tels que sont Annibal, Fabius,
Scipion, Paul Emile, Antiochus, Phi-
lippe, Persée. Ensuite j'essaierai d'en-
trer dans les principes du gouverne-
ment & de la politique des Romains,
sur tout pour ce qui regarde la ma-
niere dont ils se conduisoient pen-



dant la guerre par rapport à leurs citoyens, à leurs alliés, à leurs ennemis. Je ne puis avoir pour tout cela un meilleur garand, ni un plus sûr guide, que Polybe, qui a été témoin oculaire d'une partie des événemens dont il s'agit ici, qui a eu la confiance des grands hommes qui y ont été les premiers acteurs, qui a étudié avec tant de soin le caractère & la constitution du peuple Romain, & qui a servi lui-même de guide & de maître à Tite-Live, des réflexions duquel je ferai aussi grand usage.

ARTICLE PREMIER.

DIVERSES QUALITÉS de ceux dont il est parlé dans ce troisième morceau de l'histoire Romaine.

ON reconnoît ici clairement que ce ne sont ni les richesses, ni la gloire des ancêtres, ni la majesté du trône, qui rendent les hommes véritablement estimables; & que, quelque brillant & quelque éblouissant que puisse paroître tout ce vain éclat, il est entièrement obscurci & effacé par le vrai mérite & la solide vertu. Quelle idée l'histoire que nous ve-



76 . . . III. Partie: DE
nons de raporter nous laisse-t-elle
des Princes dont il y est parlé ?

ANTIOCHUS *roi de Syrie.*

Sans relever les autres défauts de ce Prince, un seul trait peut faire juger de son caractère. ^a Tite-Live dit que le premier degré de mérite pour un homme qui commande, est de pouvoir par lui-même prendre un bon parti : que le second est de savoir au moins suivre un bon conseil : mais que de ne pouvoir faire ni l'un ni l'autre, c'est la marque d'un petit esprit, sans vûe, sans étendue, sans prudence. Sur ce principe, que faut-il penser d'Antiochus ? Il avoit entrepris de faire la guerre au peuple du monde le plus puissant, le plus belliqueux, le plus heureux. Le hazard lui avoit adressé Annibal, C'étoit le plus grand Capitaine qu'on eût vû jusques-là. Dans une si longue guerre contre les Romains, il avoit fait preuve de courage, de prudence,

^a Saepe ego audivi, milites, cum primum esse virum, qui ipse consulat quid in rem sit; secundum eum, qui bene momenti obediat: qui nec ipse consulere, nec alicui parere

sciat, cum extremi ingenii esse. Liv. lib. 22. n. 29.
La même pensée se trouve dans Hésode. Op. & Dies, v. 291. Dans Hérodote, liv. 7. & dans Cicéron, Pro Cluent, D. 84.



& d'une parfaite science de l'art militaire. A ces grandes qualités il joignoit une haine personnelle contre les Romains, & un vif desir de se venger d'eux. Quel usage un prince un peu sensé n'auroit-il pas fait d'un tel homme ?

Antiochus avoit d'abord reçu avec joie Annibal, & lui avoit fait tous les honneurs que méritoit un Général d'une si haute réputation. Dans le Conseil de guerre qui se tint, Annibal persista dans l'opinion où il avoit toujours été, qu'on ne pouvoit vaincre les Romains que dans l'Italie. Il appuya son avis de raisons auxquelles il n'y avoit rien à répliquer ; & offrit ses services pour aller faire cette descente en Italie, pendant que le Roi demeureroit dans la Grece pour donner de l'inquiétude aux Romains par la crainte d'une puissante diversion. Cet avis plut assez à Antiochus. Mais on lui représenta qu'il ne falloit pas se fier à Annibal : que c'étoit un exilé & un Carthaginois, à qui la fortune ou son génie pouvoient suggérer dans un même jour mille projets différens ; que d'ailleurs cette réputation même qu'il avoit acquise dans la guerre, &

*Liv. lib. 35.
n. 43.*



Son fils Persée n'hérita de lui que ses défauts, auxquels il en ajouta un qui lui fut particulier & personnel, je veux dire une sordide & insatiable avarice. Il porta à un excès incroyable cette passion, la plus basse & la plus indigne d'un roi. De peur de tirer quelque argent de ses coffres, il laissa perdre & ruiner tous les grands préparatifs que l'on avoit fait avec tant de soin pour soutenir la guerre contre les Romains, & renversa les espérances qu'en avoient conçu les Macédo-niens. Il renvoia, par le même motif, vingt mille hommes de troupes choisies que lui-même avoit mandées à son secours, mais à qui il ne put se résoudre de paier la solde dont on étoit convenu. Il manqua aussi de parole à Gentiüs roi des Illyriens, & il se crut fort habile en l'amusant par l'espérance de trois cens talens qu'il refusa enfin de lui donner, & avec lesquels il auroit pu acheter contre les Romains toutes les forces de l'Illyrie. Il ne se monroit point en cela, dit Plutarque, l'héritier & l'imitateur, d'Alexandre le grand ni de Philippe, qui, en pratiquant toujours cette maxime, que l'on doit acheter la victoire



L'HISTOIRE PROFANE. 81
par l'argent, & non pas l'argent par la
victoire, avoient presque subjugué le
monde entier.

Cette bassesse d'ame suivit Persée
jusqu'à la fin. Il avoit fait prier Paul
Emile de ne pas le donner en specta-
cle aux Romains, & de lui épargner
l'affront d'être mené en triomphe. La
grace qu'il demande est en son pouvoir,
répliqua le Romain, voulant lui faire
entendre qu'il devoit préférer la mort
à la honte, ce qui étoit chez les païens
la preuve d'une grande ame. Mais il
n'en eut pas le courage, & il orna le
triomphe de son vainqueur. Ce fut
un objet de mépris pour tous les spe-
ctateurs, qui daignoient à peine jeter
les yeux sur lui. Toute la com-
passion fut pour ses enfans, d'autant
plus dignes de pitié, que leur bas âge
ne leur permettoit pas encore de sen-
tir tout leur malheur.

PAUL EMILE.

Ce Général étoit fils de l'illustre
Paul Emile qui mourut à la bataille
de Cannes. Il vécut, dit Plutarque,
dans un siècle fécond en grands hom-
mes, & il travailla à ne le céder à
aucun d'eux. Pour arriver aux digni-

D v



tés , il ne s'appliqua pas , comme c'étoit alors la coutume , à briller dans le barreau par l'éloquence , ni à gagner la faveur du peuple par de flatteuses complaisances , quoiqu'il fût fort propre à y réussir. Il crut devoir s'ouvrir une route plus honorable & plus digne de lui , qui étoit de se rendre recommandable par la valeur , par la justice , & par un ferme attachement à tous ses devoirs , en quoi il surpassa tous les jeunes gens de son âge.

Aiant été associé au College des Augures , il étudia à fond & rétablit les anciennes pratiques du culte divin , persuadé qu'en matière de religion rien n'est plus dangereux que d'innover , & que c'est la négligence dans les petites choses qui conduit au violement des règles les plus importantes.

Il ne fut ni moins exact , ni moins sévère à rétablir & à faire observer tous les anciens réglemens de la discipline militaire , se montrant terrible & inexorable à ceux qui desobéissoient ,^a & tenant pour maxime que

^a Μικρὸν δὲν πέριγρον | προμήναι, τῷ παιδύσει τὸς
 ἡγύμνοι τὸ νικῆν τὸς πολίτας. Ibid.



L'HISTOIRE PROFANE. 83
vaincre ses ennemis , n'est presque
que l'accessoire & la suite du soin de
former les citoyens par une exacte
discipline.

Un intervalle de tems assez long
qui se trouva entre les deux consu-
lats , lui donna lieu de s'appliquer par-
ticulierement à l'éducation de ses en-
fans. Il leur donna les plus habiles
maîtres en tout genre , n'épargnant
pour cela aucune dépense , quoiqu'il
n'eût qu'un bien très-médiocre. Il
assistoit à tous leurs exercices, autant
que les affaires publiques le lui per-
mettoient , voulant par là devenir lui-
même leur premier maître , & laissant
aux peres , même les plus occupés , ce
grand exemple , de regarder l'éduca-
tion de leurs enfans comme le plus
essentiel de leurs devoirs , & par cette
raison de ne s'en reposer pas entiere-
ment sur le soin & la bonne foi des
autres.

Le grand théâtre , où parut dans
tout son jour le mérite de Paul Emile,
fut la Macédoine. Quand on l'eut
obligé d'accepter le consulat , il com-
mença par demander qu'on envoiât
sur les lieux des Commissaires habiles
& intelligens , pour s'informer par



eux-mêmes de la situation des affaires de Macédoine, du nombre & de la qualité des troupes de terre & de mer tant Romaines qu'ennemies; de l'état des vivres, des magasins, des arsenaux, de la disposition des alliés; en un mot de tout ce qui concernoit l'armée: ^a sans quoi il étoit impossible de prendre de justes mesures. C'étoit l'une des importantes instructions que Cambyse roi de Perse donna à Cyrus son fils, lorsqu'il partit pour sa première campagne, lui recommandant de ne jamais s'engager dans aucune entreprise, sans s'être auparavant assuré de tous les moyens & de tous les secours nécessaires pour la faire réussir.

Nous avons dit que Nasicá avoit fort pressé Paul Emile de donner la bataille dès qu'on fut arrivé près du camp des Macédoniens, dans la crainte que l'ennemi n'échât encore à leur poursuite. Il ne fut point choqué de la liberté que prit cet Officier de lui faire cette remontrance. Car son grand principe, & il l'avoit déclaré en partant de Rome, étoit qu'un

^a Ex his bene cognitiss, | capi posse ratus. Liv. lib. 44. n. 18. certa in futurum consilia

Xenop^h. lib.
1. Cyrop^{ed}.



L'HISTOIRE PROFANE. 83

Commandant, plus que tout autre, doit écouter les conseils. » Je suis bien éloigné, leur avoit-il dit, de croire que les Généraux ne doivent pas recevoir d'avis : au contraire je pense qu'il y a plus d'orgueil que de sagesse à vouloir tout faire de sa tête. « Il répondit donc avec bonté à ce jeune Officier. » Je pensois autrefois, lui dit-il, comme vous pensez aujourd'hui ; & vous penserez aussi un jour, comme je fais maintenant. L'expérience m'a appris quand il faut donner le combat, & quand il faut le différer. Vous apprendrez, quand il en sera tems, les raisons de ma conduite : pour le présent, reposez-vous sur votre Général. « Je raporte avec plaisir ces sortes d'endroits, qui me paroissent tout-à-fait propres à former les jeunes gens dans quelque condition qu'ils doivent se trouver, & qui leur apprennent à éviter à l'égard de leurs inférieurs ces airs de hauteur & de fierté, dans lesquels souvent on fait consister mal-a-propos l'autorité & la grandeur, & à recevoir avec bonté & docilité les avis qu'on leur donne.

*Liv. lib. 44
n. 22.*

Lib. 44. 16.



Un homme qui n'a qu'une lumière médiocre, est tout plein de ses pensées; & plus il est borné, moins il est docile. ^a Il lui semble qu'en voulant lui donner conseil, on lui reproche de manquer de lumière: & il s'offense comme d'une injure de ce qu'on ne paroît pas persuadé, qu'étant le maître, il est aussi le plus clair-voiant. Un homme d'un génie supérieur pense bien autrement. Il sait qu'un mot dit par un autre donne quelquefois une grande ouverture. Il est toujours prêt à tout écouter, à faire cas de ce qu'on lui dit, à le comparer avec ce qu'il a pensé: & c'est en cela qu'il fait consister le bon esprit & le jugement.

*Polyb. pag.
36. & 37.*

On a pu remarquer dans la description du combat qui termina la guerre de Macédoine, ce que Polybè observe en plus d'un endroit, que la qualité propre d'un Général, sur tout dans le feu & l'ardeur du combat, c'est le sang-froid & la sagesse; & que ce n'est point de cent mille bras qui composent une armée que dépend la victoire, mais de la tête du

^a Ne alienz sententiz indigenz videretur, in divers. | la ac deteriora transibat. Tacit. Annal. l. 19, cap. 107.



Commandant. En effet on voit dans la bataille dont je parle, que l'ordre, donné à propos par le Chef, de s'insinuer dans les vuides de la phalange Macédonienne, & de ne l'attaquer que par pelotons, sauva l'armée Romaine, & lui valut la victoire. C'est à ces sortes d'endroits que Polybe veut qu'un lecteur soit principalement attentif ; & il remarque avec raison qu'un moien des plus surs de se perfectionner dans la science de l'art militaire, est d'étudier dans l'histoire les actions & le génie des grands hommes.

L'usage que fit Paul Emile de sa victoire & de son loisir, est un grand modèle pour les Généraux, pour les Intendans, & pour toutes les personnes constituées en autorité ; & il leur apprend comment on doit user du pouvoir, de la grandeur, & du commandement. Il partit, dit l'historien, pour aller visiter la Grece ; & passant dans les villes, il mettoit tout son plaisir à soulager les peuples, à réformer les desordres, à répandre partout des libéralités : occupation, ajoute le même historien, également douce & glorieuse, & qui ne peut être



l'effet que d'un fonds merveilleux
d'humanité. Διαγωγή ἐνδοξόν ἄμα καὶ
φιλόανθρωπον.

Au retour de ce voiage il fit célé-
brer des jeux publics, auxquels il avoit
fait inviter les peuples & les rois
d'Asie, & il leur donna des fêtes su-
perbes, tirant abondamment, com-
me dit Plutarque, des trésors du Roi
de quoi fournir à cette grande dépen-
se, mais ne tirant que de lui-même
le bon ordre qu'il y fit observer. On
admira sur tout sa politesse, ses ma-
nieres agréables & caressantes, son
attention à traiter chacun selon son
rang, & à faire plaisir à tous; & l'on
avoit peine à comprendre comment
un homme qui faisoit de si grandes
choses, pouvoit ainsi réussir dans les
petites. Mais le fruit le plus doux
qu'il tira de sa magnificence, fut de
voir qu'au milieu de tant de choses
rares, & de tant de spectacles si ca-
pables d'attirer les yeux, on ne trou-
voit rien de si digne d'attention &
d'admiration que lui-même. Ce fut
pour lors que, comme on van-
toit avec étonnement la belle ordonnan-
ce de ses fêtes & de ses jeux, il dit
cette parole célèbre: » Que c'étoit



L'HISTOIRE PROFANE. 89
du même fonds d'esprit que par- ce
toit l'habileté & à bien ranger une ce
armée en bataille, & à bien ordon- ce
ner un festin, de sorte que l'une fût ce
formidable aux ennemis, & l'autre ce
agréable aux conviés. α

Tout ce que je viens de rapporter
du caractère honnête & insinuant de
Paul Emile, est un grand éloge pour
un Général, & une grande leçon pour
tous ceux qui gouvernent. Le langage
des manières obligeantes est entendu
de tout le monde : celui du mérite
n'est pas si universel. Il n'est pas pos-
sible de répandre ses bienfaits sur
tous : on s'épuiserait, si l'on donnoit
toujours. Mais la bonté, l'humanité,
la douceur, sont des bienfaits perpé-
tuels, généraux, dont la source ne
tarit jamais, & dont personne n'est
exclus. C'est un grand avantage que
de trouver dans un heureux naturel,
perfectionné par l'étude & par les ré-
flexions, une fécondité & une varié-
té inépuisable d'attraits & de graces
pour toutes sortes d'hommes de tou-
te condition, & de tout caractère : *

* Apud subjectos apud
proximos, apud collegas,
vixit illecebris potens.
C'est ce que dit Tacite en
parlant de Marien Gouver-
neur de Syrie. Hist. lib. 1.
cap. 19.



de savoir les employer, les mêler, les diversifier, afin que chacun y trouve quelque chose qui lui soit propre : de dispenser à tous des marques communes d'affection & de bonté, en mettant sur son visage un air aimable, & qui, par une espèce d'éloquence muette mais publique, gagne & charme tous ceux à qui l'on a affaire. Ces manières douces & populaires, loin de faire tort à la dignité des Grands, servent à la relever, & la rendent encore plus respectable.

*Hist. lib. 5.
cap. 1.*

Comitate & alloquiis officia provocans, incorrupto Ducis honore, dit Tacite en parlant du Prince le plus aimable qui fut jamais.

On ne peut trop faire lire aux jeunes gens les beaux discours que Tite-Live & Plutarque mettent dans la bouche de Paul Emile après sa victoire, qui nous apprennent comment un prince doit soutenir sa mauvaise fortune, & les réflexions que l'on doit faire dans le tems d'une grande prospérité. J'en rapporterai ici une partie.

Plus.

Perfée, lorsqu'il parut pour la pre-

a Vultu, qui maximè bilis. *Senec. de clem. lib. 2.
populos demeretur, ama- cap. 13.*



L'HISTOIRE PROFANE. 95
miere fois devant son vainqueur,
prosterné humblement à ses piés,
laisla échaper des paroles lâches &
des supplications indignes, que Paul
Emile ne put ni souffrir ni entendre:
mais le regardant avec un visage où
étoient peintes la tristesse & l'indi-
gnation: » Malheureux que vous
êtes, lui dit-il, pourquoi déchar-
gez-vous la fortune du plus grand
reproche que vous puissiez lui fai-
re, & pourquoi la justifiez-vous,
en faisant des choses qui prouvent
que vous êtes digne de vos mal-
heurs, & que vous étiez indigne
de vos prospérités passées? Pour-
quoi dégradez-vous ma victoire,
& ternissez-vous la gloire de mes
exploits, en vous montrant si petit,
que les Romains ne peuvent que
rougir d'avoir un tel adversaire?
Apprenez donc que la vertu mal-
heureuse attire le respect de ses en-
nemis, & que la lâcheté, quelque
heureuse qu'elle puisse être, n'at-
tire que le mépris des Romains.
Cependant il le releva, & lui aiant
rendu la main, il le donna en garde
à Tubéron.

Il rentra ensuite dans sa tente avec



ses fils, ses gendres, & quelques jeu-
 nes Officiers de son armée; & là,
 après avoir été lontems recueilli en
 lui-même sans parler, rompant enfin
 le silence: » Se peut-il faire, dit-il,
 » mes enfans, qu'un homme se laisse
 » tellement aveugler à la prospérité,
 » qu'il s'éleve & s'onorgueillisse pour
 » avoir domté des nations, ruiné des
 » villes, & subjugué des roiaumes?
 » Peut-on, après le grand exemple
 » que la fortune vient de donner à
 » tous les guerriers de l'inconstance
 » des choses humaines, penser que
 » dans les plus grandes faveurs il y
 » ait rien de permanent & de solide?
 » Quel est le tems où l'on puisse se
 » flater d'être en sureté, puisque le
 » moment même de la victoire est
 » souvent celui où l'on a le plus à
 » craindre; & que c'est dans le com-
 » ble de la joie que la fatale destinée,
 » qui renverse aujourd'hui celui-ci &
 » demain celui-là, prépare souvent
 » les plus grandes disgraces? Quand
 » la moindre partie d'une heure a
 » suffi pour abattre le trône d'Ale-
 » xandre, qui étoit parvenu au plus
 » haut degré de la puissance, & qui
 » avoit assujetti la plus grande partie



L'HISTOIRE PROFANE. 95
de l'Univers, & que nous voions
ses successeurs, naguères environ-
nés d'armées si formidables, ré-
duits maintenant à recevoir cha-
que jour leur pain de la main
même de leurs ennemis : oserons-
nous compter que notre bonheur
sera toujours constant & durable,
& à l'épreuve des vicissitudes du
tems ? Pour vous, mes enfans, l'in-
certitude de ce que les dieux nous
préparent, & de l'issue qu'aura une
fortune aussi riante que la nôtre,
doit bien modérer l'épanouissement
de joie, & l'enflure de cœur, qui sont
une suite naturelle de la victoire.

Ces dernières paroles étoient un
pressentiment & une espèce de pré-
diction du malheur qui pendoit sur
la tête. En effet, de quatre fils qu'a-
voit Paul Emile, les deux du premier
lit, nommés Scipion & Fabius, étoient
passés dans d'autres familles ; & des
deux autres, qui faisoient toute la
rellouice de la sienne, l'un mourut
cinq jours avant son triomphe, &
l'autre trois jours après. Il n'y eut
personne qui ne fût touché jusqu'au
fond du cœur d'un si funeste acci-
dent, & à qui le sort de ce malheu-



reux pere n'arrachât des larmes. Paul Emile seul, renfermant en lui-même toute la douleur, montra une constance qui le fit paroître encore plus grand que jamais. Il dit, en parlant au peuple, qu'effrayé à la vue de tant de succès inouis, & s'attendant à quelque grand revers, il avoit prié les dieux de le faire tomber plutôt sur sa famille que sur la République.

» La Fortune, ajouta-t-il, en plaçant
» mon triomphe entre les funérail-
» les de mes deux enfâns, comme
» pour se jouer des événemens hu-
» mains, me remplit à la verité de
» douleur & d'amertume, mais pro-
» cure à ma patrie une pleine sécui-
» rité, aiant épuisé contre nous tous
» ses traits. Elle a pris plaisir à ex-
» poser également le vainqueur & le
» vaincu en spectacle à tout l'uni-
» vers; avec cette différence pour-
» tant, que Persée vaincu a encore ses
» enfâns, & que Paul Emile vain-
» queur a perdu les siens. Mais le
» bonheur public me console de mes
» disgrâces domestiques.

Il est aisé de juger combien un tel citoyen, si plein d'amour & de zele pour la patrie, fut regretté après sa



mort. Ce fut alors qu'on connut jusqu'ou' avoit été le généreux mépris qu'il avoit toujours fait de l'argent, ce qu'on peut dire avoir été sa vertu dominante. Ce grand homme, issu d'une des plus nobles & des plus anciennes familles de Rome, & sorti d'une maison illustrée par les plus grandes charges & les plus grands emplois; ce vainqueur de la Macédoine, ^a qui par les dépouilles immenses qu'il en rapporta, avoit enrichi pour longtemps ^b le trésor public; laissa pour tout bien à ses enfans l'ancien & médiocre patrimoine qu'il avoit reçu de ses aïeux, sans l'avoir jamais augmenté, dit Plutarque, d'une seule drachme.

Voilà comment pensoient ces vieux Romains. Et ce noble désintéressement n'étoit pas la vertu de Paul Emile seul: c'étoit celle de toute sa famille, & je pourrois ajouter, de presque tous les grands hommes de son tems. Lorsqu'il se fut rendu maître des trésors immenses que Persée avoit amassés, il donna à son gendre Tubéron pour tout présent une coupe

^a Mille centies
MS ratio consule. Vell.
Patre. lib. 1. cap. 9. Cette
somme pouvoit monter à
vingt-cinq millions de notre
monnoie.

^b Le peuple Romain fut
déchargé de tous impôts jus-
qu'à la guerre d'Antoine
& de jeune César. Plut.



d'argent du poids de cinq livres. Plutarque observe que cette coupe fut la première pièce de vaisselle d'argent qui entra dans la maison des Elius : encore falut-il que la vertu & l'honneur l'y introduisissent.

FABIUS MAXIMUS.

Pag. 255.

POLYBE nous peint admirablement en deux mots le caractère de Fabius, lorsque rapportant ce qu'on pensa de lui après la belle action par laquelle il avoit sauvé Minucius son rival & son ennemi, il dit : » Qu'alors » on reconnut évidemment à Rome » quel avantage la prudence d'un Général, & un jugement ferme & plein » de sens, ont sur la témérité & la » folle présomption d'un homme qui » n'est que soldat. Voila en effet ce qu'on doit sur tout admirer dans Fabius, & ce qui fait proprement le Général : une sage prévoiance, un profond raisonnement, un plan suivi, un dessein formé, non au hazard, mais sur des principes fixes & certains :

στρατηγικὴ πρόνοια, ἢ λογισμὸς ὑπερῆχης
 qualité, dont Polybe, dans un autre

Pag. 551.

endroit, fait dépendre le succès des
 grandes entreprises : εἰάν σὺν ἰσῶ τῶν

πράσσει



καὶ τὸ τετάρτον; & que Fabius lui-même dit devoir dominer dans un commandant : *Propediem effecturum*, Liv. lib. 220
 ut sciatis homines, bono imperatori hand n. 25.
magni fortunam momenti esse; mentem rationemque dominari.

A cette premiere qualité Fabius en joignoit une autre, qui le caractérisoit encore davantage : c'est une fermeté à se tenir au parti qu'il avoit pris sur de bonnes raisons, fermeté que rien dans la suite n'étoit capable d'ébranler; *καταστάσις ἰσότης* : & Plutarque l'exprime à peu près dans les mêmes termes, en disant que Fabius persista toujours dans ses premiers desseins & ses premieres résolutions, sans que rien pût ébranler sa fermeté. Annibal, qui étoit un bon juge du mérite & de la science militaire, rendit bientôt justice à Fabius, & commença, dit Tite-Live, à craindre, lorsqu'il vit que les Romains lui avoient enfin opposé un Chef qui faisoit la guerre, non au hazard, mais par principes & par règles : *qui bellum ratione, non fortuna, gereret.* Lib. 22. 20.

Pour mieux comprendre la prudence de Fabius, il faut se remettre devant les yeux l'état des deux ar-



mées. Annibal avoit battu deux fois les Romains. Ses troupes, pleines d'ardeur & de courage, ne demandoient qu'à combattre. Elles étoient dans un pays ennemi: l'argent & les vivres leur manquoient: leur nombre diminuoit tous les jours: toute communication avec Carthage, pour en tirer du secours, leur étoit coupée. Ainsi elles n'avoient de ressource que dans la victoire. Pour les Romains, les deux défaites précédentes leur avoient presque entièrement abattu le courage, & à peine osoient-ils regarder les Carthaginois. Les mener au combat dans cette disposition, c'étoit les conduire à la boucherie. Il faisoit peu à peu, par de légères escarmouches, dissiper leur crainte, leur rendre le courage, les remplir de confiance, & les mettre en état de soutenir leur ancienne réputation. D'ailleurs ni les vivres, ni les troupes ne leur manquoient, & tout leur étoit fourni à point nommé. Voila ce qui fit prendre à Fabius la sage résolution de ne point hazarder de combat. *σεταριανή περίοδος, ἐν ἡγεμονίᾳ τοῦ βασιλέως.*

Mais de quelle fermeté n'eut-il pas



Besoin, pour persévérer constamment dans cette résolution ? Les ennemis le raillent : ses propres Officiers & les soldats lui insultent : Rome entière se déclare contre lui , en lui égalant en autorité son Général de la cavalerie, ce qui étoit sans exemple. Tout cela ne l'ébranle point. Il demeure ferme comme un rocher. Ces railleries, ces insultes, ces traitemens injurieux ne sont point des raisons , & ne changent rien dans la situation des affaires ; & pour changer de plan , il lui faut des raisons : λογισμος εις ος.

Le succès justifia pleinement sa conduite. La justice que lui rendirent & ses citoyens, & les ennemis même, le dédommagea bien avantageusement de tous les bruits qu'on avoit répandus contre lui. Parce qu'il consentit à passer pendant quelque tems pour un homme timide & lâche, il a mérité d'être regardé par toute la postérité comme le Chef le plus sage & le plus prudent que Rome ait porté. Ainsi il éprouva la vérité de ce que dit Tite-Live dans une autre occasion, que la gloire qu'on a su mépriser dans le tems, revient avec usure & avec avantage : *S; reia in tempore gloria, etiam cumulatior redit.* E ij

Liv. lib. 2.
n. 47.



Mais ce que je trouve de plus admirable dans Fabius, c'est la manière noble & généreuse dont il agit à l'égard d'un ennemi déclaré, de qui il avoit reçu l'affront le plus sensible: action véritablement grande, comme l'observe Plutarque, & dans laquelle éclatent en même tems la valeur, la prudence, & la bonté. Il pouvoit laisser périr Minucius dans une occasion où sa témérité l'avoit engagé, & le punir par la main des ennemis de l'affront qu'il en avoit reçu. Voila ce qu'auroit pensé un petit esprit, & une ame basse. Fabius vole au secours de son rival, & le tire de danger. Qu'on compare la gloire que Fabius s'est acquise par cette action; la joie qu'il eût d'avoir sauvé la République, le plaisir qu'il sentit de voir son ennemi à ses piés reconnoître sa faute, & toute l'armée le saluer comme son libérateur & son pere, avec la lâche & honteuse satisfaction d'un vindicatif, qui sacrifie tout, & le bien public même, à son ressentiment.

La conduite de Fabius à l'égard de Scipion ne paroît pas si pure ni si noble, & il est difficile de justifier d'un peu de jalousie l'opposition constant



L'HISTOIRE PROFANE. IOB

qu'il marqua au dessein que ce jeune Romain avoit formé de porter la guerre en Afrique. Il y a de l'apparence, dit Plutarque, qu'il se détermina d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence & de précaution, épouvanté du danger auquel il croioit qu'on exposoit la République: mais qu'enfin il se roidit trop, & alla plus loin qu'il ne faloit, poussé par une émulation démesurée, pour arrêter la gloire & la grandeur d'un jeune Chef qui lui faisoit ombrage.

Plusieurs choses donnent lieu de croire que Fabius dans cette dispute agit moins par raison que par passion. Il avoit d'abord fait tous les efforts pour engager Crassus, collègue de Scipion dans le consulat, à tirer les provinces au sort selon la coutume & selon son droit, à ne point céder volontairement à Scipion le commandement de l'armée de Sicile, & à se tenir prêt à passer lui-même en Afrique, si enfin on le jugeoit à propos. N'ayant pu réussir dans cette première tentative, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on n'assignât à Scipion les fonds nécessaires pour la guerre. Lorsque dans la suite les en-



nemis de Scipion , qui étoit pour lors en Sicile, porterent des plaintes contre lui au Sénat , Fabius , sans rien approfondir , donna un avis tout-à-fait violent & outré , qui étoit de le rappeler sur le champ , & de lui ôter le commandement. Il se trouva néanmoins que les plaintes n'avoient aucun fondement. Enfin, quand Scipion fut passé en Afrique , & que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires , Fabius tint toujours le même langage & la même conduite , & ne rougit point de demander qu'on lui envoiât un successeur , apportant pour toute raison , dit Plutarque , *qu'il étoit dangereux de confier de si grandes choses à la fortune d'un seul homme , & qu'il étoit difficile qu'un même Général fût toujours également heureux.*

On ne peut disconvenir que Fabius n'ait été un des plus grands hommes qu'ait porté la république Romaine ; mais ces sentimens de pique & d'envie contre la gloire naissante d'un jeune guerrier qui donnoit tant d'espérance, sont une tache à sa réputation. & une preuve sensible de ce que nous avons dit ailleurs , qu'il n'y a rien de plus rare , ni en même tems de plu



héroïque, que de voir d'un œil tranquille, & même avec joie, les actions glorieuses & les heureux succès de ceux qui sont avec nous dans la même carrière. Il falloit en effet à Fabius un plus grand fonds de vertu pour se défendre de la jalousie à la vue d'un mérite qui pouvoit effacer le sien, qu'il ne lui en avoit falu dans l'affaire de Minucius pour garder la modération envers un rival, sur lequel il sentoit qu'il avoit tout l'avantage du côté du mérite.

ANNIBAL ET SCIPION.

J'AI CRU devoir joindre ici ces deux grands hommes, & pour ainsi dire les mettre encore aux prises ensemble, parce qu'ayant l'un & l'autre de grandes qualités qui leur sont communes, en les rapprochant ainsi il sera plus facile de connoître leurs caractères, & de juger auquel des deux on doit donner la préférence.

Je n'entreprends pas néanmoins d'en faire une comparaison exacte, mais seulement d'en marquer les principaux traits. J'examinerai dans ce parallèle les vertus militaires, & les vertus morales & politiques : ce qui



104 III. Partie. DE
fait le grand capitaine, & ce qui fait
l'honnête homme.

§. I. VERTUS MILITAIRES.

1. *Etendue d'esprit pour former &
exécuter de grands desseins.*

pag. 551.

JE COMMENCE par cette qualité,
parce que c'est à proprement parler
celle qui fait les grands hommes, &
qui a le plus de part au succès des af-
faires : c'est ce que Polybe appelle,
comme je l'ai déjà remarqué, οὐρανὸν
περὶ τὸ περὶ τὸ. Elle consiste à
avoir de grandes vûes ; à se former
de loin un plan ; à se proposer un
but & un dessein dont on ne s'écarte
jamais ; à prendre toutes les mesures,
& à préparer tous les moiens néces-
saires pour le faire réussir ; à savoir
saisir les momens favorables de l'oc-
casion qui passent rapidement, & ne
se remontent plus ; à faire rentrer
dans son plan les accidens même su-
bits & imprévûs ; en un mot à pré-
voir tout, & à veiller à tout, sans se
troubler ni se déconcerter par aucun
événement. Car, comme le remar-
que le même Polybe, à peine le con-
cours de toutes les mesures le plus

pag. 552.



L'HISTOIRE PROFANE. 105
sagement concertées & exécutées est-il
suffisant pour faire réussir un des-
sein ; au lieu que souvent l'omission
d'une seule, quelque légère qu'elle
paroisse, suffit pour en empêcher le
succès.

Tel fut le caractère d'Annibal &
de Scipion. Tous deux formerent un
projet grand, hardi, singulier, d'une
vaste étendue, d'une longue suite, ca-
pable de troubler les plus fortes têtes,
mais seul salutaire, & seul décisif.

Annibal, dès le commencement de
la guerre, comprit que le seul moien
de vaincre les Romains, étoit de les
aller attaquer dans leur propre pays.
Il disposa tout de loin pour ce grand
dessein. Il prévint toutes les difficultés
& tous les obstacles. Le passage des
Alpes ne l'arrêta point. Un capitaine
si sage, comme l'observe Polybe,
n'auroit eu garde de s'y engager, si
auparavant il ne s'étoit assuré que ces
montagnes n'étoient point imprati-
cables. Le succès répondit à ses vûes.
On sait quelle fut la rapidité de ses
victoires, & combien Rome se vit
près de sa perte.

Scipion forma un dessein qui ne
paroissoit gueres moins hardi, mais

E v

Pag. 101r
102.



qui eut un succès plus heureux : ce fut d'attaquer l'Afrique dans l'Afrique même. Que d'obstacles sembloient s'opposer à ce dessein ! N'étoit-il pas naturel, disoit-on, de défendre son pays, avant que d'attaquer celui de l'ennemi, & d'assurer la paix dans l'Italie avant que de porter la guerre en Afrique ? Quelle ressource resteroit-il à l'Empire, si Annibal vainqueur marchoit contre Rome ? Seroit-il tems pour lors de rappeler à son secours le Consul ? Que deviendrait Scipion & son armée, s'il venoit à perdre une bataille ? & que ne devoit-on pas craindre des Carthaginois & de leurs alliés réunis tous ensemble, & combattant pour leur liberté & pour leur vie sous les yeux de leurs femmes, de leurs enfans, & de leur patrie ? C'étoient les réflexions de Fabius, qui paroissoient fort plausibles, mais qui n'arrêterent point Scipion ; & le succès de l'entreprise fit assez voir avec quelle sagesse elle avoit été formée, & avec quelle habileté elle fut conduite ; & l'on reconnut que dans les actions de ce grand homme rien ne venoit du hazard, mais que tout étoit l'effet d'un



solide raisonnement & d'une prudence consommée, ce qui fait le capitaine, au lieu que les coups de main ne font que le soldat.

2. *Profond secret.*

Un des moïens les plus sûrs de faire réussir une entreprise, est le secret ; & Polybe veut qu'un Général soit tellement impénétrable sur cet article, que non seulement l'amitié ni la familiarité la plus intime ne puisse jamais arracher de lui une seule parole indiscrete, mais qu'il ne soit pas possible même à la plus subtile curiosité de rien découvrir sur son visage ni dans son air de ce qu'il a dans l'esprit. Pag. 552.

Le siege de Carthagene fut la première entreprise de Scipion en Espagne, & comme le premier degré à toutes ses autres conquêtes. Il ne s'en ouvrit qu'à Lélius seul, & il ne le mit dans sa confidence que parce que cela étoit absolument nécessaire. Ce ne put être aussi que par le silence & par un profond secret que réussit une autre entreprise encore plus importante, & qui entraîna la conquête de l'Afrique, lorsque Scipion brula de



nuit les deux camps, & tailla en pièces les deux armées des ennemis.

Les fréquens succès qu'eut Annibal à dresser des embuscades aux Romains, & à y faire périr tant de Généraux avec leurs meilleures troupes; à leur dérober ses marches; à les surprendre par des attaques imprévûes; à se porter d'un endroit de l'Italie à l'autre sans y trouver d'obstacles de la part des ennemis, sont une preuve du profond secret avec lequel il concertoit & exécutoit toutes ses entreprises. La ruse, la finesse, le stratagème, étoit son talent dominant; & tout cela ne peut réussir que par un secret impénétrable.

3. *Bien connoître le caractère des Chefs contre qui l'on a à combattre.*

C'est une grande habileté, & une partie importante de la science militaire, de bien connoître le caractère des Généraux qui commandent l'armée ennemie, & de savoir profiter de leurs défauts. Car, dit Polybe, c'est l'ignorance ou la négligence des Chefs, qui fait échouer la plupart des entreprises. Annibal possédoit cette science en perfection, & l'on



peut dire que son attention continue & suivie à étudier le génie des Généraux Romains, fut l'une des principales causes qui lui firent gagner les batailles de Trébie & de Trasimene. ^a Il savoit ce qui se passoit dans le camp ennemi, comme ce qui se faisoit dans le sien. Quand on eut envoyé contre lui Paul & Varron, il fut bientôt informé du différent caractère de ces deux Chefs, & de leurs divisions : *dissimiles discordesque imperitare* ; & il ne manqua pas de profiter du caractère vif & bouillant de Varron, en jettant un appas & une amorce à sa témérité par quelques légers avantages qu'il lui laissa emporter, qui furent suivis de la fameuse défaite de Cannes.

Ce que Scipion apprit du peu de discipline que les Généraux des ennemis faisoient garder dans leurs camps, fut ce qui lui donna la pensée d'y mettre le feu pendant la nuit : entreprise, dont le succès lui valut la conquête de l'Afrique. *Hac relata Lib. 30. n. 31*

Scipioni spem fecerant, castra hostium per occasionem incendendi.

<p>^a Omnia ei hostium haud secus, quàm sua, nota erant. <i>Lib. lib. 22.</i> n. 41.</p>	<p>Nec quicquam eorum, quæ apud hostes ageban- tur, eum fallebat. <i>Idem.</i> n. 38.</p>
--	---



4. *Entretenir dans les troupes une discipline exacte.*

La discipline militaire est comme l'ame de l'armée, qui en lie & unit ensemble toutes les parties, qui les met en mouvement ou les tient en repos selon le besoin, qui marque & distribue à chacune ses fonctions, & qui les contient toutes dans le devoir.

On convient que nos deux Généraux excellèrent dans cette partie : mais il faut avouer que dans ce genre le mérite d'Annibal doit paroître fort supérieur à celui de Scipion. Aussi l'on a toujours regardé comme le dernier effort & comme le chef-d'œuvre de l'habileté militaire, qu'Annibal pendant seize ans qu'il fit la guerre dans une terre étrangère, si loin de sa patrie, avec des succès si différens, à la tête d'une armée composée, non de citoyens Carthaginois, mais d'un amas confus de plusieurs nations, qui n'étoient unies entr'elles ni par les coutumes, ni par le langage, dont les habits, les armes, les cérémonies, les sacrifices, les dieux même étoient différens :

*Liv. lib. 28.
n. 12.*



qu'Annibal, dis-je, les ait tellement liées ensemble, qu'il ne se soit jamais élevé de sédition ni entr'elles, ni contre lui, quoique souvent les vivres leur eussent manqué, & que le paiement de leur solde eût été plusieurs fois différé. Combien faloit-il pour cela que la discipline fût solidement établie, & inviolablement observée parmi les troupes !

5. Vivre d'une maniere simple, modeste, frugale, laborieuse.

C'est un bien mauvais goût, & qui marque peu d'élévation d'esprit & peu de noblesse d'ame, que de faire consister la grandeur d'un Officier ou d'un Général dans la magnificence des équipages, des meubles, des habits, de la table. Comment des choses si frivoles ont-elles pu devenir des vertus militaires ? Que supposent-elles, sinon de grandes richesses ? & ces richesses sont-elles toujours la preuve d'un mérite solide, & le fruit de la vertu ? C'est la honte de la raison & du bon sens, c'est la dégradation d'un peuple aussi belliqueux que le nôtre, que de nous réduire aux mœurs & aux coutumes des Perses,



en introduisant le luxe des villes dans le camp & dans les armées. Le tems, les soins, les dépenses que tout cet attirail entraîne nécessairement après soi, un Officier, un Commandant, ne trouvent-ils point à quoi les mieux employer, & ne les doivent-ils pas à leur patrie ? Les anciens Capitaines pensoient & agissoient bien autrement.

Tite Live fait d'Annibal un éloge, dont je ne sai si plusieurs de nos Officiers ne croiroient pas devoir rougir.

» Il n'y avoit point de travail, dit-il,
 » qui pût lasser son corps, ou abbat-
 » tre son esprit. Il supportoit égale-
 » ment le froid & le chaud. C'étoit
 » la nécessité & le besoin, non le
 » plaisir, qui régloient son boire &
 » son manger. Il n'avoit point d'heu-
 » re marquée pour dormir: il donnoit
 » au sommeil le tems que lui laissoient
 » les affaires, & il ne se le procuroit
 » point par le silence, ni par la mo-
 » lessè de son lit. On le trouvoit sou-
 » vent couché par terre dans une ca-
 » saque de soldat parmi les sentinel-
 » les & les corps de garde. Il se distin-
 » guoit de ses égaux, non par la ma-
 » gnificence de ses habits, mais par



L'HISTOIRE PROFANE. 113
la bonté de ses chevaux & de ses
armes. «

Polybe, après avoir loué Scipion
sur les vertus éclatantes qu'on admi-
roit en lui, sa libéralité, sa magnifi-
cence, sa grandeur d'ame; ajoute que
ceux qui le connoissoient de près n'ad-
miroient pas moins en lui^a la vie so-
bre & frugale qu'il menoit, qui le
mettoit en état de donner toute son
application aux affaires publiques. Il
n'étoit pas fort occupé de sa parure.
Elle étoit mâle & militaire, fort con-
venable à sa taille qui étoit grande &
majestueuse. *Præterquam quod suapte*
natura multa majestas uierat, adorna-
bat promissa cesaries hab. usque corporis,
non cultus mundissis, sed uirilis uerè ac
militaris. Ce que Sénèque nous dit de
la simplicité de ses bains & de sa mai-
son de campagne, nous laisse à juger
de ce qu'il étoit dans le camp & à la
tête des troupes.

Liv. lib. 28.
n. 35.

Senec. Epist.
26.

C'est en menant de la sorte une vie
sobre & frugale, que les Généraux
peuvent remplir cette partie de leur
devoir que Cambyse recommande à
son fils Cyrus avec tant de soin, com-

Xenoph. in
Cyrop. lib. 1.

a Αἰσίου ὀνόματι, ὅτι ἦτο ἱερὰ καὶ ἁγία. Polyb.
ἔν τῳ βιβλίῳ τῷ 28. σελ. 177.



me extrêmement propre à animer les troupes, & à leur faire aimer leurs Chefs; qui est de donner l'exemple du travail aux soldats, en supportant comme eux, & même plus qu'eux, le froid, le chaud, & la fatigue: ^a en quoi, dit-il, la différence sera toujours fort grande entre le Général & le soldat, parce que celui-ci dans le travail n'y sent que le travail & la peine, au lieu que l'autre, exposé en spectacle aux yeux de toute l'armée, y trouve l'honneur & la gloire, motifs qui diminuent beaucoup du poids de la fatigue, & qui la rendent plus légère.

Ce n'est pas que Scipion fût ennemi d'une joie sage & modérée. ^b Tite-Live, en parlant de la réception honorable que lui fit le roi Philippe lorsqu'il passa avec son frere par ses Etats pour marcher contre Antiochus,

^a Itaque semper Africanus (c'est le second Scipion) Socraticum Xenophontem in manibus habebat: cujus imprimis laudabat illud, quod diceret, eisdem labores non esse æquè graves imperatori & militi, quòd ipse honos laborem leviorè faceret imperatorum. Cic. lib. 2. Tuscul. Quest. n. 62.

^b Venientes regio apparatu accepit, & profectus est Rex. Multa in eo & dexteritas & humanitas visa, quæ commendabilia apud Africanum erant; virum, sicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ sine luxuria esset, non aversum. Liv. lib. 37. n. 7.



remarque que Scipion y fut très-sensible, & qu'il admira dans le roi de Macédoine les manières gracieuses & insinuanes dont il sut assaisonner les repas qu'il lui donna; qualités, ajoute Tite-Live, que cet illustre Romain, si grand dans tout le reste, trouvoit estimables, pourvû qu'elles ne dégénéraissent point en luxe & en faste.

6. *Savoir également employer la force
& la ruse.*

Ce que dit Polybe est bien vrai, qu'en fait de guerre la ruse & la finesse peuvent beaucoup plus que la force ouverte & les desseins déclarés.

C'est ici le fort d'Annibal. Dans toutes ses actions, dans toutes ses entreprises, dans toutes les batailles qu'il donna, la ruse & la finesse y eurent toujours la plus grande part. La manière dont il trompa le plus avisé & le plus prudent de tous les Chefs, en faisant allumer de la paille aux cornes de deux mille bœufs pour se tirer d'un mauvais pas où il s'étoit engagé, suffiroit seule pour montrer combien Annibal étoit habile dans la science des stratagèmes. Elle n'étoit pas non plus inconnue à Scipion; &

Lib. 16. 22.
n. 16. & 17.

Lib. 30. 20.
1. 6.



ce qu'il fit pour brûler les deux camps des ennemis en Afrique en est une grande preuve.

7. *Ne hazarder jamais sa personne sans nécessité.*

Pag. 603.

Polybe établit comme une maxime essentielle & capitale pour un Commandant, que jamais il ne doit exposer sa personne quand l'action n'est point générale & décisive, & qu'alors même il doit s'éloigner du danger le plus qu'il lui est possible. Il fortifie cette maxime par l'exemple contraire de Marcellus, dont la bravoure téméraire, peu convenable à un Chef de son âge & de son expérience, lui couta la vie, & pensa ruiner l'Empire. C'est à cette occasion qu'il remarque qu'Annibal, qu'on ne soupçonnera pas sans doute de timidité & d'un trop grand amour de la vie, dans tous les combats qu'il donna eut toujours soin de mettre sa per-

Pag. 587.

sonne en sûreté. Et il fait la même remarque au sujet de Scipion, qui dans le siège de Carthagene fut obligé de paier de sa personne, & de s'exposer au danger, mais qui le fit avec sagesse & circonspection.



Plutarque, dans la comparaison qu'il fait de Pélopidas & de Marcellus, dit que la blessure ou la mort d'un Général ne doit pas être simplement un accident, mais un moien qui contribue au succès, & qui influe dans la victoire & le salut de l'armée : *ἡ ἀνάγκη, ἢ ἡ ἀτυχία*; & il regrette que les deux grands hommes dont il parle aient sacrifié à leur valeur toutes leurs autres vertus en prodiguant sans nécessité leur sang & leur vie, & qu'ils soient morts pour eux-mêmes, & non pour la patrie, à laquelle les Généraux sont comptables de leur mort aussi bien que de leur vie.

8. *Art & habileté dans les combats.*

Il faudroit être du métier pour faire remarquer dans les différens combats qu'ont donné Annihal & Scipion leur habileté, leur adresse, leur présence d'esprit, leur attention à profiter de tous les mouvemens de l'ennemi, de toutes les occasions subites que le hazard présente, de toutes les circonstances du tems & du lieu, en un mot de tout ce qui peut contribuer à la victoire. Je comprends bien qu'un homme de guerre doit



per aucune parole qui ressentît le moins du monde la fierté, il rassura d'abord tous les esprits, que la vûe des maux passés tenoit encore dans l'inquiétude & dans la crainte. Dans une autre occasion, où Scipion se trouva avec Asdrubal chez Syphax pour traiter d'affaires, le même historien observe que Scipion savoit manier les esprits avec tant de dextérité, & les tourner comme il lui plaisoit, qu'il charma également son hôte & son ennemi par la force & par les attrails de son éloquence. Et le Carthaginois avoua depuis, que cet entretien particulier lui avoit donné une plus haute idée de Scipion que ses victoires & ses conquêtes; & qu'il ne doutoit point que Syphax & son royaume ne fussent déjà au pouvoir des Romains, tant Scipion avoit d'art & d'habileté pour gagner les esprits. Un seul fait comme celui-ci marque assez combien il importe aux personnes destinées à la profession des armes, de cultiver avec soin le talent de la parole: & il est difficile de comprendre comment des Officiers, qui d'ailleurs peuvent avoir de grands talens pour la guerre, paroissent quelquefois

lib. 28. n.
18.



L'HISTOIRE PROFANE. 125
quelque fois avoir honte de savoir quel-
que chose au delà de leur métier.

CONCLUSION.

IL S'AGIROIT maintenant de déci-
der entre Annibal & Scipion pour
ce qui regarde les qualités militaires :
mais une telle décision n'est point de
mon ressort. J'entens dire qu'au ju-
gement des bons connoisseurs Anni-
bal est le Capitaine le plus consommé
qu'on ait vû dans la science de la
guerre. C'est à son école en effet que
les Romains se sont perfectionnés,
après avoir fait leur premier appren-
tissage contre Pyrrhus. Jamais Géné-
ral, il faut l'avouer, ne fut mieux ni
profiter de l'avantage du terrain pour
 ranger une armée en bataille, ni met-
tre ses troupes à l'usage où elles
 étoient les plus propres, ni dresser
 une embuscade, ni trouver des res-
 sources dans ses disgraces, ni main-
tenir la discipline parmi tant de na-
tions différentes. Il tiroit de lui seul
 la subsistance de ses troupes, la solde
 de ses soldats, la remonte de sa ca-
 valerie, les recrues de son infante-
 rie, & toutes les munitions nécessai-
 res pour soutenir une grosse guerre

Tome IV.

F



dans un pays éloigné, contre de puissans ennemis, pendant l'espace de seize années consécutives, & malgré une puissante faction domestique qui lui refusoit tout, & le traversoit en tout. Voila certainement ce qu'on appelle un grand Général.

J'avoue aussi, qu'à faire une juste comparaison du dessein d'Annibal, & de celui de Scipion, on doit convenir que le dessein d'Annibal étoit plus hardi, plus hazardeux, plus difficile, plus destitué de ressources. Il lui falloit traverser les Gaules, qu'il devoit regarder comme ennemies; passer les Alpes, qui auroient paru insurmontables à tout autre; établir le théâtre de la guerre au milieu du pays ennemi, & dans le sein même de l'Italie, où il n'avoit ni places, ni magasins, ni secours assuré, ni espérance de retraite. Ajoutez à cela qu'il attaquoit les Romains dans le tems de leur plus grande vigueur, lorsqu'eux leurs troupes toutes fraîches, encore fieres & animées par le succès de la guerre précédente, étoient pleines de courage & de confiance. Pour Scipion, il n'avoit qu'un court trajet à faire de Sicile en Afrique. Il avo



une puissante flotte, & il étoit maître de la mer. Il conservoit une communication libre avec la Sicile, d'où il tiroit à point nommé toutes les munitions de guerre & de bouche. Il attaquoit les Carthaginois sur la fin d'une guerre où ils avoient fait de grandes pertes, dans un tems où leur puissance panchoit déjà vers son déclin, & où ils commençoient à être épuisés d'argent, d'hommes, & de courage. L'Espagne, la Sardaigne, la Sicile leur avoient été enlevées, & ils n'y pouvoient plus faire de diversion contre les Romains. L'armée d'Asdrubal venoit d'être taillée en pièces : celle d'Annibal étoit extrêmement affoiblie par plusieurs échecs, & par une disette presque générale de toutes choses. Toutes ces circonstances paroissent donner un grand avantage à Annibal au dessus de Scipion.

Mais deux difficultés m'arrêtent : l'une tirée des Chefs qu'il a vaincus, l'autre des fautes qu'il a commises.

Ne peut-on pas dire que ces fameuses victoires, qui ont rendu si célèbre le nom d'Annibal, il les a dûes autant à l'imprudence & à la témérité



des Généraux Romains, qu'à sa valeur & à sa sagesse? Quand on lui eut opposé un Fabius, puis un Scipion, le premier l'arrêta tout court, & l'autre le vainquit.

Combien d'ailleurs les deux fautes que commit Annibal, la première en ne marchant pas droit à Rome aussitôt après la bataille de Cannes, la seconde en laissant ses troupes s'amolir & s'énerver à Capoue, doivent-elles diminuer de sa réputation? Car ce sont ici des fautes essentielles, décisives, irréparables, & toutes deux opposées à la principale qualité d'un Général, qui est la tête & le jugement. Pour Scipion, je ne sache point que dans tout le tems qu'il a commandé les armées Romaines, on lui ait reproché rien de semblable.

Je ne m'étonne donc pas de ce qu'Annibal, dans le jugement qu'il porta des Généraux les plus accomplis, s'étant ajugé à lui-même la troisième place après Alexandre & Pyrrhus, & Scipion lui ayant demandé ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vaincu, il lui répartit: » Alors je prendrois le pas au dessus d'Alexandre, & de Pyrrhus, & de tous les Gé-



L'HISTOIRE PROFANE. 125
 néraux qui ont jamais été. ^a Louan-
 ge fine & délicate, & bien flateuse
 pour Scipion, qu'elle distinguoit de
 tous les autres Capitaines, comme
 supérieur à tous, & comme ne de-
 vant être mis en comparaison avec
 aucun!

§. II. VERTUS MORALES ET CIVILES.

C'EST ICI le triomphe de Scipion,
 dont on vante avec raison la bonté,
 la douceur, la modération, la géné-
 rosité, la justice, la chasteté même,
 & la religion : c'est ici, dis-je, son
 triomphe, ou plutôt celui de la vertu,
 infiniment préférable à toutes les vi-
 ctoires, les conquêtes, les dignités
 du monde. C'est la belle pensée de
 Tite Live, lorsqu'il parle de la déli-
 bération du Sénat assemblé pour dé-
 cider qui de tous les Romains étoit
 le plus homme de bien. *Haec parva*

*Liv. lib. 29.
 c. 14.*

*rei judicium Senatum tenebat, qui vir
 optimus in civitate esset. Veram ceriè
 victoriam ejus rei sibi quisque mallet,
 quàm ulla imperia honoresve suffragio
 seu Patrum seu plebis delatos.*

^a Et populum Punico | quod è grege se Impera-
 istu responsum, & im- | torum velut inestimab-
 provisum alienationis | lem secrevisset. Liv. lib.
 senus suspicionem movit, | 29. c. 14. [u]



Liv. lib. 21.
7. 4.

Le Lecteur ne balancera pas beaucoup ici en faveur de qui il doit se déclarer, sur tout s'il consulte l'affreux portrait que Tite Live nous a laissé d'Annibal. » De grands vices, dit cet historien après avoir fait son éloge, égaloient de si grandes vertus : une cruauté inhumaine, une perfidie plus que Carthaginoise, nul égard pour la vérité, ni pour ce qu'il y a de plus saint, nulle crainte des dieux, nul respect pour les sermens, nulle religion. *Has tantas viri virtutes ingentia vitia equabant : inhumana crudelitas, perfidia plusquam Punica, nihil veri, nihil sancti : nullus deum metus, nullum jusjurandum, nulla religio.*

Voilà un étrange portrait. Je ne sais s'il est fidèlement tiré d'après nature, & si la prévention n'en a point beaucoup noirci les couleurs. Car en général on peut soupçonner les Romains de n'avoir pas rendu assez de justice à Annibal, & d'en avoir dit beaucoup de mal, parce qu'il leur en a beaucoup fait. Ni Polybe, ni Plutarque qui a souvent occasion de parler d'Annibal, ne lui donnent les vices horribles que Tite Live lui im-



pute. Les faits même raportés par Tite Live démentent son portrait. Pour ne parler que de ce seul défaut, * *nulius deum metus, nulla religio*, il y a preuve du contraire. Avant que de partir d'Espagne, il se transporte jusqu'à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il a faits à Hercule; & il lui en fait de nouveaux, si ce Dieu favorise son entreprise. *Annibal Gades profectus, Herculi vota exolvit, novisque se obligat votis. si cetera prosperè evenissent.* Est-ce là la démarche d'un homme sans religion & sans dieu? Qu'est-ce qui l'obligeoit de quitter son armée pour entreprendre un si long pèlerinage? Si c'étoit hypocrisie pour imposer à des peuples superstitieux, il y auroit eu plus de gain pour lui à prendre ce masque de religion à la vue de toutes ses troupes assemblées, comme faisoient les Romains dans les lustrations de leurs armées. Bientôt après Annibal a une vision qu'il croit lui venir de la part des dieux qui lui annoncent l'avenir, & le succès de son entreprise. Il passa plusieurs années près du riche temple de Junon Lacinia; & non seulement il n'en enleva rien dans les plus pres-

* Nulle crainte des dieux, aucune religion.

Liv. lib. 21.
n. 21.

ib. n. 22.



sans besoins de son armée, mais il en prit tant de soin, quoiqu'il fût hors de la ville, que jamais aucun de ses soldats n'en tira rien furtivement: &

^{46.} Lib. 28. n. lui-même, avant que de partir d'Italie, y laissa un superbe monument. Il

eut le même respect pour tous les autres temples, & il n'est marqué nulle part, ce me semble, que ses troupes en aient jamais pillé aucun dans la confusion d'une guerre mêlée de tant

^{51.} Lib. 26. n. d'événemens. C'étoit reconnoître

bien clairement la puissance de la divinité, que de déclarer, comme il fit, que les dieux lui ôtoient tantôt la pensée, tantôt le pouvoir de pren-

dre Rome. Dans le traité qu'il fait

^{33.} Polybe raconte cette circonstance.

avec Philippe, * après avoir attesté ses dieux, il marque clairement que c'est de leur protection qu'il attend

^{51.} Lib. 39. n. tout le succès de ses armes. Et enfin, en mourant, il invoque tous les dieux

vengeurs de l'hospitalité. Tous ces faits, & plusieurs autres, détruisent absolument le crime d'irréligion dont Tite Live le charge. Il en est de même de ses parjures & de ses infidélités dans les traités. Je ne sache pas qu'il en ait violé aucun, quoique cela soit arrivé aux Carthaginois, mais



sans la participation. Quoiqu'il en soit, je ne ferai point ici le parallele de ces deux Capitaines par rapport aux vertus civiles & morales. Je me contenterai d'en rapporter quelques-unes de celles qui ont le plus brillé dans Scipion.

1. Générosité, libéralité.

C'EST-LA la vertu des grandes ames, comme l'amour de l'argent est le vice des ames basses & sans honneur. Scipion connoissoit le véritable prix de l'argent, qui est de s'en faire des amis, & d'acheter des hommes. Les largesses qu'il sut faire à propos, les rançons qu'il rendit généreusement à ceux qui venoient racheter leurs enfans ou leurs proches, lui gagnerent presque autant de peuples que ses victoires. Il entroit par là dans les vûes & dans le caractere du peuple Romain, qui aimoit mieux, comme il le dit lui-même, s'attacher les hommes par les bienfaits que par la crainte : *qui beneficio quam metu obligare homines maluit.* Liv. lib. 16. n. 10.

2. Bonté, douceur.

ON NE PEUT pas faire du bien à

E. V



tous, mais on peut témoigner de la bonté à tous. C'est une monnoie dont plusieurs se contentent, & qui n'épuise point les trésors du Général.

Scipion avoit un talent merveilleux pour se concilier les esprits, & pour gagner les cœurs, par des manières douces, honnêtes, prévenantes.

Il traitoit les Officiers avec politesse, faisoit valoir leurs services, relevoit leurs belles actions, les combloit de présens ou de louanges, & en usoit ainsi avec ceux-là même qui auroient pu exciter en lui quelque mouvement de jalousie, s'il en eût été capable. Il tint toujours auprès de lui avec honneur Marcius, ce célèbre Officier, qui après la mort de son pere & de son oncle avoit maintenu les affaires d'Espagne, montrant par là, dit l'historien, combien il étoit éloigné de craindre que quelqu'un ne

Lib. 26. n.
30. lui fit ombrage : *ut facile appareret nihil minus quam vereri, ne quis obstaret gloria sua.*

Il savoit assaisonner les réprimandes mêmes d'un air de bonté & de cordialité, qui les rendoit aimables.

Lib. 30. n.
14. Celle qu'il fut obligé de faire à Massinissa, qui aveuglé par sa passion



avoit épousé Sophonisbe l'ennemie déclarée du peuple Romain, est un modèle achevé de la manière dont on doit se conduire & parler dans des conjonctures aussi délicates. On y voit employées toutes les finesses de l'éloquence, toutes les précautions de la prudence & de la sagesse, tous les ménagemens de l'amitié, toute la dignité & la noblesse du commandement sans aucun air de fierté.

Sa bonté éclatoit jusques dans les châtimens. Il ne les employa qu'une fois, & bien malgré lui. Ce fut dans la sédition de Suicone, qui demandoit nécessairement qu'on en fit un exemple. ^a » Il avoit cru, dit-il, s'arracher à lui-même ses propres entrailles, lorsqu'il se vit obligé d'expier par la mort de trente hommes la faute de huit mille. Il est remarquable que Scipion ici ne se sert pas de ces mots, *scelus*, *crimen*, *facinus*, mais du mot *noxæ* qui est beaucoup plus doux, & signifie une faute. Encore n'ose-t-il décider si c'est une faute, & il laisse la liberté de penser que ce n'a été qu'une im-

^a. Tum se haud secus | captibus expiisse octo
quædam viscera secantem | millium seu impruden-
tia, cum gemitu & la- | tiam, seu noxam. lib.
crymus uagina hominum. | 28. n. 32.



III. Partie. De
 prudence & une légereté : *octo millium*
seu imprudentiam , seu noxam.

Il estimoit infiniment plus de contribuer à la conservation d'un seul citoyen , que de faire mourir mille ennemis. ^a Capitolin remarque que l'Empereur Antoninus Pius répétoit souvent cette maxime de Scipion , & la mettoit en pratique.

3. Justice.

L'EXERCICE de cette vertu est proprement la fonction de ceux qui sont constitués en dignité & en autorité. C'est par elle que Scipion rendit la domination Romaine si douce & si agréable aux alliés & aux nations conquises , & qu'il se fit lui-même aimer si tendrement par les peuples , qui le regardoient comme leur protecteur & leur pere. Il falloit qu'il eût un grand zèle pour la justice , puisqu'il se piqua de la rendre aux ennemis mêmes après une action qui les en rendoit tout-à-fait indignes. Les Carthaginois , pendant une trêve qu'on avoit accordée à leurs instantes prie-

^a Antoninus Pius Scipionis sententiam frequentabar , qua ille dicebat , mille se unum ci-
 vem servare , quàm mille hostes occidere. *Capitol. cap. 9.*



L'HISTOIRE PROFANE. 335
 res , prirent & pillerent au sù & par
 l'ordre de la République quelques
 vaisseaux Romains qui s'étoient mis
 en mer : & pour mettre le comble à
 l'insulte, les ambassadeurs qu'on avoit
 envoiés à Carthage pour en porter les
 plaintes , furent attaqués à leur re-
 tour & presque pris par Asdrubal.
 Les ambassadeurs de Carthage , qui
 revenoient de Rome , étoient tom-
 bés entre les mains de Scipion. On
 le pressoit d'user du droit de repré-
 sailles. " » Non , dit-il. Quoique «
 les Carthaginois aient violé non- «
 seulement la foi de la trêve , mais «
 encore le droit des gens dans la per- «
 sonne de nos ambassadeurs , je ne «
 traiterai point les leurs d'une ma- «
 nière qui soit indigne ou des prin- «
 cipes de la grandeur Romaine , ou «
 des règles de modération que j'ai «
 toujours suivies jusqu'ici. »

4. Grandeur d'ame.

ELLE éclatoit dans toutes les
 actions , & presque dans toutes les

<p>à Essi non inducitur modo fides à Carthagi nensibus , sed etiam jus gentium in legato viola- tum esset ; tamen se nihil</p>	<p>nec institutis populi Ro- mani nec suis moribus indignum in eis facturum esse. lib. 33. c. 25.</p>
--	--



paroles de Scipion. Mais les peuples d'Espagne en furent sur tout frappés, lorsqu'il refusa le nom de Roi qu'ils lui offroient, charmés de sa valeur & de sa générosité.^a Ils sentirent, dit Tite Live, quelle grandeur d'ame il y avoit à regarder ainsi avec mépris & dédain un titre, qui est l'objet de l'admiration & des desirs du reste des mortels.

lib. 38.

C'est avec ce même air de grandeur, qu'étant obligé de se défendre devant le peuple, il parla si noblement de ses expéditions militaires; & qu'au lieu de faire une timide apologie de sa conduite, il marcha vers le Capitole, suivi de tout le peuple, pour y remercier les dieux des victoires qu'ils lui avoient fait remporter.

5. Chasteté.

A PEINE pouvons-nous comprendre qu'un païen ait porté l'amour de cette vertu aussi loin que l'a fait Scipion. L'histoire de cette jeune Princesse d'une si rare beauté, qui fut gardée chez lui comme elle l'auroit été:

^a Sensere etiam barbari magnitudinem animi, | alii mortales stupere, id ex tam alto fastigio | cuius miraculo nominis | aspernantis. lib. 27. n. 19.



dans la maison de son pere, est connue de tout le monde. Je l'ai rapportée ailleurs, aussi bien que le beau discours qu'il tint à Masinissa sur la même matière.

6. Religion.

J'AI SOUVENT cité le célèbre entretien de Cambyse roi de Perse avec son fils Cyrus, que l'on regarde avec raison comme un abrégé des plus utiles leçons qu'on puisse donner à quiconque doit commander les armées, ou être employé au gouvernement. Cet excellent discours commence & finit par ce qui regarde la religion, comme si tous les autres avis sans celui-là devoient être inutiles. Cambyse recommande à son fils avant tout & sur tout de s'acquiescer religieusement de tous les devoirs que la divinité exige des hommes : de ne former jamais aucune entreprise petite ou grande, sans consulter les dieux : de commencer toutes les actions par implorer leur secours, & de les faire suivre par des actions de grâces ; tout bon succès venant de leur protection, qui n'est due à personne, & devant par conséquent



leur être rapporté. C'est en effet ce que Cyrus pratiqua toujours très-exactement, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant de ce Prince : & il avoue lui-même dans l'entretien dont ceci est tiré, qu'il part pour sa première campagne plein de confiance dans la bonté des dieux, parce qu'il peut se rendre à lui-même ce témoignage qu'il n'a jamais négligé leur culte.

*Liv. lib. 26.
S. 19.*

*lib. 29. n.
57.*

Je ne sais si notre Scipion avoit lu la Cyropédie, comme cela est certain du second, qui en faisoit son étude ordinaire : mais il est visible qu'il a imité en tout Cyrus, & sur tout dans le culte religieux. Depuis qu'il eut pris la robe virile, c'est-à-dire depuis l'âge de dix-sept ans, il ne commença jamais aucune affaire soit publique, soit particulière, sans avoir auparavant été au Capitole pour implorer le secours de Jupiter. On voit dans Tite-Live la prière solennelle qu'il fit aux dieux en partant de Sicile pour l'Afrique : & le même historien ne manque pas de faire remarquer qu'aussitôt après la prise de Carthagene, il remercia publiquement les dieux de l'heureux succès



de cette entreprise : *Postero die, militibus navalibusque sociis convocatis, primum diis immortalibus laudesque & gratias egit.* Lib. 16. m
48.

Il ne s'agit pas ici d'examiner quelle étoit cette religion ou de Cyrus, ou de Scipion. On fait bien qu'elle ne pouvoit être que fausse. Mais l'exemple qu'ils donnent à tous les Commandans & à tous les hommes de commencer & de terminer toutes leurs actions par la priere & par l'action de grâces, n'en est que plus fort. Car que n'auroient-ils point dit & fait, s'il avoient été comme nous éclairés des lumières de la vraie religion, & s'ils avoient eu le bonheur de connoître le véritable Dieu ? Après de tels exemples quelle honte seroit-ce pour des Généraux chrétiens de n'oser paroître aussi religieux que ces anciens Capitaines du paganisme !

ARTICLE II.

PRINCIPAUX CARACTERES
& principales vertus des Romains
par rapport à la guerre.

L'ESPACE de tems dont j'ai rapporté l'histoire en abrégé, & que Polybe



Polyb. pag.
160.

avoit choisi pour celle qu'il a écrite ; a été, comme je l'ai déjà dit, le beau tems de la république Romaine ; qui a rendu Rome la maitresse de l'univers ; & qui a forcé toutes les nations à reconnoître qu'un peuple si supérieur en mérite & en vertu, devoit l'être aussi en puissance & en autorité. C'est en effet après ce tems que la puissance Romaine, qui avoit lutté plusieurs siècles avec ses voisins dans un terrain assez étroit, se répandit au dehors comme un fleuve & comme une mer qui a rompu ses digues, & inonda presque les trois parties du monde avec une rapidité incroyable.

Plutarque, dans un traité qui a pour titre *De fortuna Romanorum*, fait un magnifique portrait de la grandeur de l'Empire Romain, dont on ne sera pas fâché de voir ici une partie. Les plus puissantes nations du monde, dit-il, s'étant disputé l'empire avec les derniers efforts, une confusion horrible a longtemps régné dans l'univers, jusqu'à ce que la république Romaine, aiant réuni sous elle les peuples & les royaumes, tout enfin a pris une assiette ferme & une



consistance assurée sous un gouvernement, qui embrassant presque toutes les parties de la terre, les a fait jouir à son ombre des fruits du bon ordre & de la paix par le ministère des grands hommes qu'elle a portés, en qui brilloient toutes les vertus. . . .

Après avoir dit que la rapidité avec laquelle Rome s'est étendue, ne vient pas des hommes, mais de Dieu, il ajoute : Rome ne mesure plus ses victoires sur la multitude des morts, sur la grandeur des dépouilles, sur le nombre des villes emportées. Ses exploits desormais se terminent à asservir des nations, à assujettir des royaumes, à conquérir de grandes îles & de vastes contrées. On n'y voit plus que triomphes sur triomphes, & conquêtes sur conquêtes. Un seul coup abat Philippe. Un autre coup chasse d'Asie le grand Antiochus. Dans la même année un mois lui suffit pour faire la conquête de la Macedoine, un autre pour faire celle du royaume d'Illyrie, & pour mettre aux fers leurs * deux rois. Un * * seul de ses Capitaines, dans le cours d'une même expédition, soumet à son pouvoir l'Arménie, le Pont,

* Perse &
Génnai.
* * * * *
* * * * *
* * * * *



la Syrie, la Palestine, l'Arabie, les Albaniens, les Iberes, & porte les bornes de sa domination jusqu'à la mer Caspienne & à la mer rouge. Et ce qui est bien remarquable, ajoute le même Auteur, c'est que cet heureux Génie de Rome ne l'a pas favorisée seulement pour quelques jours & pour un court espace de tems, ni simplement ou par terre ou par mer, ni après de lents efforts & de longs délais, & ne l'a point quittée rapidement, comme tout cela est arrivé dans les autres Empires : mais né en quelque sorte & accru avec Rome, il y a établi & fixé sa demeure, a toujours présidé à son gouvernement, en a toujours réglé la conduite, & lui a constamment procuré de glorieux succès en guerre & en paix, par terre & par mer, contre les Barbares & contre les Grecs.

Page 64.

Cet établissement de l'Empire Romain, le plus grand & le plus puissant qui ait jamais été, ne fut point, dit Polybe, l'effet du hazard. Ce fut le fruit du mérite & de la vertu : ce fut la suite de desseins concertés avec sagesse, exécutés avec courage, &



conduits à leur fin avec une habileté & une attention qui ne se démentit jamais. Il est donc utile & important, continue-t-il, d'examiner quels furent du côté des vainqueurs les principes de conduite avant & après la victoire, quelles furent les dispositions des peuples à leur égard; & ce qu'on pensoit de ceux qui tenoient le gouvernail de la République.

Pag. 160.

Nous avons vu quels ont été les grands hommes qui ont contribué pendant cet intervalle de tems à l'agrandissement de l'Empire Romain. Il nous reste à considérer quel a été l'esprit & le caractère du peuple Romain même.

Nous en trouvons un magnifique portrait dans Salluste. « Il ne faut pas croire, fait-il dire à Caton, que ce soit par de nombreuses armées que nos ancêtres ont si fort au- »

a Nolite existimare majores nostros armis semp. ex parva magnam fecisse. Alia fuerit, que illos magnos fecere, que nobis nulla sunt: domi industria, foris justum imperium, animus in consulendo liber, neque delicto neque lubrico obnoxius. Sallust. in

bello Catilinæ

Domus militis que homines colebantur. . . Jus bonumque apud eos non legitur magis quam natura valebat. Duobus his artibus, audacia in bello, ubi pax evenerat æquitate, seque remque publicam curabant. *Ibid.*



» gmenté la puissance de Rome. D'au-
 » tres avantages les ont rendu véri-
 » tablement grands, & la Républi-
 » que avec eux : au dedans, une vie
 » laborieuse ; au dehors, un gouver-
 » nement juste & sage ; dans les déli-
 » bérations, un esprit exempt de pas-
 » sions & de vices.... Dans le camp,
 » comme dans la ville, dit ailleurs le
 » même historien, » les bonnes mœurs
 » & les bonnes maximes dominoient ;
 » & le souverain empire qu'avoient
 » sur les Romains la justice & la ver-
 » tu, étoit moins l'effet des loix, que
 » de leur bon naturel. Enfin ils se sou-
 » tenoient eux & la République par
 » deux moiens : en guerre, par la har-
 » diesse & le courage ; en paix, par la
 » justice & la modération.

Il ne faut pas conclure de ce que
 dit ici Salluste de ces belles années
 de la République, & de ce que nous
 en dirons nous-mêmes dans la suite,
 que tous les Romains alors, ni même
 le plus grand nombre, fussent tels.
 C'étoit là l'esprit de la République,
 l'esprit de ceux qui gouvernoient :^a &

^a Ac mihi multa agi- | virtutem cuncta patra-
 eanti constabat, pauco- | ville. *Ibid.*
 rum civium egregiam |



ce petit nombre entraînoit tous les autres, & produisoit ces merveilleux effets.

Il ne faut pas non plus s'imaginer que les vertus que nous faisons tant valoir ici, fussent bien pures & bien solides. Nous les donnons pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire pour des vertus Romaines, & non pour des vertus chrétiennes. Et cependant quelque imparfaites qu'elles fussent, Dieu, selon la remarque de saint Augustin, les a couronnées par l'empire du monde: récompense digne des Romains qui n'en attendoient point d'autre, & aussi vaine que leurs vertus. *Receperunt mercedem suam*, dit l'Evangile: *vani vanam*, pourroit-on ajouter avec un Pere, qui parle ainsi de ces illustres payens.

Après avoir pris ces précautions, & employé ces préservatifs, il ne me reste plus qu'à rapporter les principales vertus des Romains dans la guerre. Je le ferai le plus succinctement qu'il me sera possible.

1. Equité & sage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.

LES ROMAINS ne s'engageoient



pas légèrement ni témérairement dans une guerre. Avant tout ils songeoient à se rendre les dieux favorables, n'attendant le succès que de leur protection, & persuadés que, comme ils présidoient d'une manière particulière à l'événement des guerres, ils faisoient toujours pancher la victoire du côté qui avoit pour lui la justice & le bon droit. De là venoit que jamais ils ne prenoient les armes sans avoir envoié chez les ennemis des hérauts, qu'on nommoit *Féciales*, pour leur exposer leurs griefs & leurs sujets de plainte; & ce n'étoit que sur le refus qu'ils faisoient de donner satisfaction, qu'on leur déclaroit la guerre. Ce fut pour ne point manquer à ces cérémonies, qui chez eux faisoient partie de la religion, qu'ils laisserent périr misérablement Sagonte, dont la ruine, comme l'avoit prédit un sage Carthaginois, retomba sur Carthage même, & entraîna sa perte. Les Romains usèrent de la même retenue à l'égard de Philippe, d'Antiochus, & de Persée, quoique

a Vicerunt dii hominesque; & id, de quo ver-
 bus ambigebatur, uter
 populus scelus iupisset, | eventus belli, velut æquus
 judex, unde jus stabat,
 ei victoriam dedit. Liv.
 lib. 21. 2. 19.

ces.



ces Princes fussent les agresseurs, & qu'ils eussent depuis lontems violé les traités par plusieurs infractions manifestes.

2. *Fermeté & constance dans une résolution une fois prise & arrêtée.*

Plus les Romains agissoient d'abord avec lenteur & maturité, plus ils étoient vifs & persévérans dans l'exécution. Le siege de Capoue seul en seroit une grande preuve. Il avoit été résolu chez les Romains d'attaquer cette importante ville, dont la révolte laissée impunie depuis plusieurs années, sembloit être la honte de Rome. Dans le tems que l'Italie étoit ravagée par un ennemi tel qu'Annibal, & que les horreurs de la guerre s'y faisoient le plus sentir, ils abandonnerent tout, & quitterent Annibal lui-même pour assieger Capoue, & ils y envoierent les deux Consuls avec chacun une armée. Le siege dura plus d'un an. Il n'y eut point d'efforts que ne fit Annibal pour sauver cette ville qui devoit lui être si chere. En-

Quo lenius agunt, perseverantius servant.
 equis incipunt, eo, lib. 21. n. 10.
 um caperunt, vercos ut

Tome IV.

G



Liv. lib. 26.
n. 13.

fin, pour dernière tentative, il marche vers Rome avec une armée nombreuse. » Il n'y a point, dit un citoyen de Capoue, » de bête si acharnée à » sa proie, à qui on ne la fasse lâcher, » si l'on va vers son antre pour enlever ses petits. Mais pour les Romains, ni le siège de Rome, ni les cris & les gémissemens de leurs femmes & de leurs enfans qu'ils entendoient presque de leur camp, n'ont pu les arracher du siège de

Ibid. n. 16. » Capoue. La prise & la punition exemplaire de cette ville rebelle, firent connoître à l'univers la persévérance des Romains à poursuivre la vengeance d'alliés infidèles, & l'impuissance d'Annibal pour secourir une ville qui s'étoit mise sous sa protection.

Mais où ce caractère de fermeté & de constance me paroît le plus admirable dans les Romains, c'est lorsqu'il s'agissoit de traiter de paix avec les ennemis. Dès le commencement de la guerre ils en marquoient les conditions, & nul événement ensuite n'étoit capable d'y apporter aucun changement. Ni des échecs qu'ils recevoient quelquefois, n'en faisoient



rien relâcher ; ni des victoires considérables qu'ils remportoient , n'y faisoient rien ajouter : tant ce peuple étoit ferme & invariable dans ses résolutions , parce qu'il les croioit fondées en raison & en équité. Les traités qu'ils firent avec les Carthaginois , & avec les trois princes dont la défaite suivit celle des Carthaginois , furent tous de cette sorte.

3. *Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires : sévérité incroyable pour la discipline : diverses récompenses du mérite.*

ON PEUT bien dire que les Romains étoient un peuple de soldats , né & formé pour la guerre , dont il tiroit toute sa gloire & toute sa puissance , comme il en faisoit la principale occupation. Ce n'étoient point des troupes ramassées au hasard , mais des citoyens établis à Rome ou à la campagne , qui combattoient pour eux-mêmes en combattant pour l'Etat. Ils étoient endurcis aux travaux militaires dès l'âge le plus tendre : *Robustus acri militia puer condiscat.* &c.

C'est une chose étonnante de voir de quels fardeaux ils étoient chargés

Gij

Horat.

Cic. Tusca
quest. lib. 2.
n. 17.



dans une marche. Chaque soldat portoit des vivres pour plusieurs jours, un pieu & quelquefois plusieurs, & tout ce qui lui étoit nécessaire pour l'usage de la vie; sans parler du bouclier, de l'épée, du casque; qu'on ne comptoit point parmi les fardeaux, parce que les armes faisoient comme partie du soldat & étoient regardées comme ses membres. Les longs sièges, les marches pénibles, les expéditions éloignées, le poids extraordinaire de leurs armes, de leurs bagages, & de leurs munitions, le travail ordinaire de fortifier le camp pour des séjours très-courts, & plusieurs exercices de cette nature très-fatigans, ne pouvoient vaincre leur amour pour la gloire de leur patrie, & une patience si invincible les mettoit en état de vaincre toute la terre.

IL EST aisé de juger quelle impression avoient fait sur les esprits ces sanglantes exécutions, ^a où des peres & des Consuls, pour maintenir & assurer la discipline militaire, qu'ils re-

^a Quemadmodum... quantum in te fuit, disciplinam militarem, qua stetit ad hanc diem Romana res; solyisti... nos potius nostro deli-

cto plectemur, quam re publica tanto suo dampno nostra peccata luat. Tunc est exemplum, sed in posterum salubre juvenimus. lib. 8. n. 7.



gardoient comme le principal appui de l'Etat, s'étoient cru obligés de répandre le sang de leurs propres enfans, & des premiers Officiers de l'armée. Après de tels exemples, un simple soldat ne pouvoit pas se flater que la desobéissance pût demeurer impunie.

Mais ce qui rendoit les armées Romaines invincibles, étoit ce grand principe établi anciennement & gardé inviolablement parmi les troupes, que c'étoit une honte ineffaçable & un crime impardonnable pour un Romain, que de livrer ses armes, & de se rendre volontairement à l'ennemi : principe qui ne laissoit aucun milieu entre la victoire & la mort. Aussi, quand après la bataille de Cannes on propoza dans le Sénat de racheter les soldats qui s'étoient rendus à Annibal au nombre de plus de huit mille, quelque instance que fissent leurs parens, & quelque besoin qu'eût alors de troupes la République, on s'en tint à la maxime ancienne de ne point racheter les captifs, comme

Lib. 11. 60.

absolument nécessaire dans la conjoncture présente pour affermir & conserver la discipline militaire, &



Polyb. pag.
100.

l'on aima mieux armer un pareil nombre d'esclaves, que de donner la moindre atteinte à un principe qui faisoit la sûreté de l'Etat. On comprit bien, dit Polybe, que la vûe d'Annibal, dans l'offre qu'il faisoit de rendre les prisonniers pour une certaine rançon, n'étoit pas tant de tirer une somme d'argent considérable, dont pourtant il avoit un extrême besoin, que d'ôter aux troupes Romaines ce sentiment & cet éguillon d'honneur & de gloire qu'elles portoient au combat, en leur faisant entrevoir une ressource & une espérance de salut pour ceux qui cédoient à l'ennemi.^a Mais le Sénat, en rejetant absolument cette proposition, voulut par ce refus confirmer authentiquement la loi ancienne des Romains, ou de vaincre, ou de mourir dans le combat. Une telle fermeté, ajoute Polybe, & une telle grandeur d'ame, déconcertèrent Annibal, & lui causerent plus de crainte & de fraieur, que sa victoire ne lui avoit causé de joie & d'espérance.

AJOUTEZ à ces différens motifs les marques d'honneur & les récompenses.

^a Τοις παρ' αυτοις εν- | μίνας, η θύσκαυ. Ibid.
μοδίμοσεν η νικάν μζχο-



Les qui se donnoient publiquement après une bataille ou après quelque action importante, les louanges que les Généraux se faisoient un devoir d'accorder aux Officiers & même aux simples soldats, comme Tite-Live le remarque de Scipion, les témoignages glorieux qu'ils rendoient en plein Sénat au retour de la campagne à ceux qui s'étoient le plus distingués. Tout cela jettoit dans les troupes une ardeur, une émulation, un courage qu'on ne peut exprimer. Par là de simples Officiers acqueroient le mérite d'un Général, comme on le vit dans une occasion importante, qui conserva l'Espagne aux Romains. Après la mort des deux Scipions, les affaires paroissoient absolument désespérées. Un simple Chevalier Romain, encore fort jeune, mais d'un courage & d'une grandeur d'ame au dessus de son âge & de sa condition, qui avoit servi plusieurs années sous Cn. Scipion, & avoit appris sous lui la science militaire, fut choisi d'un commun consentement pour Chef, & par une hardiesse accompagnée de prudence sauva l'armée. C'est ce Marius, dont notre Scipion fit tant de cas

Lib. 25. 01
170



quand il fut arrivé en Espagne, & qu'il distingua toujours dans la suite d'une manière particulière. Voila comment d'habiles Officiers se formoient sous d'habiles Commandans.

4. *Clémence & modération dans la victoire.*

C'ETOIT la maxime des Romains, de traiter avec bonté & avec clémence les peuples & les Princes qui se soumettoient, comme aussi de faire sentir tout le poids de leur grandeur & de leur puissance à ceux qui osoient résister. C'est ce que le Poete a si bien marqué par ce vers, qu'on peut regarder comme la devise du peuple Romain :

*J. lib. 8.
v. 853.*

Parcere subjectis, & debellare superbos.

1°. Quelque irrités qu'ils fussent contre les Carthaginois, quand leurs députés parurent dans le Sénat en qualité de supplians, & que d'un ton humble & touchant ils implorèrent la miséricorde du peuple Romain, alors les sentimens de vengeance & de colere firent place à ceux de bonté & de clémence; & la paix leur fut accordée, quoiqu'assurément il n'eût pas été difficile aux Romains de dé-



truire Carthage, & d'achever la conquête de l'Afrique. Ce fut dans cette occasion qu'Asdrubal, surnommé Hurdus, qui portoit la parole comme chef des députés, fit un discours si flatteur pour le peuple Romain. « Il est bien rare, dit-il, que la prospérité & la modération se rencontrent ensemble, & qu'il soit donné aux hommes d'être en même tems heureux & sages. Le peuple Romain est invincible, parce qu'il ne se laisse point aveugler par la bonne fortune. Et il faudroit, ajouta-t-il, s'étonner, s'il agilloit autrement. Car la prospérité ne transporte de joie & n'éblouit que ceux pour qui elle est nouvelle; au lieu que les Romains sont si accoutumés à vaincre, qu'ils ne sont presque plus sensibles au plaisir que cause la victoire; & qu'on peut dire à leur honneur, qu'ils ont en un sens plus augmenté leur empire »

a Raro simul hominum fortunam fortunamque mentem dant. Populum Romanum esse laetum esse, quod in secundis rebus sapere & consistere meminerit. Et hercule mirandum fuisse, & aliter faceret. Ex insola-

lentia, quibus nova bona fortuna sit, impudentes laetitia insanire: populo Romano utilitate ac prope iam insolentia ex victoria gaudia esse, ac plene parcendo victis, quam vincendo, imperium auxisse. lib. 10. c. 40.



» en pardonnant aux vaincus, qu'en
» remportant des victoires.

Liv. lib. 33.
n. 30

2°. Les Romains ne retinrent rien des conquêtes qu'ils avoient faites sur Philippe de Macédoine. Pour tout fruit de leurs victoires ils ne se réserverent que le plaisir d'enrichir leurs alliés, & la gloire de rendre la liberté à la Grece. Et afin que ce présent si magnifique, si délicat, si inoui, n'eût rien de suspect, & ne pût être sujet au repentir, ils retirèrent leurs garnisons de toutes les villes sans en excepter une seule.

3°. Ils usèrent de la même modération après avoir vaincu Antiochus. Ils affranchirent du joug de ce Prince tous les peuples de l'Asie jusqu'au mont Taurus. Ils gratifièrent leurs alliés de flotes, de ports de mer, de villes, de provinces entières, sans conserver pour eux ni galere, ni ville, ni tribut, ni juridiction, ni hommage sur tant de pays conquis ou affranchis par leurs armes.

Liv. lib. 43.
n. 18.

4°. Aussitôt qu'ils eurent soumis la Macédoine, ils réduisirent à la moitié tous les tributs & tous les impôts qu'elle paioit à ses rois. Ils renoncèrent aux profits immenses que ren-



L'HISTOIRE PROFANE. 155
doient les mines d'or & d'argent, par la seule raison qu'ils étoient onéreux aux habitans. Ils accorderent à toutes les villes le droit de se gouverner par leurs loix, de créer leurs magistrats & leurs officiers, de tenir des assemblées provinciales pour régler souverainement les affaires publiques, & ils accorderent à ces peuples, qui avoient été si lontems ennemis, tous les privileges d'une parfaite liberté.

5°. Les Romains traiterent avec la même humanité & la même modération le royaume d'Illyrie qu'ils venoient de conquérir sur Gentius. Ils le firent jouir des mêmes exemptions & de la même liberté, quoiqu'il leur eût fait une si longue guerre; & après en avoir retiré toutes les troupes Romaines, ils y établirent la même forme de gouvernement qu'en Macédoine. Liv. lib. 48.
n. 26.

5. Courage & grandeur d'ame dans l'adversité.

C'EST ICI le caractère le plus marqué du peuple Romain, & qui montre davantage une force & une constance que rien ne peut abbatre, ni ébranler.

G v j



Jamais ce caractère n'a paru d'une manière plus merveilleuse qu'après la bataille de Cannes. Elle mit le comble aux défaites précédentes, qui avoient déjà extrêmement affoibli l'Etat. Deux Consuls avec leurs armées, avoient été entièrement défaits. La République se trouvoit sans soldats & sans chefs. Plusieurs des alliés s'étoient rangés du côté du vainqueur. Annibal étoit maître de la Pouille, du Samnium, & de presque toute l'Italie. Un tel coup, un tel malheur, auroit accablé tout autre peuple. Cependant ni la défaite de tant d'armées, ni la défection des alliés, ne purent porter le peuple Romain à vouloir entendre parler de paix. Nulle trace de foiblesse, nul signe de découragement ne parut. On vit une conspiration générale au bien public. La résolution fut aussi prompte qu'unanime, de se défendre, & de ne prêter l'oreille à aucune proposition d'accommodement.

Lib. 22. n.
61.

Polyb. pag.
227,

Ce que dit Polybe, à l'occasion d'une autre bataille, se vérifia bien pour lors : Que les Romains, soit en général, soit en particulier, ne sont jamais plus terribles, que lorsqu'ils



L'HISTOIRE PROFANE. 157
se trouvent dans les plus grands dangers, & qu'ils paroissent tout près de leur perte.

6. *Justice & bonne foi, principes du gouvernement Romain : Sources de l'amour & de la confiance des citoyens, des alliés, & des peuples conquis.*

C'EST une opinion bien anciennement établie parmi beaucoup de personnes, & que le christianisme même n'a pas entièrement détruite, Que la justice & la politique ne peuvent gueres s'allier ensemble ; qu'un homme destiné à gouverner ne doit point se rendre l'esclave des loix ; qu'une exacte probité, & un scrupuleux attachement à sa parole & à des engagements pris solennellement, jetteroient souvent un prince & un ministre dans de grands embarras ; que l'intérêt de l'Etat doit toujours être la règle & le mobile du gouvernement ; en un mot, qu'il est impossible de conduire les affaires publiques, sans commettre quelque injustice : *Respublicam regi sine injuria non posse.*

Cicéron, dans les livres intitulés ;



De la République, qui étoient un extrait de l'admirable ouvrage de Platon sur le même sujet, avoit pleinement réfuté cette opinion. Non seulement, selon lui, c'est une prétention faulſe & infoutenable, de croire qu'on ne puisse réuſſir dans le manie- ment des affaires publiques, ſans com- mettre quelquefois des injustices : mais il regarde le principe oppoſé comme une vérité incontestable, & comme la baſe & le fondement de toutes les règles qu'on peut don- ner en matière de politique, ſavoir,

QU'ON NE PEUT BIEN GOUVERNER UN ETAT SANS GARDER EN TOUT UNE EXACTE JUSTICE. * *Nihil est quod*

* *Fragm.*
Cic. apud S.
Aug. lib. 2.
cap. 21. de Ci-
viti. Dei.

*adhuc de rep. putem dictum, & quo
possim longius progredi, nisi sit confir-
matum, non modo falsum esse illud, sine
injuria non posse, sed hoc verissimum,
sine summa justitia remp. regi non posse.*

Pour donner plus de poids & d'au- torité à ses raisons, il les avoit mises dans la bouche de Lélius & de Scipion l'Africain, petit-fils par adoption de celui dont nous avons tant parlé. Il est aisé de sentir combien l'on doit regretter la perte d'un tel ouvrage; copié par une main si habile d'après



un si parfait original. Ces deux illustres amis, Lélius & Scipion, l'admiration de leur siècle, & qu'on peut bien proposer au nôtre comme des modèles de grands capitaines & de grands politiques, établissent cette maxime comme un principe indubitable en fait de gouvernement, Qu'il n'y a rien de plus pernicieux à un Etat que l'injustice, & que sans un grand fonds de justice une République ne peut point être bien conduite, ni même subsister : *Nihil tam inimicum quam injustitiam civitati, nec omnino nisi magna justitia geri aut stare posse rempublicam.*

Voilà quelles étoient les règles & les maximes du peuple Romain dans ces beaux jours dont nous venons de parler. C'étoit là l'idée qu'en avoient & les alliés, & les peuples conquis. Tite-Live remarque que la perte des trois premières batailles que gagna Annibal, qui répandit par tout la terreur & l'allarme, n'ébranla pas néanmoins la fidélité des alliés : *nec tamen is terror, cum omnia bello flagrarent, fide socios dimovit.* La raison qu'il en apporte est bien glorieuse au peuple Romain, & nous donne en peu de

Lib. 22. 13.

13.



mots l'idée d'un parfait gouvernement. » C'est, dit-il, que ces alliés
 » se trouvant sous un empire juste &
 » modéré, obéissoient sans peine à un
 » peuple qui leur étoit infiniment su-
 » périeur en mérite, ce qui est l'uni-
 » que lien de la fidélité: *Videlicet quia*
justo & moderato regebantur imperio,
nec abnucebant, quod unum vinculum
fidei est, melioribus parere. Les peuples
 conquis pensoient de même, & com-
 parant la domination Romaine avec
 celle sous laquelle ils avoient tou-
 jours vécu, & les Généraux Romains
 avec leurs anciens maîtres, ils re-
 gardoient ces premiers comme des
 hommes descendus du ciel, tant ils
 faisoient paroître à leur égard de ju-
 stice, de bonté, d'humanité; & ils se
 félicitoient » d'être tombés sous la
 » puissance d'un peuple qui songeoit
 » à s'attacher les hommes plus par
 » les bienfaits que par la crainte, &
 » qui s'appliquoit à mériter par un
 » doux & juste gouvernement l'a-
 » mour & la confiance des nations
 » étrangères, au lieu de leur faire
 » porter le joug d'une triste servi-
 » tude. *Venisse eos in populi Romani*
potestatem, qui beneficio quam multa



*obligare homines malis, exterisque gen-
tes sine ac societate junctas habere, quam
suis subiectas servitio.*

Mais peut-être qu'une politique in-
teressée portoit le Sénat Romain à
ménager ainsi au loin les alliés &
les peuples conquis, & qu'on avoit
moins d'égard pour les citoyens &
les sujets naturels, qui par cette rai-
son étoient moins attachés & moins
affectonnés à la République. C'est
par cet endroit-là même que le peu-
ple Romain est le plus admirable ;
& ce que je vais dire, montrera clai-
rement que la plus grande ressource
d'un Etat est l'affection des peuples,
l'amour qu'ils ont pour le gouver-
nement, & la confiance qu'ils pren-
nent dans la foi publique ; & que d'y
donner la plus légère atteinte, c'est,
en fait de politique, la faute la plus
capitale, la plus pernicieuse, & la
plus irréparable.

Après la bataille de Cannes tout
paroissoit désespéré. La fidélité de
la plupart des alliés fut abbatue par
un tel coup. L'Etat se trouvoit sans
chefs, sans troupes, sans argent : &
cependant il falloit faire de nouvelles
levées & des recrues, équiper des



flotes, acheter des vivres, des armes, des habits. Tout manquoit à l'Etat, mais le crédit ne lui manquoit pas; & il trouva de promptes & de sûres ressources dans l'affection des citoyens.

Lib. 26. n.
36.

Le Consul représenta que les magistrats devoient donner l'exemple au Sénat, & le Sénat au peuple, d'aider la République dans l'extrémité où elle se trouvoit: Que le moien d'engager les inférieurs à contribuer de leurs biens au soutien de l'Etat, étoit de commencer par le faire soi-même: Qu'ainsi ils devoient tous porter au trésor public leur or & leur argent. Cela fut exécuté sur le champ, & avec un tel zèle, qu'à peine les Receveurs & les Greffiers pouvoient-ils suffire à l'empressement public, chacun ambitionnant l'honneur de se faire inscrire des premiers. L'Ordre des Chevaliers, & ensuite le peuple, en firent autant, sans qu'il fût besoin pour cela d'aucun édit public.

Des trente Colonies qui se trouvoient dans l'Italie, dix-huit* envoierent des députés à Rome, pour marquer qu'elles étoient prêtes à fournir les troupes qu'on leur demandoit,

* Ce fut
quelque temps
après.



& encore plus si on le jugeoit à propos : que graces aux dieux elles ne manquoient , pour le faire , ni de moyens , ni de courage : *ad id sibi neque opes deesse. animum etiam superesse.*

Ces députés furent reçus & par le Sénat & par le peuple avec des acclamations & des marques de joie & d'honneur extraordinaires. Tite-Live a cru devoir conserver dans son histoire les noms de ces colonies ,^a pour ne pas les frustrer , dit-il , après tant de siècles d'une gloire qui leur est si justement dûe. Pour les douze autres Colonies qui refusèrent de faire des levées , le Sénat crut qu'il étoit plus de la dignité du peuple Romain de ne les punir qu'en ne faisant aucune mention d'elles. *Ex tacita castigatio magis ex dignitate populi Romani visa est.*

On avoit reçu dans ce même tems des lettres des deux Scipions qui commandoient en Espagne, par lesquelles, se chargeant de trouver par eux-mêmes dans le pays de quoi paier les troupes, ils demandoient qu'on leur envoiât au plutôt des vivres & des

^a Ne nunc quidem post dentur. ve laude sua. lib. 27. n. 12.



habits, sans quoi il leur étoit impossible de conserver la province. Il ne l'étoit pas moins à la République de leur en fournir dans l'état où elle se trouvoit. Le Préteur convoqua l'assemblée. Il représenta au peuple les nécessités publiques, ^a & l'impossibilité où étoit l'Etat d'y subvenir, si le crédit lui manquoit aussi bien que les fonds. Il exhorta ceux qui avoient par le passé grossi leur patrimoine en tenant les fermes du peuple Romain, à prêter maintenant à la République une partie des biens dont ils lui étoient redevables, & à faire les avances pour l'Espagne, avec promesse que ces sommes leur seroient exactement rendues dès qu'on le pourroit. Trois puissantes Compagnies se présentèrent, & tout fut fourni aux armées d'Espagne aussi abondamment que dans les tems de la plus grande opulence.

^b Ce noble desintéressement & ce zèle ardent regnoient également dans tous les ordres & dans tous les corps de l'Etat.

Lib. 24. n.

La flote manquoit de matelots &

xi.

^a Itaque, nisi fide statueret respublica, opibus non staturam lib. 23. n. 48

tas patriæ per omnes ordines velut tenore uno pertinebat. lib. 23. n. 49

^b Hi mores eaque cari-



L'HISTOIRE PROFANE. 165
de vivres. On convint d'imposer sur
les particuliers une taxe, qui seroit
réglée sur le rang & sur les revenus
de chacun, & la chose s'exécuta sans
délai & sans murmure.

Les bâtimens publics tomboient N. 18.
en ruine, parce que les fonds man-
quoient pour les réparations. Des en-
trepreneurs s'en chargerent avec joie,
sans demander d'argent qu'après que
la guerre seroit finie.

Dans cette émulation commune &
ce mouvement général de tous les
corps de l'Etat pour aider & soula-
ger le trésor public, on y porta d'a-
bord l'argent des pupilles, puis celui
des veuves, & ceux qui en étoient
chargés ne croiant pas pouvoir le dé-
poser dans aucun autre asyle plus sûr
ni plus sacré que dans celui de la foi
publique.

Cette générosité passa de la ville N. 18.
dans le camp. Aucun cavalier, aucun
centurion, aucun officier ne voulut
recevoir de paie, & l'on auroit re-
gardé comme un mercénaire quicon-
que en auroit reçu.

a Nusquam eos tutius quam in publica fide.
sanctiusque deponere cre-
dentibus, qui deturbant, lib. 24. c. 18.



N. 18.

L'événement montra qu'on avoit eu raison de se fier à la République. Toutes les dettes, toutes les avances, toutes les obligations furent acquittées avec la dernière exactitude. On voulut même pour quelques-unes prévenir le terme, & malgré la rareté de l'argent on offrit aux maîtres des esclaves qui avoient été affranchis, de leur en paier le prix : mais tous déclarerent qu'ils ne le recevroient qu'après la fin de la guerre.

Ce sont de tels faits qui doivent nous donner une juste idée du gouvernement Romain. Ce seul mot que j'ai rapporté, & qui mériteroit d'être gravé en caracteres d'or, *Qu'on ne trouva point d'asyle plus sûr ni plus sacré pour y déposer les biens des pupilles & des veuves que celui de la foi publique*; ce seul mot, dis-je, fait l'éloge le plus magnifique qu'on puisse imaginer du caractere Romain. Il nous apprend que si, selon la maxime constante de tous les grands hommes de l'antiquité, des plus fameux Législateurs, & des plus sages politiques, le but & la loi souveraine du gouvernement est l'utilité publique & le salut du peuple, *Salus populi suprema lex esto*; l'af-



fection des peuples aussi, & la confiance qu'ils prennent dans la justice & la bonne foi de ceux qui les gouvernent, sont le plus ferme appui, & quelquefois le salut & l'unique ressource des Etats.

7. *Respect pour la religion.*

IL NE FAUT qu'ouvrir les historiens pour voir que chez les Romains la religion dominoit en tout. S'agissoit-il d'entreprendre une guerre, ou de donner un combat, on consultoit les dieux, on imploroit leur secours, on employoit tous les moyens propres à se les rendre favorables. Avoit-on remporté quelque victoire, ou quelque avantage, on indiquoit aussitôt des actions de grâces publiques, des sacrifices, des jours de fête, & le concours du peuple dans tous les temples étoit incroyable. A peine Annibal s'étoit-il mis en chemin pour retourner en Afrique, qu'à Rome on se reprocha la lenteur avec laquelle on remercioit les dieux d'un bienfait si contents attendu, & si peu espéré. Leur grand principe étoit que la

Lib. 10. 61

21.

a Intuerini huius aincepi annorum vel recundas res vel adversas, a venietis omnia prospere	erenisse sequentibus deos, adversa spernentibus. lib. 5. n. 53.
---	---



Pag. 262.

Pag. 498.

piété envers les dieux étoit la cause de tous les heureux succès, comme la négligence dans leur culte attiroit tous les malheurs. De là vient, dit Polybe, que les Romains, dans les grandes nécessités s'appliquent avec tant de soin à se rendre les dieux & les hommes favorables, & que dans toutes les cérémonies de la religion qu'exigent ces sortes de conjonctures, ils ne trouvent rien de bas, ni d'indigne de leur grandeur. Et dans un autre endroit il remarque que ce qui relève infiniment le peuple Romain au dessus de tous les autres peuples, c'est le respect de la religion, & la crainte des dieux, qui ailleurs est souvent traitée de petitesse d'esprit & de bassesse. Chez les Grecs, ajoute-t-il, on a beau vouloir lier les mains de ceux qui manient les deniers publics par mille précautions de signatures, de témoins, de répondans, de surveillans; la mauvaise foi l'emporte toujours: au lieu que chez les Romains la seule religion du serment conserve les mains pures dans l'administration de sommes infiniment plus considérables, rien n'étant plus rare à Rome que d'y voir un Général ou un Gouverneur



L'HISTOIRE PROFANE. 169
Gouverneur convaincu de péculat.

8. *Amour de la gloire.*

JE FINIS par cet article , parce que la disposition dont je parle ici , étoit l'ame de toutes les actions des Romains. C'est saint Augustin qui fait cette réflexion en plus d'un endroit ; & il remarque que cette passion , je veux dire le desir de la gloire , étouvoit souvent en eux toutes les autres passions , & que c'est elle qui leur a fait faire toutes ces actions si belles & si éclatantes , qui leur ont mérité l'admiration de tous les peuples & de tous les siècles. Le desir d'être estimés , d'être loués comme défenseurs & protecteurs de la liberté , de la justice , des loix ; comme ennemis de l'injustice , de la violence , de la tyrannie ; ce desir , dis-je , étoit une espèce de frein qui retenoit & modéroit leur ambition , & qui leur inspiroit ces sentimens de bonté , de clémence , de générosité , dont le simple récit nous charme & nous enleve encore aujourd'hui après tant de siècles.

*De Civ. Dei
lib. 5. cap. 122*

Y eut-il jamais une journée plus glorieuse à l'Empire Romain , que celle où par son ordre la liberté fut



rendue à tous les peuples de la Grece,
 & où l'Edit en fut publié au milieu
 des cris de joie & des applaudissemens
 de tant de peuples? Quel éloge que
 celui dont toute la Grece retentit
 alors, & dont le bruit se répandit
 bientôt dans tout l'univers: ^a » Qu'il
 » y avoit sur la terre une nation, qui
 » se piquoit de prendre sur elle les
 » frais, les fatigues, les dangers de
 » longues & penibles guerres pour
 » procurer la liberté à des peuples
 » éloignés de leur contrée, & qui
 » traversoit les mers pour empêcher
 » qu'il n'y eût dans quelque endroit
 » du monde un gouvernement & un
 » empire injuste, & pour faire regner
 » par tout la justice, l'équité, & les
 » loix!

Voilà ce qui faisoit agir les Ro-
 mains dans les beaux siècles de la Ré-
 publique: voilà l'esprit qui animoit
 leurs Consuls & leurs Généraux. Ils
 aspiraient à la domination, mais par
 des voies d'honneur & de gloire, &

*Sallust. in
 bello Cassin.*

^a Esse aliquam in ter-
 ris gentem, quæ sua im-
 pensâ, suo labore ac peri-
 culo bella gerat pro liber-
 tate aliorum: nec hoc fi-
 nitimis aut propinquæ
 vicinitatis hominibus,

aut terris continenti jur-
 ctis præstet: maria traji-
 ciat, ne quod toto orbis
 terrarum injustum imp-
 rium sit, & ubique jus-
 tas, lex potentissima sit.
Liv. lib. 33. n. 33.



L'HISTOIRE PROFANE. 171

pour cela ils observoient exactement la justice & les loix : au lieu que dans la suite l'ambition n'étant plus retenue ni modérée par ce frein, se porta aux derniers excès d'injustice, de violence, & de cruauté, comme on le vit sous Marius, Sylla, César, & Antoine.

Le Saint Esprit, qui est fort sobre dans les louanges, n'a pas dédaigné de nous marquer en détail dans un des livres de l'Écriture les vertus par lesquelles les Romains ont porté leur République à un si haut point de gloire & de puissance. Il loue principalement leur conseil & leur sagesse ; leur conspiration pour le bien public ; leur désintéressement particulier ; leur obéissance aux loix & à l'autorité légitime ; leur fidélité dans les traités ; leur patience dans le travail ; leur fermeté dans leurs résolutions ; leur courage & leur valeur ; & plus que tout cela, l'amour de l'égalité, & l'éloignement de toute ambition. Ces vertus, quoique défectueuses du côté du motif & de la fin, puisqu'elles n'étoient point rapportées à Dieu, mais à la vaine gloire, ne laissoient pas d'être fort estimables en elles-mêmes en

*Marab libo
1. cap. 8.*

v. 3.

v. 15.

v. 16.

v. 22.

v. 3.

v. 2.

v. 14.



égard aux règles & aux devoirs de la société civile.

S. Aug. Ep.
138. ad Mar-
cell. cap. 3.

Je ne puis mieux terminer cet article que par la solide réflexion de saint Augustin sur les causes de la puissance des Romains. » Quoiqu'ils » fussent privés, dit-il, de la véritable piété, qui consiste dans le culte » sincère du vrai Dieu, ils observent néanmoins certaines règles » de probité & de justice, qui sont » le fondement d'un Etat, qui contribuent à l'augmenter, & qui servent à l'affermir. Et Dieu a bien voulu leur accorder un succès incroiable, pour faire voir par l'exemple d'un si grand & si puissant empire de quelle utilité sont les vertus civiles & politiques, lors même qu'elles sont séparées de la vraie religion; & pour faire comprendre par là aux autres hommes de quel prix elles deviennent lorsque la vraie religion les relève & les annoblit; & comment ils peuvent par elle devenir citoyens d'une autre patrie, dont le roi est la vérité, dont la loi est la charité, dont la durée est l'éternité. *Cujus rex veritas, cujus lex caritas, cujus modus aeternitas.*





QUATRIEME MORCEAU

DE

L'HISTOIRE ROMAINE.

*Changement de la République Romaine
en Monarchie, prévu & marqué par
l'historien Polybe livre sixième de
son histoire.*

JE DIVISERAI en deux parties
ce que j'ai à dire sur ce sujet. Dans
la première je rapporterai en abrégé
les principes que Polybe établit sur
ces différentes sortes de gouverne-
mens, & d'où il a tiré des conjectures
pour prévoir le changement qui de-
voit arriver dans la République Ro-
maine. Dans la seconde j'exposerai
plus succinctement qu'il me sera
possible comment en effet ce chan-
gement est arrivé de la manière &
pour les raisons que Polybe avoit
marquées.

Je me croi obligé d'avertir les le-
cteurs dès l'entrée de cette petite dis-
sertation, que lorsque je parle des
différentes sortes de gouvernemens,

Hij



*Hered. lib.
3. cap. 80.*

& du jugement qu'on en doit porter, je ne fais que rapporter le sentiment de Polybe. Pour moi, je m'en tiens à la décision qui se trouve dans Hérodote, où l'on donne la préférence à l'état monarchique au dessus des deux autres.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES DE POLYBE

Sur les différentes sortes de gouvernemens, & en particulier sur celui des Romains.

ON REDUIT ordinairement les différentes sortes de gouvernemens à trois especes : l'une où c'est le Roi qui gouverne, & Polybe l'appelle βασιλειαν, domination royale ; l'autre où les grands, les puissans ont l'autorité, & on l'appelle aristocratie ; une troisième enfin, nommée démocratie, où le peuple a tout le pouvoir.

Chacun de ces gouvernemens en a un autre qui lui ressemble fort, qu'en est tout voisin, & dans lequel souvent il dégénere. Il en sera fait mention dans la suite.



Un gouvernement parfait seroit celui qui réuniroit en lui tous les avantages des trois premiers, & qui en éviteroit les dangers & les inconvéniens. Tel étoit celui de Sparte. Lycurgue sachant que les trois sortes de gouvernement dont nous avons parlé avoient chacune de grands inconvéniens presque inévitables : que la roiauté dégénéroit quelquefois en pouvoir arbitraire & tyrannique, l'aristocratie en un gouvernement injuste de quelques particuliers, & le pouvoir du peuple en une domination aveugle & sans règle ; Lycurgue, dis-je, crut devoir faire entrer ces trois gouvernemens dans celui de Sparte, & comme les fonde en un seul, de sorte que l'autorité roiale fût balancée par le pouvoir du peuple ; & qu'un troisième Ordre, composé des anciens & des plus sages de la République, servît comme de contre-poids aux deux premiers, pour les tenir toujours dans une espee d'équilibre, & empêcher l'un de s'élever trop au dessus de l'autre. Ce sage Législateur ne se trompa point dans ses vûes, & nulle République n'a conservé si longtems ses loix, ses usages,

H üij



& sa liberté, que celle de Sparte. Il est vrai que les établissemens de Lycurgue n'étoient pas propres pour un Etat qui auroit songé à faire des conquêtes, & à s'agrandir. Aussi n'avoit-ce pas été là son plan ni son dessein; parce que ce n'étoit point en cela que ce sage Législateur faisoit consister le solide bonheur d'un peuple. Il vouloit que les Spartiates, se renfermant dans les bornes naturelles de leur pays, sans songer jamais à envahir les terres d'autrui, devinssent par leur justice & par leur modération, encore plus que par leur pouvoir, les maîtres & les arbitres du sort de tous les autres peuples de la Grece; ce qui, selon lui, n'étoit pas moins glorieux que de faire des conquêtes au dehors. Ils ne déchûrent de leur gloire que pour s'être écartés des sages vûes de leur Législateur. Car quand il falut trouver des vivres hors de leur territoire, équiper des flotes, paier des matelots, & fournir à tous les frais d'une longue guerre, leur monnoie de fer ne leur étoit plus d'aucun usage. Et ce fut ce qui les obligea, tout fiers qu'ils étoient, de faire servilement la cour aux Satrapes des rois



de Perse pour tirer d'eux une monnoie qui fût par tout de mise, & de devenir esclaves volontaires, en attendant qu'ils fussent assujettis par la force.

Si l'on fait consister, dit Polybe, la gloire d'un État à s'agrandir, à s'étendre, à faire des conquêtes, à dominer sur beaucoup de peuples, & à attirer sur soi les yeux de toute la terre; il faut avouer que jamais gouvernement n'a eu tant d'avantages & n'a été si propre pour arriver à ce but, que celui des Romains. Il réunissoit, comme celui de Sparte, les trois espèces d'autorité dont nous avons parlé. Les Consuls tenoient la place des Rois: le Sénat formoit le Conseil public: & le peuple avoit beaucoup de part dans l'administration des affaires. Il y a seulement cette différence, que ce ne fut point par un plan & par un dessein concerté dès les commencemens, comme à Sparte, mais par la suite même des événemens, que Rome fut amenée à cette sorte de gouvernement. Chacune de ces trois parties, qui composoient le corps de l'État, avoit un pouvoir distingué. On ne sera pas fâché d'en



voir ici la description, qui peut beaucoup contribuer à l'intelligence de l'histoire Romaine. Polybe entre sur ce sujet dans un grand détail.

POUVOIR DES CONSULS.

TANT QUE les Consuls résidoient à Rome, ils avoient l'administration de toutes les affaires publiques. Tous les autres Magistrats, excepté les Tribuns du peuple, leur étoient soumis, & obligés de leur obéir. C'étoit sur eux que rouloit tout ce qui regarde les délibérations du Sénat. Ils y admettoient les ambassadeurs : ils propofoient les affaires : ils formoient & faisoient rédiger par écrit les résolutions. C'étoit eux qui les portoient au peuple, qui pour cet effet convoquoient les assemblées où l'on devoit délibérer des affaires communes de la République, qui lui présentoient les décrets du Sénat pour les examiner, & qui selon l'importance des choses, après un examen qui demandoit encore beaucoup de formalités, concluoient à la pluralité des suffrages. Ils présidoient à la création des Magistrats de la République. C'est pour cela qu'on les rappelloit si sou-



vent de l'armée, & qu'on ne permettoit pas ordinairement qu'ils sortissent tous deux de l'Italie.

Pour ce qui regarde la guerre & les expéditions militaires, les Consuls avoient un pouvoir presque souverain. Ils étoient chargés du soin de lever les armées, de faire la répartition des troupes que chacun des peuples alliés devoit fournir, & de nommer les principaux Officiers qui devoient servir sous eux. Lorsqu'ils étoient en campagne, ils avoient droit de condamner & de punir sans appel. Ils dispofoient des deniers publics à leur gré, & faisoient telle dépense qu'ils jugeoient à propos, le Questeur les accompagnant par tout, & leur fournissant sur le fonds qui leur avoit été mis entre les mains les sommes qu'ils demandoient. De sorte qu'en considérant la République Romaine par cet endroit, on auroit presque cru qu'elle étoit gouvernée par une autorité roiale & monarchique.

POUVOIR DU SENAT.

LE SENAT dispofoit presque absolument des finances, & du trésor pu-

H. vj.



blic. On lui rendoit compte de tous les revenus & de toutes les dépenses de l'Etat, & les Questeurs ne pouvoient délivrer aucune somme, excepté aux Consuls, sans un décret du Sénat. Il en étoit de même de toutes les dépenses que les Censeurs étoient obligés de faire pour l'entretien & la réparation des édifices publics.

Le Sénat nommoit des Commissaires pour connoître & juger de tous les crimes extraordinaires qui se commettoient à Rome & dans l'Italie, & qui demandoient l'attention & l'autorité publique ; trahison, conjuration, empoisonnement, meurtre. Les affaires & les causes des particuliers ou des villes qui avoient rapport à l'Etat, lui étoient aussi réservées. C'étoit le Sénat qui envoyoit des ambassades, qui faisoit déclarer la guerre aux ennemis de l'Etat, qui accordoit audience & donnoit réponse aux députés & aux ambassadeurs des peuples & des princes. C'étoit lui aussi qui envoyoit des Commissaires sur les lieux pour écouter les plaintes des peuples alliés, pour régler les limites & les frontières, pour mettre le bon ordre dans les provinces, pour



L'HISTOIRE PROFANE. 181
juger des querelles des Etats & des
Rois. Ainsi un étranger qui seroit ve-
nu à Rome dans l'absence des Con-
suls, auroit cru que le gouvernement
de la République étoit entièrement
aristocratique, c'est-à-dire dans la
main des anciens & des sages.

POUVOIR DU PEUPLE.

CEPENDANT le pouvoir du peu-
ple étoit fort considérable. Il étoit
le seul maître & arbitre des récompens-
es & des châtimens, ce qui fait la
partie essentielle du gouvernement.
Il condannoit souvent à des amendes
pécuniaires ceux même qui avoient
été dans les plus grandes charges : &
il avoit seul le droit de condamner à
mort les citoyens Romains. Et dans
ce dernier cas on observoit à Rome
une coutume fort louable selon Po-
lybe, & digne d'être remarquée, qui
étoit de laisser à celui qui étoit accu-
sé d'un crime capital le pouvoir de
révenir le jugement, & de se retirer
dans quelque ville voisine, où il pas-
sât le reste de sa vie en paix & en li-
berté dans un exil volontaire. C'étoit
le peuple qui par ses suffrages confé-
roit toutes les charges & toutes les



dignités, qui sont dans une République la plus belle récompense du mérite & de la probité. Il avoit seul le droit d'établir & d'abroger des loix : & , ce qui est encore plus considérable, c'étoit lui qui délibéroit de la paix & de la guerre, qui decidoit des alliances, des traités de paix, des conventions avec les peuples & les princes étrangers. Qui n'auroit pensé qu'un tel gouvernement étoit absolument populaire & démocratique ?

MUTUELLE DEPENDANCE des Consuls,
du Sénat, & du peuple.

C'EST cette dépendance mutuelle des différentes parties d'une République, qui en fait la sûreté, la force, & la beauté. De ce besoin réciproque résulte une espèce d'harmonie entre les différens membres, & un concours unanime, qui les tenant tous étroitement unis entre eux par le lien de l'intérêt commun, rend le corps de l'Etat invulnérable & invincible à toute force étrangère.

Nous avons dit que le pouvoir du Consul en tems de guerre étoit presque souverain. Il dépendoit néanmoins absolument en plusieurs cho



L'HISTOIRE PROFANE. 185.
les & du Sénat , & du peuple. Car
d'un côté ce n'étoit que sur l'ordre du
Sénat qu'on déliroit les sommes né-
cessaires pour les vivres , pour les ha-
bits , pour la paie des soldats ; & le
refus ou le délai de ces secours met-
toit le Général hors d'état de rien en-
treprendre , ou de pousser ses entre-
prises aussi loin qu'il l'auroit désiré.
Le même Sénat , au bout de l'année ,
pouvoit nommer un successeur au
Consul , ou lui continuer le comman-
dement des armées ; & par là il étoit
maître de lui laisser ou de lui enlever
la gloire d'avoir terminé la guerre.
Enfin il dépendoit du Sénat de ternir
les exploits des Généraux , ou d'en
élever l'éclat : car c'étoit lui qui dé-
terminoit l'honneur du triomphe , &
qui régloit les dépenses nécessaires
pour cette auguste pompe. D'un au-
tre côté , comme c'étoit le peuple qui
ordonnoit les guerres , qui confir-
moit ou cassoit les traités avec les
Rois & les peuples étrangers , &
qui au retour de la campagne faisoit
rendre compte aux Généraux de leur
conduite ; il est aisé de voir combien
ils devoient être attentifs à se con-
sultier les bonnes grâces du peuple.



Pour le Sénat, quoique sa puissance d'ailleurs fût si grande, elle ne laissoit pas en plusieurs chefs d'être assujettie & soumise à celle du peuple. Dans les grandes affaires, & dans celles sur tout où il s'agissoit de la vie des citoyens, il falloit que son autorité intervînt. Quand on proposoit quelques loix, même celles qui alloient à diminuer les droits, les honneurs, les prérogatives du Sénat & les biens des Sénateurs, le peuple étoit maître de les recevoir ou non. Mais, ce qui marquoit le plus son pouvoir, c'est qu'il suffisoit qu'un seul de ses Tribuns s'opposât aux résolutions & aux entreprises du Sénat pour les arrêter tout court, en sorte qu'après cette opposition le Sénat ne pouvoit passer outre.

Enfin le peuple aussi de son côté avoit grand intérêt de ménager les Sénateurs, soit en général, soit en particulier. Les Receveurs des impôts, des tributs, des entrées, en un mot de tous les droits & de tous les revenus de l'Etat; les Entrepreneurs, qui se chargeoient de fournir les vivres à l'armée, de faire les réparations des temples & des autres édifi-



L'HISTOIRE PROFANE. 185
res publics , d'entretenir les grands chemins ; ces personnes formoient de nombreuses sociétés , qui toutes étoient tirées du peuple , & faisoient subsister un grand nombre de citoyens, les uns étant employés à faire les re-
ceptes , les autres servant de cautions aux fermiers , d'autres prêtant leur argent pour faire les avances , & le mettant ainsi à profit. Or c'étoient ces Censeurs qui jugeoient ces fermes aux Compagnies qui se présentoient pour cet effet, & qui jugeoient aussi aux Entrepreneurs les différens ouvrages qu'il y avoit à faire : & c'étoit le Sénat qui soit par lui-même, soit par des Commissaires nommés, jugeoit sans appel des contestations qui pouvoient naître sur toutes ces matières , soit qu'il s'agit de casser quelquefois des marchés qui devenoient impraticables , & d'accorder des délais pour le paiement ; ou qu'il falût diminuer le prix des beaux à cause de quelque facheux accident. Et ce qui étoit le plus capable d'inspirer au peuple de la retenue & du respect pour les décrets du Sénat, est qu'on tiroit de ce corps * les Ju-
ges pour la plûpart des affaires publi-

* Dans la suite la forme des jugemens changea.



ques & particulieres qui étoient de quelque importance. Les citoiens étoient de même obligés de ménager les Consuls, de qui ils dépendoient tous, principalement en tems de guerre, & lorsqu'ils servoient sous eux à l'armée.

: C'est ce rapport mutuel & ce concert de tous les Ordres de la République, qui a rendu le gouvernement de Rome le plus accompli qu'on ait jamais vû.

Quand on lit dans les commencemens de la République naissante, & dans les années qui suivirent, ces séditions presque continuelles qui divisèrent si lontems le Sénat & le peuple, & cette espece de guerre intestine entre les Tribuns & les Consuls, on est étonné, & avec raison, comment un Etat agité par de si fréquentes & de si violentes secousses, non seulement a pu subsister, mais a vaincu dans ce tems-là même tous les peuples voisins, & bientôt après a porté ses conquêtes dans des pays fort éloignés. Polybe en rapporte une raison bien solide, & qui fait beaucoup d'honneur au peuple Romain. C'est que lorsque la République étoit



attaquée par un ennemi du dehors, la crainte du danger commun, & le motif du bien public, suspendoient les querelles particulières, & réunissoient tous les esprits. Alors l'amour de la patrie étoit comme l'ame qui mettoit en mouvement toutes les parties & tous les membres de l'Etat, chacun se piquant à l'envi de remplir ses fonctions & de faire son devoir, soit qu'il s'agit de prendre des résolutions avec maturité & sagesse, soit qu'il falût les mettre à exécution avec promptitude & vivacité. Et c'est cette bonne intelligence & cette unanimité qui rendirent toujours la République invincible, & qui firent que toutes les entreprises furent toujours suivies d'un heureux succès.

C'est cette même constitution du gouvernement Romain qui maintint encore pendant quelque tems & fit subsister la République, lors même que les citoyens, délivrés de la crainte des ennemis étrangers, devenus fiers & insolens par leurs victoires, amollis par les délices & par les richesses, corrompus par les louanges & les flatteries, commencèrent à abuser de leur pouvoir, & à commettre mille inju-



stices & mille violences. Car dans cet état, l'autorité du Sénat, & celle du peuple, étant toujours contrebalancées l'une par l'autre ; quand l'un des deux partis songeoit à s'élever, l'autre aussitôt réunissoit ses forces pour le rabaisser & le tenir dans l'ordre. Ainsi, par cette égalité réciproque, & par ce balancement de pouvoir & de crédit, la République se maintenoit toujours dans sa liberté & dans son indépendance.

CAUSES DU CHANGEMENT
d'une République en Monarchie.

IL EN EST, dit Polybe, d'un Etat & d'une République, comme du corps humain, qui a ses progrès & ses accroissemens, son point de force & de maturité, sa décadence & sa fin ; & pour l'ordinaire, quand un Etat est parvenu au comble de la grandeur & de la puissance, il dégénère ensuite par des déclins plus ou moins sensibles, & tombe enfin en ruine.

C'est ainsi, dit Polybe, que Carthage, pendant que son gouvernement, aussi bien que celui de Sparte & de Rome, fut mêlé des trois * sor-

* Les rois, autrement nommés Suffètes, le Sénat, le peuple.



tes de pouvoir dont nous avons parlé, étoit si puissante & si florissante. Mais au commencement de la seconde guerre Punique, & du tems d'Annibal, on peut dire en quelque sorte qu'elle étoit sur le retour. Sa jeunesse, sa fleur, sa vigueur étoient déjà flétries. Elle avoit commencé à déchoir de sa première élévation, & elle penchoit vers sa ruine : au lieu que Rome alors étoit, pour ainsi dire, dans la force & dans la vigueur de l'âge, & avançoit à grands pas vers la conquête de l'univers. La raison que Polybe rend de la décadence de l'une, & de l'accroissement de l'autre, est tirée du fonds même des principes qu'il voit établis sur les révolutions successives des Etats : c'est que chez les Carthaginois le peuple avoit pour lors la principale autorité dans les affaires publiques, & qu'au contraire à Rome, c'étoit le tems où le Sénat, c'est-à-dire cette Compagnie composée d'hommes si sages, avoit plus de crédit que jamais. De là il conclut qu'il doit nécessairement qu'un peuple conduit par la prudence des anciens emportât sur un Etat gouverné, ou au contraire précipité par les conseils témé-



raires de la multitude. Rome en effet, qui à proprement parler commençoit alors à s'étendre & à essaiier ses forces contre les étrangers, guidée par les sages conseils du Sénat, l'emporta enfin dans le gros de la guerre, quoi qu'en détail elle eût eu du désavantage dans plusieurs combats, & elle établit sa puissance & sa grandeur sur les ruines de sa rivale.

Mais toutes choses dans le monde ont leur affoiblissement & leur fin. Les Républiques les plus sages & les mieux policées comme tout le reste. Or la ruine des Etats vient ou de causes intérieures & qui sont dans l'Etat même, ou de causes étrangères & qui naissent du dehors. Il est difficile à la sagesse humaine la plus pénétrante de prévoir celles-ci, qui dépendent de mille événemens incertains & obscurs ; au lieu que les premières ont, s'il est permis de parler ainsi, un ordre fixe, & des indices presque certains.

Pour bien connoître la cause de l'échangeement des Etats, il n'y a qu'à faire quelque attention à la manière dont ordinairement ces Etats se forment & s'établissent ; & l'on veut



vec étonnement que par des révolutions imprévûes & inespérées les choses reviennent presque toujours au premier point d'où elles étoient parties.

Il est naturel * qu'une multitude d'hommes étant réunie ensemble dans la même contrée, mais encore sans lois, sans police, sans aucune subordination, & se trouvant par une conséquence nécessaire exposée à beaucoup d'injustices & de violences, le plus fort d'entre eux, comme il arrive toujours parmi les animaux, devient le maître. Cet homme ensuite employant son pouvoir & son autorité pour protéger & secourir les autres, pour les défendre contre l'injustice & la violence, pour leur procurer le repos & la tranquillité, pour visiter constamment ceux qui sont regardés comme les plus gens de bien, pour être exact à traiter chacun de ses sujets selon son mérite, on lui assure au consentement unanime une autorité qu'il avoit d'abord usurpée, & de violente il a rendu juste & rai-

* On voit chez Hérodote, | Motes dans la personne
 que ce fut ainsi que | de Dejno.
 les rois de la Grèce des



sonnable; & on lui jure une obéissance entiere & une soumission parfaite, d'autant plus ferme & stable, qu'elle est fondée sur l'interêt même de ceux qui s'y engagent. Telle est ordinairement l'origine de la Monarchie, & tels sont les degrés par lesquels elle se convertit en une roiauté, ^a qui pour gouverner des sujets volontaires, aime mieux employer la sagesse des conseils, que la terreur & la force. Ce furent de pareils motifs qui contribuerent le plus à faire Romulus roi.

Dans la suite des tems, les successeurs de cette autorité si juste d'abord, si douce, si salutaire, voiant leur puissance bien affermie, & se trouvant dans l'abondance de toutes sortes de biens & d'honneurs, commencent à abuser de leur pouvoir, commettent mille violences & mille cruautés, & deviennent l'objet de la haine des peuples. Il est aisé de reconnoître ici le caractere de Tarquin le superbe, dernier roi des Romains.

La roiauté se changeant ainsi en tyrannie, il se forme des conspirations contre les tyrans: & ce sont ceux qui

α Μόνην τὴν εἰς ἑκόν | γνάμω τὴν πλείον ἢ οὐδὲν
 τῆν συγχωρημένην, καὶ τῆ | καὶ βίᾳ κυβερνομένην.

οντ



ont plus d'élévation, de courage, & de hardiesse, qui se mettent à la tête des conjurés; parce que ce sont les hommes de ce caractère qui portent le plus impatiemment les injustes traitemens de leurs maîtres. Le peuple se croioit donc redevable à leur courage de son repos & de sa liberté, s'abandonne volontiers à leur domination, & leur confie avec joie le commandement; comme cela arriva en effet lorsque les Tarquins eurent été chassés de Rome. Et voila comment se forme l'Aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement des sages & des anciens, tels qu'étoient ces graves vieillards qui composèrent le Sénat.

Cette sorte de gouvernement peut avoir plus de durée & de stabilité, mais enfin elle dégénère à son tour comme les autres; & au lieu de ces vieillards prudeus, expérimentés, désintéressés, & qui n'avoient en vûe que le bien de la patrie, un petit nombre de personnes, qui ne se distinguent des autres que par l'ambition, l'orgueil, l'avarice, cherchent à s'attirer l'autorité, & c'est ce qui fraie le chemin à l'Oligarchie; dont on vit déjà des essais & une image dans la condui-



te violente des Décemvirs , & dans l'avarice cruelle des plus riches Sénateurs , qui força plus d'une fois le peuple à se mettre à couvert de leurs vexations par ces fameuses retraites sur le mont Sacré & sur le mont Aventin : & c'est ce qu'on appelle l'Oligarchie.

La République étant dans cet état, & les citoyens se trouvant également las & fatigués de tous les gouvernemens qui ont précédé, il est naturel qu'ils tournent leurs vûes & leurs desirs vers la Démocratie, en s'efforçant d'augmenter en tout le pouvoir du peuple, & d'égaliser ses droits & ses privilèges à ceux de la Noblesse. Pendant que dure encore le sentiment & le souvenir des maux passés, le bon ordre subsiste quelque tems, & l'égalité entre les citoyens se maintient. Mais ceux qui viennent après, peu touchés des avantages de l'ancienne liberté & de l'égalité populaire dont le goût est usé, cherchent à s'élever au dessus des autres. Et ce sont ordinairement ceux qui ont le plus de richesses qui prennent ce parti. Comme souvent l'entrée légitime aux honneurs, qui est la vertu & le mérite,



leur est fermée ; ils emploient leurs grands biens , pour acheter les suffrages du peuple , & ils ne songent plus qu'à le corrompre à force de présens & de largesses. Quand une fois ces hommes ambitieux , & dévorés par le desir de dominer , ont gagné & amorcé la multitude par l'appas du pain , il n'y a plus d'excès dont elle ne soit capable. La République tombe ainsi dans le plus grand des maux , qui est que la populace soit maîtresse des affaires , ce qui s'appelle Ochlocratie.

Polybe observe que ce changement de mœurs , qui entraîne après soi celui du gouvernement , est la suite ordinaire des heureux succès & de la longue prospérité d'un Etat. Lors , dit-il , qu'une République , après avoir essuyé de grands dangers , est sortie victorieuse de longues & pénibles guerres , & qu'arrivée au comble de la gloire & de la puissance , elle a le plus d'ennemis qui lui disputent l'empire , mais que tout lui est soumis & assujetti ; une telle prospérité , si elle est longue & persévérante , ne manque jamais d'introduire dans cette République le luxe & l'ambition ,



qui causent infailliblement la ruine des Etats les plus florissans. Le luxe, pour fournir aux dépenses, qui deviennent de jour en jour plus grandes & plus énormes, dégénère bientôt en avarice, & est forcé d'avoir recours aux injustices & aux rapines: & l'ambition, pour parvenir à ses fins, n'oublie rien de ce qui peut gagner la faveur du peuple, flateries, complaisances, largesses, corruptions. Il arrive de là que la multitude, d'un côté irritée par les exactions injustes des riches, & de l'autre gâtée & devenue insolente par les flateries & par les largesses des ambitieux, ne consulte plus que sa passion & ses caprices dans les délibérations publiques; refuse d'écouter la voix des premiers Magistrats, & de se soumettre à leur autorité; & se parant du beau nom de liberté & de démocratie, s'abandonne à une licence effrénée, & secoue entièrement le joug des loix. Accoutumée à vivre du bien d'autrui, & à s'engraisser dans le repos & l'oisiveté, si elle trouve un Chef, qui ne soit pas en état de l'entrichir par lui-même, mais qui étant hardi & entreprenant lui paroisse capable de



æmplir d'ailleurs ses desirs, elle s'attache à lui, elle le soutient, elle l'élève. Et de là naissent les séditions, les meurtres, les exils, les proscriptions, les nouveaux partages de terres, l'abolition des dettes; jusqu'à ce qu'enfin il survienne quelqu'un plus fort & plus puissant que tous les autres, qui s'empare de toute l'autorité, & qui seul se rende maître du gouvernement. Ainsi le trop vif desir de la liberté, ou, pour parler plus juste, l'abus qu'en fait le peuple, se termine par la perte de cette même liberté, & par l'établissement d'une nouvelle domination, souveraine & despotique.

Telles furent en effet les révolutions qui firent changer de face & de nature à la république Romaine; & c'est ce qu'il nous reste à montrer.



CHAPITRE SECOND.

CHANGEMENT DE LA REPUBLIQUE
ROMAINE EN MONARCHIE.

C E QUE Polybe avoit prévu , arriva de la manière & pour les causes qu'il avoit marquées. Ce fut la grandeur même & la prospérité de Rome qui causerent la perte de sa liberté. Dès que la république Romaine fut arrivée à ce haut point de gloire où le courage & la vertu de ses anciens Généraux & de ses anciens Magistrats l'avoient portée , elle commença à déchoir par des déclins d'abord imperceptibles , plus marqués dans la suite , & qui se terminèrent enfin par le violement ouvert des anciennes maximes du gouvernement , & par l'infraction des loix fondamentales de l'Etat.

*Sallust. in
bello Catilin.*

Lors que la République , dit Salluste , se fut accrue par de laborieux efforts & par la justice ; que des rois puissans eurent été vaincus dans la guerre ; que des nations féroces & des peuples fort nombreux eurent été soumis par la force ; que Carthage , la rivale de Rome , eut été ruinée de fon-



en comble ; en un mot , que par terre & par mer tout eut été assujetti à l'Empire Romain : il se fit une révolution étonnante dans tout le corps de l'Etat. Ceux que ni les travaux , ni les dangers , ni tant d'adversités n'avoient pu vaincre , succomberent à la douceur du repos , & aux attraits de l'abondance & de la prospérité. L'avarice & l'ambition , sources funestes de tous les maux , s'accrurent à proportion que la puissance de Rome prit de nouveaux accroissemens. L'avarice bannit de la République la bonne foi , la probité , & toutes les autres vertus ; & substitua en leur place l'orgueil , le faste , le mépris des dieux , & un commerce honteux qui mettoit tout à prix , & vendoit tout. L'ambition de son côté introduisit la dissimulation , la fourberie , la perfidie ; & , bientôt après , les violences , les cruautés , les meurtres.

C'est ainsi , selon la belle pensée de Juvenal , que le luxe , fléau plus funeste & plus cruel que la guerre , ravagea l'Empire Romain , & vengea l'univers vaincu.

Sævior armis

luxuria incubuit, victumq; ulciscitur orbem.

I iij



Il ne me reste donc plus, pour montrer la justesse des sages conjectures de Polybe sur le changement qu'il avoit prévu devoir arriver dans la République, qu'à rapporter en détail les principales causes qui ont entraîné cette révolution, telles que nous les trouvons dans les Auteurs contemporains, ou qui ont écrit peu de tems après ce grand événement. Par là on verra clairement la différence étonnante qui se rencontre entre les premiers siècles de la république Romaine, & ceux qui précéderent sa ruine; & l'on aura une idée plus parfaite de tous les états par lesquels elle a passé.

RICHESSES, suivies du luxe dans les bâtimens, les meubles, la table, &c.

JE NE REPETERAI point ici ce que j'ai dit dans le volume précédent sur le noble desintéressement des anciens Romains, & sur le cas qu'ils faisoient de la pauvreté, de la simplicité, de la frugalité, de la modestie: vertus si communes alors, & si généralement pratiquées, qu'on les attribuoit moins au mérite particulier des citoyens,



L'HISTOIRE PROFANE. 207
 qu'au génie de la nation, & à l'heu-
 reux caractère de ces premiers tems;
 mais en même tems vertus si subli-
 mes, & portées à un si haut point
 de perfection, que dans les derniers
 siècles de la République elles passoient
 pour des fables & pour des fictions,
 tant elles étoient éloignées du goût
 qui dominoit pour lors, & tant elles
 paroissoient supérieures à la foiblesse
 humaine.

Depuis que les richesses eurent été
 mises en honneur, & que seules elles
 ouvrirent l'entrée au commande-
 ment, à la puissance, à la gloire; on
 ne fit plus de cas de la vertu, on re-
 garda la pauvreté comme une honte,
 & l'innocence des mœurs comme l'ef-
 fet d'une humeur mélancolique: & le
 fruit de ces richesses fut le luxe, l'a-
 varice, l'orgueil.

L'époque de ce changement chez
 les Romains, fut celle de l'aggrandis-
 sement de leur Empire. Le premier
 Scipion avoit jetté les solides fonde-

*Vell. Patere
 lib. 2. n. 3.*

Postquam divitiis ho-
 stes esse ceperunt, & eas
 gloria, impetum, pro-
 vincia sequabatur, hebet-
 ere virtus, paupertas
 reprobari, innocen-

tia pro malivolentia duci
 cepit. Igitur ex divitiis
 juvenuti luxuria, at-
 que avaritia, cum super-
 bia invasere. *Sallust. in
 bello Jugurth.*

Lv:



mens de leur grandeur future : le dernier par ses conquêtes ouvrit la porte au luxe. Depuis que Carthage , qui tenoit Rome en haleine en lui disputant l'empire , eut été entièrement détruite , la décadence des mœurs n'alla plus lentement ni par degrés , mais fut prompte & précipitée. La vertu aussitôt fit place aux vices , l'ancienne discipline au relâchement , la vie occupée & laborieuse à l'oisiveté & aux plaisirs.

*Liv. lib. 3.
p. 17.* Au lieu que les anciens Romains se piquoient d'honorer les dieux plus par la piété que par la magnificence, *colabantur religiones piè magis quam magnificè* : les richesses immenses , qui étoient le fruit des dernières conquêtes , furent employées à construire des temples superbes pour les dieux , & des bâtimens magnifiques pour décorer & embellir Rome.

Il est difficile , pour ne pas dire impossible , que ce qui fait l'objet de l'admiration publique , ne devienne tôt ou tard le goût des particuliers. Aussi un historien remarque-t-il , que dès qu'on eut commencé à faire entrer le marbre dans la construction des temples , qu'on eut bâti des théâ-



tres & des portiques, le luxe des particuliers suivit de près la magnificence publique : *publicamque magnificentiam secuta privata luxuria est.* On fait à quel excès la fureur des bâtimens fut portée, & comment de simples particuliers se firent un jeu, & en même tems une gloire, de venir à bout à force de dépenses de raser des montagnes, & de combler les mers.

Vell. Pat.
lib. 2. n. 1.
Sallust. in
bello Catilin.

Le luxe fut égal pour tout le reste ; & ce fut l'armée revenue victorieuse d'Asie qui l'introduisit dans Rome, ou du moins qui l'y rendit beaucoup plus commun. Tite-Live fait un dénombrement de tous les meubles précieux qui depuis ce tems-là devinrent en usage. Les comédiennes, les chanteuses, les joueuses d'instrument, commencerent aussi alors à faire l'agrément des repas. Les repas même ne se sentirent plus de l'ancienne simplicité, & ne se faisoient plus qu'à grands frais & avec un grand appareil. Un cuisinier, qui n'étoit regardé chez les anciens que comme un vil esclave, fut alors en estime & en honneur, comme un officier dont on ne pouvoit plus se passer ; & ce qui jusques-là n'avoit été qu'un bas ministère, de-

Liv. lib. 39.
n. 6.



vint un art fort recherché & fort estimé. Tout cela cependant n'étoit encore rien en comparaison de l'excès où les choses furent portées dans la suite.

*Liv. lib. 34.
n. 4.*

Caton le Censeur ne s'étoit point lassé de représenter dans le Sénat les suites funestes du luxe qui commençoit de son tems à s'introduire dans la République. Voiant qu'on avançoit dans la Grece & dans l'Asie, provinces remplies des amorces & des attraits dangereux de tous les plaisirs, & qu'on commençoit à porter la main sur les trésors des Rois : ^a » Je crains, disoit-il, » que nous ne devenions les esclaves de ces richesses, au lieu d'en être les maîtres ; & que les nations vaincues ne nous vainquent à leur tour, en nous communiquant leurs vices. Ses craintes n'étoient pas imaginaires, & tout ce qu'il avoit prévu arriva.

^a Hæc ego, quo melior
lætiorque in dies fortuna
Reip. est, imperiumque
crefeit ; & jam in Græ-
ciam Asiæque transcen-
dimus, omnibus libidi-

num illecebris repletas
& regias etiam attrecta-
mus gazas : eo plus hor-
reo, ne illæ magis res nos
ceperint, quàm nos illas.



il faut pour les statues, les tableaux, &c.

CE FUT la prise de Syracuse qui produisit ce malheureux effet. Quoique les statues & les tableaux, dont cette grande ville étoit remplie, fussent des dépouilles justement acquises par le droit de la guerre, & que Marcellus eût eu la retenue de n'en enlever que la moindre partie pour orner seulement un temple à Rome, sans en réserver ni pour les jardins, ni pour sa maison: ces ouvrages de l'art estimés & si recherchés devinrent pestes à l'Empire, en inspirant aux Romains de l'admiration & du goût pour ces vains ornemens.

Fabius, par le généreux mépris qu'il en fit après la prise de Tarente, montra plus de prudence que Marcellus n'avoit fait à Syracuse. Car un officier demandant à Fabius ce qu'il vouloit qu'on fit d'un grand nombre de statues qui se trouvoient dans la ville, (c'étoient autant de dieux, tous de grande taille, représentés comme combattans chacun dans une attitude

*liv. lib. 270
n. 16.*

<p>Nonnulli, quidem illa ta, & pars belli jure: suminde primum mi. el girarum auum.</p>	<p>opera, licentiaque huic sacra profanaque omnia vulgo spoliandi, factum est. Liv. lib. 25. n. 46.</p>
---	---



de particuliere :) *Qu'on laisse aux Ta-
rentins , dit Fabius , leurs dieux irrités.*

Le second Scipion , dans la prise
de Carthage ; se conduisit d'une ma-
nière encore plus digne de l'ancienne
grandeur Romaine. Après avoir fait
une sévère défense à ses gens de rien
prendre , ni même de rien acheter des
dépouilles , il fit dire aux habitans de
Sicile qu'ils vissent chacun recon-
noître & reprendre les statues que les
Carthaginois leur avoient autrefois
enlevées. Et en rendant à ceux d'Ag-
grigente le fameux taureau de Phala-
ris , il leur dit que ce monument de
la cruauté de leurs anciens rois & de
la bonté de leurs nouveaux maîtres ,
devoit leur apprendre s'il leur étoit
plus avantageux d'être sous le joug
des Siciliens que sous le gouverne-
ment du peuple Romain. Ce n'est pas ,
dit Cicéron , que ce grand homme ,
d'un esprit si cultivé , manquât ou
d'endroits pour y placer ces ouvrages
de l'art , ou de discernement pour en
sentir toutes les beautés. Mais c'est
que surpassant, non-seulement en dis-
interessément mais en délicatesse de
goût tous nos connoisseurs qui se pi-
quent de l'avoir le plus fin , il jugeoit

*Virg. Ver. 4.
n. 86.*

*Verr. 6. n.
73.*

*Verr. 4. n.
87. & Verr.
6. n. 98.*



que ces ouvrages avoient été faits, non pour satisfaire la vaine curiosité, & encore moins le luxe des hommes, mais pour servir d'ornemens dans les temples & dans les villes. Et, selon la judicieuse remarque d'un historien, il auroit été à souhaiter pour le bien & pour l'honneur de la République, qu'elle eût toujours conservé pour ces beautés de l'art le noble mépris de Scipion, ou même l'ignorance & la grossièreté de Mummius. Ce dernier, en faisant transporter à Rome ce qui étoit trouvé de plus rare parmi les dépouilles de Corinthe, connoissoit à peu le prix & l'excellence de ces sortes d'ouvrages, qu'il dit aux Entrepreneurs qui étoient chargés de les acheter, que s'ils les perdoient, ils seroient tenus d'en fournir d'autres à leurs dépens. La République auroit été heureuse, si on n'y eût jamais introduit ce prétendu bon goût, qui ouvrit la porte à des rapines & à des violences, qui deshonorèrent infamement le peuple Romain chez les étrangers.

*Vell. Paters:
Ib. L. n. 13.*

A peine peut-on croire ce que Ciceron rapporte des excès horribles auxquels cette passion d'amasser des va-



ses & des tableaux de grand prix portés
 Verrès pendant le tems de sa Préture
 en Sicile. La plûpart des autres Gouverneurs ne lui cédoient gueres dans
 cette espece de brigandage. Quelle
 différence entre de tels magistrats, &
 les anciens Romains, qui se faisoient
 un devoir & un honneur de laisser aux
 alliés, & même aux peuples tributaires,
 ces sortes d'ornemens, pour faire
 sentir aux uns la douceur du gouvernement
 Romain, & pour consoler les
 autres de leur servitude !

*AVARICE insatiable : injustices : rapines :
 mauvais traitement à l'égard des alliés
 & des peuples conquis.*

*Lib. 2. de
 ff. n. 77.*

C'EST une réflexion fort judicieuse
 de Cicéron, que cet oracle d'Apollon
 qui déclara que Sparte ne périroit ja-
 mais que par l'avarice, est une pré-
 diction pour tous les peuples qui sont
 dans l'opulence, aussi bien que pour
 les Lacédémoniens. Cet oracle s'est
 vérifié par rapport à la république Ro-
 maine plus que dans aucun autre Etat.
 Tous les historiens qui parlent de sa
 ruine, conviennent que l'avarice en
 fut la cause ; & que cette avarice fut
 allumée par les richesses & le luxe.



En effet dès qu'on vient à désirer passionnément la magnificence, les grands équipages, les beaux meubles, l'abondance & la délicatesse de la table; c'est une suite naturelle & nécessaire qu'on aime sans bornes & sans mesure l'argent, qui est le prix de toutes ces choses, & sans lequel on ne peut se les procurer.

Salluste reconnoît qu'après avoir fait beaucoup de réflexions sur les causes de la grandeur & de la puissance des anciens Romains, qui souvent avec peu de troupes ont défait de nombreuses armées, & avec un revenu très-médiocre ont soutenu de longues guerres contre les rois les plus puissans, sans que jamais aucune adversité ait pu abattre leur courage: illustre, dis-je, reconnoît que Rome n'a été redevable de cette grandeur & de cette puissance qu'à un petit nombre d'illustres citoyens, dont le rare mérite & la solide vertu avoient vaincu la pauvreté victorieuse des richesses, & le petit nombre des soldats supérieur à des troupes innombrables.

Sallust. in bello Cassin.

*Delectant magnifici
parati, virque cui
cum elegans & co-
quibus rebus effectum*

*est, ut infinita pecunie
cupiditas esset. De Off.
lib. 1. n. 25.*



Mais, ajoute-t-il, depuis que les citoyens se sont laissé corrompre par le luxe & par l'oïveté, Rome, comme une mere épuisée, a cessé de produire de grands hommes; & si elle a encore subsisté quelque tems, ce n'a été que par une suite & par un effet de son ancienne grandeur, qui continuoit de soutenir la République malgré la foiblesse & les vices de ses Magistrats.

Il est beau de comparer ces heureux tems où la pauvreté étoit généralement en honneur dans la République, avec les derniers siècles où l'on vit regner le faste, le luxe, la magnificence, & en même tems une basse & sordide avarice. Quels hommes que ces Consuls & ces Dictateurs qu'on alloit prendre à la charrue! Quelle noblesse, quelle grandeur d'ame dans les deux Scipions, dans Fabius, dans Paul Emile! L'argent étoit-il compté pour quelque chose chez ces anciens Romains? Quand Pyrrhus entreprit de corrompre le Sénat par des présens, se trouva-t-il dans la ville une seule personne qui fût tentée d'en recevoir? Les choses étoient bien changées du tems de Jugurtha, qui avoit su gagner à force

Liv. lib. 34.
n. 4.



l'argent les suffrages de presque tous les Sénateurs. Aussi lorsqu'il fut forcé de sortir de Rome, tournant les yeux de tems en tems vers cette ville, il dit que, prête à se vendre au plus offrant, elle ne manquoit que d'un acheteur.

Sallust. in bello Jugurtho

Tant que dura ce noble desintéressement, ceux qui avoient le commandement des troupes ou le gouvernement des provinces, loin de songer à s'enrichir des dépouilles des alliés ou de celles des peuples conquis, en regardoient comme les tuteurs & les pères. C'est qu'alors le principe du peuple Romain étoit de se soumettre les peuples moins par la force des armes que par les bienfaits, & d'aimer mieux se faire des amis que des esclaves. Ni la marche des troupes, ni le campement des armées, ni les quartiers d'hiver, ni le séjour des Commandans dans une ville, étoit à charge à personne. Et voilà qui faisoit tant d'honneur, & avoit tant de respect à l'Empire Romain. Le Sénat alors, dit Cicéron, étoit le recours & l'asyle des rois, des princes, des nations. Nos Magistrats nos Généraux faisoient consister

Sallust. ibid.



leur plus grande gloire à défendre les provinces, & à soutenir les alliés avec une justice & une fidélité inviolable.

• Ainsi nous étions les protecteurs plutôt que les maîtres du monde.

Verr. 4. n.
207.

Écoutons le même Cicéron, & il nous apprendra combien de son tems les choses étoient changées. Toutes les provinces, dit-il, gémissent, tous les peuples libres sont dans la désolation, tous les royaumes se plaignent hautement des violences & des vexations qu'ils souffrent de notre part. Il n'y a maintenant dans tout l'espace des contrées qui s'étendent jusqu'à l'océan, aucun endroit ni si éloigné, ni tellement à l'écart, où l'avarice & l'injustice de nos Généraux & de nos Magistrats n'aient pénétré. Il n'est plus possible de soutenir, je ne dis pas la force, les armes, les attaques des nations; mais leurs cris, leurs plaintes, leurs reproches. Il est difficile, dit-il ailleurs, de vous exprimer combien la conduite injuste & violente de ceux que nous envoions dans les provinces avec autorité, nous a

Pro Logo
Maust. n. 65.

a Itaque illud patrocini- | nominari: De Off. lib. 2.
nium orbis terrarum verius, | n. 27.
quam imperium poterat



L'HISTOIRE PROFANE. 215
rendu odieux à toutes les nations
étrangères. Nul temple n'a été sacré
pour eux, nulle ville ne leur a paru
respectable, nulle maison particu-
lière n'a pu être fermée & inaccessi-
ble à leur avarice. Voilà ce qu'étoit
la république Romaine dans les der-
niers tems : & si l'on cherche quelle
est la première cause & l'origine de
tous ces desordres, on trouvera (je ne
peux le répéter trop souvent) que c'est
l'amour des richesses & du luxe.

*AMBITION démesurée, desir effréné de
dominer, surris de factions, de sédi-
tions, de meurtres, de proscriptions,
& de la ruine entière de la liberté.*

CICERON, après Platon, prescrit
deux règles essentielles à ceux qui sont
chargés du gouvernement. La pre-
mière est de n'avoir en vûe que le
bien public, sans jamais regarder ce
qui seroit de leur avantage particu-
lier : & la seconde, d'étendre leurs
lois également sur tout le corps de
l'état, & de n'en pas négliger une
seule, en faisant du bien à l'autre.
Cicéron ajoute-t-il, il en est de celui qui
gouverne comme d'un tuteur, & il
est en cette qualité faire le bien de

Off. lib. 26

n. 85.



ceux dont les intérêts lui ont été confiés, & non le sien propre. Et celui qui n'auroit soin que d'une partie des citoyens, & qui négligeroit les autres, exciteroit la discorde & la sédition, qui sont ce qu'il y a de plus pernicieux à toutes les républiques.

On peut dire que ce sont là les loix fondamentales de tout bon & sage gouvernement : & c'est l'observation exacte de ces loix qui avoit toujours fait le caractère des bons citoyens & des grands hommes de la République parce que c'étoit sur ce plan & sur ces principes que la République avoit d'abord été formée & établie. Lorsqu'à la puissance des Rois qui étoit devenue insupportable, on substitua celle des Magistrats annuels, le Sénat fut considéré comme le Conseil perpétuel & public de l'Etat, pour être en quelque sorte l'ame & la tête de la République, le gardien & le défenseur des loix, le protecteur de la liberté & des privilèges du peuple ; & l'entrée dans cet illustre Corps fut ouverte à tous les citoyens, sans autre distinction que celle du mérite & de la vertu. Les Magistrats faisoient gloire de respecter l'autorité du Sénat, &

Cic. Orat.
pro Sext. n.
137.



L'HISTOIRE PROFANE. 213
 toient regardés comme les ministres
 e cet auguste Conseil : & les diffé-
 ens Ordres de l'Etat contribuoient
 ar leur éclat particulier à relever la
 loire de la premiere & de la plus
 oble Compagnie. C'est ce concert
 cette union pour le bien public, qui
 nservèrent si lontems la bonne in-
 lligence dans la République, qui fi-
 at réussir toutes les guerres qu'on
 reprit, & qui répandirent par tout
 gloire & la terreur du nom Ro-
 ain. Une conduite opposée produi-
 un effet tout contraire.

Avant la destruction de Carthage,
 disputes entre les citoyens pour la
 mination & la puissance, n'étoient
 int portées jusqu'aux dernieres vio-
 ces : la crainte des forces étran-
 res étoit un frein qui les retenoit
 as la modération, & qui leur fai-
 t respecter les loix. Jusques-là
 Romains n'avoient pas eu encore
 ez de courage pour répandre le
 g des citoyens ; & le dernier excès
 dissensions civiles étoit de sortir
 la ville, & de se retirer sur quel-

*Sallust. in
 bello Jugurth.*

Nondum erant tam
 ad sanguinem civi-
 i, nec pietas externa
 noverant bella ; ultima-
 que rabies secessio ab suis
 habebatur. Liv. l. 7. c. 40.



que montagne voisine. Quand Rome se vit délivrée de toute crainte au dehors, la licence & l'orgueil, suites ordinaires de la prospérité, troublerent bientôt le concert & l'union qui avoient régné jusques-là. La noblesse & le peuple, sous prétexte de défendre, l'une sa dignité, l'autre sa liberté, ne songerent plus, chacun de leur côté, qu'à attirer tout à eux & à se rendre maîtres de tout. ^a La plupart de ceux qui se mirent à la tête de ces deux partis; sous le beau nom de défenseurs du bien public, ne travaillèrent en effet qu'à établir leur puissance particulière: & au milieu de ces deux factions, la République déchirée par ce partage, & livrée à l'ambition de ses citoyens, suivoit toujours la loi du plus puissant. ^b Il ne faut point demander qui parmi ces chefs de parti avoit pour lui la justice & le bon droit. Tous étoient in-

^a Per illa tempora, quicumque rempublicam agitavere, honestis nominibus, alii sicuti jura populi defenderent, pars quo Senatus auctoritas maxima foret, bonum publicum simulant, pro sua quisque potentia certabant. *Sallust. in bello Casilino.*

^b Boni & mali civi appellari, non ob meritum in rempublicam, omnibus pariter corruptis; sed ut quisque locupletissimus, & injuria validior, quæ presentia defendebat, pro honore ducebatur. *Sallust. in fragm.*

justes.



ustes, tous étoient usurpateurs : mais celui qui étoit le plus fort ; & qui l'emportoit le vainqueur, étoit toujours sûr d'être applaudi.

• On voit par là que ce qu'il y a de plus capable de faire oublier la justice, les loix, c'est la passion de dominer, & de se rendre maître des autres : passion d'autant plus dangereuse, qu'elle est couverte d'une apparence de vertu & de gloire, & que par cette raison elle entraîne ordinairement ceux qui passent pour avoir plus d'élevation & de grandeur d'ame.

Nous allons voir ces funestes dispositions se développer peu à peu ; croître comme par degrés avec les ans, & causer enfin la ruine entière de la liberté.

I. LES GRACQUES.

TIBERIUS & Caius Gracchus, descendus par leur mere du fameux Scipion, soutinrent par un rare mérit

<p>Maximè adhaerentur aequè ut eos iustitiæ in oblivio, cum in errorum, honorum, le cupiditatem inci- ant.... Illi autem in genere molestum,</p>	<p>quod in maximis animis splendidissimisque inge- niis plerumque existunt honoris, imperii, poten- tiæ, gloriæ cupiditates. <i>Offic. lib. 1. c. 26.</i></p>
--	--

Tome IV.

K



re l'éclat de leur naissance. Ils avoient l'un & l'autre l'esprit grand , l'ame haute, un désintéressement parfait, une éloquence véhémence & propre à entraîner les esprits , un zèle vif & ardent pour la justice , une compassion naturelle pour les misérables, une haine irréconciliable contre toute oppression, que la résistance faisoit dégénérer en animosité personnelle contre les oppresseurs. On ne peut nier que ces deux illustres freres n'eussent des intentions fort droites, que dans leurs entreprises ils ne se proposassent pour but une réformation qui paroïssoit nécessaire, & qu'en effet ils n'aient remédié par de sages réglemens à plusieurs désordres. Mais des engagements formés d'abord par de bonnes vûes , & poussés ensuite avec trop de chaleur , les porterent plus loin qu'ils n'avoient pensé. Ils poursuivirent avec une opiniâreté inflexible ce qu'ils avoient commencé par un sentiment de vertu : & par là de grandes qualités , qui auroient pû être fort utiles à l'Etat si elles avoient été conduites par une sage modération , lui devinrent funestes & pernicieuses.



Ce qui fournit le principal sujet des discordes fut la loi qu'ils proposerent au sujet de la distribution des terres, qui pour cette raison étoit appelée *la loi Agraire*. Quand les Romains avoient conquis des terres sur leurs voisins, ils avoient coutume d'en vendre une partie, d'ajouter les autres au domaine de la République, & de donner ces dernières aux plus pauvres des citoyens pour les faire valoir, à condition qu'ils en paie-
 roient tous les ans une petite rente au trésor public. Les riches aiant commencé à enchérir sur eux, & à porter beaucoup plus haut ces rentes, & à chasser par ce moyen les pauvres de leurs possessions, on fit une loi qui portoit qu'aucun citoyen ne pourroit posséder que jusqu'à cinq cents arpens de terre. Cette loi réprima pour quelque tems l'avarice des riches : mais ceux-ci dans la suite ayant trouvé le moyen de frauder la loi, en se faisant ajuger la ferme de ces terres sous des noms empruntés, & enfin les tenant ouvertement eux-mêmes, les pauvres étoient réduits à une extrême misere, & l'Italie étoit en danger de se voir remplie d'escla-



ves & de barbares dont les riches se servoient pour cultiver ces terres d'où ils avoient écarté les citoiens.

Rien n'étoit plus criant qu'un tel désordre , & rien aussi ne paroissoit plus raisonnable que la loi proposée par les Gracques. Ils s'étoient contentés d'abord d'ordonner que les riches qui avoient usurpé des terres en sortiroient , après avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenoient si injustement ; & que les citoiens qui avoient besoin d'être soulagés, y entreroient en leur place.

*Plat. in vit.
Gracch.*

» Quoi , disoient-ils au peuple , les
 » bêtes sauvages trouvent dans les
 » montagnes & dans les forêts de
 » l'Italie des forts & des tanières
 » pour s'y retirer ; & ces braves Ro-
 » mains qui combattent & qui s'ex-
 » posent à la mort pour la défense de
 » l'Italie , ne jouissent que de la lu-
 » mière & de l'air qu'on ne peut leur
 » ravir , & sont sans maisons & sans
 » retraites , obligés d'errer dans les
 » campagnes avec leurs femmes &
 » leurs enfans. Ils ne font la guerre
 » & ne meurent que pour augmenter
 » le revenu & entretenir le luxe des
 » riches ; & ces prétendus maîtres de



l'univers (car on les appelle ainsi) & n'ont pas un seul pouce de terre qui leur appartienne.

Il est quelquefois de certains désordres dans un Etat, auxquels on ne peut remédier sans ruiner l'Etat même : comme il est des maladies dans le corps humain, dont on ne peut tenter la guérison sans un danger presque certain de mort. Les plus gens de bien à Rome, & les Sénateurs les mieux intentionnés pour le bien public, voioient clairement les suites funestes des loix proposées par les Gracques : & le malheur de ceux-ci, comme le remarque Cicéron, fut de n'être pas demeurés unis : sentimens & de conduite avec cette portion de la République la plus saine & la plus sage. Il leur en coûta la vie à l'un & à l'autre : & leur tragique sembla lever l'étendard des discordes sanglantes, & donner aux citoyens le signal de combattre l'un contre l'autre à main armée pour satisfaire l'ambition de quelques partisans. Depuis ce tems les loix cédèrent à la violence : le plus puissant, vint le maître : les dissensions civiles, qui jusques-là s'étoient termi-

Cic. Orat. de Harusp. resp. n. 41.

Vol. Patre. lib. 2. n. 1.



nées par des traités pacifiques, ne furent plus décidées que par la voie des armes : & comme les mauvais exemples vont toujours en croissant, on vit bientôt le sang des citoyens couler à grands flots dans Rome, & les armées Romaines marcher enseignes déployées les unes contre les autres.

2. MARIUS ET SYLLA.

MARIUS & Sylla, nés tous deux avec les plus rares qualités, montrèrent à quels excès de fureur & de cruauté se peut porter l'ambition, quand elle n'est point retenue dans de justes bornes par des sentimens d'honneur & de probité, & par l'amour du bien public. Rien ce semble de ce qui fait les grands hommes ne leur manquoit.

Sallust. in bello Jugurth.

Le défaut de naissance dans Marius étoit couvert par les plus grandes vertus. Accoutumé dès l'enfance à une vie dure, & nourri ensuite, non dans l'étude des lettres grecques, ni dans la délicatesse de Rome, mais dans les pénibles exercices de la guerre, il saisit bientôt la science de l'art militaire, & la porta aussi



oin que personne eût jamais fait. Capable des plus grandes entreprises dans la guerre, modéré dans sa conduite particulière, infiniment éloigné de la volupté & de l'avarice, il n'avoit d'autre passion que celle de la gloire. Il se conduisit de telle sorte dans toutes les charges qu'il exerça, qu'il parut toujours digne d'en obtenir de plus considérables. Le reste de sa vie répondit à de si beaux commencemens. Plusieurs Consulats qui lui furent déferés de suite, la guerre de Jugurtha heureusement terminée, les armées innombrables de barbares qui venoient fondre sur l'Italie aillées en pièces dans deux combats, où il y en eut plus de trois cens mille tués ou pris, montrent ce qu'étoit Marius.

Sylla, quoique d'un caractère tout différent, ne lui céda en rien. Il étoit de la famille Patricienne, & avoit été parfaitement instruit dans l'étude des belles lettres. Il avoit le cœur grand. Il aimoit les plaisirs, mais il aimoit encore plus la gloire. Les délices remplissoient les momens de loisir qu'il pouvoit avoir, sans pourtant que jamais elles retardassent l'expé-

Sallust. ibid.



dition des affaires. Il étoit éloquent, d'un esprit fin, ami commode, d'un secret & d'une dissimulation impénétrables, toujours prêt à donner, & sur tout prodigue d'argent. Quoiqu'avant les guerres civiles on pût le regarder comme le plus fortuné des Romains, jamais son mérite ne parut au dessous de sa fortune, & l'on ne peut dire s'il fut plus heureux que brave. Quelles preuves de courage, de hardiesse, de prudence, d'habileté ne donna-t-il point dans toutes les guerres dont il fut chargé, & sur tout dans celle qu'il eut à soutenir contre Mithridate le plus redoutable ennemi des Romains !

Voilà certainement de grands hommes, & bien dignes d'estime, s'il faisoit juger de la grandeur & de la gloire par les dignités, par les talens, par les actions éclatantes. Mais c'est ici qu'on peut toucher au doigt cette vérité que j'ai tâché d'établir dans le volume précédent, que l'homme est par le cœur tout ce qu'il est, & que le défaut de droiture & de probité ne se peut couvrir par les qualités les plus brillantes.

Quel honteux personnage le desir



L'HISTOIRE PROFANE. 225
violent d'obtenir le consulat fit-il
dire d'abord à Marius ! Parce que
Metellus, sous qui il servoit en qua-
rité de Lieutenant, sembloit improu-
ver ce dessein, piqué vivement con-
tre lui, & ne consultant plus que son
ressentiment & son ambition ; il tra-
vailla d'abord secrettement à le dé-
crier dans l'esprit des soldats ; & de-
venu bientôt l'ennemi déclaré & le
calomniateur de son Général, il vint
à bout par ces voies indignes de le
supplanter, & de se faire nommer
à sa place pour terminer la guerre
contre Jugurtha. Il n'en eut pourtant
pas toute la gloire. Sylla son Que-
reur, entre les mains de qui Jugurtha
fut remis, lui en enleva une grande
partie ; & fier d'un événement qui
n'étoit si glorieux, il en fit graver
l'image sur un anneau dont il se ser-
vit toujours pour cachet : ce qui causa
un dépit mortel à Marius, & fut la
première source de leurs divisions.

Paterculus peint merveilleusement
en trois mots le caractère de Marius.
C'étoit, dit-il, un homme avide &
insatiable de gloire, violent dans ses
desirs, & dévoré d'une ambition in-
modérée : *Immodicus gloria, insatiabilis,*

K v

Lib. 2. c. 170.



impotens, semperque inquietus. Aspirant à un sixième Consulat, il n'y eut point de bassesse qu'il ne fît devant le peuple, point de voie indigne & criminelle qu'il n'employât, jusqu'à s'associer deux citoyens * les plus scélérats qui fussent dans la ville, pour écarter du Consulat Metellus * l'un de ses compétiteurs, le plus homme de bien de la République; & il alla jusqu'à le faire exiler, n'épargnant pour cela ni le mensonge, ni le parjure^a, qui, selon lui, faisoient partie du mérite & de l'habileté des grands hommes.

- A quels tourmens un ambitieux n'est-il point livré! Tant d'honneurs accumulés sur la tête de Marius, six consulats qui lui furent déferés de fuite, * (ce qui étoit sans exemple) des richesses immenses acquises en assez peu de tems, des victoires sans nombre & sur toutes sortes d'ennemis, plusieurs triumphes plus glorieux les uns que les autres: tout cet amas de grandeurs & de prospérités ne faisoit plus qu'une impression légère sur le cœur de cet ambi-

* *Glauca & Saturninus.*

* *C'est le même dont il a été parlé auparavant.*

* *Il y eut seulement deux années entre le premier & le second.*

*α Αὐτὸς εἰς ἀριστὸς καὶ σαυταίηθιμι. Πλιν. 10
 βὺνίητος μπίδζ τὸ ψίβ. | vit. Mar.*



ieux, au lieu que la gloire naissante de Sylla qui alloit toujours en croissant, le bruloit au dedans de lui-même, le dévoroit de chagrins, & le tourmentoit comme un forcené.

Ce qui réveilla sa jalousie, fut le choix d'un Général pour aller tenir tête à Mithridate. Il ne put souffrir que ce commandement fût donné à son rival. Quoiqu'usé de fatigues, affoibli par l'âge, & devenu très-pesant, il fit un effort pour paroître au champ de Mars parmi les jeunes gens qui s'y exerçoient à la course des chevaux, & à faire des armes: spectacle qui faisoit pitié à tous les gens de bien, & à toutes les personnes sensées. On ne pouvoit comprendre qu'à l'âge où il étoit, après tant de triomphes & tant de gloire, il pût encore songer à aller en Cappadoce & à l'extrémité du Pont Euxin, traîner les restes de sa vieillesse, & combattre contre les Satrapes de Mithridate. Cependant il fut nommé par le peuple pour commander dans cette guerre, & Sylla obligé de prendre la fuite, pour mettre sa vie en sûreté.

Mais Sylla revint bientôt à Rome à la tête d'une armée nombreuse.

*Plat. in vita
Mar.*



Marius, après une foible résistance, se vit à son tour contraint de fuir. Sa tête fut mise à prix, & le Tribun Sulpitius égorgé. Sylla, sans s'arrêter plus longtems à Rome, marcha droit contre Mithridate, bien sûr que les victoires qu'il remporteroit contre un ennemi si formidable, serviroient plus que toute autre chose à affermir son autorité.

L'absence de Sylla donna lieu à Marius de revenir. Il avoit essuié d'étranges aventures, obligé de fuir en tremblant de ville en ville, de se cacher tantôt dans des forêts, tantôt dans le fond d'un marais. Son entrée dans Rome fut suivie du meurtre d'un nombre infini de citoyens, & de ce qu'il y avoit dans la ville de plus gens de bien attachés au parti de Sylla.

Cependant le bruit se répandit que Sylla, aiant terminé la guerre contre Mithridate, revenoit à Rome avec une grosse armée. Marius, qui s'étoit fait nommer Consul pour la septième fois, fut tellement allarmé de cette nouvelle, qu'il en perdit le sommeil, & tomba dans une maladie dont il mourut bientôt après. On dit



que dans les délires, qui ne le quitterent point, il jettoit des cris, & faisoit des gestes comme s'il eût combattu contre Mitbridate, tant son envie de commander, & sa jalousie naturelle, avoient profondément imprimé dans son cœur une forte & violente passion d'avoir cette guerre à conduire.

La cruauté de Marius ne parut rien en comparaison de celles qu'on vit ensuite exercer à Sylla. Il remplit Rome de meurtres sans fin & sans mesure. Le sang des citoyens ne lui avoit rien. Il en proscrivit à différentes reprises un très-grand nombre, avec peine de mort contre ceux qui auroient reçu chez eux ou sauvé un proscriit, sans excepter celui qui auroit sauvé un frere, un fils, un pere; & proposant même une récompense pour l'homicide, fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût égorgé son propre pere. La mort des proscrits étoit suivie de la confiscation de leurs biens.

in Olym. dicitur de re a | senentiam tunc regis
 conspiciunt in o. | iacit. Plus. in vlt
 vlt. q. s. m. n. d. s. p. s. Mar.



Ainsi l'avarice donna lieu à la cruauté : les richesses devinrent un crime, chacun paroissant criminel à proportion des biens qu'il possédoit, qui faisoient en même tems le danger des riches, & la récompense des meurtriers. Sylla se nomma & se déclara lui-même Dictateur, dignité qui depuis six-vingts ans étoit inconnue à Rome. Il se fit donner une abolition générale de tout le passé, & un plein pouvoir pour l'avenir de faire mourir les citoyens à sa volonté, de confisquer les biens, de distribuer les terres, de ruiner des villes, d'en bâtir d'autres, d'ôter les royaumes, & de les donner à qui il voudroit.

Mais, ce qu'on a peine à comprendre, c'est qu'après avoir fait mourir tant de milliers d'hommes, après avoir introduit dans la République des nouveautés si étranges & des changemens si inouis, il osa se démettre de la Dictature pour vivre en simple particulier, & qu'il termina ses jours dans son lit, sans que

<p>a Id quoque accessit, ut scelerum causam avaritia præberet, & modus cul- pæ ex pecuniæ modo con- sideretur, & qui fuisset</p>	<p>locuples fieret nocens, cuique quisque pericul- merces foret. Vell. Pa- tere. lib. 2. n. 22.</p>
--	--



Parmi tant de citoyens dont il avoit
 fait égorger les peres, ou les freres,
 ou les enfans, il s'en trouvât aucun
 qui entreprît d'attenter à sa vie. La
 divine Justice s'en étoit réservé la
 punition. Elle le frapa d'une horri-
 ble maladie, & le livra en proie à
 une honteuse & cruelle vermine, qui
 naissant sans cesse de ses chairs cor-
 rompues, sans que rien en pût arrê-
 ter la source intarissable, & infectant
 toute la maison d'une insupportable
 odeur, le fit enfin périr misérable-
 ment.

Marius & Sylla nous montrent
 combien peuvent être funestes les
 suites d'une ambition mal réglée.
 On est moins étonné que Marius, qui
 étoit toujours en dans l'humeur
 quelque chose de dur, d'austere, &
 farouche, *Marius aique horridus* ;
 qui étoit sans étude, sans éducation,
 sans politesse ; ait porté la vengeance
 à la cruauté aussi loin qu'on l'a vu.
 Mais de tels excès sont presque in-
 croyables dans un homme du cara-
 ctère de Sylla, qui avoit toujours
 été doux, humain, tendre, capable
 de pitié pour le malheur des autres
 jusqu'à verser des larmes ; qui dès sa

Pater.

Plus. in Syll.



jeunesse avoit aimé la joie & les plaisirs ; & qui avoit usé d'abord de sa fortune avec tant de sagesse & de modération. Seroit-ce, demande Plutarque, un changement de naturel & de mœurs, causé par de grands honneurs & de grandes prospérités ; ou plutôt un simple développement d'une dépravation cachée dans le fond du cœur, à laquelle le souverain pouvoir donne liberté de se manifester ? Quoiqu'il en soit, il faut conclure que l'ambition, quand il s'agit d'écarter un rival, est capable des crimes les plus noirs, & des cruautés les plus inhumaines.

Celle de Sylla produisit les effets les plus funestes pendant plusieurs siècles. Possédé par une passion démesurée de dominer, il fut le premier, qui, pour gagner l'affection des troupes, les corrompit par les lâches complaisances qu'il eut pour elles, & par les largesses excessives qu'il leur fit. Il leur apprit qu'elles pouvoient donner des maîtres à l'Empire : & c'est depuis ce premier exemple que les légions s'accoutumèrent à regarder comme un droit qui leur appartenoit, à l'exclusion



L'HISTOIRE PROFANE. 238.
même du Sénat, de disposer absolument de l'Empire, de faire & de défaire les Empereurs selon leurs caprices, sans respecter le mérite des plus grands & des meilleurs Princes,

3. CÉSAR. POMPE'E.

Voici deux autres ambitieux ; l'un caractère tout différent des premiers : dont l'ambition, couverte & soutenue des qualités les plus éclatantes, paroît moins digne de blâme, ne fut pas cependant moins pernicieuse à la République.

L'antiquité n'a rien au dessus de ces deux grands hommes, si l'on ne considère que leurs vertus guerrières, leurs entreprises, leurs victoires, qui remplirent l'univers de la gloire de leur nom.

César, en moins de dix ans qu'il fit la guerre dans les Gaules, prit de force plus de huit cens villes, donna trois cens nations, combattit à diverses fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en fit un million de prisonniers. C'est pourquoi un historien dit que par la grandeur de ses vûes, par la rapidité de

*Plat. de
Cesar.*



ses conquêtes , par son courage & son intrépidité dans les dangers , il pouvoit être comparé à Alexandre le Grand , mais à Alexandre exempt des excès du vin & de la colere : *Magnitudine cogitationum , celeritate belandi , patientia periculorum , Magno illi Alexandro , sed sobrio neque iracundo , simillimus.*

Patroc. lib.
2. n. 41.

Pro Cornel.
Balb. n. 9.
Pro leg. Manil. n. 28. &
41.

Rien n'égale les éloges que Cicéron donne en mille endroits au mérite de Pompée. Dès sa jeunesse il se signala par de grands commandemens , & par d'importantes expéditions. Il eut part à plus de combats , que ceux de son rang & de son âge n'ont coutume d'en avoir lu. Il remporta autant de triomphes , que le monde a de différentes parties ; autant de victoires , qu'il y a de diverses sortes de guerres. Le bonheur & le courage l'avoient par tout accompagné avec tant de constance , qu'on peut dire qu'il étoit en quelque sorte élevé au dessus de la condition humaine. Enfin toutes les vertus morales , la probité , l'intégrité , le désintéressement , la religion , l'avoient rendu infiniment respectable aux peuples étrangers , & leur avoient



ait croire que ce qu'on racontoit de la vertu des anciens Romains, n'étoit point une fable ni une fiction.

Otez à ces deux rivaux l'ambition ; & substituez-y un véritable amour de la patrie ; je le répète, l'antiquité n'a point eu de plus grands hommes. Mais l'un ne pouvoit souffrir de supérieur, ni l'autre d'égal. Pompée, dit un historien, étoit exempt de presque tous les défauts, si ce n'en étoit pas un des plus grands de ne pouvoir souffrir, étant né dans une ville libre : maîtresse des nations, où de droit tous les citoyens étoient égaux, de ne pouvoir souffrir qu'aucun l'égalât en dignité & en puissance. Et César, voulant à quelque prix que ce fût dominer & être le maître, rétoit sans cesse des vers d'Euripide qui insinuent que pour monter sur le trône les plus grands crimes ne pouvoient rien coûter :

Vell. Patere.
lib. 2. n. 29.

Cic. lib. 30
off. n. 62.

Nam si violandum est jus, regnandi gratia
Violandum est : aliis rebus pietatem colas.

Le Triumvirat formé entre Pompée, César, & Crassus, uniquement pour leurs intérêts particuliers, & qui entraîna leur ruine aussi bien que celle de la République, montre ce

Patere. lib.
2. n. 44.



Cic. lib. 3.
de Off. n. 82.

Plut. in
Pomp.

qu'il faut penser de la probité vantée du grand Pompée. Il alla plus loin, & pour affermir sa puissance, il ne rougit point de prendre César pour son beau-pere, adoptant par cette alliance toutes ses vûes & tous ses desseins criminels, dont il connoissoit l'injustice mieux qu'un autre. Aussi Caton, répondant à ceux qui disoient que les différens survenus entre Pompée & César avoient ruiné la République : *Non*, dit-il, *mais leur union.*

Caton ne s'y étoit point trompé. Il avoit prévu tout ce qui arriva. En voyant toutes les loix renversées, l'autorité du Sénat méprisée, le peuple corrompu par les largesses des grands, les premières charges de la République vendues publiquement à prix d'argent, au sçû & du consentement même de Pompée, il ne cessoit d'avertir le Sénat & le peuple qu'ils travailloient eux-mêmes à se donner un maître, & à se dépouiller du plus précieux de leurs biens, qui étoit la liberté.

La chose arriva comme il l'avoit prédit. On vit enfin éclater la discorde. Les deux partis prirent les ar-



es. * L'un paroissoit avoir pour lui justice, l'autre avoit la force. Là s'prétextes étoient spécieux, ici les lesures prises plus sagement. Pompeie avoit pour lui l'autorité du Sénat, César comptoit sur la valeur de ses soldats. Le parti que prit Pompée abandonner Rome & l'Italie, rabattit beaucoup de l'estime qu'on avoit conçue de son mérite.

Le succès de cette guerre civile fut que tout le monde sait. Après beaucoup de sang répandu, & le plus de sang de la République, César devint le maître, & s'attribua une puissance souveraine, à laquelle, pour suivre son ambition, il ne manquoit que le diadème, & le titre de roi, qu'il eut en vain plusieurs fois par ses ordres de se faire accorder. C'est qui hâta sa mort, & qui, par un dernier effort de la liberté expirante, tua contre lui les mains de ses meilleurs amis, & de ceux qu'il avoit le plus comblés de bienfaits. On regarda comme un effet de la vengeance divine, de ce que cet usurpateur,

herius duris causa | tia. Pomprium Senatus
videtur, alie. | auctoritas, Caesarem mi-
firmior. Nicom. | licum armavit fiducia.
Petrus, illic valem. | Patere, lib. 2. c. 49.



qui après s'être servi du crédit de Pompée pour établir sa tyrannie l'avoit fait périr, étoit tombé mort & percé de coups aux piés de la statue de ce même Pompée.

4. LE JEUNE OCTAVIUS.

LES CHOSSES en étoient venues dans la République Romaine à ce point de désordre & de confusion dont parle Polybe, où l'unique remède des maux présens est l'autorité souveraine d'un homme puissant, seule capable de rétablir l'ordre & la règle. Le jeune Octavius fut cet homme, destiné pour introduire une nouvelle forme de gouvernement. Il étoit fils de la nièce de Jule César, qui l'avoit adopté & déclaré son héritier par son testament, & il n'avoit pas encore alors vingt ans accomplis. Dès qu'il eut appris sa mort, il se rendit à Rome, prit le nom de César, distribua aux citoyens tout l'argent que le défunt lui avoit laissé, & par là se fit un puissant parti contre Antoine qui aspirait à la domination.

Ce fut Cicéron qui contribua le plus à élever le jeune César. Qu'il me soit permis d'exposer ici avec quel-



de l'étendue la part qu'eut Cicéron à ce grand événement. J'ai tâché dans le second Tome de donner quelque idée de son génie & de son éloquence : il ne sera peut-être pas hors de propos de le montrer maintenant comme politique & comme homme d'Etat. Un Auteur, qui ne sort presque jamais des mains de la jeunesse, mérite d'en être connu de toute main.

Cicéron étoit alors tout puissant dans la République. Tous les yeux étoient tournés sur lui, comme sur le plus fort appui & le plus ferme défenseur de la liberté. Sa haine contre Antoine, dont il avoit tout à craindre, contribua beaucoup à le faire pencher du côté d'Octavius : mais il s'attacha aussi à lui, dit Plutarque, par un mouvement secret de vanité & d'ambition, dans l'espérance que les armes de ce jeune homme accroîtroient & augmenteroient sa puissance & son autorité dans le gouvernement pour le bien de la République.

In vit. Cice

Il avoit toujours été là le foible Cicéron, qui lui fit faire tant de fautes à l'égard de César depuis



sa victoire, & qui l'empêcha même de se dé fier de Pompée comme il auroit dû faire, & comme on l'y exhortoit ^a en l'avertissant qu'il ne falloit pas toujours compter sur ses paroles, & qu'il étoit aisé, à travers ses beaux discours, de découvrir ce qu'il pensoit & ce qu'il desiroit. Mais Cicéron vouloit être loué, flaté, considéré, employé. Un éloge où il paroissoit quelque réserve, étoit capable, sinon de le brouiller, du moins de le refroidir, à l'égard de ses meilleurs amis; comme effectivement cela arriva par rapport à Brutus, ^b qui s'étoit contenté dans une occasion de l'appeller *un excellent Consul*. Quoique dit Cicéron, un ennemi parleroit-il plus séchement? Au contraire on obtenoit tout de lui par des louanges & des caresses. Et le jeune César ne les lui épargna point. Il le combloit d'honnêtetés & de flateries: il l'appelloit son pere: il vouloit dépendre en tout de lui, & ne rien faire

^a Pompeius solet aliud sentire & loqui: nequamen tantum valet ingenio, ut non appareat quid cupiat. *Epist. 1. lib. 8. ad Famil.*

^b Hic autem (Brutus)

se etiam tribuere multum mihi putat, quod scripserit optimum consulum. Quis enim se junius dixit inimicus? *Ad Att. lib. 2. Epist. 22.*

facit



ns son conseil. Voila pourquoi Ci-
 éron , qui étoit extrêmement vif
 ans tout ce qu'il prenoit à cœur ,
 l'exalta si fort dans le Sénat & de-
 vant le peuple , & lui fit accorder
 tant de privilèges , tant de dispenses ,
 tant d'honneurs extraordinaires , en
 relevant au dessus des actions les
 plus glorieuses le courage avec le-
 quel il s'étoit opposé à Antoine. Et
 comme les gens sensés , qui entre-
 voient sans doute dans le jeune Cé-
 sar avec beaucoup de mérite un grand
 fonds d'ambition , craignoient que
 ces distinctions si marquées n'eussent
 de suites fâcheuses , & que la liberté
 publique n'en souffrît : Cicéron , pour
 rassurer , ne cessoit de répéter que
 si loin d'en devoir prendre aucune
 forme , on devoit au contraire tout
 attendre de ce jeune homme , dont il
 connoissoit à fond les sentimens , &
 sur qui il n'y avoit rien de plus
 cher que la République , rien de plus
 respectable que l'autorité du Sénat ,

Philip. 5. 21
 10. 11.

laudo, laudo vos,
 me, cum gratissimis
 prosequimini no-
 tissimi adolescen-
 tibus pueris: sunt
 facta ejus immor-
 nis, non satis.

Multa memini, multa au-
 divi, multa legi: nihil
 tale cognovi, &c. Philip.
 4. n. 3. Qui nisi in hac
 rep. natus esset, temp.
 scelere Antonii nullam
 haberemus. Philip. 5. n. 10.

L

ome IV.



rien de plus précieux que l'estime des gens de bien, rien enfin de plus doux ni de plus sensible que la véritable gloire.

*Brut. Ep.
3. ad Cic.*

Brutus, quoiqu'éloigné de Rome & du centre des affaires, lui marquoit les mêmes craintes & les mêmes alarmes. Il lui représentoit que placé dans le plus haut degré d'autorité & de crédit où pût être un citoyen dans une ville libre, & où on le voioit avec joie, il devenoit en quelque sorte responsable de tous les événemens; que pour un homme comme lui les bonnes intentions ne suffisoient pas, qu'elles devoient être accompagnées de prudence; & que dans la conjoncture présente le principal effet de la prudence étoit de modérer les honneurs à l'égard de ceux qui rendoient service à la République, le Sénat ne devant jamais rien accorder à un particulier qui pût devenir pour les malintentionnés un exemple pernicieux, ou même leur fournir des armes & des forces contre l'Etat.

Cicéron ne connut bien la sagesse & l'importance de ces avis, que quand le jeune César commença à lui échapper. Il sentit alors quel poids c'étoit

*Ffist. 17. Cic.
ad Brutum.*



pour lui que de s'être rendu sa caution envers la République, & il appréhenda de se trouver hors d'état de lui tenir parole. Ce n'est pas qu'il désespérât encore entièrement ; il croioit voir de la ressource dans son bon naturel : mais il craignoit la lébreté & la flexibilité de son âge, & redoutoit encore plus cette foule de flatteurs qui ne cessoient de l'obséder, & qui travailloient à lui renverser l'esprit par de fausses idées d'une vaine & frivole grandeur.

Les conjurés, à la tête desquels étoit Brutus, avoient d'abord été comblés de louanges & d'honneurs ; & le même César même, en poursuivant Antoine comme ennemi de la République, avoit paru se déclarer hautement en leur faveur. Mais quand il vit son pouvoir entièrement affermi, ne dissimula plus, & se démarqua. Ce changement fit une peine extrême à Cicéron, qui en prévoioit bien les suites qu'il n'étoit plus en état d'empêcher. Il lui écrivit à ce sujet une lettre, dans laquelle il imploroit sa protection pour les Conjurés, mais d'une manière qui blessa vivement la délicatesse de Brutus, à qui, de con-



cert sans doute avec Cicéron , Artius , leur ami commun , avoit envoyé une copie de cette lettre. Brutus en témoigna son étonnement & la douleur à l'un & à l'autre dans deux lettres qui méritent bien d'être lûes , & qui montrent par la noblesse & la grandeur des sentimens qu'on y voit, que c'est avec raison que ce généreux défenseur de la liberté fut appelé le dernier des Romains. J'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré si j'en rapporte ici quelques traits.

*Lib. Epist.
ad Brut. Ep.
15.*

Dans celle qui est adressée à Cicéron , après les premiers complimens il lui ouvre son cœur sur la manière basse & rampante dont il a écrit à Octavius , qui feroit presque soupçonner que Cicéron croit n'avoir que changé de maître , & non secoué le joug de la domination. *On ne lui demande , lui dites-vous , & on n'attend de lui qu'une chose , qui est qu'il veuille protéger & conserver les citoyens qui sont estimés & chéris des gens de bien , & du peuple Romain. Quoi ! nous voila donc à la discrétion d'Octavius ! & s'il ne lui plaît pas de nous protéger , c'en est fait de nous ! Il vaudroit mieux cent fois mourir , que de lui*



être redevable de la vie. ^a Je ne croi point les dieux assez ennemis de Rome, pour vouloir qu'on demande par grace a Octavius la conservation d'aucun citoyen, & bien moins encore des libérateurs de l'univers: car il nous convient de prendre ce ton avec des personnes qui ne savent ni ce qu'il faut craindre pour gens d'un certain caractère, ni ce qu'il faut demander pour eux, & à qui. Ne s'agit-il donc plus que de convenir des conditions de la servitude, & non de repousser la servitude même? Qu'importe que ce soit ou César, ou Antoine, ou Octavius, qui domine? N'avons-nous pris les armes que pour changer de maître, & non pour devenir libres? Les dieux m'arracheront plutôt cent fois la vie, que de m'arracher la résolution où je suis de ne point souffrir, je ne dis pas que l'héritier de celui que j'ai tué regne en sa place, mais que mon pere même, s'il revenoit en vie, se rendît le maî-

*Ego medius fidius non
xillimo tam omnes deos
versos esse à salute popu-
Romani, ut Octavius
randus sit pro salute cu-
alquam civis, non di-
am pro liberatoribus or-*

*bi terrarum. Jura enim
magnificè loqui: & certe
deceat adversus ignoran-
tes quid pro quoque si-
mendum, aut à quoque
petendum sit.*



tre des loix & du Sénat. Vous suppliez pour notre sûreté & pour notre retour à Rome. Mais croiez-vous que nous fassions aucun cas ni de l'une ni de l'autre, s'il les faut acheter au prix de l'honneur & de la liberté? ^a Vivre pour moi, ce sera de me trouver éloigné de la servitude, & de ceux qui n'en sont point ennemis. Tout endroit où je pourrai être libre, me tiendra lieu de Rome. ^b Gardez-vous donc bien à l'avenir de me recommander ainsi à votre César; & si vous m'en croiez, de vous y recommander vous-même. Le peu d'années qu'il vous reste à vivre, ne mérite pas que vous fassiez à ce jeune homme des supplications si basses & si rampantes. Pour moi je suis bien résolu de ne me point laisser entraîner par la foiblesse ni par la désertion des autres. Je tenterai tout, j'entreprendrai tout, pour tirer notre patrie commune de la servitude; ^c & je regarderai avec pitié ceux en

^a Ego vero longè à servitutibus abero, mihi que judicabo esse Romanum, ubicumque locorum esse licebit.

^b Me verò posthac ne commendaveris Casari tuo, ne te quidem ipsum, sine audies. Valde caute

estimatis tot annos, quæ ista ætas recipit, si propter eam causam pueri isti supplicaturus es.

^c Ac vestri miserebor, quibus nec ætas, neque honores, neque virtus aliena dulcedinem vivendi minuere potuerit.



ni leur âge avancé, ni la gloire de leurs actions passées, ni l'exemple et courage que d'autres leur donnent, ne peuvent diminuer l'amour de la vie. Si le succès répond à nos vœux : à la justice de notre cause, nous serons tous contents. Si les choses tournent autrement, je ne m'en juge ni pas moins heureux : car je crois d'être né, & ne devoir vivre, que pour défendre & délivrer mes citoyens.

Il parle d'une manière encore plus franche & plus libre dans la lettre qu'il écrivit à Atticus. Je conviens, lui dit-il, que Cicéron, dans tout ce qu'il a écrit, a eu les meilleures intentions du monde. Personne ne connoît mieux que moi son affection & son zèle pour la République. Mais dans cette occasion, dirai-je qu'il a été ou peu clairvoyant, lui qui est si sage : ou trop politique, lui qui n'a point craint pour le salut de l'Etat de se faire un ennemi d'Antoine ? Ce que je sai, c'est qu'en ménageant trop Octavius, il a fait que nourrir & irriter sa cupidité & son audace. Il se vante d'avoir terminé, sans sortir de Rome, la guerre contre Antoine : n'a-ce été

Ibid. Epist.

16.



que pour lui donner un successeur ?
 Je vous écris ceci avec la plus vive
 douleur : mais vous avez exigé de
 moi que je vous parlasse avec une
 ouverture de cœur entière. Quelle
 imprudence, d'aller par une crainte
 aveugle au devant des maux qu'on
 appréhende, & qu'on auroit peut-être
 pu éviter !^a Nous craignons trop la
 mort, l'exil, & la pauvreté. Il sem-
 ble que Cicéron regarde toutes ces
 choses comme les derniers des mal-
 heurs : & pourvû qu'il trouve des
 personnes qui le considèrent & le
 louent, & de qui il obtienne ce qu'il
 souhaite; la servitude ne lui fait point
 de peur pour peu qu'elle soit hono-
 rable : si pourtant il peut y avoir quel-
 que chose d'honorable dans la der-
 niere des infamies, accompagnée en
 même tems des miseres les plus ex-
 trêmes. Octavius a beau appeller Ci-
 céron son pere, paroître vouloir dé-
 pendre de lui en tout, lui donner des
 louanges, le combler d'honnêtetés :

^a Nimiùm timemus
 mortem, exilium, & pau-
 pertatem. Hæc mihi vi-
 dentur Ciceroni ultima
 esse in malis : & , dum
 habeat à quibus impetret
 quæ velit, & à quibus

colatur ac laudetur, ser-
 viturem, honorificam
 modò, non aspernatur :
 si quicquam in extremis
 ac miserrima contumeliis
 potest honorificum esse.



On verra bientôt les effets détruire ce langage. Y a-t-il en effet rien de plus contraire au sens commun que de donner le nom de pere à celui, que l'on ne regarde pas comme un homme libre? Mais il est aisé de voir que le bon Cicéron ne songe & ne travaille qu'à se rendre Octavius favorable. Je ne fais plus aucun cas de toute la philosophie. De quel usage lui sont ces sentimens si nobles & si magnifiques dont il a rempli ses livres, en parlant de la mort, de l'exil, de la pauvreté, de la solide gloire, du véritable honneur, & du zele qu'on doit avoir pour la liberté de sa patrie? Que Cicéron vive dans la soumission & dans la servitude, puisqu'il m'est capable, & que ni son âge, ni ses dignités, ni ses actions passées ne le font point rougir de prendre un tel parti. Pour moi nulle condition de la servitude, quelque honorable qu'elle puisse paroître, ne m'empêchera de déclarer la guerre à la ty-

*Ia Ego verò jam in ar-
tibus nihil visuo, quibus
non Cicéronem instruis-
simus esse. Quid enim
si profuerit pro libertate
patrie, que de digni-
tate, de morte, exilio,*

*paupertate scripsit copio-
sissime?*

*h Vivat hercule Cicero,
qui potest, supplex & ob-
noxius, si deique etatis,
neque honorum, neque
suum gratiarum pudet.*



rannie, aux commandemens accordés contre les règles, à la domination injuste, & à toute puissance qui voudra s'élever au dessus des loix. Il finit sa lettre en avouant, que sans rien diminuer de son amitié pour Cicéron, il ne peut pas ne point rabattre beaucoup de l'estime qu'il en faisoit: parce qu'il ne nous est pas libre de juger autrement des personnes que selon l'idée que nous en avons conçue.

Les choses tournerent comme Brutus l'avoit prévu. Le jeune César s'aperçut bientôt que les gens de bien, tous zélés pour la liberté, songeoient à resserrer son autorité dans les justes bornes d'un pouvoir légitime. Il apprit aussi que Cicéron, qui avoit de là peine à retenir un bon mot, & qui se piquoit d'exceller en raillerie; (dangereux talent pour quiconque gouverne!) que Cicéron, dis-je, en jouant sur l'équivoque d'une expression latine qu'on ne peut faire sentir en françois, parloit de lui comme d'un jeune homme qu'il falloit combler de louanges & d'honneurs, puis s'en défaire: *laudandum adolescentem,*

Epist. 11. lib. 10. ad Fratrem.

ornandum, solvendum. Mais il fut bien



L'HISTOIRE PROFANE. 251
lire qu'il donneroit bon ordre que
cela n'arrivât pas : *se non esse commissu-
rum ut tolli possit.*

Il y pourvut en effet, & s'étant déclaré tout d'un coup contre les Conjurés, il les fit appeller en jugement. Lors César, Lépidus, & Antoine, étant raccommodés, & aiant fait entre-eux cette fameuse ligue si connue sous le nom de second Triumvirat, partagerent les provinces, & firent cette horrible proscription de plus de deux cens des plus illustres Romains de Rome, dont ils mirent la tête à prix. On vit ici une seconde fois combien l'ambition, dans les personnes qui paroissent du naturel le plus doux, est violente & cruelle, & comment elle éteint dans le cœur tout sentiment d'honneur, de probité, de reconnoissance. César, pour parvenir à ses fins, après une foible & molle résistance, sacrifia à la haine d'Antoine son bienfaiteur, l'artisan de sa fortune, en un mot celui qu'il appelloit son pere. Celui qui pendant tant d'années avoit employé sa voix pour défendre les interêts des particuliers & du public, mourut sans trouver aucun défenseur.

*Patere. lib.
2. n. 66.*

Lvj



*Liv. in
fragm.*

Quel spectacle ! On vit la tête de Cicéron placée entre ses deux mains sur cette même tribune aux harangues, où comme Consul, & depuis en qualité de Consulaire, il avoit tant de fois fait entendre sa voix ; & où cette année-là même il avoit déclamé contre Antoine avec une éloquence plus qu'humaine, & des applaudissemens sans exemple. Il avoit vécu soixante & trois ans, & sa mort auroit pû ne point paroître prématurée, si elle n'avoit point été violente. Son génie éclata également & par les ouvrages qui en furent le fruit, & par les honneurs qui en furent la récompense. Son état de prospérité, qui dura lontems, fut entremêlé d'épreuves fort dures : l'exil, la ruine du parti qu'il avoit embrassé, la mort d'une fille qu'il aimoit tendrement, une fin si tragique & si funeste. De tant de rudes coups, la mort fut le seul qu'il souffrit en homme de courage. Après tout, si l'on veut compenser le bien & le mal, on peut dire que ce fut véritablement un grand personnage, d'une vaste étendue de génie, qui mérite l'admiration de tous les siècles : &



pour le louer dignement, il lui faudroit un autre Cicéron.

Saint Augustin, en parlant de cet événement, fait remarquer combien les vûes des hommes les plus prudents sont bornées, & combien ils sont peu clairvoians dans l'avenir. Cicéron avoit embrassé avec chaleur le parti du jeune César, dans l'espérance de surmonter par son crédit celui d'Antoine son ennemi, & de rétablir par son moyen la liberté: & c'est précisément tout le contraire qui arriva. Ce fut ce jeune homme qui le livra lui-même à la fureur d'Antoine, & qui peu de tems après envahit la domination, & se rendit maître de la République.

Pour reprendre la suite du récit & le terminer, César délivré de ses vœux rivaux par des événemens qu'il étoit trop long de rapporter. ici, se trouva seul maître de tout ce qui s'étoit passé aux Romains. Alors il délibéra avec Agrippa & Mécène, ses plus intimes amis, s'il rétablirait la République en son ancienne liberté, en remettant l'autorité entre les mains du Sénat & du peuple; ou si il se maintiendrait dans la puissance.

*De civit. Dei.
lib. 3. cap. 10.*

*Diol. lib. 180
M. de Tulle
vite d'Aug.*



ce souveraine. Agrippa, quoiqu'il fût le compagnon de sa fortune, & mari de sa nièce, lui conseilla le premier. Mécène lui représenta par beaucoup de raisons que l'Etat ne pouvoit plus subsister que sous un Monarque; qu'il ne pouvoit lui-même se démettre de son autorité sans être en danger de sa vie; mais qu'il trouveroit sa gloire aussi bien que sa sûreté dans un gouvernement sage & équitable. César se rendit donc à ce dernier avis. On trouve dans M. de Saint Evremont un portrait de son gouvernement & de son génie, qui mérite d'être lû. J'en insérerai ici un extrait.

» Après la tyrannie du Triumvirat,
 » & la désolation qu'avoit apporté
 » la guerre civile, il voulut enfin
 » gouverner par la raison un peuple
 » qu'il avoit assujetti par la force; &
 » dégoûté d'une violence où l'avoit
 » peut-être obligé la nécessité de ses
 » affaires, il fut établir une heureuse
 » sujettion, plus éloignée de la servi-
 » tude que de l'ancienne liberté.

» Un des grands soins qu'il eut
 » toujours, fut de bien faire goûter
 » aux Romains le bonheur du gou-



ernement, & de leur rendre, au-
 tant qu'il put, la domination insen-
 sible. Il rejeta jusqu'aux noms qui
 pouvoient déplaire, & sur toutes
 choses la qualité de Dictateur, dé-
 testée dans Sylla, & odieuse en
 César même.

La plupart des gens qui s'éle-
 vent, prennent de nouveaux titres
 pour autoriser un nouveau pou-
 voir. Il voulut cacher une puissan-
 ce nouvelle sous des noms connus,
 sous des dignités ordinaires. Il
 se fit appeller * Empereur de tems
 en tems pour conserver son auto-
 rité sur les légions. Il se fit créer
 tribun pour disposer du peuple,
 prince du Sénat pour le gouverner.
 Mais quand il réunit en sa person-
 ne tant de pouvoirs différens, il se
 chargea aussi de divers soins; & il
 devint l'homme des armées, du
 peuple & du Sénat, quand il s'en
 rendit le maître. Encore n'usa-t-il
 de son pouvoir que pour ôter la
 confusion qui s'étoit glissée en tou-

* Il transmit à ses suc- | d'Auguste, qu'il avoit
 cesseurs le titre d'Emp. | reçu après la fameuse jour-
 née, aussi bien que celui | née d'Actium.



» tes choses. Il remit le peuple dans
 » ses droits, & ne retrancha que les
 » brigues aux élections des Magi-
 » strats. Il rendit au Sénat son an-
 » cienne splendeur, après en avoir
 » banni la corruption. Car il se con-
 » tenta d'une puissance tempérée, qui
 » ne lui laissoit pas la liberté de faire
 » le mal : mais il la voulut absolue,
 » quand il s'agit d'imposer aux au-
 » tres la nécessité de faire le bien.
 » Ainsi le peuple ne fut moins libre,
 » que pour être moins séditioneux : le
 » Sénat ne fut moins puissant, que
 » pour être moins injuste. La liberté
 » ne perdit que les maux qu'elle peut
 » causer, rien du bonheur qu'elle peut
 » produire.

*St. Tillem.
 Vie d'Aug.*

Il eut la joie de voir, dès les pre-
 miers jours de son autorité souverai-
 ne, le temple de Janus fermé, ce qui
 ne se faisoit que lorsque les guerres
 avoient cessé dans tout l'Empire. M.
 de Tillemont remarque, après Euse-
 be; que le Fils de Dieu étant près de
 se faire homme pour nous apporter
 du ciel la paix véritable avec Dieu,
 avec nous-mêmes, & avec les autres
 hommes, a voulu donner en même

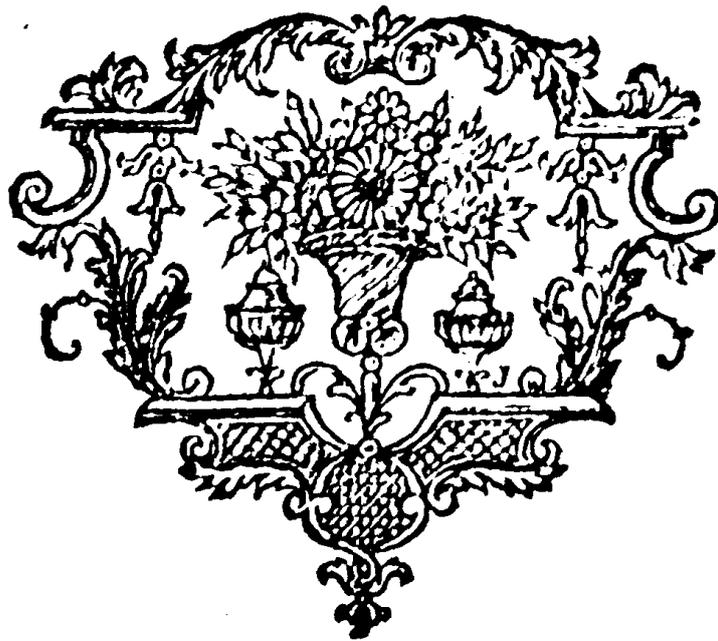


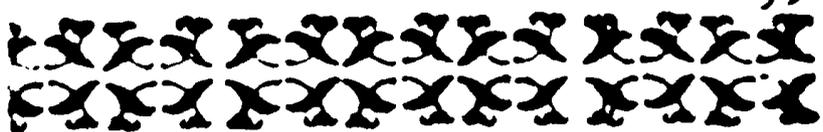
sems une image de cette paix intérieure, en établissant sur la terre une paix extérieure & visible. Cette paix & cette réunion d'un grand nombre de provinces en une même monarchie, étoit favorable aux desseins de Dieu par la facilité qu'elle donnoit aux prédicateurs de l'Évangile de passer de province en province pour porter par tout la lumière de la foi : & les peuples n'étant point occupés par le trouble & le tumulte des guerres, écoutoient avec liberté ce qu'on leur prêchoit, & l'embrassoient avec joie lorsque Dieu ouvroit leurs cœurs par sa grace.

C'est ainsi que Dieu, unique arbitre de tous les événemens humains, décide en maître du sort des empires, en prescrit la forme, en règle les limites, en marque la durée, faisant servir les passions & les crimes mêmes des hommes à l'exécution de ses desseins sur le genre humain pleins de bonté & de justice ; & que par les efforts cachés d'une sagesse qu'on ne peut trop admirer, il dispose de loin, & sans que les hommes s'en aperçoivent, les préparatifs de la grande



258 *III. Partie.* DE L'HIST. PROF.
œuvre à laquelle tout le reste se rap-
porte, qui est l'établissement de l'E-
glise, & le salut des Elûs.





QUATRIEME PARTIE.

DE LA FABLE

ET

DES ANTIQUITES.

L me reste, dans cette quatrième Partie, à parler de la Fable & des Antiquités. Je le ferai en très-peu de mots.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA FABLE.

L N'Y A gueres de matière, dans ce qui regarde l'étude des belles lettres, qui soit ni d'un plus grand âge que celle dont je parle ici, ni plus susceptible d'une profonde érudition, ni plus embarrassée d'épines de difficultés. Mon dessein n'est pas de percer ces obscurités, ni de les éclaircir, mais seulement d'exhorter les jeunes gens à ne pas négliger l'étude, dont ils peuvent retirer beaucoup de fruit. Pour cela je me bornerai à deux réflexions, que je ne chercherai même que fort légère-



ment : dont l'une regardera l'origine de la Fable, & l'autre son utilité.

ARTICLE PREMIER.

De l'origine de la Fable.

LA FABLE, qui est un mélange & un composé de faits réels & de mensonges embellis & ornés, est née de la vérité, c'est-à-dire de l'histoire tant sacrée que profane, dont plusieurs événemens ont été altérés en différentes manières & en différens tems, soit par les opinions populaires, soit par les fictions poétiques.

Première source de la Fable. Altération des faits de l'histoire Sainte.

Je dis que la fable est née en partie de l'Histoire sainte, & c'est là sa première & sa principale origine. La famille de Noé, instruite parfaitement de la religion par ce saint Patriarche, conserva quelque tems le culte du vrai Dieu dans toute sa pureté. Mais lorsqu'après la destruction de la tour de Babel elle se fut séparée, & qu'elle se répandit en différentes contrées, la diversité de langage & de demeure fut bientôt suivie de l'altération du culte. La vérité, qui jusques-là n'avoit été confiée qu'au canal seul de la vive voix, sujet



à mille variations, & qui n'étoit point encore fixée par l'écriture gardienne sûre des faits ; la vérité, dis-je, s'obscurcit par un nombre infini de fables, dont les dernières augmentent beaucoup les ténèbres que les plus anciennes y avoient déjà répandues.

La tradition des grands principes & des grands événemens se conserva parmi tous les peuples, non sans quelque mélange de fictions, mais avec des traces de vérité évidentes & tout-à-fait reconnoissables : preuve certaine que ces peuples étoient tous sortis de la même origine.

De là ce sentiment, répandu chez tous les peuples, d'un Dieu souverain, tout-puissant, maître & créateur de l'univers : & ce qui en est la suite, de la nécessité d'un culte extérieur par des cérémonies & des sacrifices. De là le consentement uniforme & général sur certains faits : la création de l'homme par les mains de Dieu même ; son état de bonheur & d'innocence, marqué par le siècle d'or, où la terre, sans être arrosée de sueurs, ni cultivée par un pénible travail, lui fournissoit tout en abon-



dance ; la chute du même homme ; source de tous ses malheurs , suivie d'un déluge de crimes , qui attira celui des eaux ; le genre humain sauvé par une arche qui s'arrêta sur une montagne ; & ensuite la propagation du genre humain par un seul homme & par ses trois fils.

Mais le détail des actions particulières étant moins important , & par cette raison moins connu , fut bientôt altéré par des fables & des fictions , comme on le voit clairement dans la famille même de Noé. Comme il fut père de trois enfans , & que les peuples qui en étoient descendus se répandirent après le déluge dans les trois différentes parties de la terre ; cette histoire a donné lieu à la fable de Saturne , dont les trois enfans , si on en croit les poètes , partagerent entr'eux l'empire du monde.

Cham est le même qu'*Ammon*, c'est-à-dire Jupiter. *Japhet*, connu sous ce nom dans les poètes , fut aussi adoré sous celui de Neptune , parce que les pays maritimes lui échurent. La postérité de *Sem*, plus religieuse dans plusieurs de ses descendans , a laissé son nom dans un oubli, qui l'a



ait prendre pour le Dieu des morts
de l'oubli.

Il est aisé de voir sur quoi est fon-
dée l'histoire scandaleuse de Saturne,
raité injurieusement par l'un de ses
fils.

Il est aisé aussi de comprendre que
la licence des Saturnales venoit d'une
mémoire peu respectueuse de l'ivresse
de Saturne, c'est-à-dire de Noé.

La sévère punition de celui qui
avoit vû la nudité de Noé, a laissé
enmi les payens la mémoire de
l'indignation de Saturne, qui, selon
Callimaque, fit une loi irrévocable,
que quiconque auroit une pareille
mérité à l'égard des Dieux, per-
droit aussitôt la vûe.

*Callimach:
hymn. de Saturne.
τῶν τῶν ἑσθῶν
ἀσθῶν.*

Quels rapports ne trouve-t-on point
entre Moÿse & Bacchus : & ainsi de
nombre d'autres ?

Voilà donc certainement une des
varies de la fable, qui est l'altéra-
tion des faits & des événemens de
l'histoire sainte.

LE MINISTÈRE des Anges à l'é-
gard des hommes, en a été une au-
tre. Dieu, qui avoit associé les An-
ges à sa nature spirituelle, à son in-
telligence, à son immortalité, a vou-

*Seconde source
de la Fable,
Ministère des
Anges.*

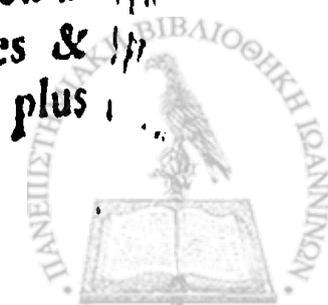


lu encore les associer à sa providence dans le gouvernement du monde, soit en ce qui concerne la nature & les élémens, soit en ce qui a rapport à la conduite des peuples. L'Écriture nous parle d'Anges qui président aux eaux, aux vents, aux foudres, aux tonnerres, aux tremblemens de terre. Elle nous en montre d'autres, qui armés d'une épée foudroiante ravagent toute l'Égypte, font périr par la peste dans Jérusalem un peuple innombrable, exterminent l'armée d'un Prince impie. Il y est fait aussi mention d'un Ange prince & protecteur de l'empire des Perses; d'un autre, prince de celui des Grecs; de l'Archange Michael, prince du peuple de Dieu. Le ministère extérieur des Anges est aussi ancien que le monde, comme on le voit par l'exemple du Chérubin placé à la porte du Paradis terrestre pour en garder l'entrée.

Noé, & les Patriarches, étoient parfaitement instruits de cette vérité qui les intéressoit très-vivement, & ils avoient eu soin sans doute d'en instruire leurs familles; qui peu-à-peu perdant les idées plus pures & plus

*Apoc. c. 7.
v. 1. c. 8. v. 1.
s. & 7. c. 16.
v. 5.*

*Dan. ch. 10.
v. 20. & 21.*



des spirituelles d'une Divinité cachée & invisible, ne furent plus attentifs qu'aux ministres de ses bienfaits & de ses vengeances. Il a pu arriver de là que les hommes se soient formé l'idée de dieux ; dont les uns présidoient aux fruits de la terre, d'autres aux fleuves, ceux-là à la guerre, ceux-ci à la paix, & ainsi de tout le reste ; de dieux, dont le pouvoir & le ministère étoient bornés à certaines contrées, & à certains peuples : mais qui tous étoient sous à l'autorité d'un dieu suprême.

UN AUTRE principe de religion, né généralement dans l'esprit de tous les peuples, a donné lieu encore à la multiplicité des divinités payennes : c'est la persuasion où l'on a toujours été, que la Providence divine assiste à tous les événemens humains grands ou petits, & qu'aucun, sans exception, n'échape à son attention & à ses soins. Mais les hommes, effrayés du détail immense où il falloit que la Divinité descendît, ont crû la voir soulager, en donnant à chaque dieu en particulier une fonction propre & personnelle : *singulis rebus propria dispersentia officia numinum.* Le tome IV.

Troisième source de la Fable, Détail où entre la Providence dans le gouvernement du monde.

S. Aug. de Civit. Dei. lib. 4. cap. 8.



soin de toute la campagne auroit donné trop d'affaires à un dieu seul : les terres étoient confiées à l'un, les montagnes à l'autre, les collines à un troisième, les vallées à un autre encore. Saint Augustin compte une douzaine de divinités différentes, toutes occupées autour d'un chalu-meau de blé, dont chacune d'elles, selon sa destination, prend un soin particulier dans les différens tems, depuis le premier moment que la semence a été jettée en terre, jusqu'à ce que le blé soit parfaitement mûri.

Lib. 7. cap. 2.

Outre ^a la foule de dieux du bas étage, destinés à ces menues fonctions, il y en a d'autres, dit saint Augustin, ^b plus considérables, & d'un rang plus élevé, parce qu'apparemment ils ont une plus noble part au gouvernement du monde.

Quatrième source de la Fable, Corruption du cœur humain, qui a voulu autoriser ses crimes & ses passions.

^c MAIS, ajoute le même Pere, ce sont ces dieux - la même plus importants & plus renommés que la fable

^a Illam quasi plebeiam numinum multitudinem minutis opusculis destinata,

^b Numina selecta dicuntur quia opera majora ab his administrantur in mundo.

^c Illam infimam turbam ipsa ignotulitas tenuit, ne obtineretur opprobriis. . . . Vix selectorum quispiam, qui non in se notam contumelie insignis accepit. Lib. 7. cap. 4.



a le plus décriés & diffamés, en leur attribuant les crimes les plus honneux & les désordres les plus détestables, des meurtres, des adulteres, des incestes; au lieu que par rapport à ces petits dieux, leur obscurité & leur bassesse, en les laissant dans l'oubli, a mis leur honneur en sûreté. Et ceci a encore été une source féconde de fictions, que la corruption du cœur de l'homme a fournie à la Fable, pour pallier & excuser les désordres les plus affreux par l'exemple des dieux mêmes.

Il n'y avoit point d'infamie qui ne fût autorisée, & même consacrée, par le culte qu'on rendoit à certains dieux. On chantoit dans la solennité de la Mere des dieux des chansons, dont la mere d'un Comédien auroit rougi: & Scipion Nasica, qui fut choisi par le Sénat comme le plus honnête homme de la République pour loger sa statue, auroit été bien fâché que sa mere eût été déesse à ce prix, & eût tenu la place de Cybèle.

Lib. 2. cap. 4. § 1.

Les Philosophes blâmoient tou-

o Esli non liberè prædican- | tando, talia se improba-
tando, saltem utcumque | re cessati sunt. Lib. 6. cap. 1.



tes ces impures cérémonies, mais timidement, à voix basse, & seulement dans l'enceinte de leurs écoles. Religieux parmi leurs disciples, ils suivoient le peuple dans les temples & aux théâtres, où ces abominations avoient lieu : & Sénèque, dans un ouvrage que nous avons perdu, où il investivoit avec la dernière force contre ces superstitions sacrilèges, déclare pourtant que le sage s'y conformera au dehors pour suivre les loix de l'Etat, quoiqu'il sache bien qu'un tel culte, loin de plaire aux dieux, n'est capable que de les irriter : *Qua omnia sapiens servabit, tanquam legibus jussa, non tanquam disgrata.*

Cinquième
source de la
Fable, Hon-
neurs rendus
aux parens,
aux Inven-
teurs des arts,
aux Héros,
&c.

JE NE ME propose pas de rapporter ici toutes les sources d'où la Fable est sortie, mais d'en indiquer seulement quelques-unes des plus connues. On peut mettre dans ce nombre le sentiment d'admiration ou de reconnoissance qui a porté les hommes à attacher l'idée de divinité à tout ce qui frapoit leur vûe, ou qui les touchoit de près, ou qui paroïsoit leur procurer quelque utilité ; tels que sont le soleil, la lune, les



étoiles ; les peres à l'égard de leurs enfans, & les enfans à l'égard de leurs peres ; les personnes qui avoient ou inventé, ou perfectionné les arts utiles au genre humain ; les héros qui s'étoient distingués dans la guerre par un courage extraordinaire, ou qui avoient purgé la terre des brigands ennemis du repos public ; enfin tous ceux qui par quelque vertu ou quelque action éclatante paroissent au dessus du commun des hommes. Et l'on sent bien, sans que j'en vertisse, que l'histoire profane, aussi bien que la sacrée, a donné lieu à tous ces demi-dieux & à ces héros que la Fable a placés dans le ciel, en réunissant souvent sur la tête & sous le nom d'un seul des actions très-séparées & pour les tems, & pour les lieux, & pour les personnes.

A R T I C L E I I.

De l'utilité de la Fable.

CE QUE j'ai dit jusqu'ici de l'origine des fables, qui doivent leur naissance à la fiction, à l'erreur, au mensonge, à l'altération des faits historiques, & à la corruption du cœur



humain , peut donner lieu à une question , & faire demander s'il est fort à propos d'instruire des enfans chrétiens de toutes les folles inventions , & des rêveries absurdes , dont il a plu au paganisme de remplir les livres de l'antiquité.

Cette étude , quand elle est faite avec les précautions & la sagesse que demande & qu'inspire la religion , peut être d'une grande utilité pour les jeunes gens.

PREMIEREMENT elle leur apprend ce qu'ils doivent à Jesus-Christ leur Libérateur , qui les a arrachés de la puissance des ténèbres , pour les faire passer à l'admirable lumière de l'Evangile. Avant lui qu'étoient les hommes , même les plus sages & les plus réglés ; ces célèbres philosophes , ces grands politiques , ces fameux Législateurs de la Grece , ces graves Sénateurs de Rome , en un mot toutes les nations du monde les mieux policées & les plus éclairées ? La Fable nous l'apprend. C'étoient des adorateurs aveugles du démon , qui fléchissoient le genou devant l'or , l'argent , & le marbre ; qui offroient de l'encens & des prieres à des statues



ourdes & muettes ; qui reconnois-
oient pour dieux des animaux , des
eptiles , des plantes même , qui ne
ougissoient point d'adorer un Mars
dultere , une Venus prostituée , une
non incestueuse , un Jupiter souillé
e tous les crimes , & digne par cette
aison de tenir le premier rang par-
si les dieux.

Quelles impuretés, quelles abomi-
ations ne regnoient point dans leurs
cérémonies , dans leurs solennités ,
dans leurs mysteres ! Les temples des
dieux étoient des écoles de desordre :
leurs tableaux , des invitations au cri-
me : leurs bois sacrés , des lieux de
prostitution : leurs sacrifices , un mé-
lange affreux de superstions & de
vautés.

Voilà ce qu'ont été tous les hom-
es , à l'exception du peuple Juif ,
pendant près de quatre mille ans.
Voilà ce qu'ont été nos peres , & ce
se nous serions encore nous-mêmes,
si la lumiere de l'Evangile n'eût diss-
nos ténèbres. Chaque histoire de
fable , chaque circonstance de la
vie des dieux , doit nous remplir en
même tems de confusion , d'admira-
on , de reconnoissance ; & semble



Eph. 2. 11. 12. nous crier à haute voix, ce que saint Paul disoit aux Ephésiens : *Souvenez-vous, & ne l'oubliez jamais, qu'étant Gentils par votre origine... vous n'aviez point l'espérance des biens promis, & que vous étiez sans Dieu en ce monde.*

UN SECOND avantage de la Fable, c'est qu'en nous découvrant les cérémonies absurdes & les maximes impies du paganisme, elle doit nous inspirer un nouveau respect pour l'auguste majesté de la religion chrétienne, & pour la sainteté de sa morale. L'histoire ecclésiastique nous apprend qu'un saint Evêque*, pour achever de décrier l'idolâtrie dans l'esprit des fidèles, produisit à la lumière, & exposa aux yeux du public, tout ce qui se trouva dans l'intérieur d'un temple qu'il avoit fait démolir; des ossemens d'hommes, des membres d'enfans immolés aux démons, & beaucoup d'autres vestiges du culte sacrilège que les payens rendoient à leurs divinités. C'est à peu près l'effet que doit produire dans l'esprit de toute personne sensée l'étude de la Fable: & c'est aussi l'usage qu'en ont fait les saints Peres, & tous les Apologistes de la religion chrétienne.

* Theophile
Evêque d'Alexandrie.
Theodor. 5. c.
22. Ruff. 11
c. 23. & 24.
Socr. 5. c. 16.



IL EST impossible d'entendre les livres qu'ils ont composés sur ce sujet; sans avoir quelque connoissance des fables. Le grand ouvrage de saint Augustin, qui a pour titre de la Cité de Dieu, & qui a fait tant d'honneur à l'Eglise, est en même tems & une preuve de ce que j'avance, & un parfait modèle de la manière dont on doit sanctifier les études profanes. Il n faut dire autant des autres Peres qui ont travaillé sur le même plan dès les premiers siècles de l'Eglise, Théophile d'Antioche, Tatien, Arabe, Lactance, Théodoret, Eusebe de Césarée, & sur tout saint Clément d'Alexandrie, dont les Stromates sont un livre fermé & inaccessible à quiconque n'est point versé dans cette partie de l'ancienne érudition: au lieu que la connoissance des fables en facilite infiniment l'intelligence; ce qui ne doit pas être compté pour un médiocre avantage.

C'EN EST encore un d'une fort grande étendue, & particulier aux jeunes gens pour qui j'écris, que l'intelligence des Auteurs soit grecs, soit latins, soit françois même, dans la lecture desquels on est souvent arrêté.

M v.



tout court, si l'on n'a quelque teinture de la Fable. Je ne parle pas seulement des poëtes, dont on fait qu'elle est comme le langage naturel : elle est souvent employée aussi par les orateurs, & elle leur fournit quelquefois par d'heureuses applications des traits fort vifs & fort éloquens. Tel est, par exemple, entre beaucoup d'autres, celui qu'on trouve dans une harangue de Cicéron au sujet de Mithridate roi du Pont : L'Orateur marque que ce Prince, fuyant devant les Romains après la perte d'une bataille, trouva le moyen d'échapper aux mains avares des vainqueurs en répandant sur la route d'espace en espace une partie des trésors & des dépouilles que lui avoient acquis ses conquêtes passées : à peu près, dit-il, comme on rapporte que Medée, poursuivie par son pere dans la même région, répandit sur les chemins les membres de son frere Absyrte dont elle avoit coupé le corps en pieces, afin que le soin de ramasser ces membres épars, & la douleur dont un si triste spectacle pénétreroit un pere, retardassent la vivacité de sa poursuite. La ressemblance est parfaite ; si ce n'est, com-

*Pro Lege
Mant. n. 22.*



me le remarque Cicéron, que ce fut la tristesse qui arrêta Jason, & la joie les Romains.

IL EST d'autres especes de livres, exposés aux yeux de tout le monde : les tableaux, les estampes, les tapisseries, les statues. Ce sont autant d'énigmes pour ceux qui ignorent la fable, qui souvent en est l'explication & le dénouement. Il n'est pas rare que dans les entretiens on parle de ces matières. Ce n'est point, ce me semble, une chose agréable, que de demeurer muet & de paroître stupide dans une compagnie, faute d'avoir été instruit pendant la jeunesse d'une chose, qui coûte fort peu à apprendre.

Toutes ces raisons m'ont toujours fait souhaiter qu'on travaillât à une histoire de la Fable, qui pût être mise entre les mains de tout le monde, & qui fût faite exprès pour les jeunes gens. Le livre du Pere Gautruche est peu près de ce genre : mais il n'a pas assez d'étendue, non plus que le traité du Pere Jouvenci, dont le titre est *Appendix de Dios*, & qui d'ailleurs est excellent. Celui de M. l'Abbé Barhier enferme en trois tomes une grande



partie de ce qu'on peut desirer sur la Fable, dont il tire le fond de l'histoire même, ce qui est en ce genre le meilleur système, & dont il explique les différentes sources avec beaucoup de solidité & d'érudition: mais cet ouvrage est trop savant & trop étendu pour de jeunes gens; comme le seroit aussi celui du Pere Tournemine, dont il nous a tracé un plan, qui seroit desirer que l'ouvrage fût achevé.

* Il se vend
chez la veuve
Foucault rue
saint Jacques.

On a donné depuis peu un Livre,* qui a pour titre, Dictionnaire de la Fable. Il peut être fort utile pour s'éclaircir soi-même sur les difficultés qu'on trouve dans ses lectures sur la Fable: mais ce n'en est pas une histoire suivie.

On pourroit en donner une, renfermée en un seul tome; qui fût d'une raisonnable étendue; où l'on rapporteroit les faits les plus considérables & les plus connus, & qui peuvent le plus contribuer à l'intelligence des Auteurs. Il seroit bon, ce me semble; d'éviter ce qui n'a rapport qu'à l'érudition, & qui rendroit l'étude de la Fable plus difficile, & moins agréable; ou du moins de rejeter dans de courtes notes les réflexions qui se:



soient de ce genre. Mais avant tout, il faudroit en écarter avec une sévérité inflexible tout ce qui pourroit nuire à la pureté des mœurs, & n'y laisser, non seulement aucune histoire, mais aucune expression, qui pût blesser le moins du monde des oreilles castes & chrétiennes. J'ai engagé une personne qui a beaucoup de science, d'esprit, & de piété, à se charger de ce petit ouvrage, qui seroit fort utile pour les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe; & j'espère qu'il se verra bientôt en état d'être donné au public.

CHAPITRE SECOND.

DES ANTIQUITÉS.

DUTRE les événemens contenus dans l'histoire, & les réflexions qu'ils en font une suite naturelle; cette histoire renferme encore une autre partie, moins nécessaire & moins agréable à la vérité, mais qui peut être utile, si elle se fait avec goût & discernement: je veux dire la connaissance des usages, des coutumes, de tout ce qu'on entend par le



nom d'Antiquités. Il me semble qu'il en est à peu près de ceux qui étudient l'histoire, comme des voyageurs. Ceux-ci pour l'ordinaire se proposent un certain but, qui est d'arriver dans leur patrie, ou dans quelque autre lieu où leurs affaires & leurs intérêts les appellent : & c'est ce but, ce motif, qui les fait agir, & les met en mouvement. Ils ne laissent pas néanmoins, s'ils en ont le loisir, & s'ils se piquent de curiosité, d'examiner chemin faisant ce qui se rencontre sur leur route de plus remarquable, & d'en faire des espèces de journaux & de mémoires pour leur usage particulier. Voilà ce qu'on doit aussi pratiquer en étudiant l'histoire ; c'est-à-dire, qu'outre la suite des faits & des événements, & les sages réflexions auxquelles ils donnent lieu, on doit encore y ramasser avec soin tout ce qui regarde les usages, les coutumes, les loix, les arts, & mille autres connaissances curieuses, qui servent à orner l'esprit, & qui contribuent aussi beaucoup à l'intelligence parfaite de l'histoire.

re jugé l'histoire



Utilité de l'étude des Antiquités.

CETTE ÉTUDE est, jusqu'à un certain point, d'une nécessité absolue pour tous les maîtres. Sans elle il y a dans tous les Auteurs beaucoup d'expressions, d'allusions, de comparaisons, qu'on ne peut entendre : sans elle il n'est presque pas possible de faire un pas dans la lecture même de l'histoire, qu'on ne se trouve arrêté par des difficultés, dont souvent une légère connoissance de l'antiquité donneroit la solution. Qu'on parcoure seulement le premier livre de l'Épique Live, qui avec l'origine du peuple Romain renferme celle de presque toutes ses loix & ses coutumes, & l'on reconnoitra de quelle utilité & de quel secours est l'étude dont je parle.

Je sai que cette étude, comme toutes les autres, si on la pousse trop loin, a ses dangers & ses écueils. Il y a une sorte d'érudition obscure & mal conduite, qui ne s'occupe que de questions également vaines & épineuses, qui dans chaque matière cherche ce qu'il y a de plus abstrus & de plus inconnu, & qui se borne pres-



que à la découverte de choses absolument superflues, qu'il seroit souvent plus utile d'ignorer que de savoir. ^a Sénèque, en plus d'un endroit, se plaint que ce mauvais goût, qui avoit pris naissance chez les Grecs, étoit passé chez les Romains, & commençoit à saisir la nation. ^b Il remarque qu'il y a, en matière d'étude, comme dans le reste, un excès & une intempérance vicieuse : Qu'il n'est pas moins blâmable de faire à grands frais un amas de connoissances inutiles, que de meubles superflus : Que cette sorte d'érudition n'est propre qu'à faire d'importuns discoureurs, sottement entêtés de leur mérite, & qui dans le fonds sont de vrais ignorans. Il parle de Didyme, ce fameux Grammairien, qui avoit composé quatre mille volumes, où il examinoit une infinité de questions inu-

^a Ecce Romanos quoque invasit inane studium supervacua discendi? Lib. de brev. vit. cap. 14.

^b Plus scire velle, quam sit satis, intemperantiæ genus est An tu existimas reprehendum, qui supervacua usu sibi comparat, & pretiosarum rerum pompam in domo

explicat? non putas enim, qui occupatus est in supervacua literarum suppellectile? Quid quod ista liberalium artium consecratio molestos, verbosos, intemptivos, sibi placentes facit, & ideo non discentes necessaria, quia supervacua didicerunt. Epist. 89.



tiles, qui n'étoient bonnes qu'à être oubliées. Je le trouverois, dit Sénèque, bien malheureux, s'il avoit été condamné, je ne dis pas à composer, mais seulement à lire un si grand nombre de livres : *Quatuor millia librorum Didymus Grammaticus scripsit ; miser, si tam multa supervacua legisset,*

Juvenal * se moque aussi avec raison du mauvais goût de ceux de son tems, qui exigeoient qu'un Précepteur fût en état de répondre sans préparation sur mille questions absurdes & ridicules. En effet, c'est bien peu connoître le prix du tems, & bien mal placer sa peine & son travail, que de les employer à l'étude de choses obscures & difficiles, & en même tems, comme le dit * Cicéron, non

* Sed vos savas imponere leges.

Et preceptorum verborum regula constat.

Et legat historias, auctores noverit omnes

tanquam unguis digitosque suos, ut forte rogatus

cum petri aut thernias, aut Phœbi balnea, dicat

utricum Anchisæ, nomen patriamque noverit

achemolis, dicat, quot Acestes vixerit annos,

quot Sicylus Phrygiis vini donaverit utat.

Juvenal. lib. 3. Satyr. 7.

Alterum est vitium, quod quidam nimis maximum studium multamque operam in res obscu-

ras atque difficiles confert, easdemque non necessarias. *Of. lib. 1. n. 19.*



nécessaires ; & quelquefois même vaines & frivoles.

Martial. Turpe est difficiles habere nugas,
Et stultus labor est ineptiarum.

Quintil. lib.
II. cap. 8.

Un maître sensé évitera avec soin ce défaut. En s'appliquant à l'histoire & aux antiquités, il ne poussera point trop loin ses recherches, & gardera dans cette étude une sage sobriété. Il se souviendra de ce que dit Quintilien, que c'est une fote & pitoiable vanité que de se piquer de savoir sur un sujet tout ce qu'en ont dit les auteurs les moins estimables ; qu'une telle occupation use & consume mal à propos un tems & des efforts que l'on doit réserver pour de meilleures choses ; & qu'entre les vertus & les perfections d'un bon maître, celle de savoir ignorer certaines choses n'est pas la moindre. *Ex quo mihi inter virtutes Grammatici habebitur, aliqua nescire.*

Il y a un art de faire entrer de l'agrément dans ces matières sèches pour l'ordinaire & rebutantes, de les assaisonner par de courtes histoires ou réflexions qu'on y mêle, d'en écarter presque toutes les difficultés & les



épine, de n'en laisser cueillir aux jeunes gens pour ainsi dire que la fleur, de réveiller leur goût & de piquer leur curiosité par des traits singuliers & frapans, en un mot de leur faire désirer & attendre avec quelque impatience cette sorte d'exercice.

Avec ces précautions on ne peut trop recommander l'étude des antiquités ni aux écoliers, ni aux maîtres. Ceux-ci la doivent regarder comme un de leurs devoirs essentiels. Elle fait partie d'une érudition qui est non seulement convenable, mais absolument nécessaire à des personnes destinées par leur état à étudier & à enseigner les belles lettres. L'Université dans tous les tems s'est distinguée par cet endroit autant que par tous les autres. On a toujours vû sortir de son sein des Savans en tout genre, qui ont fait honneur à la littérature & à la Nation par les doctes ouvrages qu'ils ont donnés au public: Turnebe, Auret, Buchanan, Scaliger, Casaubon, & tant d'autres, qui ont enseigné ou étudié dans l'Université de Paris.

C'est à nous à soutenir leur gloire, & à regarder leur réputation com-



me un riche & précieux patrimoine que nous devons transmettre à nos successeurs dans son entier, & ne pas souffrir qu'il diminue ou se dissipe par notre paresse & notre indolence. Nous voions plusieurs de nos confreres se distinguer dans l'Université, chacun selon son goût & son attrait, en différens genres de littérature ; composition en prose ou en vers grecs & latins ; étude profonde de la Rhétorique & des anciens Rhéteurs, de la Poétique & des Maîtres qui en ont traité, de la Grammaire en général, & de toutes ses parties ; connoissance exacte des Auteurs anciens, de l'histoire tant grecque que romaine, & des antiquités de l'une & de l'autre nation. Une noble émulation nous est permise en ce point. Nous devons, tous tant que nous sommes, faire effort pour atteindre, & même, s'il se peut, pour passer ceux qui jusqu'ici nous ont devancés.

Il ne s'agit pas seulement de la gloire de l'Université, mais de l'honneur de la Nation, qui doit nous toucher sensiblement. Il semble que certains peuples voisins travaillent à nous enlever la gloire de l'érudition



par l'application extraordinaire qu'ils
 donnent aux sciences, & par les grands
 & doctes ouvrages dont ils enrichis-
 sent le public. Ils ne peuvent dispu-
 ter aux François celle d'exceller dans
 ce qui regarde l'éloquence & la poé-
 sie, l'étude des belles lettres, la fi-
 nesse & la délicatesse de la composi-
 tion; le siècle de Louis le Grand aiant
 été pour nous, ce que fut autrefois
 celui d'Auguste pour les Romains,
 est-à-dire la règle & le modèle du
 bon goût en tout genre. En conser-
 vant avec soin & avec jalousie cette
 précieuse partie de notre ancien hé-
 ritage, il n'en faut pas négliger une
 autre, qui doit aussi nous être fort
 précieuse; & la perfection de notre
 littérature est de joindre ensemble ces deux
 choses, le bon goût des belles lettres,
 & celui de l'érudition.

Ces deux parties, quoique bien
 différentes, ne sont point incompati-
 bles, & elles doivent se prêter un
 mutuel secours. En effet l'érudition
 n'est utile tout autrement, quand elle est
 soutenue d'une composition fine &
 délicate, telle qu'on la voit dans les
 ouvrages de Muret, de Manuce, &
 beaucoup d'autres illustres savans.



qui ont fait tant d'honneur à la littérature : & d'un autre côté la délicatesse de la composition est infiniment relevée par la solidité & la multiplicité des pensées & des choses que l'érudition lui fournit.

Je ne sai si l'amour de la patrie, & la prévention pour un corps dont j'ai l'honneur d'être, m'aveuglent : mais il me semble que les deux caractères dont je viens de parler se trouvent heureusement réunis dans la plupart des Mémoires qu'a donné au public l'Académie Royale des Inscriptions & des Belles Lettres. On y trouve une grande partie des Antiquités expliquées avec beaucoup de netteté & d'élégance. J'en ai fait grand usage dans le peu que j'en raporte ici. Le double titre d'Inscriptions & de Belles Lettres que porte cette Académie, marque assez que son but est de joindre la délicatesse de la littérature à la profondeur de l'érudition. Pour ne point parler de beaucoup d'autres savans Académiciens, tels qu'étoient M. l'Abbé Fraguier & M. l'Abbé Massieu, elle a perdu depuis peu un excellent sujet, qui réunissoit dans un degré éminent ces deux qualités.



parle de M. Boivin le jeune, Pro-
 fesseur Royal en langue Grecque,
 garde de la Bibliothèque du Roi,
 & l'un des Quarante de l'Académie
 françoise. Il avoit une vaste érudition,
 & je ne sai si dans toute l'Eu-
 rope il y avoit un homme qui possédât
 la langue Grecque plus parfaite-
 ment que lui. Mais en même tems
 il composoit dans les trois langues,
 Grecque, latine, & françoise, soit en
 prose, soit en vers, avec une extrême
 délicatesse. Plusieurs de nos plus ha-
 biles Professeurs de l'Université ne
 pouvoient jamais de lui montrer
 ses compositions, & ils se trouvoient
 toujours bien de sa critique, égale-
 ment modeste & judicieuse. Pour
 moi, quoiqu'il fût mon cadet pour
 l'âge, je l'ai toujours regardé comme
 mon maître pour les belles lettres,
 & tout pour le grec; & je lui dois
 en grande partie du peu que je sai.
 C'est à cette érudition que doivent
 servir les jeunes maîtres qui son-
 t à faire des études sérieuses, &
 conduire celles des autres. La lon-
 gueur & la difficulté du travail ne
 peuvent point les rebuter. En consacrant
 tout les jours un certain tems



réglé à la lecture des anciens Auteurs, ils feront peu-a-peu un amas de richesses, dont ils seront eux-mêmes étonnés dans la suite. Il ne s'agit que de commencer, de mettre le temps à profit, & de faire ses remarques avec ordre & clarté. Pour savoir ce qu'il est à propos d'observer dans ses lectures, il faudroit déjà avoir quelque goût & quelque teinture d'érudition. Ainsi, pour me renfermer dans celle dont il s'agit ici, seroit à souhaiter qu'un maître, avant que de s'engager dans l'étude des anciens Historiens, eût parcouru au moins ce que Rosinus a écrit sur les antiquités Romaines. Ce travail n'est pas de longue haleine, & il peut cependant être d'un grand usage pour les jeunes maîtres dans la lecture des Auteurs, en les rendant attentifs à plusieurs choses, qui sans cela pourroient leur échaper. On a un portrait latin du P. Cantel Jésuite, intitulé *De Romana Republica*, qui est fort propre pour les commençans. Il y en a un françois, * mais fort abrégé, qui a pour titre, *Abregé des Antiquités Romaines*, qu'on pourroit mettre entre les mains des jeunes gens,

* Il est imprimé chez Jean-Luc Non, près le Collège de Marin.



ns, jusqu'à ce qu'on en ait fait un
près pour eux : & j'espère que quel-
de habile maître voudra bien se char-
er de ce petit ouvrage.

On peut rapporter à sept ou huit
es une bonne partie de ce qui re-
de les Antiquités : La religion ; le
vernement politique ; la guerre ;
avigation ; les monumens & édi-
s publics ; les jeux ; les combats ;
spectacles ; les arts & les sciences ;
usages de la vie commune , com-
les repas , les habits , les mon-
es , &c.

Chacune de ces parties en renfer-
beaucoup d'autres. Par exemple ,
le titre de religion sont compris,
dieux ; les prêtres ; les temples ;
vases , meubles , instrumens em-
és à divers actes de religion ; les
ifices ; les fêtes ; les vœux & les
tions ; les oracles & les présages.
le titre de gouvernement poli-
e , les Comices ou Assemblées ,
fférentes Magistratures, les Loix,
ugemens. Et ainsi de tout le reste.
y a mille choses curieuses , & di-
certainement d'être observées ,
n maître un peu versé dans cette
e fait remarquer à ses disciples
me IV. N



selon que l'occasion s'en présente ; & à la longue il leur remplit l'esprit d'un grand nombre de connoissances utiles & agréables, qui ne leur coûtent presque aucun travail. Quelques exemples en seront la preuve , & montreront combien l'étude des Antiquités peut servir soit pour exciter la curiosité des jeunes gens & leur inspirer du goût pour la lecture, soit même pour leur insinuer d'utiles principes par rapport aux mœurs & à la religion. Je me bornerai ici à un seul article qui regarde les Arts , & je n'en traiterai qu'une très-médiocre partie.

*Faits & réflexions sur ce qui regarde
l'invention des Arts.*

Il est important , en lisant les Auteurs , d'y remarquer soigneusement l'origine des arts & des sciences, leurs différens progrès , leur décadence & leur chute , les faits rares & curieux qu'on y trouve sur ce sujet , les hommes illustres qui y ont excellé , les Princes qui en ont fait fleurir l'étude en accordant leur protection aux personnes qui se distinguoient en quelque genre que ce fût ; & l'on ne doit pas omettre les découvertes qui ont



échappé aux recherches des anciens, & qui étoient réservées pour les siècles postérieurs. Je ne toucherai que les deux derniers articles, & je me contenterai d'en indiquer seulement quelques exemples. J'y joindrai quelque chose sur les mesures & les monnoies.

§. 1. Découvertes échappées aux Anciens.

Les jeunes gens entendent souvent parler de cavalerie dans les descriptions de combats dont les auteurs ont pleins, mais il est rare qu'ils fassent attention à une chose fort remarquable en elle-même, & qu'on a eu la peine à comprendre: c'est qu'anciennement les cavaliers ne se servoient point d'étriers. Il falloit donc, quand l'âge les appesantissoit, qu'ils se fissent mettre à cheval par leurs écuyers s'ils en avoient, ou qu'ils eussent l'avantage d'un terrain plus élevé, ou de quelque pierre, ou d'un tronc d'arbre. Plutarque observe que *la vit. Græc.* *Ulysses* fit mettre sur les grands chemins d'espace en espace des pierres pour aider les cavaliers à monter à cheval.

On est surpris avec raison que les



anciens n'aient point employé le verre pour leurs fenêtres. Le verre cependant étoit en usage chez eux. Sans parler des glaces & des miroirs dont les chambres étoient parées, on employoit le verre pour faire des vases, des tasses, des gobelets, qui imitoient parfaitement le crystal, & qui n'étoient pas un des moindres ornemens des buffets. Quoi de plus facile que d'en faire des vitres? Cependant les anciens ne s'en étoient point avisé.

Ils n'usoient point non plus de lin pour les chemises, qui contribuent beaucoup pourtant à la propreté & à la santé: & c'est une des raisons qui rendoient chez eux le bain absolument nécessaire.

On fait de même observer aux jeunes gens que plusieurs inventions des plus nécessaires à la vie, telles que sont les moulins à eau, les moulins à vent, les lunettes, la boussole, l'imprimerie, & d'autres choses pareilles n'étoient point connues des anciens, & que nous devons la plupart de ces rares & précieuses inventions à des siècles de barbarie, où regnoient encore la grossiereté & l'ignorance que l'irruption des peuples du Nord, en-



nemis & destructeurs de tous les ouvrages de l'art, avoient répandues dans toute l'Europe. Quelles découvertes n'a-t-on point fait dans l'astronomie par le moyen des lunettes d'approche ! Quel changement la boussole n'a-t-elle point apporté dans la navigation !

On ne manque pas, à cette occasion, de faire remarquer aux jeunes gens que l'invention des arts ne doit point être attribuée à l'industrie humaine seule, mais à une providence particulière, qui se cachant pour l'ordinaire sous des rencontres qui ne paroissent que l'effet du hazard, a conduit les hommes par degrés à des découvertes merveilleuses, pour leur procurer dans les tems marqués les nécessités & les commodités de la vie. C'est une vérité que les payens même ont reconnue ; & Cicéron, parcourant ce qu'il y a de plus utile & de plus précieux dans la nature, avoue que tout cela seroit demeuré enseveli sans l'oubli, & caché dans les entrailles de la terre, si Dieu n'en avoit donné la connoissance & l'usage à l'homme.

*Cic. lib. 1. de
Divin. n. 116.*

• Pour appuyer cette réflexion, &

N iij



rendre cette vérité plus sensible , on explique en détail aux jeunes gens ce qui regarde la boussole , & un tel récit ne peut que leur faire beaucoup de plaisir. La Boussole , leur dit-on , est une boëtte où il y a une éguille aimantée , & soutenue de telle sorte qu'elle peut tourner de tous côtés. Cette éguille , par la vertu de l'aimant dont on l'a frotée , se dirige toujours d'une manière fixe à peu de chose près sur la ligne méridienne , tournant une de ses extrémités vers le nord , & l'autre vers le midi ; & par ce moyen elle découvre au Pilote de quel côté est porté le vaisseau. Les anciens , avant l'invention de la boussole , ne pouvoient naviger fort loin en pleine mer , parce qu'ils n'avoient pour se conduire que le soleil & les étoiles : & quand ce secours leur manquoit , ils alloient au hazard , & ne savoient de quel côté le vaisseau avançaït. C'est pour cela qu'ils ne s'éloignoient pas beaucoup des côtes , & qu'ils n'osoient entreprendre des voyages de long cours. La boussole a levé ces difficultés , parce que quelque tems qu'il fasse pendant le jour , & quelque obscurité qu'il y ait pendant



La nuit, elle montre toujours où est le nord & le midi, & par une suite nécessaire où est l'orient & l'occident, & fait connoître sûrement la route que tient le vaisseau.

La découverte du nouveau monde, & par conséquent le salut d'une infinité d'ames, dépendoit de l'invention de la boussole : & il est étonnant qu'elle ait été ignorée si longtemps, car elle n'est connue en Europe que depuis environ trois cens ans. Des deux vertus spécifiques qu'a la pierre d'aimant, les anciens en connoissoient une parfaitement, savoir celle d'attirer & de soutenir le fer. Comment ne sont-ils point parvenus à découvrir l'autre, qui est de se tourner & de se tenir toujours vers le nord & le midi, qui nous paroît maintenant si facile & si naturel ? Qui ne voit clairement que Dieu, qui rend les hommes attentifs ou distraits sur les effets de la nature selon ses vûes & son bon plaisir, avoit réservé dans ses décrets éternels cette importante découverte pour les tems où il vouloit que l'Evangile fût porté dans ces terres, inaccessibleles jusques-là à nos vaisseaux, parce qu'elles étoient séparées de nous



par des espaces immenses de mer qu'ils ne pouvoient traverser, & que Dieu n'avoit point encore levé les barrières qui nous en fermoient l'entrée ?

En parlant aux jeunes gens des vaisseaux des Anciens, on les avertit qu'il y a une grande difficulté entre les Savans, pour expliquer comment les rangs de rames étoient disposés. Il y en a, dit le P. de Montfaucon, qui veulent qu'ils fussent mis en long, & à peu près comme sont aujourd'hui les rangs de rames dans les galeres. D'autres, & il est lui-même de ce nombre, soutiennent que les rang des birèmes, des trirèmes, des quinquerèmes ou pentères, & d'autres, multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux, étoient les uns sur les autres, non perpendiculairement, ce qui auroit été impossible, mais obliquement, & comme par degrés ; & ils le prouvent par une infinité de passages d'Auteurs. Mais ce qu'il y a de plus fort pour ce sentiment, c'est que les anciens monumens, sur tout la colonne Trajane, nous représentent ces rangs les uns sur les autres. Cependant, ajoute le P. de Montfaucon, nos plus habiles



gens de marine prétendent que cela est impossible. Tous ceux, dit-il, à qui j'en ai parlé, dont quelques-uns sont de la première distinction, & d'une habileté reconnue de tout le monde, parlent de même.

Sans être fort habile dans la marine, on conçoit aisément qu'il devoit y avoir une difficulté presque insurmontable dans la manœuvre des vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, tels que ceux * de Ptolémée Philopator roi d'Égypte, & d'Hiéron roi de Syracuse. Le vaisseau d'Hiéron, fabriqué sous la direction d'Archimède, avoit vingt rangs de rames, & l'autre quarante. Celui-ci étoit long de 280 coudées, large de 38, & en avoit de hauteur environ 50. Les rames de ceux qui tenoient le plus haut rang, avoient de longueur 38 coudées. Il paroît par la colonne Trajane que dans les birèmes & dans les trirèmes il n'y avoit qu'un rameur à chaque rame: il n'est pas aisé de décider pour les autres. Aussi Plutarque remarque-t-il que le vaisseau de Ptolémée, plus semblable à un bâtiment immobile qu'à un navire, n'étoit que pour la pompe & le spectacle, & non pour l'usage. Tite-Live dit à

* On en peut voir la description dans *Ataléide*, liv. 50.

voir. *Demost.*



Liv. lib. 33.
n. 30.

peu près la même chose du navire de Philippe roi de Macédoine, qui avoit seize rangs de rames : *Jussus Philippus naves omnes rectas tradere; quæ & regionem unam inhabitans prope magnitudinis, quam sexdecim versus remorum agebant.* Végece ne compte entre les vaisseaux de raisonnable grandeur, & propres pour la guerre, que les quinquérèmes, & ceux de moindre rang; & il n'est gueres parlé que de ceux-là dans les Auteurs. Il paroît même que depuis Auguste on n'a gueres employé d'autres vaisseaux à plusieurs rangs de rames que les trirèmes & les birèmes.

Plat. in vit.
Demetr.
Diod. Sic.
lib. 20.

Mais, pour bien juger de la manœuvre de ces vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, il faudroit l'avoir vûe de ses propres yeux. L'histoire parle des navires de Démétrius roi de Syrie, qui étoient à seize rangs de rames : avant lui on n'en avoit point encore vû de tels. Leur agilité, dit Plutarque, leur vitesse, & leur adresse à tourner, étoient encore plus admirables que leur grandeur énorme. Tout cela étoit de l'invention de ce Prince, qui avoit un merveilleux génie pour les arts, & qui



inventa bien des choses inconnues aux architectes. Ces navires faisoient l'admiration des gens de son tems, qui n'auroient jamais pû croire que cela fût possible, s'ils ne l'avoient vû.

J'ai fait ces remarques pour montrer combien il est important, en liant les auteurs grecs & latins, d'être attentif à y observer exactement dans les descriptions qu'on y trouve de flotes & de combats sur mer, tout ce qui a rapport à la construction des vaisseaux, à leurs formes, & à leurs especes différentes, & aux différens changemens qui sont arrivés dans la marine par rapport à la navigation.

Je dois pourtant avertir les jeunes gens en général qu'il y a certains faits merveilleux rapportés par les anciens, sur lesquels il est bon de suspendre un peu sa croiance, jusqu'à ce qu'on les ait examinés avec plus de soin. Plin. dit que du tems de Tibere

Lib. 16. cap.

26.

n'avoit trouvé le secret de rendre le verre malléable, mais qu'on avoit soufés entièrement cette invention, de peur qu'elle ne fit perdre le prix de l'estime à l'or, à l'argent, & à toutes sortes de métaux. Dion ca-

Lib. 17. pag.
617.

N vj



porte l'histoire d'un ouvrier, qui aiant laissé tomber à dessein devant Tibere un vase de verre qu'il lui présentoit, en ramassa sur le champ les morceaux, & après les avoir un peu maniés, montra le vase entier & sans aucune fracture. D'autres auteurs, sur la foi de Pline, ont raconté le même fait. Cependant les savans assurent que la prétendue malléabilité du verre est une chimere, que la saine physique dément absolument. Aussi Pline avoue que ce qu'on en disoit, avoit plus de cours que de fondement : *Et fama crebrior diu quam certior fuit.*

Je ne sai si l'on peut faire plus de fond sur ce que le même Pline raconte d'un petit poisson, appelé par les Grecs *Echeneis*, & par les Latins *Remora*, qui s'étant attaché sous le gouvernail de la galere qui portoit l'Empereur Caligula, l'arrêta tout court, sans que quatre cens rameurs qui y étoient la pussent faire avancer.

§. 2. Honneurs rendus aux Savans.

IL Y AUROIT beaucoup de choses à observer dans l'histoire ancienne



sur ce qui regarde les honneurs rendus à ceux qui ont inventé ou perfectionné les arts, & en général aux savans du premier ordre qui se sont distingués d'une manière particulière : mais mon dessein ne me permet pas de m'étendre beaucoup sur ce sujet, quelque intéressant qu'il fût pour nous.

On ne peut lire la lettre que Philippe roi de Macédoine écrivit à Aristote, sans être ravi d'admiration en voyant que ce Prince préféreroit à la joie que lui avoit causé la naissance d'un fils, celle qu'il auroit de lui donner pour maître le premier philosophe de son tems, & le plus habile homme qui eût jamais été.

L'estime singulière que fit Alexandre le Grand des poésies d'Homere, & les égards qu'il eut dans le sac de la ville de Thèbes pour la mémoire de Pindare, ne lui ont gueres moins acquis de réputation que toutes ses conquêtes : & on l'admire presque tant, lorsque, déchargé du faste de la royauté, il aime à s'entretenir familièrement avec les célèbres peintres & sculpteurs de son tems, que lorsque marchant à la tête de ses

*Ant. Gel.
lib. 9. cap. 3.*



armées il porte par tout la terreur.

La protection éclatante que Mé-
cène accorda aux gens de lettres,
emploiant pour leur faire du bien
tout le crédit qu'il avoit auprès du
Prince, a rendu son nom immortel,
& a procuré au siècle d'Auguste la
gloire d'être regardé à jamais com-
me l'âge d'or de la littérature, & la
règle du bon goût en tout genre d'é-
rudition.

*Hist. de Xi-
men. par M.
Flecher liv. 6.*

Quand on lit que le Roi Catholi-
que & le Cardinal Ximenès, allant
un jour à un Acte public qui se sou-
tenoit dans la nouvelle Université
d'Alcala, voulurent que le Recteur
marchât au milieu d'eux, (prérogative
que cette Université a toujours
conservée depuis ;) on sent bien que
ce n'étoit point à la personne du
Recteur qu'ils rendoient cet homma-
ge public, mais qu'en grand Roi &
en grand Ministre ils vouloient par
là inspirer le goût des lettres & des
sciences, qui rendent toujours avec
usure aux Princes la gloire qu'elles
en reçoivent.

Les privilèges singuliers que nos
Rois accorderent autrefois à l'Uni-
versité de Paris, la mere & le mo-



de toutes les autres , partoient
 du même principe : & la réputation
 qu'elle s'est acquise à elle-même &
 dans le Roiaume dans tout le monde chrétien,
 montre que les Rois nos fondateurs
 n'ont point été trompés dans
 leurs vûes , qu'elle a remplies au de-
 hors de toutes leurs espérances. Il en
 sera ainsi dans tous les tems. Les
 arts & les sciences fleuriront toujours
 dans les Etats où elles seront hono-
 rées : & à leur tour elles honoreront
 infiniment les Etats & les Princes qui
 leur auront fait fleurir.

Je ne puis m'empêcher d'insérer
 un fait arrivé tout récemment &
 presque sous nos yeux , qui mérite
 d'être célébré dans toutes les lan-
 ges , & inscrit en caractères éclai-
 rés dans tous les fastes de la litté-
 rature. C'est ce qui s'est fait en An-
 gleterre dans les obseques du célèbre
 Newton , l'Archimède de notre
 siècle & par la sublimité de ses rai-
 sonnemens dans la théorie , & par la
 force de son génie industrieux & in-
 ventif dans la pratique. Je ne ferai
 que transcrire ce qui se trouve dans
 ce bel éloge qu'en fit M. de Fonte-
 nelles avec son éloquence ordinaire



dans l'ouverture de l'Académie des sciences de l'année 1727.

» Son corps fut exposé sur un lit
 » de parade dans la chambre de Jérusalem, endroit d'où l'on porte
 » au lieu de leur sépulture les personnes du plus haut rang, & quelquefois les Têtes couronnées. On
 » le porta dans l'Abbaye de Westminster, le poêle étant soutenu par
 » Milord Grand Chancelier, par les Ducs de Montrose & Roxburgh,
 » & par les Comtes de Pembroke, de Suffex, & de Masclesfield. Ces
 » six Pairs d'Angleterre, qui firent cette fonction solennelle, font assez
 » juger quel nombre de personnes de distinction grossirent la pompe
 » funebre. L'Evêque de Rochester fit le service, accompagné de tout
 » le Clergé de l'Eglise. Le corps fut enterré près de l'entrée du Chœur.
 » Il faudroit presque remonter chez les anciens Grecs, si l'on vouloit
 » trouver des exemples d'une aussi grande vénération pour le savoir.
 » La famille de M. Newton imite encore la Grece de plus près par un
 » monument qu'elle lui fait élever, & auquel elle emploie une somme



considérable. Le Doien & le Cha- «
 pitre de Westminster ont permis «
 qu'on le construise dans un en- «
 droit de l'Abbaye, qui a souvent «
 été refusé à la plus haute Noblesse. «
 La patrie & la famille ont fait écla- «
 rer pour lui la même reconnoissan- «
 ce, que s'il les avoit choisies. «

Je n'ai pas besoin de prier qu'on
 ne pardonne cette digression. Pour
 peu qu'on soit sensible au bien public
 & à l'honneur des lettres, il ne se
 peut qu'on ne soit vivement touché
 de cette espèce d'hommage solennel
 de la Noblesse d'un puissant Roiau-
 me, au nom ce semble de toute la
 Nation, rend à la science & au mé-
 rite.

3. *Des mesures de tems & de lieux, & des monnoies anciennes.*

J'ajoute cet article, non pour en-
 trer dans la discussion de ces matières,
 plupart très-difficiles, mais pour
 donner une légère connoissance
 à ces jeunes gens, & pour mettre sous
 leurs yeux un Tarif des différentes
 monnoies qui se rencontrent souvent
 dans les Auteurs, & qui par elles-mê-
 mes ne présentent à l'esprit aucune



Lib. 7. cap. 39. idée claire de leur valeur. Pline l'ancien dit que Roscius, le plus célèbre Acteur de son tems, gaignoit par an cinq cens mille sesterces : *Apud majores Roscius Histrio H-S quingenta annua merita esse proditur.* On lit dans Paterculus que Paul-Emile mit dans le trésor public deux cens millions de sesterces : *Bis millies centies H-S arario contulit.* De jeunes gens ne connoissent point nettement la valeur de ces sommes. Le Tarif leur apprend en un coup d'œil que la premiere somme est de 62500 liv. & la seconde de vingt-cinq millions de notre monnoie.

I. Mesures de tems.

Les Grecs comptoient par *Olympiades*, dont chacune comprenoit l'espace de quatre années entieres. Et ces Olympiades prenoient leur nom des Jeux Olympiques, qui se célébroient dans le Péloponnese auprès de la ville de Pise, autrement dite *Olympia*. La premiere Olympiade, où Coroebus remporta le prix, commence, selon Usserius, à l'été de l'année du monde 3228.

Selon le même Usserius, Rome fut bâtie un peu avant le commencement



de la VIII. Olympiade, l'an du monde 3156, dans le tems que le grand Empire des Assyriens fut détruit par la mort de Sardanapale son dernier roi, lorsque Joatham regnoit à Jérusalem, & par conséquent du tems d'Isaïe. Depuis la fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium on compte 723 ans.

II. Mesures Itinéraires.

Le point est la moindre partie qui se puisse décrire.

Douze points font une ligne.

Douze lignes font le pouce.

Douze pouces font le pié.

Deux piés & demi font le pas commun.

Deux pas communs, ou cinq piés, font le pas géométrique.

Cela posé, voici les mesures itinéraires les plus connues.

Le STADE étoit particulier aux Grecs, & est de 125 pas géométriques. Par conséquent il en faut 20 pour faire une lieue commune de France, qui est de 2500 pas.

Le MILLE chez les Romains est de 8 stades, ou de 1000 pas géométriques : un peu moins d'une demi lieue.



La LIEUE des anciens Gaulois est de 1500 pas.

La PARASANGE chez les Perses est ordinairement de 30 stades, c'est-à-dire d'une lieue & demie. Il y en a depuis 20 jusqu'à 60 stades.

Le SCHOENE le plus commun chez les Egyptiens est de 40 stades, & ainsi de deux lieues. Il y en a depuis 20 jusqu'à 120 stades.

La LIEUE COMMUNE de France est de 2500 pas : La PETITE de 2000 pas. La GRANDE de 3000 pas. Quand on parle des lieues de France, on entend ordinairement les communes.

III. Des Monnoies anciennes.

La Dragme Attique, à laquelle répond le denier Romain, nous doit servir de règle pour connoître la valeur de toutes les autres monnoies. M. de Tillemont la fait monter à douze sols de notre monnoie : le Pere Lamy à huit sols à quelque chose près : M. Dacier à dix sols. C'est à ce dernier sentiment que je m'en tiens ici, sans examiner les raisons de ces différences, seulement parce que cette manière de compter est la plus facile, & par conséquent la plus propre pour



es jeunes gens. Je prens ici notre monnoie en fixant le marc à vingt-sept ivres tournois, ce qui est regardé par la plûpart des nations de l'Europe comme le prix intrinseque de l'argent.

Monnoies Grecques.

LE **O B O L E** Attique est la sixième partie d'une dragme Attique.

LA **DRAGME** Attique est composée de six oboles. Elle répond au denier romain, & vaut dix sols de France.

LA **MINE** Attique vaut cent dragmes, & par conséquent 50 livres de France.

LE **TALENT** Attique vaut soixante mines, & par conséquent trois mille livres de France.

MYRIADE est un mot grec qui signifie dix mille. Ainsi une myriade de dragmes signifie dix mille dragmes, & vaut 5000 livres.

LE **STATÈRE** Attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes, qui valoient vingt dragmes d'argent, & par conséquent dix livres de France. Le *Darique*, monnoie d'or des Perses, & celle qui portoit le nom de Philippe roi de Macédoine, *Philippéi*, étoient de la mê-



me valeur que le Stater Attique.

Le SICLE, monnoie des Hébreux, valoit quatre dragmes Attiques, c'est-à-dire 40 sols.

Monnoies Romaines.

L'AS Romain, autrement appelé *libra*, ou *pondo*, étoit dans son origine la dixième partie du denier Romain.

Le PETIT SESTERCE, *sestertius*, ou *nummus*, étoit la quatrième partie du denier Romain, & valoit deux sols & demi de France. Il étoit d'abord marqué ainsi, L-L-S, parce qu'il valoit deux *as*, ou deux livres & demie: *sestertius*, pour *semistertius*, comme qui diroit un demi ôté de trois. Ensuite les Libraires ont mis une H pour les deux L-L, & ont ainsi marqué le sesterce, HS.

Le DENIER étoit une petite piece d'argent, qui valoit dix *as*, quatre sesterces, & par conséquent dix sols de France.

Le GRAND SESTERCE, c'est-à-dire *sestertium* au neutre, signifie une somme qui valoit 1000 petits sesterces, 250 deniers Romains, 125 livres de France.

Cette dernière somme se comptoit



DES ANTIQUITÉS. 311

liverement. *Decem sestertia*, dix grands sesterces, ou dix mille petits. Par l'adverbe, *decies sestertiūm*; on sousentend ici *centies*: ce sont donc mille grands sesterces, ou un million de petits: ou *decies centena*, & on sousentend *sestertia*: ou *decies* tout court, & on sousentend *centies sestertiūm*, ou bien *centena sestertia*.

Le nom de la monnoie d'or étoit *Aureus*, ou *Solidus*. Il est estimé ordinairement dans les Auteurs 25 deniers d'argent.

La proportion de l'or à l'argent a fort varié dans tous les tems. On eut s'en tenir à celle de dix à un pour l'antiquité. Ainsi un talent d'argent vaut trois mille livres, un talent d'or trente mille livres. Maintenant la proportion de l'or à l'argent est à peu près de quinze à un.

Nombres Romains.

I.	1.
V.	5.
X.	10.
L.	50.
C.	100.
D.	500.
M.	1000.



ICD.	5000.
CCICD.	10000.
ICDD.	50000.
CCCICDD.	100000.

Tarif des Monnoies Grecques.

MYRIADES.

1 myrias drachmarum Atticarum.	5000 l.
2 myriades.	10000 l.
	dix mille livres.
3 myriades.	15000 l.
4 myriades.	20000 l.
5 myriades.	25000 l.
10 myriades.	50000 l.
20 myriades.	100000 l.
	cent mille livres.
50 myriades.	250000 l.
100 myriades.	500000 l.
200 myriades.	1000000 l.
	un million de livres.
1000 myriades.	5000000 l.
	cinq millions.

TALENTA.

1 talent.	3000 liv.
2 talents.	6000 liv.
5 talents.	15000 liv.
10 talents.	30000 liv.
50 talents.	150000 liv.
100 talents.	300000 liv.
	trois cens mille francs.
500 talents.	1500000 liv.
	un million cinq cens mille francs.
1000 talents.	3000000 liv.
	trois millions.
	5000 talents.



DES ANTIQUITES. 315

5000 talents.	15000000 liv. quinze millions.
10000 talents.	30000000 liv. trente millions.
20000 talents.	60000000 liv. soixante millions.
50000 talents.	150000000 liv. 150 millions.
100000 talents.	300000000 liv. 300 millions.

Tarif des Monnoies Romaines.

A S.

Millia singula xris, ou mille asses.	50 l.
Duo millia xris.	100 l.
Quatuor millia xris.	200 l.
5 millia xris.	250 l.
10 millia xris.	500 l.
20 millia xris.	1000 l.
50 millia xris.	2500 l.
100 millia xris.	5000 l.
500 millia xris.	25000 l.
1000 millia xris.	50000 l.
millies.	
80000 millia xris.	500000 l.
deces millies.	cing cens mille francs.
800000 millia xris.	1000000 l.
vigesies millies.	un million.
8000000 millia xris.	5000000 l.
centies millies.	cing millions.

SESTERTIUS.

1 sestertius, sive nummus.	2 sols & demi de fr.
8 sestertii, seu nummi.	1 l.
24 sestertii.	3 l.
80 sestertii.	10 l.
100 sestertii.	12 l. 10 sols;
200 sestertii.	25 l.

Tomc IV.



400 sesterii.	50 l.
800 sesterii.	100 l.
1000 sesterii.	125 l.
4000 sesterii.	500 l.
8000 sesterii.	1000 l.
	mille francs.
80000 sesterii.	10000 l.
	dix mille francs.
100000 vel centena millia H S.	
seu nummum.	12500 l.
200000 vel bis centena millia H S.	25000 l.
500000 vel quingenta millia H S.	62500 l.
1000000 vel decies cent. millia H S.	125000 l.
un million de H S.	cent vingt-cinq mille francs.
Quindecies centena millia H S.	187500 l.
Vicies centena millia H S.	250000 l.
Quinquagies centena millia H S.	625000 l.
Centies centena mil- lia H S. ou dix mil- lions de sesterces.	1 million 250000 l.
Quingenties centena mill. H S. ou, 50 mil- lions de sesterces.	6 millions 250000 l.
Millies centena mil. H S. ou, cent. mil- lions de sesterces.	12 millions 500000 l.
Bis millies cent. mil. H S. ou, 200 mil- lions de sesterces.	25 millions.
Decies millies cent. mil. H S. ou, mille millions de sester.	125 millions.
Vicies millies cente- na millia H S. ou, deux mille mil- lions de sesterces.	250 millions.



DES ANTIQUITES.

Quadrages millies
centena millia HS.
ou, 4 mille millions
de sesterces.

500 millions.

Quadrages quater
millies C. M. HS.
ou, 4400 millions
de sesterces.

550 millions.

Quadrages octies
millies C. M. HS.
ou, 4800 millions
de sesterces.

600 millions.

Quinquages sexies
millies C. M. HS.
ou, 5600 millions
de sesterces.

700 millions.

Sexages quater mil-
lies C. M. HS. ou,
6400 millions de
sesterces.

800 millions.

Septuages bis millies
C. M. HS. ou,
7200 millions de
sesterces.

900 millions.

Octuages millies C.
M. HS. ou, huit
mille millions de
sesterces.

1000. ou mille millions.

Centies millies cen-
tena millia HS.
ou, dix mille mil-
lions de sesterces,

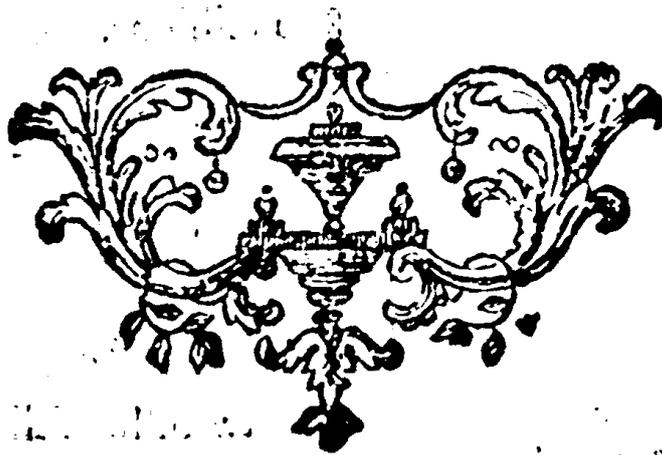
1250 millions.

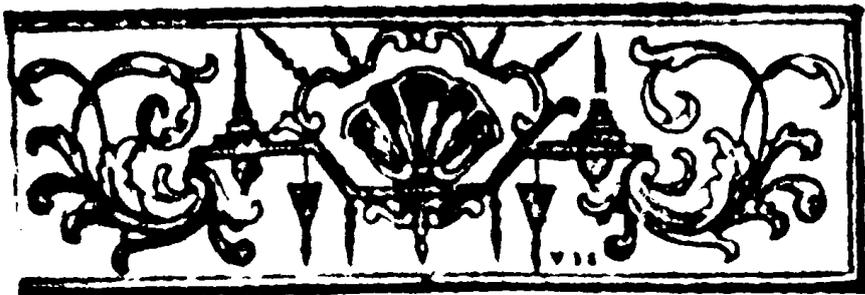


S E S T E R T I U M.

1 sestertium.	250 drachmæ.	125 l.
2 sestertia.	500	250 l.
4 sestertia.	1000	500 l.
10 sestertia.	2500	1250 l.
20 sestertia.	5000	2500 l.
50 sestertia.	12500	6250 l.
100 sestertia.	25000	12500 l.

1000 sestertia, ou *decies sestertium*, est la même chose que *decies centena millia HS*, marqué ci-devant, & ainsi des nombres suivans.





LIVRE CINQUIÈME DE LA PHILOSOPHIE.



S I J'ENTREPRENOIS de traiter à fond de la Philosophie, je pourrois adresser aux jeunes gens pour qui j'écris les paroles que Cicéron met dans la bouche d'Antoine, qu'on avoit engagé malgré lui à parler de Rhétorique. « Ecoutez, dit-il, écoutez un homme qui va vous instruire de ce qu'il n'a lui-même jamais appris. » Il y auroit seulement cette différence à remarquer, que du côté d'Antoine l'ignorance étoit feinte & simulée, au lieu que

A Audite vero, aulite, quid de omni genere didici, hominem, &c. Orat. 2. de verbis eius, discipuli, quod ipse non didici,

O ij



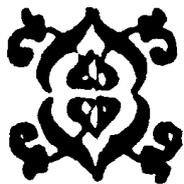
du mien elle est effective & réelle, ne m'étant appliqué que très-superficiellement à l'étude de la philosophie, de quoi j'ai souvent eu lieu de me repentir. Peut-être que, si je l'aurois étudiée sous des maîtres aussi habiles qu'il y en a eu depuis dans l'Université, & qu'on y en voit encore en grand nombre, j'y aurois pris autant de goût qu'à l'étude des belles lettres, auxquelles seules j'ai donné tout mon tems. Mais du moins je connois assez l'utilité & les grands avantages qu'on peut tirer de la philosophie, pour exhorter les jeunes gens à ne pas manquer de donner à une science si importante toute l'application dont ils sont capables : & c'est à quoi je me bornerai dans cette petite dissertation, qui ne sera point un traité de philosophie, mais une simple exhortation aux jeunes gens à l'étudier avec soin.

Quand on n'auroit en vûe que l'éloquence, cette étude seroit absolument nécessaire, comme Cicéron le déclare en plus d'un endroit : & il ne craint point d'avouer, que s'il a fait quelque progrès dans l'art de



parler, il en est moins redevable aux préceptes des Rhéteurs, qu'aux leçons des Philosophes : *Fateor me Orat. n. 166*
oratorem, si modò sim, non ex Rhetorum officinis, sed ex Academia spatiis exiisse. Mais l'utilité de la philosophie ne se borne point à ce qui regarde l'éloquence : elle s'étend à toutes les conditions & à tous les tems de la vie.

En effet cette étude, quand elle est bien conduite & faite avec soin, peut beaucoup contribuer à régler les mœurs, à perfectionner la raison & le jugement, à orner l'esprit d'une infinité de connoissances également utiles & curieuses ; & , ce que j'estime infiniment plus, à inspirer aux jeunes gens un grand respect pour la religion, & à les prémunir par des principes solides contre les faux & dangereux raisonnemens de l'incrédulité, qui ne fait tous les jours parmi nous que de trop grands progrès.



ARTICLE PREMIER.

*La philosophie peut beaucoup servir au
réglement des mœurs.*

UN DES MOIENS les plus efficaces pour régler la conduite de l'homme, est de lui faire connoître ce qu'il est, à quelles conditions il a reçu l'être, quelles obligations & quels devoirs y sont attachés, où il doit tendre, & quelle est sa fin. Or c'est ce que se propose la philosophie, je dis même la philosophie païenne: & il me semble que ses leçons sur tous ces points, quoiqu'imparfaites & mêlées souvent de ténèbres, doivent être d'un grand poids sur tout esprit raisonnable.

L'homme, sorti des mains de Dieu dont il est non seulement l'ouvrage le plus excellent, mais encore l'image la plus parfaite, se ressent, en tout ce qu'il est, de la noblesse de son extraction, & porte comme empreints dans sa nature les traits & les caractères de son origine.

Du côté de l'ame, une avidité d'apprendre insatiable, une pénétration & une sagacité qui s'étend à tout, un desir



du bonheur, que rien de borné ne peut satisfaire, le vif sentiment d'une liberté à qui tout est indifférent excepté un seul * objet, l'intime conviction de sa destination à l'immortalité: tout cela, & beaucoup d'autres traits, montrent combien l'homme est grand, & ^a comment (c'est Cicéron qui parle ainsi) il ne peut, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, être comparé qu'à Dieu seul.

* Le bien pris en général, & le souverain bien véritablement connus.

A ne considérer même en lui que la structure ^a de son corps, on reconnoît qu'il n'y a eu qu'une main divine capable de former un ouvrage si parfait, & d'y mettre tant d'ordre, tant de beauté, tant de rapports & de proportions entre toutes les parties qui le composent, ^b en sorte que ce soit une demeure digne du maître qui habite; & l'on voit combien Sénèque a eu raison de dire que l'homme n'étoit point un ouvrage fait à

^a Animus humanus, scriptus ex mente divi, cum alio nullo, nisi in ipso Deo, si hoc scilicet Deo, comparati potest. Tasc. Quasi. lib. 5.

dans M. de Fénelon Lettres. sur la religion, pag 163. la description admirable qu'il fait de toutes les parties du corps, & de leurs différentes fonctions.

^b On peut voir dans Cicéron, Liv. 2. de la Nat. des Dieux, n. 111-113. Et

^b Figuram corporis humani & spiritum ingenio humano deducit. Lib. 1, de Leg. n. 26.



la hâte & sans dessein, mais le chef-

Lib. 6. de benef. cap. 23. d'œuvre de la sagesse divine: *Scius non esse hominem tumultuarium & incogitatum opus.*

Premier devoir de l'homme, par rapport à la Divinité.

OR QUEL A ÉTÉ ce dessein ? On peut le dire en un mot : ^a Dieu a formé le monde entier pour l'homme, & l'homme pour lui-même, afin que par lui la nature, muette d'ailleurs & stupide, devînt en quelque sorte spirituelle & reconnoissante à l'égard de son créateur; & que l'homme, placé au milieu des créatures, toutes destinées à son usage & à son service, leur prêtât sa voix, son intelligence, son admiration, & fût comme le prêtre de la nature entière. De quels biens en effet Dieu n'a-t-il point comblé l'homme ? Non content de pourvoir à ses nécessités, son attention & sa tendresse lui ont fourni jusqu'aux délices même : *Ne-*

Senec. de be- nef. lib. 4. cap. 5.

que enim necessitatibus tantummodo nostris provisum est : usque in delicias amamus. ^b Quelle foule d'arbres, de légumes, de fruits excellens pour les

^a Omnia quæ sunt in hoc mundo, quibus utuntur homines, hominum causa facta sunt & parata. *Lib. 2. de nat. deor. 7.* 154.

^b Tot arbuta non uno modo frugifera, tot herbæ salutare, tot varietates ciborum per totum annum digestæ, ut inerti quoque fortuita terræ ali-



différentes saisons de l'année ! Quel nombre infini d'animaux l'air , la terre , la mer lui fournissent-elles à l'envi ! Il n'y a aucune partie de la nature qui ne paie un tribut à l'homme , afin que l'homme de son côté paie à l'Auteur de tous ces biens le juste hommage de reconnoissance & de louanges , qui font la principale partie du culte qui est dû à la Divinité , & le devoir le plus essentiel de la créature. Et il ne faut point que l'ingratitude dise que c'est la nature qui nous fournit tous ces biens : car par ce mot , auquel on n'attache ordinairement aucune idée distincte , on ne doit entendre autre chose que la Divinité même , qui meut tout , qui produit tout , qui se montre à nous par tout , & se fait sentir à chaque moment par ses bienfaits & ses libéralités.

Quocumque te flexeris , ibi Deum videbis occurrentem tibi. Nihil tibi illo vacat. Ergo nihil agis , ingratis-ime mortalium , qui te negas Deo debere , sed natura Quid enim aliud est natura , quam Deus ?

Senec. de benef. lib. 4. cap. 7. & 8.

seneca præberent. Jam animalia omnis generis ,
ita in sicco solidoque ,
ita in humido nascensia ,
ita per sublimis dimittit

ut omnis rerum naturam
paris tributum nobis ali-
quod conferret. Senec. de
benef. lib. 4. cap. 5.

O v j.



*Arriani Epi-
ctetus. lib. 1.
cap. 16.*

Si l'homme, dit * Epictete, avoit quelque sentiment d'honneur & de gratitude, tout ce qu'il voit dans la nature, tout ce qu'il éprouve en lui-même, seroit pour lui un sujet continuel de louange, de reconnoissance, d'action de graces. L'herbe des champs qui fournit aux animaux du lait pour sa nourriture, la laine de ces animaux qui lui fournit de quoi se vêtir, devoient le remplir d'admiration. Quand il voit le soc de la charrue briser & amollir les mottes de terre, & tracer un long sillon pour recevoir la semence, il devoit s'écrier : Que Dieu est grand, qu'il est bon, de nous avoir procuré tous les instrumens propres au labourage ! Quand lui-même se met à table pour manger, tout devoit le rappeler à Dieu, & renouveler sa reconnoissance. C'est lui, devoit-il dire, qui m'a donné des mains pour prendre la nourriture, des dents pour la couper & la broier, un estomac pour la digérer : & , ce qui est le sujet d'une louange infiniment plus interessante

* Epictete étoit un philosophe Stoicien, qui vivoit dans le premier siecle. Il étoit esclave d'Epaphrodite, Capitaine des gardes de Néron.



pour moi, c'est lui qui, à tous les biens dont il me comble, y ajoute encore l'avantage inestimable d'en connoître l'auteur, & d'en faire un usage conforme à sa volonté. Quoi donc, continue le même Epictete, tous les hommes étant plongés dans un sommeil léthargique sur ce qui regarde la Providence, n'est-il pas juste que quelqu'un au nom de tous entonne publiquement des hymnes & des cantiques en son honneur? Que peut faire autre chose un vieillard foible & boiteux * comme je suis, que de célébrer les louanges divines? Si j'étois cygne ou rossignol, je chanterois, parce que telle seroit ma destination. Mais j'ai reçu en partage la raison. Je dois donc m'occuper à louer Dieu. C'est là ma fonction & mon ouvrage. Je m'en acquitte régulièrement, & je ne ces-

* Un jour que son Maître, qui étoit fort violent, le donna un grand coup sur la jambe, si lui dit froide-ment de prendre garde de ne pas se rompre. Et le Maître sans redoubler ses coups de telle sorte qu'il lui cassa l'os. Il lui répondit sans émotion: Ne vous l'a-t-on pas bien dit, que

vous vous jouiez à me rompre la jambe? Il répondit toute la philosophie à deux points: souffrez, & s'abstenez. Αὐτόχρηστος, ἡ ἀντιχρηστος.
 α ἡ γῆ δὲ δούλο ἔμαρ.
 ἔπειτα τὴν γῆν δούλο.
 οὐκ αἰσθάνομαι, οὐδὲ αἰσθάνομαι.
 Νῦν δὲ λέγομαι οἷον ὅτι
 οὐκ ἔστιν ἔτι τὸ δούλο.



serai de m'en acquitter tant qu'il me restera un souffle de vie. Je vous exhorte à en faire autant. On s' imagine entendre ici parler, non un philosophe stoïque, mais un chrétien.

Second devoir de l'homme, par rapport à lui-même.

OUTRE ce premier devoir, qui est le fondement de la religion, l'homme en a un second, qui est de représenter & d'imiter par ses vertus la divinité dont il est l'image vivante & animée. ^a Pour peu qu'il rentre en lui-même, il en reconnoît les traces précieuses & l'empreinte gravée dans son ame, qui est comme le temple de la divinité: ce qui doit le porter à répondre par la noblesse de ses sentimens à celle de son origine. De là viennent ces idées naturelles, & ces notions primitives, que nous portons en nous-mêmes du bon & du mauvais, du juste & de l'injuste, de la vertu & du vice: ^b notions communes à tous les hommes, qui, sans en être convenus entr'eux, attachent pareillement l'idée de turpi-

^a Qui se ipse norit, aliquid sentiet se habere divinum, ingeniumque in se sicut simulacrum aliquod dedicatum putabit: tantoque munere deorum semper dignum

aliquid & faciet & sentiet. *Lib. 1. de Leg. n. 19.*

^b Communis intelligentia nobis notas res efficit, easque in animis nostris inchoavit, ut honesta in virtute ponantur,



tude au crime, & de gloire à la vertu. Car il n'y a point de nation qui n'estime & n'aime ceux qui sont d'un caractère doux, humain, bienfaisant, reconnoissant; & qui au contraire ne méprise & ne haïsse les personnes fieres, ingrates, cruelles, & qui se plaisent à faire du mal. ^a De là vient aussi ce témoignage intérieur & cette voix secrète de la conscience, qui fait goûter aux justes une paix si douce au milieu des plus grandes afflictions, & qui cause aux impies de si cruels tourmens dans le sein même de la joie la plus vive & des plaisirs les plus sensibles; & qui prescrit aux uns & aux autres les règles qu'ils doivent suivre, & les devoirs qu'ils doivent remplir.

^b Ces règles, ces loix ne sont point arbitraires, & ne dépendent point du caprice des hommes. Elles sont impri-

in vitiis culpâ. . . . Quæ
 animo non comitatem,
 non benignitatem, non
 ratum animum & bene
 est memorem diligenti-
 que superbos, quæ ma-
 riam, quæ crudelēs,
 ut ingratos non asper-
 nitur & odit? Lib. 1. de
 44. & 51.

^a Magna vis est con-
 scientiæ in utramque par-

tem: ut neque timeant
 qui nihil commiserunt;
 & poenam semper ante
 oculos versari putent
 qui peccaverunt. Cic. pro
 M. 61.

^b Hanc video sapientis-
 simorum hominum fuisse
 sententiam: Legem neque
 hominum ingenis esco-
 gitatam, neque scitum
 aliquod esse populorum;



mées dans le fond de l'ame par la main du Créateur. Elles sont avant tous les siècles, & plus anciennes que le monde, puisqu'elles sont un écoulement de la Sagesse divine, à qui il n'est pas libre de penser autrement de la vertu & du vice. Elles sont le modèle & l'original des loix humaines, qui cessent en un sens de l'être, dès qu'elles s'écartent de ce type primitif de justice & de vérité que les Législateurs doivent se proposer dans toutes leurs ordonnances..

Ces premières notions de bien & de mal peuvent être affoiblies & obscurcies par une mauvaise éducation, par le torrent de l'exemple, par la violence des passions, & sur tout par les attrait dangereux de la volupté, qui gâte & corrompt notre esprit

sed æternum quiddam, quod universum mundum reget imperandi prohibendique sapientia.. Quæ vis non modò senior est quàm ætas populorum & civitatum, sed æqualis illius cœlum atque terras tuentis & regentis Dei.. Neque enim esse mens divina sine ratione potest: nec ratio divina non hanc vim in reâis pravisque sancendis habere. Quamobrem lex vera at-

que princeps, apta ad jubendum & ad vitandum, ratio est reâa summi Jovis... Ergo est lex justorum injustorumque distinctio, ad illam antiquissimam & rerum omnium principem expressa naturam, ad quam leges hominum diriguntur, quæ supplicio improbos afficiunt, & defendunt & tuentur bonos. *Lit. 2. de Leg. n. 8-13.*



par les fausses douceurs qu'elle nous fait sentir, & que nous ne trouvons point dans la pratique de la vertu. Mais il reste toujours en nous un sentiment intérieur de ces vérités primitives ; & le soin de la Philosophie est de ranimer par ses leçons salutaires ces précieuses étincelles ; de nous détromper de toutes ces erreurs, en nous rapprochant des premiers principes ; de nous guérir des opinions & des préjugés populaires ; de nous faire entendre ^a que nous sommes nés pour la justice & la vertu ; de nous convaincre par des preuves sensibles & évidentes ^b qu'il y a une Providence qui conduit tout & préside à tout, & qui prend soin non seulement du monde en général, mais de chaque homme en particulier ; que rien n'échappe à ses yeux clairvoians,

^a Nos ad justitiam esse natos, neque opinionem, sed natura constitutum esse jus. Lib. 1. de Leg. n. 18.
^b Dominos esse omnium rerum ac moderatores, eaque que gerantur, eorumque gestis judicium summum. (Necque unius generis hominum sed etiam singulis à deo immortalibus auxiliis & providentia. Lib.

2. de nat. deor. n. 164.)
 Eisdem qualis quisque sit, quid agat, quid in se admittat, qua mente, qua pietate religiones colat, interviis piorumque & impiorum habere rationem. His enim rebus imbutæ mentes, haud sane à horrebunt ab utili & à vera sententia. Lib. 2. de Leg. n. 15.



& que Dieu connoît à fond toutes nos actions, & voit à nud nos pensées & nos intentions les plus secretes : car une telle conviction est bien propre à nous inspirer du respect pour la divinité, & de l'amour pour la vertu.

Troisième devoir de l'homme, par rapport à la société.

QUAND un homme seroit seul sur la terre, il seroit toujours tenu aux deux sortes de devoirs dont je viens de parler : c'est-à-dire qu'il devroit toujours honorer la divinité, & se respecter lui-même en vivant d'une manière sage & réglée. ^a Mais il a d'autres obligations par rapport à la société commune, dont il fait partie. Dieu est le pere commun d'une grande famille, dont tous les hommes sont les enfans, unis ensemble par le lien de l'humanité, formés les uns pour les autres, obligés par conséquent de concourir au bien public, & de s'entraider mutuellement par toutes sortes de services. Ainsi l'homme ne doit point borner ses vûes ni son zèle au

^a Quoniam (ut præclare scriptum est à Platone) non nobis solum nati sumus, ortusque nostri partem patriæ vindicæ, partem parentes, partem amici; hominesque hominum causa generati sunt, ut ipsi inter se alius alii prodesse possint: in hoc naturam debemus ducem sequi, & communes utilitates in medium afferre mutatione officiorum. *Lib. 1. de Off. n. 22.*



leul lieu particulier où il est né, mais se regarder comme un citoyen du monde entier, ^a qui dans ce sens ne fait qu'une seule ville.

^b Il est vrai que cette société générale, qui embrasse d'abord tous les hommes, se partage ensuite par degrés en d'autres sociétés particulières plus étroites entre les hommes d'une même nation, d'une même ville, d'une même famille. Et de là naissent des différens devoirs de la société civile à l'égard des amis, des alliés, des parens, des peres & meres, de la patrie. Mais ils ont tous leur source dans le premier principe dont nous avons parlé, qui est que l'homme, selon ses vûes & la destination de Dieu, est né pour l'homme.

Voilà un petit abrégé des maximes de morale que le paganisme nous fournit. Ces principes, il faut l'avouer, sont grands, solides, lumineux : mais ils ne vont pas jusqu'ou

<p>^a Universus hic mundus una civitas communitatis hominum existimanda. <i>De Leg. lib. 1. n. 29.</i></p> <p>^b Societas quidem, cum pateat Cujate in se esse unam, Mundanum in-teritocius enim mundi anicolum & civem as-</p>	<p>bitrahatur. <i>Lib. 1. Tasc. Quest. n. 108.</i></p> <p>^b Gradus plures sunt societatis hominum.</p> <p>Ab illa enim immensa societate generis humani, in exiguum angustumque concluditur. <i>Lib. 1. de Off. n. 31.</i></p>
---	---



ils devroient aller, & quelque parfaits qu'ils paroissent ils laissent l'homme en chemin, sans lui montrer ni le motif qui doit sanctifier ses actions, ni la fin qu'il doit se proposer. Il n'y a que l'Écriture sainte qui nous donne une notion claire & certaine de l'homme, en nous découvrant les avantages de sa première origine; sa chute dans le péché, & les suites funestes de cette chute; sa réparation par le Libérateur; ses différens devoirs à l'égard de Dieu, du prochain, & de lui-même; le but où il doit tendre, & la route qui peut l'y conduire: & un Philosophe chrétien ne manque pas d'instruire ses disciples de toutes ces vérités. Mais il me semble que c'est un grand avantage pour eux que de leur montrer dans le paganisme même des règles de mœurs si pures, & des principes de conduite si sublimes, qui prouvent invinciblement que la vertu n'est point, comme les libertins voudroient se le persuader, un simple nom; ni les devoirs de la religion & de la vie civile, de simples établissemens humains, sagement inventés par une politique adroite pour contenir la multitude: mais que tous ces devoirs,



outes ces obligations, toutes ces loix, sont renfermées dans la nature même de l'homme, & sont une suite nécessaire des desseins de Dieu sur lui.

C'est pour cela que je regarde comme une pratique très-utile de faire en classe de tems en tems aux jeunes gens qui étudient en philosophie, des endroits choisis des livres philosophiques de Cicéron, & sur tout de ceux où il traite des Offices des Loix.

Outre cet avantage, les jeunes gens y trouveront de quoi nourrir & entretenir le goût des belles lettres qu'ils auront pris dans les classes précédentes. Cette lecture pourra être aussi d'une grande utilité aux autres mêmes, pour leur donner une latinité pure, nette, élégante, propre aux matières philosophiques, ce qui n'est pas une chose de peu de conséquence pour leur profession.



ARTICLE SECOND.

La philosophie peut beaucoup servir à perfectionner la raison.

^a DE TOUS les dons naturels que l'homme a reçûs de Dieu, la raison est le plus excellent, celui qui le distingue davantage du reste des animaux, & qui fait briller en lui les traits les plus lumineux de sa ressemblance avec Dieu. Par elle il a l'idée du beau, du grand, du juste, du vrai : il prononce & juge sur les qualités & les propriétés de chaque chose : il compare ensemble plusieurs objets, tire les conséquences des principes, se sert d'une vérité pour passer & s'élever à une autre, enfin par elle il met dans ses connoissances & dans ses raisonnemens un ordre & une suite, qui y répandent la lumière & la grace, qui les rendent tout autrement intelligibles, & qui en font bien mieux sentir toute la force & toute la vérité. Il est aisé de comprendre combien est impor-

^a In homine optimum quid est ? ratio. Hac an recedit animalia. Ratio perfecta, proprium hominis bonum est : cetera illi cum animalibus satisque communia. *Sensc. Epist.* 76.



ante une science qui aide & conduit l'esprit dans toutes ces opérations.

On trouve d'excellentes réflexions sur ce sujet dans le premier discours qui est à la tête de l'Art de penser. L'en ferai ici grand usage, ne connoissant rien qui soit plus propre à donner aux jeunes gens de l'estime & du goût pour la philosophie, ni qui puisse mieux leur en faire sentir tous ses avantages, & même la nécessité. Il n'y a rien, dit l'Auteur de cette science, de plus estimable que le bon sens, & la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai & du faux. Toutes les autres qualités de l'esprit ont des usages bornés : mais l'exac- titude de la raison est généralement utile dans toutes les parties & dans tous les emplois de la vie. Ce n'est pas seulement dans les sciences qu'il est facile de distinguer la vérité de l'erreur, mais aussi dans la plûpart des sujets dont les hommes parlent, & des affaires qu'ils traitent. Il y a presque par tout des routes différen- tes, les unes vraies, les autres fau- sées ; & c'est à la raison d'en faire le choix. Ceux qui choisissent bien, sont ceux qui ont l'esprit juste : ceux qui



prennent le mauvais parti, sont ceux qui ont l'esprit faux. Et c'est la première & la plus importante différence qu'on peut mettre entre les qualités de l'esprit des hommes.

Ainsi la principale application qu'on devrait avoir, seroit de former son jugement, & de le rendre aussi exact qu'il le peut être : & c'est à quoi devrait tendre la plus grande partie de nos études. On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences : & on se devrait servir au contraire des sciences comme d'un instrument pour perfectionner la raison ; la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connoissances spéculatives, auxquelles on peut arriver par le moien des sciences les plus véritables & les plus solides.... Les hommes ne sont pas nés pour employer leur tems à mesurer des lignes, à examiner le rapport des angles, à considérer les divers mouvemens de la matière. Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur tems trop précieux, pour l'occuper à de si petits objets. Mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux



ceux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, & dans toutes les affaires qu'ils manient : & c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer & se former.

Ce soin & cette étude est d'autant plus nécessaire, qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre par tout que des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la vérité, qui prennent toutes choses d'un mauvais biais, qui en paient des plus mauvaises raisons, & qui veulent en paier les autres, qui laissent emporter par les moindres apparences, qui sont toujours dans excès & dans les extrémités, qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent & n'entendent point, & qui s'attachent à leur sens avec tant d'opiniâteté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourroit les détromper....

Cette fausseté d'esprit n'est pas seulement cause des erreurs que l'on fait dans les sciences, mais aussi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile : des querelles injustes, des procès mal fondés, des avis téméraires, des entreprises mal



concertées. Il'y en a peu qui n'aient leur source dans quelque erreur, & dans quelque faute de jugement : de sorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'intérêt de se corriger....

Une grande partie des faux jugemens des hommes est causée par la précipitation de l'esprit, & par le défaut d'attention, qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connoît que confusément & obscurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité, fait qu'ils ne se mettent pas en peine la plupart du tems de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils laissent entrer dans leur ame toutes sortes de discours, & de maximes. Ils aiment mieux les supposer pour véritables, que de les examiner. S'ils ne les entendent pas, ils veulent croire que les autres les entendent bien. Et ainsi ils se remplissent la mémoire d'une infinité de choses fausses, obscures, & non entendues ; & raisonnent ensuite sur ces principes, sans presque considérer ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils pensent. La vanité & la présomtion contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a



de la honte à douter & à ignorer ; & l'on aime mieux parler & décider au hazard, que de reconnoître qu'on n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tous pleins d'ignorances & d'erreurs ; & cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes cette confession si juste & si conforme à leur condition naturelle : Je me trompe , & je n'en sais rien.

Il s'en trouve d'autres au contraire, qui ayant assez de lumière pour connoître qu'il y a quantité de choses obscures & incertaines , & voulant par une autre sorte de vanité témoigner qu'ils ne se laissent pas aller à la crédulité populaire, mettent leur gloire à soutenir qu'il n'y a rien de certain. Ils se déchargent ainsi de la peine de les examiner ; & sur ce mauvais principe ils mettent en doute les vérités les plus constantes, & la religion même. C'est la source du Pyrrhonisme, qui est une autre extravagance de l'esprit humain, qui paroissant contraire à la témérité de ceux qui croient & décident tout, vient néanmoins de la même source, qui



est le défaut d'attention. Car, comme les uns ne veulent pas se donner la peine de discerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'envisager la vérité avec le soin nécessaire pour en apercevoir l'évidence. La moindre lueur suffit aux uns pour les persuader de choses très-faulles, & elle suffit aux autres pour les faire douter des choses les plus certaines : mais dans les uns & dans les autres, c'est le même défaut d'application qui produit des effets si différens.

La vraie raison place toutes choses dans le rang qui leur convient. Elle fait douter de celles qui sont douteuses, rejeter celles qui sont faulles, & reconnoître de bonne foi celles qui sont évidentes.

A ces réflexions, tirées de l'Art de penser, j'en ajouterai une de M. l'Abbé Fleury.

Page 142. Tout le monde, dit-il, dans son Traité des études, voit l'utilité de raisonner juste, je ne dis pas seulement dans les sciences, mais dans les affaires & dans toute la conduite de la vie : mais peut-être plusieurs ne voient pas la nécessité de remonter jusques aux premiers principes, par-



ce qu'en effet il y en a peu qui le fassent. La plupart des hommes ne raisonnent que dans une certaine étendue, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur passion, a imprimée dans leur esprit, jusques aux moïens nécessaires pour acquérir ce qu'ils desirent. Il faut s'enrichir : donc je prendrai un tel emploi, je ferai telle démarche, je souffrirai ceci & cela, & ainsi du reste. Mais que ferai-je de mon bien quand j'en aurai acquis ? mais est-il avantageux d'être riche ? c'est ce que l'on ne cherche point....

Le véritable savant, le véritable philosophe va plus loin, & commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'autorité des autres, ni à ses préjugés. Il remonte toujours, jusques à ce qu'il ait trouvé un principe de lumière naturelle, & une vérité si claire, qu'il ne la puisse révoquer en doute. Mais aussi, quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conséquences, & ne s'en recarte jamais. De là vient qu'il est ferme dans sa doctrine & dans sa conduite, qu'il est inflexible dans ses résolutions, patient dans l'exécu-



tion, égal en son humeur, & constant dans la vertu.

On sent assez combien il est important de prémunir de bonne heure par de tels principes l'esprit des jeunes gens contre les faux jugemens & les faux raisonnemens, si communs dans les discours & dans la conduite des hommes ; & c'est ce que fait la philosophie, dont le principal but est, comme je l'ai déjà dit, de perfectionner la raison.

Je sai bien que la raison est un don naturel, qui ne vient point de l'art, & qui ne peut être un pur effet du travail : mais l'art & le travail peuvent la cultiver, la rectifier, la perfectionner. On trouve maintenant dans les ouvrages d'esprit, dans les discours de la chaire & du barreau, dans les traités de science, un ordre, une exactitude, une justesse, une solidité, qui n'étoient pas autrefois si communes. Plusieurs croient, & ce n'est point sans fondement, qu'on doit cette manière de penser & d'écrire au progrès extraordinaire qu'on a fait depuis un siècle dans l'étude de la philosophie.

Quand je dis qu'elle est très-pro-



pre à perfectionner la raison, je n'entends pas parler seulement des règles que donne en particulier sur ce sujet la logique. Elles sont très-utiles en elles-mêmes, non seulement parce qu'elles servent à découvrir le défaut de certains argumens embarrasés, mais parce qu'elles nous aident à connoître la source de la plupart des erreurs qui se glissent dans nos pensées & dans nos raisonnemens. Il en est de ces règles, comme de celles de la rhétorique. On ne peut pas nier que celles-ci ne soient d'un très-grand secours pour l'éloquence, mais c'est principalement par l'application qu'on en fait aux discours des anciens & des modernes, dont on fait découvrir aux jeunes gens les beautés & les défauts par la conformité ou l'opposition qu'ils ont avec ces préceptes.

J'en dis autant des règles de la logique. Leur principale utilité consiste à les appliquer à toutes les questions que l'on examine, à tous les raisonnemens que l'on fait, sur quelque sujet que ce puisse être.

Comme les jeunes gens, lorsqu'ils entrent en philosophie, ont pour



l'ordinaire l'esprit encore peu formé & peu ouvert, on les exerce sur des matières faciles, intelligibles, & qui soient à leur portée. La manière de raisonner par syllogismes, qui paroît à quelques personnes longue & ennuyeuse, est d'une absolue nécessité, sur tout dans les commencemens, & les jeunes gens demeureroient muets & comme stupides, si on vouloit les faire parler autrement.

On leur fait remarquer comment quelquefois l'omission d'un mot, le changement d'un terme, un double sens, une équivoque, rend un raisonnement vicieux.

On leur apprend à se tenir fermes à leur principe, à y ramener tout, à ne s'en point laisser écarter, & à y trouver la solution des difficultés qu'on leur oppose.

Par cet exercice journalier, & cette application continuelle des règles, leur esprit s'ouvre & se forme peu-à-peu, se développe de plus en plus chaque jour, s'accoutume à sentir le faux, acquiert une facilité de s'exprimer, & devient capable d'entrer dans les questions les plus difficiles & les plus abstruses. J'étois étonné,



quand j'assistois aux exercices de philosophie, de voir dans les écoliers un changement sensible de trois mois en trois mois, tant leur raison se perfectionnoit ; & à la fin du cours ils n'étoient plus reconnoissables. Voila ce qui arrive communément dans les classes de Philosophie, quand les écoliers ne manquent ni d'esprit ni d'application ; & l'on ne peut exprimer quels fruits ils retirent de cette étude.

Le passage subit de l'étude des belles lettres à celle de la philosophie, c'est-à-dire d'un pays agréable, riant, & tout rempli de fleurs, à une région pour l'ordinaire sèche, épineuse, & escarpée, rebute quelquefois les jeunes gens : & c'est pour cela, comme je l'ai déjà insinué, qu'il seroit à souhaiter que la latinité des cahiers fût pure & élégante comme celle des œuvres philosophiques de Cicéron. Mais cet inconvénient-là même prouve combien l'étude de la philosophie est nécessaire. Rien n'est plus contraire à la solidité de l'esprit, aussi bien qu'à la santé du corps, que de les tenir dans des délices continuelles. Par là ils contractent l'un & l'autre une foiblesse, une mollesse,



qui les rend incapables de tout effort. Chercher par tout de l'agrément & du plaisir, c'est vouloir se nourrir toujours de lait, & demeurer dans une continuelle enfance.

La vérité peut s'offrir à nous sous deux faces. Quelquefois elle se montre avec toute la pompe & tout l'éclat de l'éloquence, dont les ornemens lui appartiennent à juste titre, & font partie de son cortége. Souvent aussi elle paroît avec un habit simple, sous un dehors négligé, sans suite & sans escorte; & cette dernière marche est celle qui lui plaît davantage, & qui est plus de son goût. Le bon esprit consiste, dans le premier cas, à séparer la vérité des ornemens qui l'entourent, & qui peuvent lui être communs avec la fausseté; & dans le second, à ne se point rebuter d'un extérieur peu majestueux, & quelquefois même choquant, mais de l'envisager en elle-même, & d'en faire tout le cas qu'elle mérite.

Les maîtres rendent ce double service aux jeunes gens. Ceux qui leur enseignent les belles lettres & l'éloquence, les accoutument de bon-



ne heure, & dès les premières classes, à peser les raisons plus que les paroles; à discerner par tout le vrai; à dépouiller les raisonnemens de toute la parure que leur prête l'éloquence, pour en mieux sentir la force, ou la foiblesse; & à ne se point laisser éblouir par un éclat trompeur de paroles & de figures, souvent vuide de choses & de pensées. Les philosophes, de leur côté, travaillent principalement à rendre les jeunes gens attentifs à la vérité considérée en elle-même, à leur donner des règles sûres pour la bien discerner, à les accoutumer à une grande justesse & à une grande exactitude dans tous leurs raisonnemens, & à leur inspirer, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un certain goût & un certain sentiment du vrai, qui le leur fasse reconnaître par tout où il se rencontre, & qui leur fasse aussi rejeter ce qui n'en a que le dehors & l'apparence.

Un autre inconvénient qui nuit encore beaucoup aux hommes, non seulement dans l'étude des sciences, mais aussi dans la conduite ordinaire & dans les différens emplois de la vie; c'est de ne pouvoir donner une forte atten-



tion à des choses difficiles & épineuses, ni suivre un raisonnement un peu long & embarrassé, ni enfin s'appliquer à des matières subtiles, abstraites, & indépendantes des sens. C'est à quoi la philosophie remédie d'une manière merveilleuse, sur tout par l'étude de la Métaphysique & des Mathématiques, dont les objets purement spirituels élèvent l'ame au dessus de la matière, & la délivrent de la servitude où les sens s'efforcent de la retenir.

L'Auteur de l'Art de penser n'a pas manqué de faire observer les deux inconvéniens dont je parle, pour marquer combien il est avantageux de s'exercer de bonne heure à entendre les vérités difficiles. L'endroit est trop beau pour ne pas l'insérer ici tout entier.

Il y a, dit-il, des estomachs qui ne peuvent digérer que les viandes légères & délicates: & il y a de même des esprits qui ne se peuvent appliquer à comprendre que les vérités faciles, & revêtues des ornemens de l'éloquence. L'un & l'autre est une délicatesse blâmable, ou plutôt une véritable foiblesse. Il faut rendre son es-



esprit capable de découvrir la vérité lors même qu'elle est cachée & enveloppée, & de la respecter sous quelque forme qu'elle paroisse. Si on ne surmonte cet éloignement & ce dégoût qu'il est facile à tout le monde de concevoir de toutes les choses qui paroissent un peu subtiles & scholastiques, on étrecit insensiblement son esprit, & on le rend incapable de comprendre ce qui ne se connoît que par l'enchaînement de plusieurs propositions. Et ainsi, quand une vérité dépend de trois ou quatre principes qu'il est nécessaire d'envisager tout à la fois, on s'éblouit, on se rebute, & l'on se prive par ce moyen de la connoissance de plusieurs choses utiles, ce qui est un défaut considérable. La capacité de l'esprit s'étend & se resserre par accoutumance: & c'est à quoi servent principalement les mathématiques, & généralement toutes les questions divines & abstraites. Car elles donnent une certaine étendue à l'esprit, & elles l'exercent à s'appliquer davantage, & à se tenir plus ferme dans ce qu'il connoît.

On ne sauroit croire combien cette sorte d'étude est propre à donner aux



jeunes gens une force, une justesse, une pénétration d'esprit, qui les conduisent peu-à-peu à entendre par eux-mêmes & à débrouiller les questions les plus abstraites & les plus embarrassées. J'ai vû pratiquer au Collège une coutume, qui a toujours eu beaucoup de succès : c'étoit pour les écoliers les plus forts. Outre les cahiers de la classe, on leur faisoit lire soit en public soit en particulier certaines parties de traités de philosophie, comme les six livres de la Recherche de la verité du P. Mallebranche, les Méditations de Descartes, ses Principes de Physique : & après qu'on avoit lu avec eux & qu'on leur avoit expliqué ces traités, on leur en faisoit faire des extraits & des précis, chacun à leur manière, mais toujours avec un certain ordre & une certaine méthode, en établissant d'abord bien clairement l'état de la question, posant les principes, apportant les différentes preuves sur lesquelles ils sont appuyés, rapportant exactement toutes les difficultés qu'on y peut opposer, & en donnant la solution. Le Maître voioit ensuite ces extraits ; & s'il y avoit quelque endroit qu'il falût ou



retrancher, ou ajouter, ou étendre, ou abrégé, il le faisoit remarquer, & en apportoit les raisons.

Voilà certainement ce qui est bien capable de donner aux jeunes gens un esprit d'ordre, d'exactitude, de précision, de pénétration, qualités si nécessaires pour tous les emplois de la vie; ce qui les met en état de soutenir un travail ou un examen d'affaires long & pénible, sans se laisser rebuter par l'obscurité des questions, ni par la multiplicité des pièces qu'il faut discuter; & ce qui leur apprend à saisir dans les affaires les plus embrouillées le point décisif, à ne le perdre jamais de vue, à y rappeler tout le reste, & à en mettre les preuves dans un jour & dans un ordre, qui en fassent sentir toute la force.

Sans parler d'une infinité de connoissances rares & curieuses que donne la philosophie, croit-on que deux années employées à acquérir les talens dont je viens de parler (& j'ai vû plusieurs écoliers en tirer ce fruit) soient un tems perdu, & qu'on doive le regretter? Des parens sensés & raisonnables peuvent-ils jamais se repentir d'avoir fait instruire leurs enfans de



la sorte ? & si par une précipitation aveugle & inconsiderée, qui ne devient que trop commune, ils retranchent ou abrègent le tems destiné à la philosophie, n'ont-ils pas lieu de se reprocher de leur avoir retranché la partie des études (j'ose l'assurer, & mon goût déclaré pour les belles lettres ne peut pas ici me rendre suspect) la partie des études la plus importante, la plus nécessaire, la plus décisive pour les jeunes gens, & celle dont la perte se peut le moins couvrir, & est la plus irréparable ?

Je conclus de tout ceci, que les parens qui aiment véritablement leurs enfans, doivent leur faire faire le cours entier de la philosophie ; leur procurer pendant ce tems tous les secours nécessaires pour avancer dans cette étude, & pour la leur faciliter ; les engager à faire de tems en tems en leur présence des répétitions, où leurs maîtres président ; & sur tout leur déclarer dès le commencement du cours, que leur intention est qu'ils soutiennent publiquement tous les Actes qu'on a coutume de soutenir en philosophie. Cette dépense n'est pas grande sur le pié où sont maintenant



les choses dans l'Université , & l'on ne sauroit la réduire à une trop grande simplicité. Mais quand elle seroit plus considérable , elle est d'une si grande importance pour leurs enfans , & elle met une si notable différence dans leur étude par l'obligation indispensable qu'elle leur impose de s'appliquer sérieusement à un travail suivi, qu'ils ne devroient pas certainement épargner.

ARTICLES III. ET IV.

La Philosophie sert à orner l'esprit d'une infinité de connoissances curieuses.

Elle sert aussi à inspirer un grand respect pour la religion.

JE JOINS ici ces deux choses ensemble , parce qu'en effet elles ont une liaison naturelle , & que l'une se voit conduite à l'autre , comme on verra par ce que j'ai à dire sur ce sujet.

Il est étonnant que l'homme , placé au milieu de la nature qui lui offre le plus grand spectacle qu'il soit possible d'imaginer , & environné de toutes parts d'une infinité de merveilles qui sont faites pour lui , ne songe presque



jamais ni à considérer ces merveilles si dignes de son attention & de la curiosité, ni à se considérer soi-même. Il vit au milieu du monde, dont il est le roi, comme un étranger, pour qui tout ce qui s'y passe seroit indifférent, & qui n'y prendroit aucun intérêt. L'univers, dans toutes ses parties, annonce & montre son Auteur : mais, pour le plus grand nombre, c'est à des sourds & à des aveugles, qui ont des oreilles sans entendre, & des yeux sans voir.

Un des plus grands services que la philosophie puisse nous rendre, c'est de nous réveiller de cet assoupissement, & de nous tirer de cette léthargie, qui deshonne l'humanité, & qui nous rabaisse en quelque sorte au dessous des bêtes, dont la stupidité n'est que la suite de leur nature. & non l'effet de l'oubli ou de l'indifférence. Elle pique notre curiosité, elle excite notre attention, & nous conduit comme par la main dans toutes les parties de la nature, pour nous en faire étudier & approfondir les merveilles.

Elle présente à nos yeux l'univers comme un grand tableau, dont chaque partie a son usage, chaque trait



sa grace & sa beauté : mais dont le tout ensemble est encore plus merveilleux. En nous montrant un si beau spectacle, elle nous fait observer avec quel ordre, quelle symmétrie, quelle proportion tout y est placé ; avec quelle égalité cet ordre général & particulier s'observe & se maintient : & par là elle nous fait reconnoître l'intelligence & la main invisibles qui régulent tout.

La philosophie, en conduisant ainsi l'homme de merveilles en merveilles, & le promenant pour ainsi dire dans tout l'univers, ne souffre pas qu'il demeure étranger par rapport à lui-même, ni qu'il ignore le fonds de son propre être, où Dieu s'est peint lui-même d'une manière infiniment plus sensible & plus parfaite que dans le reste des créatures.

On voit bien que je parle ici principalement de cette partie de la philosophie qu'on appelle *Physique*, parce qu'elle s'occupe à considérer la nature. Je l'examinerai sous deux faces. J'appellerai l'une la Physique des savans, & l'autre la Physique des enfans. Celle-ci n'est attentive qu'aux objets mêmes, & à ce qui frappe les



sens ; au lieu que la première en examine à fond la nature , & tâche d'en découvrir les causes.

PHYSIQUE DES SAVANS.

LA CONSIDERATION du monde , & des différentes parties qui le composent , a toujours fait l'étude des philosophes : & rien certainement ne mérite plus notre attention. Il n'est pas possible de voir rouler continuellement sur nos têtes les cieux & les astres , sans être tenté d'en étudier les mouvemens , & d'observer l'ordre & la régularité qui y régnerent. Trois systèmes principaux ont partagé les philosophes : je les rapporterai en abrégé.

Systèmes du monde.

Système de Ptolémée.

LE PREMIER système est de Ptolémée : j'y comprends ce que ses sectateurs y ont ajouté. Ce philosophe vivoit dans le second siècle, sous l'empire d'Adrien & de Marc-Aurèle-Antonin, vers l'an 138 de Jésus-Christ.

Il plaçoit la terre au centre de l'univers. Selon lui, la lune étoit de toutes les planettes la plus prochaine de la terre. Au dessus de la Lune



étoient Mercure, Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, & Saturne: & au dessus de toutes ces planettes le firmament, dans lequel il supposoit toutes les étoiles attachées comme dans une voûte concentrique à la terre. Il supposoit en conséquence que le soleil, toutes les planettes, & même les étoiles fixes étoient emportées en vingt-quatre heures d'orient en occident autour de la terre par un ciel qu'il plaçoit au dessus du firmament, & qui aiant ce mouvement le communiquoit à tous les cieux inférieurs, & conséquemment aux planettes qui étoient attachées à ces cieux.

Outre ce mouvement, commun à tous les astres, il en attribuoit un particulier au soleil, aux planettes, aux étoiles fixes, d'occident en orient, mais de telle sorte que chacun de ces astres faisoit sa révolution autour de la terre en des tems différens. Ainsi le soleil employoit un an à faire cette révolution d'occident en orient, Saturne trente ans, &c.

COPERNIC naquit vers la fin du 15^e siècle. Croiant que les apparences célestes ne pouvoient être bien expliquées dans l'hypothèse de Ptolémée,

Système de Copernic.



il en chercha une autre : & après plus de trente ans de travail, il la donna enfin au public, pressé par les reproches & les sollicitations de ses amis. Cette hypothèse n'étoit pas entièrement inconnue aux anciens. En voici quelques parties.

Le Soleil est au centre des cercles que Mercure, Venus, Mars, Jupiter, & Saturne décrivent par leur mouvement propre d'occident en orient. La terre, selon lui, a des mouvemens semblables à ceux des planettes, lesquelles sont situées ainsi. Il place au dessus du soleil, mais à différentes distances, Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne : & au dessus de toutes ces planettes les étoiles fixes, qui sont à une distance si considérable de la terre, que trente millions de lieues comparées avec cette distance, sont une grandeur insensible.

Au lieu de dire, comme Ptolémée, que tous les cieux, & conséquemment tous les astres, tournent en 24 heures autour de la terre d'orient en occident, il suppose que la terre tourne en 24 heures sur son axe d'occident en orient, & qu'en conséquen-



de ce mouvement tous les astres doivent paroître tourner en 24 heures d'orient en occident autour de la terre. De même pour expliquer le mouvement apparent du soleil d'occident en orient qui est annuel, il suppose que la terre tourne en un an d'occident en orient autour du soleil.

Il suppose aussi que la lune tourne en vingt-sept jours & demi autour de la terre, pendant que la terre tourne autour du soleil.

Quant aux autres planettes, il suppose qu'elles tournent autour du soleil dans un tems plus ou moins long, selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées.

On a découvert des lunes ou des satellites autour de Jupiter & de Saturne, lesquelles tournent autour de ces planettes pendant que ces planettes sont emportées autour du soleil, comme la lune tourne autour de la terre.

Le TROISIÈME système est celui de Ticho-Brahé, philosophe né vers le milieu du 16^e siècle. Ce système, qui est à proprement parler un mélange des deux premiers, a eu peu de

*Système de
Ticho-Brahé.*



cours ; & je ne croi pas nécessaire d'en rien rapporter ici. Le plus suivi à présent est celui de Copernic : & il est fondé sur des principes qui le rendent bien plausible.

Ces systèmes ne sont que de simples conjectures, parce qu'il n'a point plû à Dieu, qui seul connoît parfaitement son ouvrage, de nous en découvrir en termes clairs l'ordre & l'arrangement : & c'est pour cela que l'Écriture dit qu'il a livré le monde à la dispute des hommes : *Mundum iradi-dit disputationi eorum.* Mais cette étude, quoiqu'elle ne soit pas certaine & évidente en elle-même, ne laisse pas de satisfaire extrêmement l'esprit, en lui présentant un système selon lequel tous les effets de la nature s'expliquent d'une manière sensée & raisonnable : & en même tems elle nous fait sentir & comme toucher au doigt la grandeur, la puillance, & la sagesse infinies de Dieu.

Par le moien des télescopes, ou lunettes d'approche, les astronomes modernes ont fait dans le ciel des découvertes, qui toutes certaines qu'elles sont, paroîtront toujours chimériques à la plûpart des hommes.

Selon



Selon ces astronomes, Saturne est quatre mille fois plus gros que la terre, Jupiter huit mille fois, le Soleil un million de fois plus gros.

La distance de la terre & des planètes au soleil n'est pas moins incalculable. Un boulet de canon qui part de la terre au soleil, & qui conserveroit toujours sa première vitesse, emploieroit vingt-cinq ans pour y arriver : & s'il partoit de Saturne, il n'y arriveroit que dans deux cent cinquante ans. Or un boulet de canon parcourt cent toises en une seconde. Supposé donc qu'il conserveroit toujours la même vitesse avec laquelle il fait les cent premières toises depuis qu'il est sorti du canon, il feroit en une heure 180 * lieues.

* On suppose
chaque lieue
de 2000 toises.

Par conséquent, pour arriver de la terre au soleil, il feroit trente-trois millions quatre cent vingt mille lieues ; qui est, dans ces suppositions, la distance de la terre au soleil. Il est à juger à proportion de la distance de Saturne au soleil.

La grosseur des étoiles fixes, & leur éloignement du soleil, sont encore plus inconcevables.

Chacune de ces étoiles fixes est un

Tom. IV.

Q



soleil, & il y a lieu de croire qu'elles ne sont pas d'un moindre volume que celui qui nous éclaire. Celles de ces étoiles qui sont les plus proches de nous, sont cependant si éloignées du soleil, qu'un boulet de canon, mû comme nous l'avons supposé, emploieroit plus de six cens mille ans pour parcourir les espaces qui sont entre ces étoiles & le soleil.

Qu'est-ce qu'un homme, une ville, un royaume, la terre même dans toute son étendue, par rapport à ces vastes corps, dont la grandeur immense passe toute imagination ? Un point imperceptible. Mais le monde lui-même tout entier qu'est-il donc à l'égard de celui qui l'a créé d'un seul mot : *Dixit, & facta sunt* ? Les Prophetes n'ont-ils pas raison de nous dire que toutes les nations ne sont devant Dieu que comme une goutte d'eau, & la terre qu'elles habitent que comme un grain de poussière ? que tout l'univers est devant lui comme n'étant point, & que sa puissance & sa sagesse le conduisent & en réglent tous les mouvemens avec la même facilité qu'un main soutient un poids léger dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée.

. Isai. 40. 12.
13. 17.



La physique peut beaucoup servir à nous fortifier dans ces nobles idées de l'Etre souverain.

Elle nous fait presque encore plus admirer sa grandeur dans le plus petit des insectes. Quoi qu'il n'y ait qu'un siecle que les microscopes ont été inventés, on les a poussés à un si grand point de perfection, qu'ils nous font apercevoir des animaux d'une petitesse si extraordinaire, que plusieurs milliers de ces animaux n'égaleroient pas en grosseur un grain de sable : & quoi qu'ils soient d'une si grande petitesse, on en voit qui en contiennent d'autres, lesquels ne sont pas plutôt nés, qu'ils nagent avec une agilité & une vîtesse surprenante.

L'esprit se perd dans la divisibilité de la matière. Le sentiment le plus reçu est que quelque division qui ait été faite de la matière, quelque petites que soient les parties, elles peuvent encore être divisées à l'infini. On trouve dans l'art & dans la nature des divisions qui vont infiniment plus loin qu'on ne peut l'imaginer. Rohault assure qu'un cube d'or de cinq lignes & $\frac{1}{2}$ est divisé par des ouvriers en six cens cinquante & un mille cinq cens



quatre - vingt dix parties égales à la base. On connoît par les observations des physiciens qu'un pouce cubique de matière contient un million de particules visibles : qu'un pouce cubique d'eau raréfiée dans un Eolipile produit plus de treize mille trois cens millions de particules : qu'il peut s'attacher à la pointe d'une éguille plus de treize mille particules d'eau.

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici un endroit admirable des Pensées de M. Pascal , qui a raport à la matière que je traite. C'est le chapitre xxii , qui a pour titre , *Connoissance générale de l'homme.*

La premiere chose, dit-il, qui s'offre à l'homme quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais, pour comprendre ce qu'elle est il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au dessus de lui, & tout ce qui est au dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entière dans sa haute & pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante



miere, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vûe s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphere infinie, dont le centre est par tout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi, considère ce qu'il est au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature : & que de ce que lui paroitra ce



petit cachot où il se trouve logé, c'est : à-dire, ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, & soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ? qui le peut comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant ; qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites : des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces & ses conceptions ; & que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abyme nouveau. Je veux le peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature ; dans l'enceinte de cet atome imperceptible.



Qu'il * voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planettes, sa terre, en la même proportion que le monde visible: dans cette terre, des animaux, & enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné: trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin & sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car, qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver?

Qui se considéra de la sorte, s'effraiera sans doute de se voir comme suspendu, dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abymes de l'infini & du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; & je croi que

* M. Pascal veut que dans cette petite partie qu'on s'imagine être la dernière, on y se sente d'un autre parti qui avoit en
 | si elles les mêmes propor-
 | tions qu'ont entre d'elles
 | lement les points de l'un-
 | vers visible.



sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; & son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; & tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'Auteur de ces merveilles les comprend: nul autre ne le peut faire.

J'ai rapporté exprès ce long passage de M. Pascal, pour faire voir combien l'étude de la nature peut fournir de solides réflexions: & il en est ainsi de tout ce qui s'enseigne dans la physique.



N'est-ce pas une curiosité digne d'un homme d'esprit, d'examiner la nature, les causes, & les effets du mouvement; la pesanteur de l'air; la cause des tremblemens de terre, des foudres & des tonnerres?

Il n'est pas indifférent de connoître quelle est l'origine des fontaines & des rivières. Plusieurs croient qu'elles viennent de la mer, qui se répand fort avant sous les terres, d'où elle s'éleve par des canaux imperceptibles jusqu'à la surface de la terre. D'autres prétendent que la pluie & les néges, seules sont la cause des rivières & des fontaines. On a calculé plusieurs années de suite la quantité d'eau & de neige qui tombe en un an sur un certain endroit déterminé de la surface de la terre, & en même tems ce qui coule d'eau en une année, par exemple, dans la Seine; & par ce calcul on a reconnu que le tiers d'eau & de neige qui tombe sur la terre est plus que suffisant pour fournir aux fontaines & aux rivières.

Tout le monde est témoin des Eclipses du soleil & de la lune: il y a quelque honte d'en ignorer absolument la cause. On sait que les Eclipses du so-



leil n'arrivent que parce que la lune, qui est un corps opaque, étant placée entre la terre & le soleil, intercepte la lumière qui devoit venir du soleil à la terre : Et que celle de lune n'arrive que parce que la terre, étant placée directement entre la lune & le soleil, empêche le soleil d'éclairer la lune. C'est pourquoi les Eclipses du soleil n'arrivent que quand la lune est nouvelle, & celles de lune que quand elle est pleine. Ce qu'il y a ici de plus surprenant, c'est que les Astronomes les prédissent avec tant de justesse, qu'une erreur de quelques minutes passe parmi eux pour une erreur considérable.

Est-il une matière qui mérite plus notre attention que le flux & le reflux de la mer ? Les philosophes ont presque toujours cru que la lune en étoit la cause en comprimant l'air intermédiaire, & par son moyen les eaux qui y répondent : mais le rapport qu'il y a entre le flux & le reflux de mer & le mouvement de cette planète, n'avoit jamais été si bien connu que dans le dernier siècle. La lune emploie douze heures vingt-quatre minutes à passer de la partie sup



Heure de notre méridien à la partie inférieure, & vingt-quatre heures quarante-huit minutes à revenir à la partie supérieure de notre méridien. Il y a pareillement douze heures vingt-quatre minutes entre la marée qui arrive le matin sur nos côtes, & celle qui y arrive le soir; & vingt-quatre heures quarante-huit minutes entre la marée qui arrive sur nos rivages un matin, & celle qui y arrive le lendemain au matin. On a encore observé d'autres proportions de ce genre qui étonnent quand on les considère de près.

Il n'y a rien certainement dans la nature de plus merveilleux que ce mouvement général & régulier de toutes les eaux du monde, plus sensible dans l'océan, mais qui n'est pas absolument inconnu à la méditerranée, sur tout dans ses golphes. Est-il possible de ne pas reconnoître le doigt de Dieu dans les bornes qu'il a marquées à la mer, & dans cet ordre qu'il semble avoir écrit sur le sable: *Il t'est permis de venir jusqu'ici, mais il t'est défendu de passer outre.* *Usque huc venies, & non procedes amplius, & hic confringes iumentes fluctus tuos.* Job. 38. 11.



Peut-on raisonnablement laisser ignorer aux jeunes gens de telles merveilles, & ne point les instruire des autres matières qui se traitent en physique, & qui occupent pour l'ordinaire une bonne partie de la seconde année de la philosophie? Quand on en a négligé l'étude dans ce tems, il est rare qu'on y revienne dans la suite. Au lieu de les négliger alors, il faudroit y préparer de loin les jeunes gens, en les leur montrant presque dès l'enfance, mais de la manière qui convient à cet âge. C'est de quoi il me reste à parler dans l'article suivant.

PHYSIQUE DES ENFANS.

J'APPELLE ainsi une étude de la nature qui ne demande presque que des yeux, & qui, par cette raison, est à la portée de toutes sortes de personnes, & même des enfans. Elle consiste à se rendre attentif aux objets que la nature nous présente, à les considérer avec soin, à en admirer les différentes beautés, mais sans en approfondir les causes secrettes, ce qui est du ressort de la physique des savans.



Je dis que les enfans même en sont capables. Car ils ont des yeux, & ils ne manquent pas de curiosité. Ils veulent savoir, ils interrogent. Il ne faut que réveiller & entretenir en eux le desir d'apprendre & de connoître, qui est naturel à tous les hommes. Cette étude d'ailleurs, si l'on doit l'appeller ainsi, loin d'être pénible & ennuyeuse, n'offre que du plaisir & de l'agrément : elle peut tenir lieu de récréation, & ne doit ordinairement se faire qu'en jouant. Il est inconcevable combien les enfans pourroient apprendre de choses, si l'on savoit profiter de toutes les occasions qu'eux-mêmes nous en fournissent.

Un jardin, une campagne, un palais, tout cela est un livre ouvert pour eux : mais il faut qu'ils aient appris & qu'on les ait accoutumés à y lire. Rien n'est plus commun parmi nous que l'usage du pain & du linge : rien n'est plus rare que de trouver des enfans qui sachent comment l'un & l'autre se prépare : par combien de façons & de mains le blé & le chanvre doivent passer, avant que de devenir du pain & du linge.



Il en faut dire autant des étofes de laine, qui ne ressemblent guere à la toison des brebis dont on les forme ; non plus que le papier à ces chiffons de linge qu'on ramasse dans les rues. Pourquoi ne pas instruire les enfans de ces ouvrages merveilleux de la nature & de l'art, dont ils font usage tous les jours sans y faire réflexion ?

On lit avec un grand plaisir dans le livre de la Vieillesse l'élégante description que Cicéron y fait de la manière dont vient le blé. ^a On admire comment la semence, échauffée & attendrie par la chaleur & par l'humidité de la terre qui la tient resserrée dans son sein, en fait d'abord sortir une pointe verdoiante, qui nourrie & soutenue par ses racines s'éleve peu à peu, & pousse un tuyau fortifié par des nœuds : comment l'épi, enfermé dans une espee d'étui,

^a Me quidem non fructus modò, sed etiam ipsius terræ vis ac natura delectat. Quæ cum gremio mollito ac subactò semen sparsum excepit... tepesfactum vapore & compressu suo dissindit, & elicit herbescentem ex eo viriditatem : quæ nixa siccis stirpium sensum

adolescit, culmoque erecta geniculato, vaginis jam quasi pubescens includitur ; è quibus cum emerferit, fundit frugem spici ordine stractam, & contra avium minorum morsus munitur vallo aristarum. *De Senect. v. 51.*



Y croît insensiblement, & en sort enfin avec une structure admirable, muni de pointes hérissées, qui lui servent comme de défense contre les insultes des petits oiseaux. Mais voir cette merveille même de ses propres yeux, en suivre attentivement les différens progrès, & la conduire jusqu'à sa perfection, c'est bien un autre spectacle.

Un maître attentif trouve par là le moyen d'enrichir l'esprit de son élève d'un grand nombre de connoissances utiles & agréables, & y mêlant à propos de courtes réflexions, il songe en même tems à lui former le cœur, & à le conduire par la nature à la religion. Je vais en apporter quelques exemples, qui feront mieux sentir que tout ce que je pourrois dire combien cette sorte d'exercice peut être utile. Ils ne sont pas de moi : on s'en apercevra bien. Je les tirerai la plupart d'un excellent manuscrit sur la Genèse qui est entre les mains de plusieurs personnes. Ces exemples serviront à montrer comment on doit étudier la nature dans tout ce qui se présente à nos yeux, & par elle remonter jusqu'au Créa-



teur. Je me bornerai à ce qui regardé de les plantes & les animaux.

§. I. P L A N T E S. F L E U R S.
F R U I T S. A R B R E S.

Ps. 18. LE PREMIER prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu souverain, est le Firmament, où brillent avec tant d'éclat le soleil, la lune, & les étoiles; & il ne faut, pour rendre tous les hommes inexcusables, que ce livre écrit en caractères de lumière. Mais la Sagesse divine n'est pas moins admirable dans ses plus petits ouvrages, où elle a voulu, pour ainsi dire, se rendre plus accessible, & où elle semble nous inviter à la considérer de plus près sans craindre d'en être éblouis.

P L A N T E S.

IL Y A dans la plus méprisable en apparence de quoi étonner les plus sublimes esprits, qui n'en sauroient voir néanmoins que les organes les plus grossiers, & à qui tout le secret de la vie, de la nourriture, de la multiplication demeure inconnu. Aucune feuille n'y est négligée. L'ordre & la symmétrie y sont les



sibles en tout, & cela avec une si prodigieuse fécondité de découpu- res, d'ornemens, de beautés, qu'au- cune ne ressemble parfaitement à l'autre.

Que ne découvre-t-on point, par le secours des microscopes, dans les plus petites graines ! Mais combien Dieu y a-t-il mis de vertu & d'effi- cace par une seule parole, par la- quelle il semble avoir donné aux plantes une espèce d'immortalité !

*Germinet terra herbam virentem, & Gen. 1. 11.
facientem semen suum.*

Y a-t-il rien de plus digne de no- tre admiration, que le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui em- bellit toutes les plantes ? S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, qui auroit pu en sou- tenir ou l'éclat, ou la dureté ? S'il les eût obscurcies par des couleurs plus sombres, qui auroit pu faire les dé- lices d'une vue si triste & si lugubre ? Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrémités, & elle a un tel rapport avec la structure de l'œil, qu'elle le délasse, au lieu de le tendre ; & qu'elle le soutient & le nourrit, au lieu de l'épuiser. Mais ce



qu'on croioit d'abord n'être qu'une couleur, est une diversité de teintures qui étonne. C'est du verd partout, mais ce n'est nulle part le même. Aucune plante n'est colorée comme une autre : & cette surprenante variété, qu'aucun art ne peut imiter, se diversifie encore dans chaque plante, qui est dans son origine, dans son progrès, & dans sa maturité, d'une espece de verd différent.

On en peut dire autant de la figure, de l'odeur, du goût, des usages des plantes ou pour la nourriture, ou pour les remedes. Je ne ferai ici qu'une seule réflexion.

Si Dieu n'avoit donné à du foin, même séché & gardé depuis longtemps, la force de nourrir les chevaux, les bœufs, & les autres animaux de service, comment eût fait le laboureur, ou même l'homme le plus riche, pour rassasier des animaux d'une si grande taille, & qui ne sont utiles qu'autant qu'ils ont de force ? Si l'on entreprenoit de nourrir un homme de cette sorte ; ou, parce qu'il ne peut mâcher l'herbe séche, si l'on lui faisoit des bouillons ou des extraits d'un grand tas de foin & de paille, pour



soit-on lui conserver la vie? Cette même herbe sèche suffit à d'autres animaux pour leur fournir deux fois chaque jour une source de lait, qui peut tenir lieu à une famille entière de toute autre nourriture. Qu'on examine cette merveille, à laquelle on est accoutumé sans l'avoir jamais approfondie, se lassera-t-on d'admirer la sagesse & la bonté de Dieu? *Prov. Ps. 103. 14. uicens fenum jumentis, & verbas vituli hominum.*

F L E U R S.

Je me transporte par la pensée dans une campagne fleurie, ou dans un jardin bien cultivé. Quel émail! quelles couleurs! quelles richesses! mais quelle harmonie & quelle douceur dans leur mélange, & dans les nuances qui les temperent! Quel tableau, & par quel maître! Avec quelle profusion les ornemens sont-ils ici prodigués! De quelle source de beautés celles que nous voions sortent-elles parties! Quel est en lui-même le principe de tant d'éclat, d'une parure si riche & si diverse!

Mais passons de cette vûe géné-



rale à la considération de quelques fleurs en particulier ; & cueillons au hazard la première qui nous tombera sous la main , sans nous mettre en peine du choix.

Elle ne vient que d'éclorre , & elle a encore toute sa fraîcheur , & tout son éclat. Y a-t-il parmi les hommes des teintures si vives , & en même tems si douces ? L'art a-t-il pu inventer des étofes aussi délicées , & d'un tissu si uni & si délicat ? Approchez des feuilles que je tiens la pourpre même de Salomon : Quel cilice grossier en comparaison ! quelle rudesse , quelle interruption dans le tissu , quelle différence dans le coloris !

Mais quand cette fleur seroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'est , peut-on imaginer une plus aimable symmétrie dans son tout , une plus régulière ordonnance dans ses feuilles , une plus grande justesse dans ses proportions ?

On croiroit , à n'examiner que la sagesse de Dieu , & (si j'ose le dire) sa complaisance dans une fleur si parfaite , qu'elle doit toujours durer. Mais du matin au soir elle sera flétrie.



Le lendemain elle sera rotie du soleil : & un autre jour on la coupera, Que devons-nous donc penser de l'immense océan de beautés, qui en répand si abondamment sur une herbe qu'il ne conserve que quelques heures ? Que fera-t-il, quand il embellira les esprits, lui qui fait briller si noblement le foin destiné aux animaux ? Et quel est l'aveuglement du monde, qui compte la beauté, la jeunesse, l'autorité, la gloire humaine, pour des biens solides, sans se souvenir qu'elles ne sont que la fleur passagère d'une herbe qui ne sera plus le lendemain ! *Omnis caro fenum, & omnis gloria ejus quasi flos agri.* *Isai. 40. 6.*

FRUITS.

Jusqu'ici nous n'avons regardé la terre que comme une prairie, ou comme un jardin potager. Maintenant elle se montre à nous comme un riche verger, rempli de toutes sortes de fruits, dont les uns succèdent aux autres selon les saisons.

Je considère l'un de ces arbres ; voyant ses branches courbées jusqu'en terre sous le poids de fruits



excellens, dont la couleur & l'odeur annoncent le goût, & dont l'abondance m'étonne. Il me semble que cet arbre me dit par cette pompe qu'il étale à mes yeux : Apprenez de moi quelle est la bonté & la magnificence du Dieu qui m'a formé pour vous. Ce n'est ni pour lui, ni pour moi, que je suis si riche. Il n'a besoin de rien, & je ne saurois user de ce qu'il m'a donné. Benissez-le, & déchargez-moi. Rendez-lui grâces ; & puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices, devenez-le de ma reconnoissance.

De toutes parts il me semble entendre les mêmes invitations : & mesure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux sujets de louanges & d'admiration. Car à chaque pas c'est une espece nouvelle. Ici le fruit est caché au dedans : là c'est l'amande qui est intérieure, & une chair délicate brille au dehors des plus vives couleurs. Ce fruit est venu d'une fleur, comme presque tous : mais cet autre si délicieux n'est point précédé par la fleur, & il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'été, l'autre le finit. Si l'on ne cueil



promptement l'un, il tombe & se flétrit : si l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un se garde longtemps, l'autre passe avec rapidité. L'un rafraîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je voi m'enleve & me ravit ; & je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le Prophete : *Tous, Seigneur, ont les yeux tournés vers vous ; & ils attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture dans le tems propre. Vous ouvrez votre main, & vous remplissez tous les animaux des effets de votre bonté.* *Ps. 144. 15 & 16.*

A R B R E S.

IL EN A déjà été parlé en parlant des fruits, mais ils méritent quelques réflexions particulières.

Entre les arbres fertiles, il y en a qui portent des fruits en deux saisons de l'année ; & d'autres unissent ensemble & les saisons différentes, & les années même, en portant toutes-à-la-fois des fleurs naissantes, des fruits verts, & des fruits murs : afin de montrer la souveraine liberté du Créateur, qui en diversifiant les loix de la nature, fait voir qu'il en est le Maître, & qu'il peut en tout tems, & de toutes choses, faire également ce qui lui plaît. *Le figier. Les orangiers &c.*



J'observe que ce sont les arbres foibles, ou de médiocre taille, qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élevent, moins ils me paroissent riches, & moins leurs fruits me conviennent. J'entens cette leçon; & le bois foible de la vigne, de qui j'admire les grapes, me dit en son langage que les plus merveilleux fruits sont souvent près de terre.

Les autres arbres qui n'ont que des feuilles, ou des fruits amers, & très-petits, ne sont pas néanmoins inutiles; & la Providence a mis de si heureuses compensations entre les arbres fertiles & les autres, que dans des occasions il est juste de préférer les stériles aux plus féconds, qui ne sont presque d'aucun usage ni pour les édifices, ni pour la navigation, ni pour d'autres besoins indispensables.

Si nous n'avions point vû d'arbre de la hauteur & de la grosseur de ceux qui sont dans de certaines forêts, nous ne pourrions croire que quelques gouttes de pluie qui tombent du ciel fussent capables de le nourrir. Car il faut un suc, non seulement très-abondant, mais plein d'esprit



d'esprits & de sels de toute espee, pour donner à la racine, au tronc, aux branches la force & la vigueur que nous y admirons. Il est même remarquable que plus ces arbres sont négligés, plus ils deviennent beaux, & que si les hommes s'appliquoient à les cultiver comme les petits arbres de leurs jardins, ils ne seroient que leur nuire. Vous conservez par là, Seigneur, une preuve que c'est vous seul qui les avez formés : & vous apprenez à l'homme que les soins & son industrie vous sont inutiles ; & que si vous les exigez pour certains arbrisseaux, c'est pour l'occuper, & pour l'avertir de sa propre foiblesse en ne lui confiant que des choses foibles.

Enfin parmi les arbres j'en voi quelques-uns qui conservent toujours leur verdure, & je m'imagine voir une figure de l'immortalité : comme les autres, qui se dépoillent l'hiver pour se revêtir au printemps, semblent me présenter une image de la résurrection.

§. II. ANIMAUX.

Je suivrai dans la description des
Tom. IV.

R



animaux l'ordre que Dieu a suivi dans leur création.

P O I S S O N S .

QUELLE foule de poissons de toute grandeur les eaux enfantent !

J'examine tous ces animaux , & je ne leur voi, ce me semble, qu'une tête & une queue. Ils sont sans piés & sans bras. Leur tête même n'a point de mouvement libre ; & si je n'étois attentif qu'à leur figure, je les croirois privés de tout ce qui est nécessaire à la conservation de leur vie. Mais avec si peu d'organes extérieurs, ils sont plus agiles, plus prompts, plus remplis d'artifices, qu'ils avoient plusieurs mains & plusieurs piés : & l'usage qu'ils font de leur queue & de leurs nageoires le pousse comme des traits, & sembler les faire voler.

Les poissons se dévorant les uns les autres, comment ce peuple aquatique peut-il subsister ? Dieu y pourvû en le multipliant d'une manière si prodigieuse, que sa fécondité surpasse infiniment son ardeur naturelle à se dévorer, & que ce qui détruit est toujours fort au dess



de ce qui sert à le renouveler.

Je suis seulement en peine comment les petits échaperont aux grands qui les regardent comme leur proie, & qui leur donnent continuellement la chasse. Mais ce peuple foible, est plus prompt à la course. Il s'approche des lieux où l'eau basse ne convient pas aux grands poissons : & il semble que Dieu lui ait donné une prévoiance proportionnée à sa foiblesse & à ses dangers.

Comment arrive-t-il qu'au milieu des eaux, si chargées de sel que je ne puis en souffrir une goutte dans la bouche, les poissons y vivent, & y jouissent d'une vigueur & d'une santé parfaite ? Et comment au milieu du sel conservent-ils une chair qui n'en a point le goût ?

Pourquoi les meilleurs, & les plus propres à l'usage de l'homme, s'approchent-ils des côtes pour s'offrir, & se laisse-t-il, à lui, pendant que beaucoup d'autres qui lui sont inutiles s'efforcent de s'éloigner ?

Pourquoi ceux * qui se sont tenus dans des lieux inconnus pendant qu'ils se multiplioient, & qu'ils acqueroient une certaine grandeur, viennent-ils

* Harang.
Sardine. Ma-
cran. Morue.



en foule dans un tems marqué inviter les pêcheurs, & se jeter d'eux-mêmes, pour ainsi dire, dans leurs filets & dans leurs barques ?

*Saumon.
Alaufe.*

Pourquoi plusieurs d'entr'eux, & des meilleures especes, s'empresment-ils d'entrer dans l'embouchure des fleuves, & les remontent-ils jusqu'à leur source, pour communiquer les avantages de la mer aux pays qui en sont éloignés ? Et quelle main les conduit avec tant d'attention & de bonté pour les hommes, si ce n'est la vôtre, Seigneur ; quoiqu'une Providence si visible attire rarement leur reconnaissance ?

Elle paroît à tout cette Providence, & les coquilages sans nombre qui bordent la mer, cachent des poissons de diverses especes, qui avec une très-petite apparence de vie ont soin d'ouvrir en des tems réglés leurs coquilles, d'en renouveler l'eau, & de prendre entre leurs écailles promptement rejointes l'imprudente proie qui donne dans ce piège.

O I S E A U X.

ON VOIT dans plusieurs animaux une imitation de la raison qui étonne



mais elle ne paroît nulle part d'une manière plus sensible que dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids.

En premier lieu, quel maître leur a appris qu'ils en avoient besoin? Qui a pris soin de les avertir de les préparer à tems, & de ne point se laisser prévenir par la nécessité? Qui leur a dit comment il falloit les construire? Quel mathématicien leur en a donné la figure? Quel architecte leur a enseigné à choisir un lieu ferme, & à bâtir sur un fondement solide? Quelle mere tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matières molles & délicates, telles que le duvet & le coton? Et lorsque ces matières manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits?

En second lieu, quelle sagesse a marqué à chaque espèce une manière particulière de construire les nids, où les mêmes précautions fussent observées, mais en mille façons différentes? Qui a commandé à l'hirondelle, la plus adroite de tous les oi-



seaux , de s'approcher de l'homme , & de choisir sa maison pour y édifier son nid à ses yeux , sans craindre de l'avoir pour témoin , & paroissant au contraire l'inviter à considérer son travail ? Ce n'est point , comme les autres , avec de petits branchages & du foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ciment & le mortier, & d'une manière si solide , qu'il faut une espece d'effort pour démolir son ouvrage. Elle n'a cependant pour tout instrument que le bec. Elle n'a rien où puiser l'eau. Elle ne peut mouiller que son estomac en tenant ses aîles élevées. Et c'est de la rosée qu'elle fait rejaillir contre le mortier qu'elle détrempe. qu'elle humecte sa maçonnerie , & qu'elle l'ordonne ensuite & l'arrange avec le bec. Réduisez , s'il est possible , le plus habile architecte au petit volume de cette hirondelle : conservez-lui toutes ses connoissances, et ne lui laissant que le bec ; & voiez s'il aura la même adresse , & le même succès.

En troisième lieu , qui a fait comprendre à tous les oiseaux qu'ils devoient faire éclore leurs œufs en le couvant ? que cette nécessité étoit



Indispensable ; que le pere & la mere ne pouvoient quitter en même tems ; & que si l'un alloit chercher de la nourriture , l'autre devoit attendre son retour ? Qui leur a marqué dans le calendrier le nombre précis des jours de cette rigoureuse assiduité ? Qui les a avertis d'aider aux petits déjà formés à sortir de l'œuf, en rompant les premiers la coque ? Et qui les a si exactement instruits du moment , qu'ils ne le préviennent jamais ?

Enfin , qui a fait des leçons a tous les oiseaux sur le soin qu'ils devoient prendre de leurs petits jusqu'à ce qu'ils fussent élevés , & en état de se servir eux-mêmes ? Qui leur a enseigné cette merveilleuse industrie , de retenir dans leur gorge ou l'aliment , ou l'eau , sans avaler l'un & l'autre , & de les conserver pour leurs petits , à qui cette premiere préparation tient lieu de lait ? Qui leur a fait discerner entre tant de choses , dont les unes conviennent à une espece , mais sont pernicieuses pour une autre ? & entre celles qui sont propres aux peres , mais qui seroient tort à leurs petits , qui leur a fait discerner celles qui sont salutaires ? Nous connoissons la



tendresse des meres parmi les hommes, & la sollicitude des nourrices : mais je ne sai si l'on voit rien d'aussi parfait.

Est-ce pour les oiseaux, Seigneur ; que vous avez uni ensemble tant de miracles qu'ils ne connoissent point ? Est-ce pour des hommes qui n'y pensent pas ? Est-ce pour des curieux qui se contentent de les admirer, sans remonter jusqu'à vous ? Et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeler à vous par un tel spectacle, de nous rendre sensibles votre providence & votre sagesse infinie, & de nous remplir de confiance en votre bonté, si attentive & si tendre pour des oiseaux, dont une couple ne vaut qu'une obole ?

Mais donnons des bornes aux observations sur les industries des oiseaux, car une telle matière est infinie ; & écoutons un moment le concert de leur musique, la première louange que Dieu ait reçue de la nature, & le premier cantique d'action de grâces qu'elle lui ait offert avant la formation de l'homme. Tous les sons sont différens, mais tous harmonieux ; & tous ensemble compo-



sent un cœur que les hommes ont mal imité. Une voix plus forte & plus moileuse se fait pourtant distinguer : & je trouve, en cherchant de quelle part elle vient, que c'est un très-petit oiseau qui en est l'organe. Cela me fait considérer tous les autres qui savent le chant, & ils sont tous aussi petits ; les grands, ou ignorant la musique, ou aiant la voix discordante. Ainsi par tout je trouve que ce qui paroît foible & petit, est mieux partagé, & a plus de reconnoissance.

Quelques-uns de ces petits ont une grande beauté, & rien n'est plus riche ni mieux diversifié que leur plumage. Mais il faut avouer que toute nature doit céder à celle du paon, sur qui Dieu a versé comme à pleines mains toutes les richesses qui embellissent les autres, & auquel il a prodigué avec l'or & l'azur toutes les nuances de toutes les couleurs. Cet oiseau paroît sentir son avantage ; & c'est ce semble pour étaler à nos yeux toutes les beautés, qu'il fait cette pompeuse roue qui les met en évidence. Mais le plus magnifique de tous les oiseaux n'a qu'un cri désagréable : & il est une preuve, qu'avec

R v.



un extérieur très-brillant on peut n'avoir qu'un mauvais fonds, peu de reconnaissance, & beaucoup de vanité.

En examinant la plume des autres je trouve une chose bien singulière dans celle des cygnes, & des autres oiseaux de rivière : car elle est à l'épreuve de l'eau, où elle demeure tousjours sèche ; & nos yeux cependant n'en découvrent point l'artifice, ni la différence.

Je considère les piés des mêmes oiseaux, & j'y voi des nageoires qui marquent distinctement leur destination. Mais je suis très-étonné de ce que ces oiseaux sont sûrs qu'ils ne risquent rien en se jettant à l'eau, au lieu que les autres, à qui Dieu n'a pas donné des plumes ni des piés semblables, n'ont jamais la témérité de s'y exposer. Qui a dit aux premiers qu'ils ne courent aucun danger ? qui retient les autres, afin qu'ils ne prennent pas leur exemple ? On fait quelquefois couver des œufs de canard à une poule, qui est ensuite trompée par son affection, & qui prend pour sa famille naturelle des enfans étrangers, qui courent à l'eau au sort de la coque, sans que leur prétendu



mere puisse les en empêcher par ses avis. Elle demeure sur le bord très-étonnée de leur témérité, & plus encore de ce qu'elle leur réussit. Elle se sent violemment tentée de les suivre, elle en témoigne sa vive impatience: mais rien n'est capable de la porter à une indiscretion que Dieu lui a défendue. Les spectateurs en sont surpris à proportion de ce qu'ils ont d'intelligence: car c'est faute d'esprit & de lumiere, quand de tels prodiges excitent peu d'admiration. Mais c'est rare que les spectateurs apprennent de cet exemple qu'il faut être destinés par la Providence aux fonctions d'un état dangereux, & avoir reçu d'elle tout ce qui peut mettre le salut en sûreté: & que c'est une témérité funeste pour les autres, qui n'ont ni la même vocation, ni les mêmes qualités.

Je serois infini, si je m'attachois à considérer beaucoup de miracles pareils à ceux que j'ai rapportés jusqu'ici. Je me contente d'une dernière observation, qui en comprend plusieurs autres, & qui regarde les oiseaux de passage.

Ils ont tous leur tems marqué, &



ils ne le passent point. Mais ce temps n'est pas le même pour chaque espèce. Les uns attendent l'hiver, les autres le printems, d'autres l'été, & d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police publique & générale, qui régle & qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit général, aucun ne pense à partir : depuis sa publication, aucun ne demeure. Une espèce de Conseil décide du jour, & il accorde un intervalle pour s'y préparer : après quoi tout déloge, & il ne paroît le lendemain ni traîneurs, ni déserteurs, tant la discipline est exacte. Plusieurs ne connoissent que l'hirondelle qui fasse ainsi, mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres espèces. Et je demande, quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, quelle nouvelle elle a reçue des pays où elle va en grande troupe, pour s'assurer qu'elle y trouvera toutes choses préparées. Je demande pourquoi elle ne s'attache pas, comme les autres oiseaux, au pays où elle a élevé sa famille, qui y a été si bien traitée. Je demande par quel esprit de voyages cette nouvelle famille, qui ne con-



noît que son pays natal , conspire toute entiere à le quitter. Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend à tous, soit anciens soit nouveaux sujets de la République, de demeurer par delà un certain jour. Et enfin je demande à quels signes les principaux magistrats connoissent que ce seroit tout risquer, que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse. Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes, que celle du Prophete ? *Que vos ouvrages, Seigneur, Ps. 103. 24. sont grands & merueilleux ! Vous les avez tous formés avec sagesse.*

ANIMAUX DE LA TERRE.

JE SUIS obligé d'abrégé cette matière, pour mettre fin à ce petit traité, qui insensiblement est devenu fort long.

L'exemple seul du chien nous montre jusqu'où Dieu est capable de donner à la matière tous les dehors de l'esprit, de la fidelité, de l'amitié, de la reconnoissance, sans en donner le principe. Mais comme cet exemple est connu de tout le monde, je ne m'y arrête point.



Ce que fait l'abeille n'est pas moins admirable. Au lieu de se contenter de succer le miel qui se conserve mieux dans le petit tuyau d'où sortent les fleurs que par tout ailleurs, & de s'en nourrir jour à jour, elle en fait provision pour toute l'année, & principalement pour l'hiver. Elle charge les petits crochets dont ses jambes sont garnies de tout ce qu'elle peut emporter, mais en évitant d'engluer ses aîles, dont elle a besoin pour voltiger çà & là, & pour le retour.

Si l'on n'a pas pris soin de lui préparer une ruche, elle s'en fait une elle-même dans le creux de quelque arbre, ou de quelque rocher. Là elle fait la séparation de la cire qui tombe mêlée avec le miel. De cette cire elle en compose de petites cellules égales, & à plusieurs angles, afin qu'elles puissent s'unir, & ne laisser aucun intervalle. Elle fait couler dans ces petits réservoirs le miel pur & sans mélange. Et de quelque abondance quelle voie ses magasins remplis, elle ne se repose que lorsque le tems du travail & de la récolte est passé. On ne connoît



dans cette République ni la paresse, ni l'avarice, ni l'amour propre. Tout est commun. Le nécessaire y est accordé à tous : le superflu n'est à personne, & c'est pour le bien public qu'il est conservé. Les colonies nouvelles, qui chargeroient l'Etat, sont mises dehors. Elles savent travailler, & on les y oblige en les congédiant.

Avons-nous parmi les nations les plus policées une imitation d'un si parfait modèle ? Attribuera-t-on au hasard, ou à une cause aveugle, une si étonnante sagesse ? Croit-on avoir expliqué ces merveilles, en disant que c'est l'instinct, le naturel, je ne sais quoi, qui en est le principe ? Et n'est-ce pas dans ces images, d'un côté si parfaites, & de l'autre si éloignées de la matière, que Dieu a pris plaisir de manifester ce qu'il est, & d'apprendre à l'homme ce qu'il doit être ?

Passons de l'abeille à la fourmi, qui lui ressemble en bien des choses, excepté que l'abeille enrichit l'homme, & qu'il ne tient pas à la fourmi qu'elle ne l'appauvrise en le volant. Ce petit animal est averti que l'hiver est long, & que le blé mûr n'est



pas longtemps exposé dans les champs. Aussi durant la moisson la fourmi ne dort plus. Elle traîne avec de petites ferres qu'elle a à la tête, des grains qui pèsent trois fois plus qu'elle, & elle avance comme elle peut à reculons. Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui prête secours, mais elle ne s'y attend pas.

Le grenier où tout doit être porté est public, & aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres, qui s'entrecommuniquent par des galeries, & qui sont toutes creusées si avant, que les pluies & les néges de l'hiver ne pénètrent point jusqu'à leur voute. Les souterrains des citadelles sont des inventions moins anciennes & moins parfaites; & ceux qui ont essayé de détruire des fourmilières qui avoient eu le loisir de se perfectionner, n'y ont presque jamais réussi, parce que les rameaux s'étendent au large, & qu'ils ne se font point de tout le ravage qu'on fait à l'entrée.

Lorsque les greniers sont pleins, & que l'hiver approche, on commence à mettre en sûreté le grain en li :



longeant par les deux bouts, & l'em-
brûlant par là de germer. Ainsi la pre-
mière nourriture n'est qu'une pré-
caution pour l'avenir ; & c'est la pru-
dence, plutôt que le besoin, qui y
termine.

Voilà le fonds incompréhensible
l'industrie que Dieu a mis dans ce
petit animal. Voilà cette espèce d'in-
telligence prophétique qu'il lui a
donnée, pour nous forcer à remon-
ter jusqu'à lui, à qui seul il appar-
tient de faire de tels prodiges, & qui
peut, ce semble, nous montrer
plus sensiblement qu'il est la source
de la sagesse, qu'en réunissant
tant de traits dans un si petit volu-
me de matière qui n'en a que l'ap-
arence.

Peut-on assez admirer l'industrie
de certains animaux qui filent avec
art & une délicatesse inimitables,
tout paroît être l'effet de la pen-
sée, & d'une méditation géométri-
que ? Qui a enseigné à l'araignée, ani-
mal si méprisable d'ailleurs, à for-
mer des fils si déliés, si égaux, si
étroitement suspendus ? Qui lui a
ordonné à commencer par les attacher
à des points fixes ; à les réunir tous



dans un centre commun ; à les tirer
 d'abord en droite ligne, & à les affer-
 mir ensuite par des cercles exacte-
 ment parallèles ? Qui lui a dit que
 ces filets seroient les pièges où se
 prendroient d'autres animaux qui
 ont des aîles, & qu'elle ne sçauroit
 atteindre que par la ruse ? Qui lui a
 marqué sa place dans le centre, où
 aboutissent toutes les lignes, & où
 elle est nécessairement avertie par le
 plus léger ébranlement, que quelque
 proie est tombée dans ses filets ? Enfin
 qui lui a dit que son premier soin de-
 voit être alors d'embarasser les aîles
 de cette imprudente proie par de nou-
 veaux fils, de peur qu'elle ne conser-
 vât quelque liberté on pour se dégag-
 er, ou pour se défendre ?

Tout le monde a vû le travail des
 vers à soie. Les plus habiles ouvriers
 ont-ils pu jusqu'ici l'imiter ? Ont-
 ils trouvé le secret de former un fil
 si fin, si ferme, si égal, si brillant,
 si continu ? Ont-ils une matière plus
 précieuse que ce fil pour faire les plus
 riches étofes ? Savent-ils comment
 ce vers convertit le suc d'une feuille
 en des filets d'or ? Peuvent-ils rendre
 raison de ce qu'une matière liquide



tant qu'elle ait pris l'air, s'affermie
 & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a
 senti? Aucun d'eux peut-il expliquer
 comment ce vers est averti de se for-
 mer une retraite pour l'hiver sous les
 racines sans nombre de la soie dont
 est le principe, & d'attendre dans
 ce riche tombeau une espèce de ré-
 traction qui lui donne des ailes,
 & la première naissance lui avoit
 ôtées.

Tout ce qui est vers, & qui a rampé,
 devient une espèce de mouche,
 moucheron, de papillon: & tout
 qui vole a rampé dans sa première
 origine, & a été une espèce de vers,
 chenille, d'insecte, avant que d'a-
 voir des ailes. Et l'état mitoyen en-
 tre ces deux extrémités d'élévation &
 de bassesse, est le tems où l'animal
 est fève ou coqon, ce qui se
 fait en une infinité de façons, mais
 toujours d'une manière uniforme
 & chaque espèce.

Je terminerai ce traité par quel-
 ques observations sur un petit animal
 qui mérite toute notre admiration.
 Son nom est *Formicaleo*. Sa figure est
 humaine, & ne paroît qu'ébauchée. Son
 caractère est cruelle, car il ne vit



que du sang de sa proie ; & son occupation unique est de lui tendre des pièges. On en voit mieux l'artifice quand on peut avoir dans son cabinet un tel animal.

On le met dans un vase de terre plein d'un sable assez menu, où il se cache aussitôt. Quand il y est, il forme dans le sable la figure d'un cône renversé avec une proportion exacte & géométrique : & il va se loger dans le sommet du cône qui tient lieu de centre, mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi, ou quelque mouche à qui on a ôté les ailes, est placée à l'entrée du cône, ce petit animal, qu'on ne jugeroit pas capable du moindre effort, jette avec sa tête à coups redoublés du sable sur la proie qu'il a sentie, afin de l'étourdir, & de l'entraîner dans le fond où il tient caché. Alors il sort de sa retraite & après s'être désaltéré du sang, rejette le cadavre qui pourroit faire soupçonner sa cruauté.

Quand on veut avoir une seconde fois le plaisir de le voir travailler, on comble son cône en agitant le vase & l'on est étonné avec quelle diligence cette petite bête rétablit une noi-



elle figure, aussi vaste & aussi régulière que la première.

Quels raisonnemens ne faudroit-il pas qu'elle fit, si son travail étoit fondé sur le raisonnement? Peut-on penser plus finement en mathématique, & connoître mieux la nature du son, celle du sable, celle des mouvemens, & leur retentissement du centre à toutes les parties de la circonférence? Il est certain que c'est cette bête qui raisonne, ou quelqu'un pour elle. Mais la merveille n'est pas, qu'elle raisonne, ni qu'un principe étranger raisonne pour elle: mais que ce principe fasse exécuter tout cela par des organes qui se meuvent eux-mêmes, & qui paroissent n'agir que par un principe intérieur.

Je ne dois pas omettre que le forscaleo, dont je viens de parler, se transforme en une grande & belle puche, appelée demoiselle, de grand & de petit qu'il étoit auparavant; il ne se souvient plus de son humeur sanguinaire, quand il a quitté sa première dépouille.

Utilité de ces observations physiques.

IL N'EST PAS nécessaire que je fasse



remarquer combien ces observations physiques, & une infinité d'autres pareilles, sont capables d'orner & d'enrichir l'esprit d'un jeune homme; de le rendre attentif aux effets de la nature qui sont sous nos yeux, & qui se présentent à nous presque à chaque moment, sans que nous y fassions réflexion; de lui apprendre mille choses curieuses qui regardent les sciences, les arts, les métiers, comme la chymie, l'anatomie, la botanique, la peinture, la navigation, l'imprimerie, &c. de lui donner du goût pour le jardinage, pour les arbres, pour la campagne, pour la promenade, ce qui n'est pas une chose indifférente; de le mettre en état de fournir agréablement à la conversation, & de n'être pas réduit ou à y garder le silence, ou à ne savoir y parler que de bagatelles.

J'ai appelé cette physique, la physique des enfans, parce qu'en effet on peut commencer à la leur apprendre dès l'âge le plus tendre, mais en se proportionnant à leur foiblesse, & ne leur proposant rien qui ne soit à leur portée, soit pour les faits, soit pour les réflexions qu'on y joint. Il est in-



voiable combien ce petit exercice ,
 continué régulièrement depuis l'âge
 de 6 ou 7 ans jusqu'à l'âge de 12 ou
 13 ans, mais continué sous l'idée &
 sous le nom de divertissement, & non d'é-
 tude, rempliroit l'esprit des jeunes
 gens de connoissances utiles & agréa-
 bles, & les prépareroit à l'étude de
 la physique, qui est propre aux savans.
 Mais, me dira-t-on, où trouver des
 maîtres capables de donner à un en-
 fant ces instructions, inconnues sou-
 vent à ceux même qui sont les
 plus habiles, & qui demandent une
 étude infinie de connoissances ? La
 chose n'est pas si difficile qu'on pour-
 roit se l'imaginer. Cicéron disoit en
 un lieu, dans un plaidoyer où il avoit
 repris de rabaisser l'étude de la
 jurisprudence, " que si on le mettoit
 à l'école, tout occupé qu'il étoit il
 seroit Jurisconsulte en trois
 ans. J'en pourrois dire à peu près
 la même chose de la physique des savans,
 qui est une science très-profonde,
 & de celle dont je parle ici. Il ne
 s'agit que de parcourir les livres où

aque, & mihi, ho- | tis, eridno me jurisco-
 -chementer occupa | sultum esse profitebor.
 pinachum moveti. | Pro Marco. n. 18.



se trouvent ces sortes d'observations, tels que sont par exemple les Mémoires de l'Académie des sciences, où l'on trouve sur toutes les matières une infinité de remarques extrêmement curieuses. J'ai vû de jeunes gens, qui répondoient publiquement sur le quatrième livre des Géorgiques de Virgile, faire un merveilleux usage de ce qui est dit dans ces Mémoires sur la petite mais admirable république des abeilles. Un maître curieux & studieux s'adresse à d'habiles gens pour savoir quels livres il doit consulter sur chaque matière. Il emprunte ces livres, ou les va chercher dans les bibliothèques publiques; il les parcourt, il en fait des extraits, & par là se met en état de pouvoir apprendre mille choses curieuses à ses disciples & il a, pour faire ce petit amas, sept ou huit ans devant lui. Pour y réussir il ne faut que le vouloir.

A R T I C L E I V.

La Philosophie sert à inspirer un grand respect pour la religion.

TOUT CE QUE j'ai dit jusqu'ici de la physique des savans & des enfants mont.



montre bien clairement qu'un des
grands effets, & le fruit le plus essen-
tiel de la philosophie, c'est d'élever
l'homme à la connoissance de la gran-
deur de Dieu, de sa puissance, de sa
sagesse, de sa bonté; de le rendre at-
tentif à sa providence; de lui appren-
dre à remonter jusqu'à lui par la con-
sidération des merveilles de la nature;
de faire qu'il devienne sensible à ses
faits, & qu'il trouve par tout des
objets de le louer, & de lui rendre
grâces.

C'est Dieu lui-même qui nous ap-
prend dans l'un & l'autre Testament
ce que c'est là l'usage que nous devons
faire de la vue des créatures, qui nous
enseignent tous nos devoirs. Il ren-
voie dans ses Ecritures le paresseux à
l'âne, pour apprendre d'elle à ne
pas demeurer oisif; l'ingrat au bœuf
à l'âne, qui sont reconnoissans des
bienfaits que prend d'eux leur maître;
il apprend aux oiseaux de passage,
à discerner les tems. Jésus-
Christ veut que la considération des
objets de la campagne, & des petits oi-
seaux du ciel, soit une instruction
pour tous les hommes, & qu'elle leur
apprenne à se reposer pleinement sur
le Seigneur.

Prov. 6. 6.

Isai. 1. 3.

Jerem. 8. 7.

Matth. 6. 26.

10.



les soins d'une providence qui est en même tems attentive à tout , pleine de bonté, & toute-puissante. Ce seroit donc ne pas répondre aux intentions de la sagesse divine , & manquer au devoir le plus essentiel d'un maître, que de ne pas faire remarquer aux jeunes gens dans toutes les créatures les vestiges sensibles de la divinité, qui voulu s'y peindre, & nous y tracer nos devoirs.

Dans le récit que nous fait l'Écriture de la création du monde, ^a il est dit souvent que Dieu fut l'approuvateur, & , si l'on ose le dire, l'admirateur de ses ouvrages ; pour nous apprendre quelle admiration ils devroient nous causer, quelle étude nous en devrions faire, & de quelles réflexions ils sont dignes : & pour nous reprocher en même tems notre stupidité qui ne pense à rien, notre ingratitude qui ne rend grâces de rien, & qui demeure toujours ignorante & imbécille, quoique nous vivions au milieu des prodiges les plus étonnans, & que nous en soyions nous-mêmes l'un des plus incompréhensibles.

^a Vidit Deus cuncta | valde bona. Gen. 1. 31
quæ fecerat, & erant |



Ce n'est pas la physique seule qui nous aide à connoître Dieu. Le peu que j'ai rapporté des principes de morale, tirés du paganisme même, suffit pour nous montrer combien cette partie de la philosophie est propre à nous inspirer un grand respect pour la religion.

Y a-t-il rien de plus propre à l'encadrer dans l'esprit des jeunes gens, à y en jeter de solides fondemens, capables de tenir contre le torrent de l'incrédulité & du libertinage, que les deux célèbres questions qui se traitent dans la métaphysique, l'existence de Dieu, & l'immortalité de l'ame? Mais le grand & l'important service que la bonne philosophie rend à l'homme, c'est de le disposer à recevoir avec docilité & respect tout ce que le ciel lui enseigne la révélation divine. Elle s'applique sur tout à lui faire bien comprendre que devant Dieu tout se tait, la raison aussi bien que le sens, parce que rien n'est plus raisonnable que de n'écouter que lui quand il parle : *Ipsi, de se, Deo creditum est*; Que la raison ne doit pas s'aveugler sur une vérité si évidente, & s'aveugler étrange qu'on la soumette à l'autorité dans des sciences qui traitent

Hilar. lib. 4.
de Trinitate.



tant de choses qui sont au dessus de la raison , doivent suivre une autre lumiere , qui ne peut être que celle de l'autorité divine ; Que , puisque dans l'ordre même de la nature il y a mille choses que l'esprit de l'homme ne peut comprendre, quoique les yeux en soient témoins , à plus forte raison il doit respecter les voiles dont il a plu à Dieu de couvrir les mysteres de la religion ; Qu'enfin Dieu ne seroit pas ce qu'il est s'il n'étoit incompréhensible & que ses merveilles ne mériteroient plus ce nom si l'intelligence humaine pouvoit y atteindre.

Voilà les leçons que donne la philosophie aux jeunes gens : non une philosophie inquiète , hardie , & téméraire , dont ^a saint Paul avertit les foyers de se donner de garde , & qui pour expliquer ce qu'elle croit, anéantit souvent ce qu'elle doit croire ; mais une philosophie sage , solide , & fondée sur les principes mêmes & sur les lumieres les plus pures de la raison naturelle.

^a Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, & inanem fallaciam, secundum traditionem hominum, secundum elementum, secundum eum menta mundi, & secundum Christum. Colof. 2. 8.





LIVRE SIXIÈME.

D U

GOVERNEMENT INTERIEUR

DES CLASSES.

E T.

DU COLLEGE.

AVANT-PROPOS.



Et Avant-propos renfermera deux Articles. Dans le premier je montrerai de quelle importance est la bonne éducation de la jeunesse : dans le second j'examinerai si l'Instruction publique doit être préférée à l'Instruction domestique & particulière.

XX

S iij.



ARTICLE PREMIER.

*Importance de la bonne éducation
de la Jeunesse.*

L'ÉDUCATION de la Jeunesse toujours été regardée par les plus grands philosophes & par les plus fameux législateurs comme la source la plus certaine du repos & du bonheur, non seulement des familles mais des Etats même & des Empires. En effet, qu'est-ce qu'une République ou un Roiaume, sinon un vaste corps, dont la vigueur & la santé dépendent de celles des familles particulières, qui en sont comme les membres & les parties, & dont aucune ne peut manquer à ses fonctions, que le corps entier ne souffre. Or n'est-ce pas la bonne éducation qui met tous les citoyens, & encore plus les grands & les princes que tous les autres, en état de remplir dignement leurs différentes fonctions? N'est-il pas évident que la Jeunesse est comme la pépinière de l'Etat? que c'est par elle qu'il se renouvelle & se perpétue? que c'est d'elle que viennent



tous les peres de famille , tous les magistrats , tous les ministres , en un mot toutes les personnes constituées en autorité & en dignité ? & ne peut-on pas assurer que ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans l'éducation de ceux qui rempliront un jour ces places , influe dans tout le corps de l'Etat , & devient comme l'esprit & le caractere général de la nation entiere ?

Les loix à la vérité sont le fondement des Empires , & en y conservant la règle & le bon ordre , elles y maintiennent la paix & la tranquillité. Mais d'où les loix elles-mêmes tirent-elles leur force & leur vigueur , sinon de la bonne éducation , qui y accoutume & y assujettit les esprits ; sans quoi elles sont une foible barriere contre les passions des hommes :

Quid leges sine moribus vanae proficiunt ?

Plutarque fait à ce sujet une réflexion bien sensée , & qui mérite d'être présentée avec attention : c'est en parlant de Lycurgue. " Ce sage Législateur,

Horat. Od.
1. lib. 1.
In vit. Lj.
corg.

α Ομοιοτητα τῶν ἠθῶν ἰσῶν. | τὸν τῶν αἰθιομῶν αἰ, αἰ.
μακρότερον ἔμεινεν, ο. αἰ. | αἰθιομῶν αἰ ἡ δὲ πρῶ-
τῆς. Αργ. lib. 1. Πολιτ.
αἰ θάλασσαν ἔμεινεν, α. μὲ | αἰθ. 9.

S iij.



» dit-il , ne jugea pas à propos de
 » coucher ses loix par écrit, persuadé
 » que ce qu'il y a de plus fort & de
 » plus efficace pour rendre les villes
 » heureuses & les peuples vertueux,
 » c'est ce qui est empreint dans les
 » mœurs des citoiens , & ce que la
 » pratique & l'habitude leur ont ren
 » du comme familier & naturel. Car
 » les principes que l'éducation a gra
 » vés dans leurs esprits , demeurent
 » fermes & inébranlables , comme
 » étant fondés sur la conviction in
 » térieure & sur la volonté même,
 » qui est un lien toujours plus fort
 » & plus durable que celui de la con
 » trainte ; de sorte que cette éduca
 » tion devient la règle des jeunes
 » gens , & leur tient lieu de législa
 » teur.

- Voila , ce me semble , l'idée la
 plus juste qu'on puisse donner de la
 différence qu'il y a entre les loix &
 l'éducation.

' La loi , quand elle est seule , est
 une maîtresse dure & impérieuse ,
 ἀρξυνη ; qui gêne l'homme dans ce
 qu'il a de plus cher , & dont il est
 le plus jaloux , je veux dire sa liber
 té ; qui l'attriste , qui le contrarie en



tout, ^a qui est sourde à ses remontrances & à ses desirs, qui ne fait jamais se relâcher, ^b qui ne lui parle que d'un ton menaçant, & ne lui montre que des châtimens. Ainsi il n'est pas étonnant que l'homme secoue ce joug dès qu'il le peut impunément, & que n'écoutant plus les leçons importunes, il se livre à ses penchans naturels, que la loi avoit seulement réprimés, sans les changer ni les détruire.

Il n'en est pas ainsi de l'éducation: c'est une maîtresse douce & insinuante, ennemie de la violence & de la contrainte, qui aime à n'agir que par voie de persuasion, qui s'applique à faire goûter ses instructions en parlant toujours raison & vérité, & qui ne tend qu'à rendre la vertu plus facile, en la rendant plus aimable. Ses leçons, qui commencent presque avec la naissance de l'enfant, croissent & se fortifient avec lui, jettent avec le tems de profondes ra-

^a *Leges, rem surdam, exorabilem esse*
^b *hil laetamenti nec ver-
 e habere, si modum
 cessent. Liv. lib. 2. n. 3.*
p' sans aucunque abe-

*rant, nec verba minantia
 fixo Ate legebantur.*
*Ovid. lib. 1. Metam. C'est
 une belle description des lois &*
Verba minantia.

SV.



cines, passent bientôt de la mémoire & de l'esprit dans le cœur, s'impriment de jour en jour dans les mœurs par la pratique & l'habitude, deviennent en lui une seconde nature qui ne peut presque plus changer, & font auprès de lui dans toute la suite de sa vie la fonction d'un législateur toujours présent, qui dans chaque occasion lui montre son devoir, & le lui fait pratiquer. ἡ παιδεία νομοθέτου διαβίῳ ἀπειγάζεται πρὸς ἕκαστον αὐτῶν.

Il ne faut pas après cela s'étonner que les anciens aient recommandé avec tant de soin la bonne éducation de la Jeunesse, & l'aient regardée comme le moien le plus sûr de rendre un Empire stable & florissant. Leur maxime capitale étoit que les enfans appartiennent plus à la République, qu'à leurs parens; & qu'ainsi ce n'est point au caprice de ceux-ci qu'il faut abandonner leur éducation, mais que la République doit se charger de ce soin. Que par cette raison les enfans doivent être élevés, non en particulier & dans la maison paternelle, mais en public, par des maîtres communs, & sous une mé-

*Arist. Polit.
lib. 8. cap. 1.*



me discipline, afin qu'on leur inspire de bonne heure l'amour de la patrie, le respect pour les loix du pays, le goût des principes & des maximes de l'Etat dans lequel ils ont à vivre. Car chaque espece de gouvernement a son génie particulier. Autre est l'esprit & le caractère d'un Etat républicain, autre celui d'un Etat monarchique.. Or c'est par l'éducation qu'on prend cet esprit & ce caractère.

C'est en conséquence des principes que j'ai établis jusqu'ici, que Polycurgue, Platon, Aristote, en un mot tous ceux qui nous ont laissé des règles du gouvernement, déclarent que le principal & le plus essentiel devoir d'un Magistrat, d'un Ministre, d'un Législateur, d'un Prince, est de veiller à la bonne éducation, d'abord de leurs propres enfans, qui souvent succèdent à leur place, & ensuite des citoyens en général qui forment le corps de la République; & ils remarquent que tout le désordre des Etats ne vient que de la négligence de ce double devoir..

Platon en cite un illustre exemple

S vj

Plat. lib. 2.
de L. 8.



dans la personne du Prince le plus accompli dont parle l'histoire ancienne : c'est le fameux Cyrus. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manquoit ; excepté celle dont il s'agit ici. Occupé de ses conquêtes, il abandonna aux femmes le soin de l'éducation de ses enfants. Ces jeunes Princes furent donc élevés, non selon la discipline dure & austère des Perses, qui avoit si bien réussi par rapport à Cyrus leur père, mais à la manière des Medes, c'est-à-dire dans le luxe, la mollesse, & les délices. Personne n'osoit les contredire en rien. Leurs oreilles n'étoient ouvertes qu'aux louanges & aux flateries. Tout fléchissoit le genou & étoit rampant devant eux, & l'on croioit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une distance infinie entre eux & le reste des hommes, comme s'ils eussent été d'une autre espèce qu'eux. Une telle éducation, dont toute remontrance & toute réprimande étoient sévèrement écartées, eut, dit Platon, le succès qu'on en devoit attendre. Les deux

* La femme de Cyrus étoit fille au Roi des Medes.

α Οὐθιν ἐγίνοντο οἷος ἢ γ' ὅτι αἰετπλακίῳ τερσίῳ
εἰκὸς αὐτὸς γινώσκει, τερ. | τας.



vinces, aussitôt après la mort de Cyrus, armerent leurs mains l'un contre l'autre, ne pouvant souffrir ni supérieur, ni égal; & Cambyse, devenu le maître absolu par la mort de son frere, s'abandonna comme un insensé & un furieux à toutes sortes d'excès, & mit l'Empire des Perse à deux doigts de sa perte. Cyrus n'avoit laissé une vaste étendue de provinces, des revenus immenses, des richesses innombrables: mais tout cela vint à sa ruine faute d'un autre bien infiniment plus estimable qu'il n'avoit voulu lui laisser, je veux dire une bonne éducation.

Cette remarque judicieuse de Platon à l'égard de Cyrus, m'avoit entièrement échappé en lisant son histoire dans Xénophon, & je n'avois point fait réflexion qu'effectivement l'historien garde un profond silence sur l'éducation des enfans de ce Prince, au lieu qu'il décrit fort au long l'excellente manière dont les Perles étoient élevés, & dont Cyrus lui-même l'avoit été. Il n'y a point de faute plus capitale pour un Prince.

Philippe, roi de Macédoine, se



*Aul. Gell.
lib. 9. cap. 3.*

conduisit d'une manière bien différente. Dès qu'il fut devenu pere, (c'étoit au milieu de ses conquêtes, & dans le tems de ses plus grands exploits,) il écrivit à Aristote la lettre qui suit. *Je vous donne avis qu'il m'est né un fils. Je ne remercie pas tant les dieux de sa naissance, que du bonheur qu'il a d'être venu au monde pendant qu'il y a un Aristote sur la terre. Car j'espere qu'élevé de votre main & par vos soins, il deviendra digne de la gloire de son pere, & de l'Empire que je lui laisserai. Voilà parler & penser en grand Prince, qui connoît l'importance d'une bonne éducation. Alexandre eut les mêmes sentimens. Un historien remarque qu'il n'aima pas moins Aristote que son propre pere; parce, disoit-il, qu'il étoit redevable à l'un de vivre, & à l'autre de bien vivre.*

Si c'est une grande faute à un Prince de ne pas donner ses soins à l'éducation de ses propres enfans, ce n'est pas une moindre de négliger celle des citoiens en général. Plutarque,

2 Αριστοτέλη ἔχ' ἄγγελον ἰκέεινον μὲν ζῶν, διὰ τὸ ἀγαπῶν ἢν (ὡς αὐτοὶ ἔλι- | τὸν δὲ καλῶς ζῶν. Πλού-
γι). τὸ πατὲρ, ὅς δὲ | ἰν' ἰστ. Αλεξ.



ans le parallele qu'il fait de Lycurgue & de Numa, observe très-judicieusement que ce fut une pareille négligence qui rendit inutiles tous les bons desseins & tous les grands établissemens de ce dernier. L'endroit est fort remarquable. » Tout le travail de Numa, dit-il, qui n'avoit visé « qu'à maintenir Rome paisible & « tranquille, s'évanouit avec lui; & « dès qu'il fut mort, le temple aux « doubles portes, qu'il avoit toujours tenu fermé comme si véritablement il y eût enchaîné le démon « de la guerre, fut r'ouvert tout à « coup, & toute l'Italie remplie de « sang & de carnage. Ainsi le plus « sage & le plus juste de ses établissemens ne dura presque point, parce « qu'il manquoit du seul lien capable « de le maintenir, qui étoit l'éducation de la Jeunesse. »

Ce fut une conduite toute opposée. « Si maintint si longtemps les loix de Lycurgue dans leur entier. » Car, comme observe le même Plutarque, la religion du serment qu'il exigea « des Lacédémoniens auroit été une « précieuse ressource après sa mort, si « par l'éducation il n'eût imprimé les «



» loix dans leurs mœurs, & ne leur
 » eût fait succer presque avec le lait
 » l'amour de sa police en la leur ren-
 » dant comme familiere & naturelle.
 » Aussi vit-on que ses principales or-
 » donnances se conserverent plus de
 » cinq cens ans, comme une bonne
 » & forte teinture qui avoit pénétré
 » jusqu'au fond de l'ame.

Tous ces grands hommes de l'anti-
 quité étoient donc persuadés, com-
 me Plutarque le dit en particulier de
 Lycurgue, que le devoir le plus essen-
 tiel d'un Législateur, & il en faut dire
 autant d'un Prince; étoit d'établir de
 bonnes règles pour l'éducation de la
 Jeunesse, & de les faire exactement
 pratiquer. Il est étonnant jusqu'où
 ils portoient sur ce point l'attention
 & la prévoiance. C'est dès la naissance,
 même dès enfans qu'ils recomman-
 doient qu'on prît de sages précautions
 par rapport à toutes les personnes qui
 devoient en prendre soin, & l'on voit
 bien que Quintilien a puisé dans Pla-
 ton & dans Aristote ce qu'il dit à ce
 sujet; sur tout pour ce qui regarde
 les nourrices.^a Il vouloit, comme ces

^a Et morum quidem in | est : rectè tamen etiam
 his haud dubiè prior ratio | loquantur, Natura



ges philosophes, que dans le choix
 qu'on en feroit, non-seulement on
 prit garde qu'elles n'eussent point un
 engagement vicieux, mais que sur tout
 on eût égard aux mœurs & au cara-
 ctère d'esprit. Et la raison qu'il en-
 porte est admirable. » C'est, dit-il,
 que ce qu'on apprend à cet âge, se
 imprime facilement dans l'esprit, &
 y laisse de profondes traces qui
 ne s'effacent pas aisément. Il en est
 comme d'un vase neuf, qui conser-
 ve longtemps l'odeur de la première
 liqueur qu'on y a versée; & com-
 me des laines, qui ne recouvrent
 jamais leur première blancheur, en-
 dant elles ont été une fois à la
 teinture. Et le malheur est que les
 mauvaises habitudes durent encore
 plus que les bonnes. »

C'est par la même raison que ces
 philosophes regardent comme un des
 plus essentiels devoirs de ceux qui
 sont chargés de l'éducation des en-
 fants, d'écarter d'auprès d'eux, au-

*Arist. Polit.
 lib. 7. cap. 17.*

<p>den tenacissimi sumus namque subus annis precepimus: ut super quo ora imbuti durat, nec marum coloris, quibus implex ille candor mu-</p>	<p>ratiss est, et ut possunt. Et hæc ipsa magis pertinaci- er hærent, que deto- tiota sunt. <i>Quintil. lib. 8. cap. 1.</i></p>
--	---



tant qu'il est possible, les esclaves & les domestiques, dont les discours, & encore plus les exemples, pourroient leur être nuisibles.

Ils ajoutent à cela un avis, qui sera la condamnation d'un grand nombre de peres & de maîtres chrétiens. Ils veulent que non seulement on interdise aux jeunes gens jusqu'à un certain âge toute lecture de comédie & tout spectacle; mais que toute peinture, toute sculpture, toute tapisserie, qui pourroient offrir aux yeux des enfans quelque image indécente ou dangereuse, soient absolument bannies des villes. Ils desirerent que les Magistrats veillent avec soin à l'exécution de ce règlement, & qu'ils obligent les ouvriers, même les plus industrieux, qui ne voudront pas s'y soumettre, à porter ailleurs leur funeste habileté. ^a Ils étoient persuadés que de cet amas d'objets propres à flater les passions, & à nourrir la cupidité, il sort comme un air conta-

^a ἵνα μὴ ἐν κακίαις εἰκόσι προΐμιοι ἡμῖν εἰσὺλακας, ὡσπερ ἐν κακῆ βροταῖν, πλὴν ἰκασθῆς ἡμῖνος κατὰ σμυρον ἀπὸ πολλῶν δρεπόμενοιτι κ' ἵ- μόμιοι, ἔντι ἐπιτεταίτε λαθραῖασι κακὸν μίγα ἐ τῷ αὐτῶν ψυχῆ. Ἀλλ' ἐστίθεκε ζήτησι τὰς δημογῆς, τὰς ἐυσυαῖς διαμ- τὸς ἰχτιύσι. τῆ τῷ κατῶ



gieux & pestilentiel, capable d'infecter à la longue & insensiblement les maîtres même, qui le respirent à chaque moment sans crainte & sans précaution ; & que ces objets sont comme autant de fleurs empoisonnées, qui exhalent une odeur de mort d'autant plus à craindre qu'on s'en défie moins, & que même elle paroît agréable. Ces sages philosophes veulent au contraire que dans une ville tout enseigne & inspire la vertu, inscriptions, tableaux, statues, jeux, conversations ; & que de tout ce qui se présente aux sens, & qui frappe les yeux ou les oreilles, il se forme comme un air & un souffle salutaire, qui s'insinue imperceptiblement dans l'ame des enfans, & qui aidé & soutenu par l'instruction des maîtres, y porte dès l'âge le plus tendre l'amour du bien, & le goût des choses honnêtes. Il y a dans le texte original une finesse, une délicatesse d'expression, dont nulle autre langue n'est suscep-

οὐδὲ βυζομενε εἰσι· ἢ
 δομοὶ καὶ ὄργανα τῶν
 βυζομενε εἰσι· ἢ
 ἀπὸ τῶνδε, ἐπιθεῖν αὐτῶν
 τῶν ἀπὸ τῶνδε ὄργανα
 ἢ τῶνδε εἰσι· ἢ τῶνδε
 καὶ τῶνδε, ὅσα αὐτῶν

εἰσι· ἀπὸ τῶνδε τῶνδε
 ὄργανα, καὶ ἐπιθεῖν αὐτῶν
 τῶνδε καὶ τῶνδε εἰσι· ἢ
 τῶνδε καὶ τῶνδε εἰσι· ἢ



tible. Quoique ce passage soit un peu long, j'ai cru devoir en citer une grande partie, pour donner quelque idée du stile de Platon.

Je reviens à mon sujet; & je finis ce premier article en priant le Lecteur de considérer comment le paganisme même a toujours regardé comme le devoir le plus essentiel des peres, des Magistrats, des Princes, de veiller à l'éducation des enfans, parce qu'il est de la dernière importance pour tout le reste de la vie de leur donner d'abord de bons principes. En effet, lorsque les esprits sont encore tendres & flexibles, on les manie & on les tourne à son gré; au lieu que l'âge & une longue habitude rendent les défauts presque incorrigibles: *Frangas enim citius quam corrigas, quæ in pravum induruerunt.*

Quint. l. lib.
2. cap 30.

ARTICLE SECOND.

On examine si l'éducation publique doit être préférée à l'instruction domestique & particuliere.

PENDANT tout le tems que j'ai été chargé de l'éducation de la Jeunesse, parfaitement instruit des dan-



gers qui se rencontrent & dans les maisons particulieres & dans les Col-
lèges, je n'ai jamais osé prendre sur
moi de donner conseil sur cette ma-
nière, & je me suis contenté de m'ap-
pliquer avec le plus de soin qu'il m'a
été possible à l'instruction des jeunes
gens que la divine Providence m'a-
ressoit. Je croi devoit encore gar-
der la même neutralité, & laisser à
la prudence des parens à décider une
question, qui souffre certainement
de grandes difficultés de part &
d'autre.

Quintilien a traité cette question *Lib. 1. cap. 2.*
avec beaucoup d'étendue & d'élo-
quence. L'endroit est un des plus
bons de son ouvrage, & mérite d'être
lu dans l'original. J'en donnerai
ici un extrait.

Il commence par répondre à deux
objections qu'on a coutume de for-
mer contre les Ecoles publiques.

La première regarde la pureté des
mœurs, qu'on prétend y être exposée
à de plus grands dangers. Si cela
étoit, il juge qu'il ne faudroit pas
hésiter un moment, à le soin de bien

3. *Probat mihi ratio vi. | optimè dicendi videre-
ndi honestè, quàm vel | tur.*



vivre étant infiniment préférable à celui de bien parler. Mais il prétend que le péril est égal de part & d'autre : que le tout dépend du naturel des enfans, & du soin qu'on prend de leur éducation : que, pour l'ordinaire, c'est des parens mêmes que vient le mal, par le mauvais exemple qu'ils donnent à leurs enfans. Ceux-ci, dit-il, voient tous les jours & entendent des choses qu'ils devroient ignorer toute leur vie. Tout cela passe en habitude, & bientôt après en nature. Les pauvres enfans se trouvent vicieux, avant que de savoir ce que c'est que le vice. Ainsi ne respirant que luxe & que mollesse, ils ne prennent pas le désordre dans nos écoles, mais ils l'y apportent.

La seconde objection concerne l'avancement dans les études, qui doit être plus grand à la maison où le précepteur n'a qu'un écolier à instruire. Quintilien n'en convient pas pour plusieurs raisons qu'il expose. Mais il ajoute que cet inconvénient,

a Fit ex his consuetudo, | luti ac fluentes, non ac-
deinde natura. Discunt | cipiunt è scholis magis
hæc miseri, antequam | ista, sed in scholas ad-
sciant vitia esse, inde so- | xunt.



uand même il seroit réel, est abondamment réparé par les grands avantages qui se trouvent dans l'éducation publique.

1.° L'éducation publique enhardit le jeune homme, lui donne du courage, l'accoutume de bonne heure à point craindre le grand jour, & guérit d'une certaine pusillanimité qu'inspire naturellement une vie obscure & retirée : au lieu que dans le secret & en particulier il languit sur l'ordinaire, il s'abat, il se défile, pour ainsi dire ; ou bien il tombe dans une extrémité opposée, c'est de s'enfler d'un sot orgueil, de se mettre au dessus des autres, de se comparer avec qui il ne se mesure.

2.° & 3.° Au Collège on fait des connaissances & des liaisons, qui durent tout le long de la vie ; & l'on y apprend un certain usage du monde,

ante omnia futurus
 s, cui in maxima
 ritate & in media
 luce vivendum est,
 que jam à tenero
 reformatare homi-
 neque illa solitaria
 rita umbra vita
 ritate. Excitanda
 & accollenda sem-

per est, quæ in hujusmo-
 di secretis aut languet, it,
 & quemdam velut in
 opaco litum ducit : aut
 contra tumescit inani
 persuasione. Necessè est
 enim sibi nimium tri-
 buat, qui se nominat
 comparat.



que la société seule peut donner. Quintilien n'insiste pas sur ces deux avantages, & semble les compter pour peu.

4. Le grand avantage des écoles, c'est l'émulation. Un enfant y profite & de ce qu'on lui dit à lui-même, & de ce qu'on dit aux autres. Il verra tous les jours son maître approuver une chose, corriger l'autre, blâmer la paresse de celui-ci, louer la diligence de celui-là : il mettra tout à profit. L'amour de la gloire lui servira d'équillon pour le travail. Il aura honte de céder à ses égaux, il se piquera même de surpasser les plus avancés. Quels efforts ne fait point un bon écolier, pour primer dans sa classe, & pour remporter le prix !^a Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes esprits : & une noble émulation bien ménagée, dont on aura soin de bannir la malignité, l'envie, la fierté, est un des meilleurs moyens pour les conduire aux plus grandes vertus, & aux plus difficiles entreprises.

5. Un autre avantage qui se ren-

^a Accendunt omnia frequenter camen cori
hæc animos : & licet virtutum est.
ipsa vitium sit ambitio,

contre



entre encore dans les écoles, c'est d'un jeune homme trouve dans ses compagnons des modèles qui sont à sa portée, qu'il se flate de pouvoir atteindre, & qu'il ne désespère pas même de pouvoir un jour surpasser : au lieu que, s'il étoit seul, il y auroit pour lui de la témérité d'oser se mesurer avec son maître.

Enfin, c'est qu'un maître, qui a un nombreux auditoire, s'anime tout autrement que celui qui étant tête à tête avec un unique disciple, ne peut parler que froidement, & d'un ton de conversation. Or il est incroyable combien ce feu & cette vivacité d'un maître, qui en expliquant certains endroits d'un Auteur se transporte lui-même & se passionne ; propre, non seulement à rendre de jeunes gens attentifs, mais encore à leur inspirer le même goût & les mêmes sentimens dont celui qui leur parle est pénétré.

Le philosophe ne manque pas de faire remarquer que l'opinion qu'il soutient est appuyée sur un usage presque universel, & sur l'autorité des livres les plus estimés & des Lecteurs les plus célèbres.



Je pourrois ajouter que cette coutume n'a pas été observée moins régulièrement depuis Quintilien, & sous le christianisme même. L'histoire ecclésiastique nous en fournit une infinité d'exemples. Celui de saint Basile & de saint Grégoire de Nazianze est connu de tout le monde. J'en rapporterai le détail à la fin de ce volume. Il me suffit maintenant de remarquer que les familles de ces deux illustres amis étoient des plus chrétiennes qui fussent alors dans l'Eglise. Elles crurent néanmoins pouvoir confier aux écoles publiques ce qu'elles avoient de plus cher au monde : & Dieu benit leurs pieuses intentions par un succès qui passa toutes leurs espérances. Oseroit-on taxer cette conduite d'imprudence & de témérité ?

D'un autre côté, oseroit-on condamner la sainte timidité de parents chrétiens, qui à la vûe des dangers qui se rencontrent dans les Colleges, (& il faut avouer aussi qu'ils sont grands) moins attentifs à faire avancer leurs enfans dans les sciences, qu'à conserver en eux le précieux & l'inestimable trésor de l'innocence.



prennent le parti de les élever
 dans leurs yeux dans une maison où
 n'entendent que de sages discours,
 ils ne voient que de bons exem-
 ples, & d'où l'on a soin d'écarter,
 tant qu'il se peut, tout ce qui se-
 rait capable d'altérer la pureté de
 leurs mœurs ? Il y a encore certai-
 nement de telles maisons : mais le
 nombre en est-il bien grand ?
 Outre les deux manières ordinaires
 d'élever la Jeunesse, qui sont de les
 faire pensionnaires au Collège, ou
 de les instruire en particulier, il y
 a une troisième, qui tient le mi-
 lieu, & semble les réunir : c'est d'en-
 voyer les enfans au Collège pour y
 profiter de l'émulation des classes,
 & les retenant le reste du tems dans
 leur maison paternelle. Par là on évite
 une partie des dangers, com-
 muniés l'on se prive d'une partie des
 avantages du Collège : parmi lesquels
 on doit compter pour beaucoup l'or-
 dre, la règle, la discipline, qui par
 le son de cloche marquent d'une
 manière uniforme tous les exercices
 de la journée ; & la vie simple & fru-
 gale qu'on y mène, éloignée des dou-
 ceurs & des caresses de la maison pa-



Henri de
Mesmes. tom.
1. pag. 75.

ternelle, qui ne sont propres qu'à
amollir les enfans. C'est ce que re-
marque un illustre Magistrat des siècles
passés dans un extrait que j'ai
cité au premier tome de cet ouvrage.
» Mon pere (c'est ce Magistrat qui
» parle) disoit qu'en cette nourritu-
» re du Collége il avoit eu deux re-
» gards : l'un à la conversation de
» la Jeunesse gaye & innocente; l'autre
» à la discipline scholastique,
» pour nous faire oublier les
» gnardises de la maison, & com-
» pour nous dégorger en eau cor-
» rante. Je trouve que ces dix-huit
» mois de Collége me firent assez
» bien.... J'appris la vie frugale
» la scholarité, & à régler mes
» res.

Un autre avantage des Collèges
(je les suppose tels qu'ils doivent
être) & le plus grand de tous, c'est
d'apprendre à fond la religion, de
puiser la connoissance dans les livres
ces mêmes, d'en connoître le véritable
esprit & la véritable grandeur
& de se prémunir par de solides prin-
cipes contre les dangers que la fraude
& la piété ne rencontrent que trop
dans le monde. Il n'est pas impos-



, mais certainement il est rare, de
 uver cet avantage dans les mai-
 s particulieres.

Que doit-on conclure de tous ces
 ncipes & de tous ces faits ? Il n'y
 oint de Collège qui ne puisse citer
 exemples, & en très-grand nom-
 de jeunes gens qui y ont reçu
 t excellente éducation, & qui y
 infiniment profité soit pour les
 nces, soit pour la pieté. Il n'y en
 oint aussi qui n'en ait vû avec
 eur un très-grand nombre y
 un triste naufrage. Il en est de
 e des maisons particulieres.

La conclusion qu'il me semble
 n en doit tirer, c'est que les
 ers pour la Jeunesse étant grands
 us côtés, c'est aux parens à bien
 iner devant Dieu quel parti ils
 nt prendre, à balancer équita-
 ent les avantages & les incon-
 ns qui se rencontrent de part
 autre, à ne se déterminer dans
 l'élibération si importante que
 es motifs de religion, & sur
 t faire un choix de Maîtres &
 lléges, supposé qu'ils prennent
 ti, qui puisse, sinon dissiper en-
 ent, du moins diminuer leurs
 craintes.



Plan & division de ce traité.

POUR entrer utilement dans le détail de ce qui regarde le gouvernement intérieur des Classes & du Collège, il est nécessaire de considérer séparément le devoir des différentes personnes qui sont employées à l'éducation de la Jeunesse, & qui y ont quelque rapport. Mais comme il y a des avis généraux qui leur conviennent presque à tous également, c'est par où je commencerai ce Traité, pour éviter les redites qui sans cela seroient inévitables.

PREMIERE PARTIE.

Avis généraux sur l'éducation de la Jeunesse.

JE COMMENCE par prier le Lecteur, lorsque je parlerai d'avis, de règles, de préceptes, de devoirs, &c. mes que je ne puis me dispenser d'employer souvent dans la matière que je traite, de me rendre la justice de croire que je ne prétens prescrire de loix à personne, ni m'ériger en maître ou en censeur de mes confreres. Mon unique dessein est d'aider



puis, des personnes qu'on char-
 ge de l'éducation des enfans dans un
 peu avancé, où, faute d'expé-
 rience, elles sont exposées à com-
 mettre beaucoup de fautes, comme
 reconnois en avoir commis moi-
 me beaucoup; & je me trouve
 heureux de pouvoir contribuer à
 leur faire éviter, en leur prêtant
 mes réflexions, ou plutôt celles des
 habiles maîtres en matière d'é-
 ducation. Car je ne dirai ici presque
 rien de moi-même, sur tout dans cette
 première partie qui est la plus im-
 portante, & qui doit servir comme de
 base & de fondement à tout le reste.
 Les Grecs & Rome me fourniront en-
 core leurs richesses. Je ferai aussi
 un grand usage de deux Auteurs mo-
 dernes, souvent même sans les citer.
 Ces Auteurs sont, M. * de Fénelon
 Archevêque de Cambrai, & * * M.
 Locke Anglois, dont les écrits sur
 cette matière sont fort estimés & avec
 raison. Le dernier a quelques senti-
 mens particuliers, que je ne voudrois
 pas toujours adopter. Je ne sai d'ail-
 leurs s'il étoit bien versé dans la con-

Education des Filles, | enfans, traduit de l'Anglois
 & de l'Education des | glosses de M. Locke.

T iij



noïssance de la langue grecque, & dans l'étude des belles lettres : il ne paroît pas au moins en faire assez de cas. Mais l'un & l'autre, par rapport aux mœurs & à la conduite, peuvent être d'un grand secours, non seulement pour de jeunes maîtres, mais pour ceux qui ont le plus d'habileté. Je me suis mis en possession de profiter impunément du travail d'autrui ; & il me semble que le public, content qu'on lui dise de bonnes choses sans se mettre en peine d'où on les tire, ne m'en a pas su mauvais gré jusqu'ici. Je réduirai à douze ou treize articles les Avis généraux qui regardent l'éducation de la Jeunesse.

ARTICLE PREMIER.

Quel but on doit se proposer dans l'éducation.

^a POUR réussir dans l'éducation de la Jeunesse, le premier pas, ce semble, qu'il y ait à faire, est de bien

^a Decernatur primùm, & quò tendamus, & qua : non sine perito aliquo, cui explorata sint ea, in quæ procedimus . . . Hic tritissima quæque via & celeberrima maximè de

cipit. Nihil ergo magis præstandum, quàm ne, pecorum ritu, sequamur antecedentium gregem, pergentes, non qua eundum est, sed qua itur. . . non ad rationem, sed ad



Établir quel but l'on se propose ,
 d'examiner par quelle route on y
 peut arriver , & de choisir un guide
 habile & expérimenté qui soit en
 état de nous y conduire sûrement.
 Quoique pour l'ordinaire ce soit
 une règle très-sage & très-judicieuse,
 d'éviter toute singularité , & de sui-
 vre les coutumes établies ; je ne sai
 si dans la matière que nous traitons ,
 cette maxime ne souffre pas quelque
 exception , & si l'on ne doit pas
 craindre les dangers & les inconvé-
 niens d'une espèce de servitude , qui
 fait que nous suivons aveuglément
 les traces de ceux qui nous ont pré-
 cédés , que nous consultons moins
 à raison que la coutume , & que
 nous nous réglons plutôt sur ce qui
 est fait , que sur ce qui se doit faire :
 Voud il arrive souvent qu'une erreur
 une fois établie , se communique de
 main en main & d'âge en âge , &
 devient une loi presque imprescrip-
 tible , parce qu'on croit devoir faire

multitudinem vivimus...
 a , cum unusquisque
 navat credere , quam
 edicite , vestri nos &
 sacrosat traditus per
 manus estot. Non

eam bene cum rebus hu-
 manis agitur , ut meliora
 pluribus placeant : argu-
 mentum pessimi est hæc est.
 Senec. lib. de vit. beat. cap.
 1. & 2.

T v.



442 DU GOUVERNEMENT

comme les autres, & suivre le grand nombre. Mais le genre humain est-il assez heureux, pour que le grand nombre approuve toujours ce qu'il y a de meilleur; & n'est-ce pas le contraire qu'on voit arriver le plus souvent?

Pour peu donc qu'on fasse usage de sa raison, on reconnoît aisément que le but des maîtres n'est point d'apprendre à leurs disciples seulement du grec & du latin, ni de leur enseigner à faire des thèmes, des vers, des amplifications; à charger leur mémoire de faits & de dates historiques; à dresser des syllogismes en forme, à tracer sur le papier des lignes & des figures.^a Ces connoissances, je ne le nie point, sont utiles & estimables, mais comme moïens, & non comme fin; quand elles nous conduisent ailleurs, & non quand on s'y arrête; quand elles nous servent de préparatifs & d'instrumens pour

^a Liberalia studia hactenus utilia sunt, si præparant ingenium, non detinent. . . . Rudimenta sunt nostra, non opera. Non discete debemus ista, sed didicisse. . . . Quid ex his artibus metum demit,

cupiditatem eximit, libidinem frenat? . . . Nihil apud illas invenies quod veret timere, veret cupere: quæ quilibet ignorat alia frustra scit. *Socru Epist. SS.*



de meilleures choses, dont l'ignorance rend tout le reste inutile. Les jeunes gens seroient bien à plaindre, s'ils étoient condamnés à passer les huit ou dix plus belles années de leur vie à apprendre à grands frais & avec des peines incroyables une ou deux langues, & d'autres choses pareilles, dont ils n'auront peut-être que rarement occasion de faire usage. Le but des maîtres, dans la longue carrière des études, est d'accoutumer leurs disciples à un travail sérieux; de leur faire estimer & aimer les sciences; d'en exciter en eux une faim & une soif, qui au sortir du Collège les leur fassent rechercher; de leur en montrer la route, de leur en bien faire sentir l'usage & le prix; & par là de les disposer aux différens emplois où la providence divine les appellera. Le but des maîtres, encore plus que cela, est de leur former l'esprit & le cœur; de mettre leur innocence à couvert; de leur inspirer des principes d'honneur & de probité; de leur faire prendre de bonnes habitudes; de corriger & de vaincre en eux par des voies douces les mauvaises inclinations qu'on y remarque, telles.



^a que sont la fierté, l'insolence, l'estime de soi-même, un sot orgueil toujours occupé à rabaisser les autres, un amour propre aveugle & uniquement attentif à ses commodités, un esprit de raillerie qui se plait à piquer & à insulter, une paresse & une indolence qui rend inutiles toutes les bonnes qualités de l'esprit.

ARTICLE II.

Etudier le caractère des enfans, pour se mettre en état de les bien conduire.

L'EDUCATION, à proprement parler, est l'art de manier & de façonner les esprits. C'est de toutes les sciences la plus difficile, la plus rare, & en même tems la plus importante, mais qu'on n'étudie point assez. A en juger par l'expérience commune, on diroit que de tous les animaux l'homme est le plus intraitable. C'est la réflexion judicieuse que fait Xenophon dans sa belle préface de la

a Inprimis insolentiam, & nimiam aestimationem sui, tumoremque elatum supra ceteros, & amorem rerum suarum cœcum & improvidum, dicacita-

tem & superbiam contra melius gaudentem, desidiam dissolutionemque segnis animi indormientis sibi. Senec. lib. de Beat. vit. cap. 10.



Cyropédie. Après avoir remarqué qu'on ne voit jamais des troupeaux de moutons ou de bœufs se révolter contre leurs conducteurs, au lieu que rien n'est plus ordinaire parmi les peuples; il semble, dit-il, qu'on en devroit conclure qu'il est plus difficile de commander aux hommes qu'aux bêtes. Mais en jettant les yeux sur Cyrus, qui étoit venu à bout de gouverner en paix tant de provinces, & de se faire également aimer des peuples conquis & de ses sujets naturels; il conclut que la faute vient, non de ceux qui ont peine à obéir, mais des supérieurs qui ne savent pas gouverner.

On en peut dire autant à proportion de ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans. ^b Il faut avouer que l'esprit de l'homme, même dans l'âge le plus tendre, souffre impatiemment le joug, & se porte naturellement à ce qui lui est défendu. ^c Mais qu'il en faut conclure, c'est que

a Οὐκ ἔστιν ἄνθρωπος ἀδύνατος, ἢ τῆς χειρὸς ἴσχυρῶς ἢ τοῦ σώματος δυνάμει, ἢ τῆς ἐπινοίας ἰσχυρῶς.

b Natura consummas est humanus animus, & in mutatum alicuique aetate ducens, sequitur.

que facilius quàm ducitur. Senec. de Clem. lib. 2. cap. 24.

c Nullum animal morosius est, nullum morose arte tractandum, quàm homo: nulli magis parcendum. *Ibid.* cap. 170



pour cette raison là même il demande plus de précautions & de ménagemens, & qu'il cède plus volontiers à la douceur qu'à la violence: *Sequitur facilius, quàm ducitur.* On voit quelquefois un cheval fougueux, qui se cabre, qui secoue le mors, qui résiste à l'éperon: c'est que celui qui le monte, qui a la main dure & pesante, ne fait pas le conduire, & le gourmande mal-à-propos. Donnez à ce cheval, qui a la bouche extrêmement fine, un Ecuier habile & intelligent, il arrêtera toutes ses faillies, & d'une main légère le gouvernera à son gré: *Generosi atque nobiles equi melius facili freno reguntur.*

Senes. ibid.
cap. 24.

Pour parvenir à ce but, le premier soin du maître est de bien étudier & d'aprofondir le génie & le caractère des enfans: car c'est sur quoi il doit régler sa conduite. ^a Il y en a qui se relâchent & languissent, si on ne les presse: d'autres ne peuvent souffrir qu'on les traite avec empire & hauteur. Il en est tel que la crainte retient, & tel au contraire qu'elle abbat

^a Sunt quidam, nisi institeris, remissi; quidam imperia indignantur: quosdam continet metus, quosdam debilitat: alios continuatio extundit, in aliis plus imperus facit. *Quintil. lib. 1. cap. 3.*



décourage. On en voit dont on ne peut rien tirer qu'à force de travail & d'application ; d'autres qui n'étudient que par boutade & par saillie : vouloir les mettre tous de niveau, les assujettir à une même règle, est vouloir forcer la nature. La prudence du maître consiste à garder un milieu qui s'éloigne également des deux extrémités : car ici le mal est tout près du bien, & il est aisé de passer de l'un pour l'autre, & de s'y rompre ; & c'est ce qui rend la conduite des jeunes gens si difficile. Trop de liberté donne lieu à la licence : trop de contrainte abrutit l'esprit. La louange excite & encourage, mais si elle inspire de la vanité & de la présomption. Il faut donc garder un juste tempérament qui balance & évite ces deux inconvéniens, & imiter la conduite d'Isocrate à l'égard d'Éphore & de Théopompe, qui

Difficile regimen est..
diligenti observatione
indiget. Utrumque
enim, & quod extollen-
s, & quod deprimen-
s, similibus aliis :
illè autem etiam atten-
tiam similia decipiunt.
Sic licentis spiritus,
virtus committitur ;

assurgit, si laudatur, &
in spem sui bonam addu-
citur ; sed eadem ista in-
tolentiam generant. Sic
utroque inter utrumque
regendus est, ut modò
sisteris utamur, modò sti-
mulus. Senec. de ira. lib.
1. cap. 21.



étoient d'un caractère tout différent.
 2 Ce grand maître, qui n'a pas moins réussi à instruire qu'à écrire, comme ses disciples & ses livres en font foi, employant le frein pour réprimer la vivacité de l'un, & l'éperon pour réveiller la lenteur de l'autre, ne prétendoit pas les réduire tous deux au même point. Son but, en retranchant de l'un, & ajoutant à l'autre, étoit de conduire chacun d'eux à la perfection dont leur naturel étoit capable.

Voilà le modèle qu'il faut suivre dans l'éducation des enfans. Ils portent en eux les principes & comme les semences de toutes les vertus & de tous les vices. L'adresse est de bien étudier d'abord leur génie & leur caractère; de s'appliquer à connoître leur humeur, leur pente, leurs talents & sur tout de découvrir leurs passions & leurs inclinations dominantes, non

a Clarissimus illeceptor Isocrates, quem non magis libere dixisse, quam discipuli bene docuisse testantur, dicebat se calcantibus in Ephoro, contra autem in Theopompo timentis uti solere. Alterum enim exultantem verborum audacia reprimebat, al-

rum constantem & quod si verecundantem incitabat. Neque eos limitate effecit inter se, sed tantum alteri afflixit, & altero limavit, ut id confirmaret in utroque, quod utriusque natura patere iur. *Quintil. lib. 2. cap. 1. Cic. lib. 3. de Orat. n. 30.*



ans la vûe ni dans l'espérance de changer tout-à-fait leur tempérament ; de rendre gai par exemple celui qui est naturellement grave & posé, ou sérieux celui qui est d'un naturel vif & enjoué. Il en est de certains caractères, comme des défauts de la taille, qui peuvent bien être un peu redressés, mais non changés entièrement. Or le moien de connoître ainsi les enfans, c'est de les mettre dès l'âge le plus tendre dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations ; de laisser agir leur naturel, pour le mieux discerner ; de comparer à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laisser voir ; de les observer, sans qu'ils s'en aperçoivent, sur tout dans le 2^e jeu, où ils se montrent tels qu'ils sont. Car les enfans sont naturellement simples & ouverts : mais dès qu'ils se voient observés, ils se ferment, & se gênent sur leurs gardes.

Il est bien important aussi de distinguer la nature des défauts qui dominent dans les jeunes gens. En général on peut espérer que ceux où l'âge,

*Lettres de
piété. Tom. 1.*

in Mores se inter luden. | gunt. Quintil. lib. 1. cap.
tam simpliciùs dece. | 9.



mammelle. ^a Que signifient ces cris, ces pleurs, ces gestes menaçans, ces yeux étincelans de colere, dans un enfant qui veut à toute force obtenir ce qu'il demande, ou qui est piqué de jalousie contre un autre.

Conf. lib. 1.
cap. 7.

» J'ai vû, dit saint Augustin, un enfant
» fâché jaloux. Il ne savoit pas en-
» core parler : & avec un visage
» pâle, il lançoit des regards furieux
» contre un autre enfant qui tétou-
» avec lui. *Vidi ego & experius sum
zelandem parvulum. Non autem loquebatur,
& intuebatur pallidus amaro aspectu
et collataneum suum.*

Voilà le tems & le moment de rompre cette mauvaise inclination dans un enfant, en l'accoutumant dès le berceau à dompter ses desirs, à n'avoir point de fantaisies, en le mot à céder & à obéir. Si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils auroient demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en passer ; ils n'auroient garde de crier & de se de-

^a Flendo petere, etiam quod noxiè daretur : indignari acriter... non ad nutum voluntatis obtemperantibus : feriendo nocere niti, quantum potest, quia non obeditur

imperii, quibus perniciose obediretur. Ita inbecillitas membrorum infantium innocens, non animus infantium. S. August. Conf. lib. 1. cap. 7.



ser pour se faire obéir ; & ils ne
 soient pas par conséquent si in-
 nimodes à eux-mêmes ni aux au-
 tres qu'ils le sont, pour n'avoir pas
 été conduits de cette manière dès
 leur première enfance.

Quand je parle ainsi, ce n'est pas
 que je prétende qu'il ne faille avoir
 une indulgence pour les enfans :
 mais bien éloigné d'une telle dispo-
 sition. Je dis seulement que ce n'est
 point à leurs pleurs qu'il faut accor-
 der ce qu'ils demandent : & s'ils re-
 blent leur importunité pour l'ob-
 tenir, il faut leur faire entendre
 bien nettement le leur refuse précisément
 sur cette raison-là même. Et ici
 il doit tenir pour une maxime in-
 contestable, qu'après qu'on leur a re-
 fusé une fois quelque chose, il faut
 absoluement à ne point l'accorder à
 leurs cris ou à leurs importunités, à
 moins qu'on n'ait envie de leur ap-
 prendre à devenir impatiens & cha-
 grinés, en les récompensant de ce
 qu'ils s'abandonnent au chagrin &
 à l'impatience.

On voit chez certains parens des
 enfans qui jamais à table ne deman-
 dent rien, quelque mets qu'il y ait



devant eux, mais qui reçoivent avec plaisir & en remerciant ce qu'on leur donne. Dans d'autres maisons il y en a qui demandent de tout ce qu'ils voient, & qu'il faut servir avant tout le monde. D'où vient une différence si notable? de la différente éducation qu'ils ont reçue. Plus les enfans sont jeunes, moins on doit satisfaire leurs desirs déréglés. Moins ils ont de raison, plus il est nécessaire qu'ils soient soumis à l'absolue puissance & à la direction de ceux entre les mains de qui ils se trouvent. Quand une fois ils ont pris ce pli, & que l'habitude a rompu leur volonté, c'en est fait pour le reste de la vie, & l'obéissance ne leur coûte plus rien :

Georg. lib. 2. v. 272. Adeo in teneris consuescere multum est.

Ce que j'ai dit des enfans au berceau, il faut l'appliquer à tous ceux qui sont dans un autre âge. Le premier soin d'un écolier qui a un nouveau maître, c'est de l'étudier & de le sonder. Il n'y a rien qu'il n'essaie, point d'industrie & d'artifice qu'il n'emploie, pour prendre s'il peut le dessus. Quand il voit toutes les peines & toutes les ruses inutiles, que



naître paisible & tranquille y opère une fermeté douce & raisonnable, mais qui finit toujours par se faire obéir, pour lors il cède & se rend de bonne grace ; & cette espèce de petite guerre, ou plutôt d'escouche, où de part & d'autre on met ses forces, se termine heureusement par une paix & une bonne intelligence, qui répandent la douceur dans le reste du tems qu'on a vécu ensemble.

ARTICLE IV.

Se faire aimer & craindre.

LE RESPECT, sur lequel est fondée l'autorité dont je viens de parler, renferme deux choses, la crainte & l'amour, qui se prêtent un secours mutuel & qui sont les deux grands motifs & les deux grands ressorts de tout gouvernement en général, & en particulier de la conduite des enfans. Comme ils sont dans un âge où la raison n'est pas encore bien développée, & où l'instinct n'est point d'être dominante, ils ont besoin que la crainte vienne quel- quefois à son secours, & prenne sa place. Mais si elle est seule, & que



l'attrait du plaisir ne la suive pas de près, ^a elle n'est pas lontems écoutée, & ses leçons ne produisent qu'un effet passager, que l'espérance de l'impunité fait bientôt disparoître. De là vient qu'en matière d'éducation la souveraine habileté consiste à savoir allier par un sage tempérament une force qui retienne les enfans sans le rebuter, & une douceur qui les gagne sans les amollir : *Sit rigor, sed non exasperans; sit amor, sed non emolliens.* D'un côté, la douceur du maître ôte au commandement ce qu'il a de dur & d'austere, & elle émousse la pointe, *hebetat aciem imperii*, c'est une belle pensée de Sénèque : d'un autre côté, la prudente sévérité fixe & arrête la légereté & l'inconstance d'un âge encore peu susceptible de réflexion, & incapable de se gouverner par lui-même. C'est donc cet heureux mélange de douceur & de sévérité, d'amour & de crainte, qui procure au maître l'autorité, qui est l'ame du gouvernement; & qui inspire aux disciple

É. Grig. Pap.

^a Timor, non distur- | timor, qui si quando pes-
nus magister officii. Cic. | lulum aberraverit, statim
Philip. 2. n. 90. Imbecil- | spe impunitatis exultat
lus est pudoris magister | *Id. in Hortens.*



le respect, qui est le lien le plus ferme de l'obéissance & de la soumission : de sorte pourtant que ce qui doit dominer de part & d'autre, & prendre le dessus, c'est la douceur & l'amour.

Mais, dit-on, cette manière de conduire les enfans par la douceur, & en s'en faisant aimer, plus facile peut-être pour un précepteur particulier, est-elle praticable à l'égard d'un Principal dans le Collège, d'un Régent dans la Classe, d'un Maître chargé de plusieurs écoliers dans une Chambre commune ; & est-il possible, dans toutes ces places, de garder une exacte discipline, sans quoi il n'y a nul bien à espérer, & en même temps de se faire aimer par ses disciples ; J'avoue que rien n'est plus difficile que de garder, dans la circonstance dont il s'agit, ce sage milieu : ce salutaire tempérament entre une sévérité outrée & une douceur excessive. Mais la chose n'est pas impossible, puisqu'on la voit pratiquée par des personnes qui ont le rare talent de se faire craindre, & de se faire encore plus aimer. Le tout dépend du caractère des maîtres.



tres. S'ils sont tels qu'ils doivent être, le succès répondra à leur desir. Quintilien va nous expliquer quelle sont les qualités d'un bon maître & comment il peut gagner l'affection de ses disciples. L'endroit est très-beau, & renferme d'excellens avis. Je ne ferai presque que le copier.

Comme c'est un principe général que l'amour ne s'achète que par l'amour, *si vis amari, ama*: la première chose que demande Quintilien, c'est ^a » qu'un maître avertisse
 » tout & par dessus tout prenne de
 » sentimens de pere pour ses disciples,
 » & qu'il se regarde comme
 » tenant la place de ceux qui les lui
 » ont confiés: dont par conséquent
 il doit emprunter la douceur, la patience, & ces entrailles de bon pere & de tendresse qui leur sont naturelles.

» ^b Qu'il n'ait point de vices dans sa
 » personne, & qu'il n'en souffre

^a Sumat ante omnia
 parentis erga discipulos
 suos animum, ac succedere se in eorum locum,
 à quibus sibi liberi traduntur, existimet.

^b Ipse nec habeat vices
 nec ferat. Non auster
 ejus tristis, non dissolutus
 sit comitas: neque
 odium, hinc contem-
 oriatur.



point dans les autres. Que son au-
 stérité n'ait rien de rude, & sa fa-
 cilité rien de mou, de crainte de
 se faire haïr, ou mépriser. «

^a Qu'il ne soit ni colere, ni em-
 porté : mais aussi qu'il ne ferme
 pas les yeux sur les fautes qui
 mériteront qu'on y fasse attention. «

^b Que dans la manière d'ensei-
 gner il soit simple, patient, exact ;
 & qu'il compte plus sur une règle
 suivie & sur son assiduité, que sur
 un excès de travail du côté de ses
 disciples. Qu'il se fasse un plaisir
 de répondre à toutes les questions
 qu'ils lui feront : qu'il aille même
 au devant, & qu'il les interroge
 lui-même, s'ils ne lui en font point. «

^c Qu'il ne leur refuse point dans
 l'occasion la louange qu'ils méri-
 tent, mais aussi qu'il ne la prodi-
 gue pas mal-à-propos : car l'un
 cause le découragement, & l'autre
 donne une sécurité dangereuse. «

^a Minimè iracundus,
 nec tamen eorum, quæ
 emendanda sunt, disti-
 mulator.

^b Simplex in docendo,
 patienti laboris, assiduus
 tutius quàm immodicus.
 interrogantibus libenter

respondeat: non interro-
 gantes percontetur ultero.

^c In laudandis discipu-
 lorum dictionibus nec
 malignus, nec effusus:
 quia res altera cædium
 laboris, altera securita-
 tem parit.



260 DU GOUVERNEMENT

»^a Quand il sera obligé de les re-
 » prendre, qu'il ne soit ni amer, ni
 » offensant. Car ce qui donne à plu-
 » sieurs de l'aversion pour l'étude,
 » c'est que certains maîtres les répri-
 » mandent avec un air chagrin, com-
 » me s'ils les avoient pris en haine.

»^b Qu'il leur parle souvent de
 vertu, & qu'il le fasse toujours
 avec de grands éloges. Qu'il le
 leur montre toujours sous une idée
 avantageuse & agréable, comme le
 plus excellent de tous les biens, le
 plus digne d'un homme raisonna-
 ble, & qui lui fait le plus d'hon-
 neur; comme une qualité absolu-
 ment nécessaire pour s'attirer l'affec-
 tion & l'estime de tout le mon-
 de, & comme le moien unique
 d'être véritablement heureux. » Plu

a In emendando, quæ
 corrigenda erunt, non
 acerbus, minimeque con-
 tumeliosus. Nam id qui-
 dem multos à proposito
 studendi fugat, quod qui-
 dam sic objurgant, qua-
 si oderint.

b Plurimum ei de honesto
 ac bono sit sermo. Nam
 quo sæpius monuerit, hoc
 rariùs castigabit. . . Ipse
 aliquid, imò multa quo-
 tidie dicat, quæ secum
 audita referant. Licet

enim satis exemplorum
 ad imitandum ex lecti-
 ne suppeditet, tamen v-
 va illa, ut dicitur, va-
 alit plenius, præcipueque
 præceptoris, quem disci-
 puli, si modo rectè ser-
 instituti, & amant, i-
 verentur. Vix autem di-
 potest, quanto libentius
 imitemur eos, quibus i-
 vemus. On peut appli-
 cer endroit à ce qui rega-
 de les mœurs.



il les avertira de leurs devoirs, «
 moins il sera obligé de les punir... «
 Que chaque jour il leur dise quel- «
 que chose qu'ils remportent avec «
 eux, & dont ils fassent leur profit. «
 Quoique la lecture leur fournisse «
 allez de bons exemples, ce qui se «
 dit de vive voix a toute une autre «
 force, & produit tout un autre «
 effet, sur tout de la part d'un «
 maître que des enfans bien nés ai- «
 ment & honorent. Car on ne sau- «
 roit croire combien nous imitons «
 plus volontiers les personnes pour «
 qui nous sommes favorablement «
 prévenus. «

Voilà ce que Quintilien demande
 pour un Maître de Rhétorique ; (&
 cela convient également à tous ceux
 qui sont chargés d'instruire la Jeu-
 nesse,) afin, dit-il, que comme dans
 cette Classe * il y a ordinairement un
 grand nombre d'écoliers, * » la sa-
 gesse du maître préserve de la cor- «

* On studioit plusieurs
 ans en rhétorique : ainsi
 les écoliers, qui s'y trou-
 vent ensemble, provoient
 tous à se faire d'effort.

Major adhibenda cum
 eis est, ut & teneriores
 ab injuria sancti-

tas docentis custodiat, &
 teneriores à licentia gra-
 vitas deterreat. Neque
 verò satis est summam
 prestare abtinentiam,
 nisi disciplinæ severitate
 convenientium quoque
 ad se mores astrinxerit.



» ruption ceux qui sont dans un âge
 » plus tendre , & que la gravité ar-
 » réte la licence de ceux qu'un âge
 » plus avancé rend plus difficiles à
 » gouverner. Car il ne suffit pas qu'il
 » soit homme de bien, s'il ne fait en-
 » core tenir ses disciples dans l'ordre
 » par une exacte discipline. N'en
 doutons point : un maître de ce ca-
 ractere saura se faire craindre & se
 faire aimer. Mais plusieurs croient
 prendre une route plus courte & plus
 sûre, qui est celle des châtimens & des
 réprimandes. Il faut avouer qu'elle
 paroît plus facile, & qu'elle coute
 moins aux maîtres que celle de la
 douceur & de l'insinuation : mais aussi
 elle réussit bien moins. Car on n'ar-
 rive presque jamais par les châtimens
 au seul vrai but de l'éducation, qui est
 de persuader les esprits, & d'inspirer
 l'amour sincere de la vertu. C'est de
 quoi je vais parler dans les articles
 suivans.

ARTICLE V.

Des châtimens.

COMME cet article est de la der-
 niere importance pour l'éducation,



je m'y arrêterai un peu plus que sur les autres, & je le diviserai en deux parties. Dans la première je montrerai les inconvéniens & les dangers du châtimens des verges : dans la seconde je marquerai les règles qu'on doit suivre dans ces sortes de châtimens.

§. I. *Inconvéniens & dangers des châtimens.*

LA VOIE commune & abrégée pour corriger les enfans, ce sont les châtimens & la verge, ressource presque unique que connoissent ou emploient plusieurs de ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse. Mais ce remede devient souvent un mal plus dangereux que ceux qu'on veut guérir, s'il est employé hors de saison ou sans mesure. Car outre que les châtimens dont nous parlons ici, c'est-à-dire de la verge & du fouet, ont quelque chose d'indécent, de bas, & de servile ; ils ne sont point propres par eux-mêmes à remédier aux fautes, & il n'y a nulle apparence qu'une correction devienne utile à un enfant, si la honte de souffrir pour avoir mal fait n'a plus



464 DU GOUVERNEMENT

de pouvoir sur son esprit, que la peine même. D'ailleurs ces châtimens lui donnent une aversion incurable pour des choses qu'on doit tâcher de lui faire aimer. Ils ne changent point l'humeur, & ne réforment point le naturel, mais le répriment seulement pour un tems, & ne servent qu'à faire éclater les passions avec plus de violence quand elles sont en liberté. Ils abrutissent souvent l'esprit, & l'endurcissent dans le mal : ^a car un enfant qui a assez peu d'honneur pour n'être point sensible à la réprimande, s'accoutume aux coups comme un esclave, & se roidit contre la punition.

Faut-il conclure de ce que je viens de dire, qu'on ne doive jamais employer cette sorte de châtiment ? Ce n'est pas là ma pensée. Je n'ai garde de condamner en général le châtiment des verges, après tout ce qui en est dit dans plusieurs endroits de l'Écriture, & sur tout dans les Pro-

Prov. 13. 24. verbes. *Celui qui épargne la verge, hait son fils : mais celui qui l'aime, s'appli-*

a Si cui tam est mens illiberalis, ut objurgatio-
ne non corrigatur; is
etiam ad plagas, ut pes-

lima quæque mancipia, |
durabitur. Quintil. lib. 10.
cap. 3.



que à le corriger... La folie est liée au 16. 22. 25
 cœur de l'enfant, & la verge de la discipline l'en chassera. L'Écriture sainte par ces paroles, & par d'autres pareilles, désigne peut-être la punition en général, & condamne la fausse tendresse & l'aveugle indulgence des parens, qui ferment les yeux sur les vices de leurs enfans, & par là les rendent incorrigibles. En supposant qu'il faille prendre le mot de verge à la lettre, il y a bien de l'apparence qu'elle conseille ce châtiment pour des caractères durs, grossiers, indomptables, intraitables, insensibles à la réprimande & à l'honneur. Mais peut-on penser que l'Écriture, si remplie de charité & de douceur, si pleine de compassion pour les foiblesses même d'un âge plus avancé, veuille qu'on traite durement des enfans, dont les fautes souvent viennent plutôt de légèreté que de méchanceté. Je conclus donc que les punitions, dont il s'agit ici, peuvent être employées, mais qu'elles ne doivent l'être que rarement, & pour des fautes importantes. Il en est de ces châtimens, comme des remèdes violens, qu'on emploie dans les maladies ex-



trêmes. Ils purgent, mais ils altèrent le tempérament, & usent les organes. Une ame menée par la crainte, en est toujours plus foible. ^a Tout homme donc qui est préposé à la conduite des autres, doit, pour guérir les esprits, user d'abord de douces remontrances, tenter la voie de la persuasion, faire goûter s'il peut l'honnêteté & la justice, inspirer de la haine pour le vice, & de l'estime pour la vertu. Si cette première tentative ne réussit pas, il peut passer à des avis plus forts, & à des reproches plus piquans. Enfin, quand tout aura été employé inutilement, il en viendra aux châtimens, mais par degrés, laissant encore entrevoir l'espérance du pardon, & réservant les derniers pour des fautes extrêmes, & pour des maux désespérés.

^a Sénèque, après avoir décrit fort au long la conduite d'un sage medecin à l'égard d'un malade, en fait l'application à ceux qui gouvernent. Ita legum præsidem civitatisque re-
 Qorem decet, quamdiu potest verbis, & his mollioribus, ingenia curare; ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti & qui conciliet animis, fa-

ciatque vitiorum odium, pretium virtutum: transeat deinde ad tristiores orationem, qua moneat adhuc & exprobrat: novissimè ad pœnas, & has adhuc leves & revocabiles decurrat: ultima supplicia sceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat, nisi quem perire etiam pe-reuntis interessit. *De Ira,* liv. 1. cap. 5.



Que l'on compare un homme de cette sagesse & de cette modération avec un maître brusque, emporté, violent, tel qu'étoit un Orbilius, auquel Horace son disciple donne le surnom de *Plagosus*^{*}; & celui à qui Cicéron avoit confié l'éducation de ses enfans, qui pouvoit l'emportement jusqu'à la fureur. C'étoit un affranchi, dont Cicéron faisoit grand cas d'ailleurs, & à qui il avoit donné toute sa confiance. *Dionysius quidem mihi in amoribus est. Pueri autem ainvit eum PUREMENTER IRASCI. Sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.* J'avoue que je ne reconnois point ici le bon sens ni la prudence de Cicéron. Prévenu en faveur de cet affranchi, il paroît peu sensible au reproche qu'on lui faisoit, comme si un tel défaut pouvoit le couvrir par la science, & subsister avec la qualité d'un très-homme de bien: *Sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.* Il fut bien détrompé dans la suite, lorsque ce lâche & perfide esclave l'eut trahi.

* Lequel de deux maîtres, dit Sénèque, estimera-t-on le plus: celui

in M. Ter. Præceptor libe- | qui excarnificabit discipulos, si memoria illius



qui par de sages avis & par des motifs d'honneur s'applique à corriger ses disciples, & un autre qui les déchire à coups de fouet pour quelques leçons mal récitées, & pour d'autres fautes pareilles ? S'y prit-on jamais de la sorte pour dresser un cheval, & est-ce à force de coups qu'on le domte ? Ne seroit-ce pas un moyen sûr de le rendre ombrageux, fougueux, rétif ? Un habile écuyer fait le réduire, en le caressant d'une main flateuse ? Pourquoi faut-il que des hommes soient traités plus durement que des bêtes ?

§. II. Règles à observer dans les châtimens.

I. IL EST certain que si les enfans sont accoutumés de bonne heure à la soumission & à l'obéissance par la conduite ferme des parens & des maîtres, & qu'on ait soin de ne se relâcher jamais de cette fermeté, jusqu'à ce que la crainte & le respect leur

non constiterit, aut si parum agilis in legendo oculus haberit : an qui monitionibus & terredia emendare ac docere malit ? Numquidnam æquum est, gravius homini & durius imperari, quàm imperatur anima-

libus mutis ? At qui equum non crebris verberibus extertet domandi peritus magister. Fiet enim formidolosus & contumax, nisi eum castu blandiente permulseris. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 16.*



soient devenus comme familiers, & qu'il ne paroisse plus dans leur soumission & dans leur obéissance aucune ombre de contrainte ; cette heureuse habitude qu'ils auront prise dès l'âge le plus tendre leur épargnera presque toutes les punitions. Ce qui oblige pour l'ordinaire de recourir à cette extrémité, c'est l'indulgence aveugle qu'on a eue d'abord pour les enfans, qui rend presque incorrigibles leurs défauts, parce qu'on a négligé de s'y opposer dans leur naissance.

2. Rien n'est plus important que de bien discerner les fautes qui méritent d'être punies, & celles qui doivent être pardonnées. Je mets du nombre de ces dernières toutes celles qui arrivent par inadvertance, ou par ignorance, & qui ne peuvent passer pour les effets de malice & d'une mauvaise intention, n'y ayant que celles qui viennent de la volonté qui nous rendent coupables. Un Officier d'Auguste se promenant un jour avec lui, fut fort troublé de crainte à la vûe d'un Anglier qui vint tout d'un coup vers eux, qu'il se mit à couvert du danger en y exposant l'Empereur lui-même. La faute étoit considérable : mais

*Sueton. in
vit. Aug. cap.
67.*



Auguste, ne l'examinant que du côté de l'intention, se contenta de tourner la chose en raillerie : *Rem non minimi periculi, quia tamen fraus aberat, in jocum vertit.*

Je mets dans le même rang toutes les fautes de légereté & d'enfance, dont le tems & l'âge les corrigeront infailliblement.

Je ne croi pas non plus qu'on doive employer le châtiment des verges pour les manquemens où les enfans peuvent tomber en apprenant à lire, à écrire, à danser ; en apprenant même les langues, le latin, le grec, &c. sinon dans de certains cas dont je parlerai. Il doit y avoir d'autres punitions pour des fautes où il ne paroît ni mauvaise disposition de cœur, ni envie de secouer le joug de l'autorité.

3. C'est une grande partie du mérite des maîtres, de savoir imaginer différentes especes & différens degrés de punitions pour corriger leurs disciples. Il dépend d'eux d'attacher une idée de honte & d'opprobre à mille choses, qui d'elles-mêmes sont indifférentes, & qui ne deviennent châtimens que par l'idée qu'on y a attachée. Je connois une école de pau-



ures, où l'une des plus grandes & des plus sensibles punitions contre les enfans dont on n'est pas content, est de les faire demeurer assis sur un banc séparé, & le chapeau sur la tête, lorsqu'il vient quelque personne considérable dans l'école. C'est un tourment pour eux de demeurer dans cette situation humiliante, pendant que tous les autres sont debout & découverts. On peut inventer mille choses pareilles, & je ne cite cet exemple que pour montrer que le tout dépend de l'industrie du maître. Il y a eu des enfans de qualité que l'on tenoit aussi bien dans le respect en leur faisant appréhender d'aller sans souliers, que d'autres en les menaçant du fouet.

4. Le seul vice, ce me semble, qui mérite un traitement sévère, c'est l'opiniâtreté dans le mal, mais une opiniâtreté volontaire, déterminée, & en marquée. Il ne faut point donner ce nom à des fautes de légèreté d'inconstance, dans lesquelles les enfans, naturellement oublieux & volages, peuvent retomber fréquemment, sans qu'on ait lieu de juger qu'ils partent d'un mauvais fonds. Je suppose qu'un enfant a fait un



mensonge. Si c'est une violente crainte qui l'y ait fait tomber, la faute est bien moindre, & ne demande qu'une douce réprimande. S'il est volontaire, délibéré, soutenu avec hardiesse, voilà une véritable faute, & certainement bien punissable. Cependant je ne crois pas que pour la première fois il faille encore employer le châtiment des verges, qui est la dernière extrémité par rapport à des enfans. ^a Un pere de bon sens, dit Sénèque, deshérite-t-il son fils pour une première faute, quelque considérable qu'elle puisse être? Non sans doute. Il met tout en usage auparavant, pour faire rentrer son fils en lui-même, & pour corriger, s'il le peut, son mauvais naturel; & ce n'est que lorsque tout est désespéré, & que sa patience est poussée à bout, qu'il en vient à une extrémité si fâcheuse. Un maître doit à proportion suivre la même conduite.

5. J'en dis autant de l'indocilité &

a Numquid aliquis sanus filium ex prima offensa exhereditat? Nisi magna & multa iniuria patientiam ericerint, nisi plus est quod timeat quam quod clamat, non accedit ad decretorium si-

lum. Multa antè tentat, quibus dubiam indolem, & pejore loco iam positam, revocet. simul deplorata est, ultima expetit. Senec. de Clem. l. 1. 147. 148.



de la desobéissance, quand elle est soutenue opiniâtrément, & accompagnée d'un air de mépris & de révolte.

6. Il y a une autre sorte d'opiniâtreté, qui regarde l'étude, & qu'on peut appeller opiniâtreté de paresse, qui cause ordinairement beaucoup de peine aux maîtres, lorsque des enfans ne veulent rien apprendre si on ne les contraint par la force. J'avoue qu'il n'y a rien de plus embarrassant, ni de plus difficile à manier que de tels caractères, sur tout quand l'insensibilité & l'indifférence se trouvent jointes à la paresse, comme cela est assez ordinaire. C'est pour lors qu'un maître a besoin de toute sa prudence & de toute son industrie, pour rendre son disciple l'étude, sinon aimable, au moins supportable, en mêlant la force à la douceur, les menaces aux promesses, les punitions aux récompenses. Quand tout a été employé sans fruit, on peut bien en venir au châti- ment, mais non le rendre ordinaire & journalier : car c'est pour lors que le remede est pire que le mal.

7. Quand le châtiement a été jugé nécessaire, il y a tems & manière de



l'exercer. ^a Les maladies de l'ame demandent d'être traitées au moins avec autant de dextérité & d'adresse, que celles du corps. Rien n'est plus dangereux pour celui-ci qu'un remède donné mal-à-propos & à contretems. Un sage medecin attend que le malade soit en état de le soutenir, & épie dans cette vûe les momens favorables.

La premiere règle est donc de ne point punir un enfant dans l'instant même de sa faute, de peur de l'aigrir & de lui en faire commettre de nouvelles en le poussant à bout ; mais de lui laisser le tems de se reconnoître, de rentrer en lui-même, de sentir son tort, & en même tems la justice & la nécessité de la punition, & par là de le mettre en état d'en profiter.

Le maître de son côté ne doit jamais punir avec passion, ni par colere, sur tout si la faute qu'il punit le regarde personnellement, comme le roit un manque de respect, & quelque parole choquante. ^b Il doit se sou-

^a Ut corporum, ita animorum, molliter vitia tractanda sunt. Senec. de Benef. lib. 7. cap. 30.

^b Ad coercionem errantium, irato castigato.

te non est opus. . . . Inde est quod Socrates Erro ait : Cederem te, nisi irascerer. Senec. lib. 1. de ira, cap. 15.



venir d'un bon mot que dit Socrate à
 n'esclave dont il avoit sujet de se
 plaindre : *Je se traiterois comme tu le
 traites, si je ne me sentoiss en colere.*
 Il seroit à souhaiter que toutes les
 personnes qui ont autorité sur les au-
 tres, fussent semblables aux loix, qui
 punissent sans trouble & sans empor-
 tement, & par le seul motif du bien
 public & de la justice. Pour peu qu'il
 croisse d'émotion sur le visage du
 maître, ou dans son ton, l'écolier s'en
 aperçoit aussitôt, & il sent bien que
 ce n'est pas le zele du devoir, mais
 l'ardeur de la passion, qui a allumé
 ce feu : & il n'en faut pas davantage
 pour faire perdre tout le fruit de la
 punition : parce que les enfans, tout
 jeunes qu'ils sont, sentent qu'il n'y a
 que la raison qui ait droit de corriger.
 Comme la punition doit être rare,
 faut tout employer pour la rendre
 utile. Montrez, par exemple, à un
 enfant tout ce que vous avez fait
 pour éviter cette extrémité. Parois-
 sez-lui affligé de vous y voir réduit,
 & il se regrettera. Parlez devant lui avec

<p>prohibenda maxime in la puniendo adunque ut il, qui sint alii, Legem &</p>	<p>miles sine, que ad pu- utendum equitate ducun- tur, non iracundia. Cic. <i>de Offe. lib. 1. n. 89.</i></p>
--	--



d'autres personnes du malheur de
ceux qui manquent de raison &
d'honneur, jusqu'à se faire châtier.
Retranchez les marques d'amitié ordi-
naires, jusqu'à ce que vous voyiez
qu'il ait besoin de consolation. Ren-
dez ce châtiment public, & tenez-le
secrét, selon que vous jugerez qu'il
fera plus utile à l'enfant ou de lui
causer une grande honte, ou de lui
montrer qu'on la lui épargne. Réservez
cette honte publique pour ser-
vir de dernier remède. Servez-vous
quelquefois d'une personne raison-
nable qui console l'enfant, qui lui
dise ce que vous ne devez pas en-
core lui dire vous-même : qui le
guérisse de la mauvaise honte, qui
le dispose à revenir à vous, & au-
quel l'enfant dans son émotion puisse
ouvrir son cœur plus librement qu'il
n'oseroit le faire devant vous. Mais
sur tout qu'il ne paroisse jamais que
vous demandiez de l'enfant d'autres
soumissions que celles qui sont rai-
sonnables & nécessaires. Tâchez de
faire en sorte qu'il s'y condamne lui-
même, & qu'il ne vous reste qu'à
adoucir la peine qu'il aura acceptée.
Chacun doit employer les règles gé-



rales selon les besoins particuliers. Mais si l'enfant qu'on punit n'est sensible ni à l'honneur, ni à la honte, il faut faire en sorte que le premier sentiment qu'on emploiera fasse sur lui par la douleur une vive & durable impression, afin, qu'au défaut d'un plus noble motif, la crainte au moins puisse le retenir.

Je n'ai pas besoin d'avertir que les soufflets, les coups, & les autres traitemens pareils, sont absolument interdits aux maîtres. Ils ne doivent servir que pour corriger, & la passion corrige point. Qu'on se demande soi-même si c'est de sang froid & sans émotion qu'on donne un soufflet à un enfant. La colere, qui est elle-même un vice, peut-elle être un remède bien propre pour guérir les vices des autres ?

ARTICLE VI.

Des réprimandes.

CETTE matière n'est gueres moins importante que celle des punitions,

Cum ira delictum
 est, non oportet
 ea corrigere peccat.

do. Senec. lib. 2. de Ira
 cap. 15.



parce que l'usage en est plus fréquent, & que les suites peuvent en être aussi dangereuses.

Pour rendre les réprimandes utiles, il me semble qu'il y a trois choses principalement à considérer : le sujet, le tems, la manière de les faire.

1. *Sujet de réprimander.*

C'EST un défaut assez ordinaire d'employer la réprimande pour les fautes les plus légères, & qui sont presque inévitables aux enfans : c'est ce qui lui ôte toute sa force, en fait perdre tout le fruit. Car s'y accoutument, n'en sont plus recherchés, & s'en font un jeu. Je n'ai oublié ce que j'ai rapporté ci-devant de Quintilien, qu'un moien pour un maître de punir rarement les enfans, c'est de les avertir souvent : *Quotius pius monuerit, hoc rarius castiga-* Mais je mets une grande différence entre les avertissemens & les réprimandes. Les premiers sentent moins l'autorité d'un maître, que la bonté d'un ami. Ils sont toujours accompagnés d'un air & d'un ton de douceur, qui les font recevoir plus agréablement : & par cette raison on



ut faire souvent usage. Mais com-
me les réprimandes piquent toujours
le amour propre, & que souvent elles
apprennent un air & un langage sé-
rieux, il faut les réserver pour des fau-
tes plus considérables, & par consé-
quent en user plus rarement.

Tems où il faut placer la réprimande.

LA PRUDENCE du maître consiste
à étudier avec soin, & à attendre le
moment favorable où l'esprit de l'en-
fant sera disposé à profiter de la cor-
rection. C'est ce que Virgile appelle
élegamment, *mollis aditus, mollissi-*
sanda tempora, & en quoi il fait
révisiter l'adresse d'un négociateur :
ut res rebus dexter modus.

*Ar. lib. 4.
v. 191. & 421.*

Ne reprenez donc jamais un en-
fant, dit M. de Fénelon, ni dans son
premier mouvement, ni dans le vô-
tre. Si vous le faites dans le vôtre, il
perçoit que vous agissez par hu-
eur & par promptitude, non par rai-
son & par amitié; & vous perdez sans
source votre autorité. Si vous le
prenez dans son premier mouve-
ment, il n'a pas l'esprit assez libre
pour avouer sa faute, pour vaincre
sa passion, & pour sentir l'impor-



tance de vos avis. C'est même exposer l'enfant à perdre le respect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous possédez : rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Observez tous les momens pendant plusieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction.

*Evang. du
Maras de la
troisième Sem.
de Car.*

Que diroit-on, remarque M. Nicole en parlant du devoir de la correction fraternelle, que diroit-on d'un Chirurgien, qui, pour traiter une apostume, iroit surprendre celui qui l'auroit, en lui donnant un coup de poing sur son mal, & cela sans que cette apostume eût été mise par des remedes préparatifs en état d'être percée, & sans que le malade fût disposé à une opération si douloureuse? On diroit sans doute que cet homme seroit très-imprudent & très-malhabile. Il est aisé d'appliquer cette comparaison à la matière que je traite.

3. Manière de faire les réprimandes.

LE MEME M. Nicole, & au même endroit, montre combien il est difficile de faire des corrections & des réprimandes. La cause de cette difficulté, dit-il, est qu'il s'y agit de faire voir



ir à des gens ce qu'ils ne veulent
 avoir, & d'attaquer l'amour pro-
 dans ce qu'il a de plus cher &
 plus sensible, en quoi il ne cède
 ais sans beaucoup de combat &
 résistance. On s'aime tel que l'on
 & l'on veut avoir raison de s'ai-
 . Ainsi l'on a soin de se justifier
 ses défauts par diverses couleurs
 npeuses. Et il ne doit pas paroî-
 étonnant que les hommes trou-
 : mauvais d'être contredits &
 lannés, puisqu'on attaque en mê-
 ems la raison qui est trompée,
 cœur qui est corrompu.

est là le fondement des précau-
 & des ménagemens que deman-
 : correction & la réprimande. Il
 aut rien laisser entrevoir en nous
 enfant qui en puisse empêcher
 . Il faut éviter d'exciter son
 ur par la dureté de nos paroles,
 ére par des exagérations, son
 il par des marques de mépris.
 ne faut pas l'accabler par une
 ude de répréhensions qui lui
 l'espérance de se pouvoir cor-
 les fautes qu'on lui reproche.

is animadversio vacare debet. Cic. lib. 1.
 ato contumelia | Offic. 2. 58.

Y IV.

X



Il seroit bon même de ne point dire à un enfant son défaut, sans ajouter quelque moien de le surmonter : car la correction, quand elle est sèche, inspire le chagrin & le découragement.

Il faut éviter de lui faire penser qu'on est prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de se défendre par les défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertissemens qu'à notre prévention.

Il ne faut pas qu'il ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque intérêt, ou par quelque passion particulière, & enfin par un autre motif que par celui de son bien.

Off. lib. I.
n. 136. 137.

On se trouve quelquefois obligé, dit Cicéron, d'user dans les corrections d'un ton de voix plus élevé, & de paroles plus fortes : mais cela doit être rare, comme les medecins n'emploient certains remedes qu'à l'extrémité. Encore faut-il que ces reproches, quelque forts qu'ils soient, n'aient rien de dur ni d'outrageant : que la colere n'y entre pour rien, car elle n'est bonne qu'à tout gâter ; que l'enfant sente, que si l'on se sert de termes un peu forts, c'est à regret, & uniquement pour son bien.



On peut juger que les répriman-
 ont eu tout le succès qu'on en de-
 t attendre, quand elles portent un
 ne homme à avouer de bonne foi
 fautes, à désirer qu'on lui fasse
 nôtre ses défauts, & à recevoir
 docilité les avis qu'on lui donne.
 est déjà avoir fait un grand pro-
 , que de souhaiter d'en faire. C'est
 marque assurée d'un changement
 le, quand on ouvre les yeux sur
 imperfections qu'on n'avoit point
 re connues: comme c'est une rai-
 de bien espérer d'un malade,
 d'il commence à sentir son mal.
 Il y a des enfans si bien nés, d'un
 tel si heureux & si docile, qu'il
 de leur montrer ce qu'il faut
 & qui, sans avoir besoin des
 es leçons d'un maître, au pre-
 signal saisissent le bon & l'hon-
 & s'y livrent pleinement: *rapa-*
ntis ingenia. Vous diriez qu'il
 eux de secrettes étincelles de

Senec. Epist.
 6. & 28.

na pars est pro-
 de prociere. de-
 71.
 ingenium illis
 alantia in etac
 In ea que
 ut, priverunt
 magisterio &
 ompicari sunt,

cum primùm audierunt.
Senec. Epist. 95.
 c Omrium honestarum
 retum semina animi ge-
 runt, que admonitione
 excitantur: non aliter
 quam scintilla flatu levi
 adjuncta, ignem suum ex-
 plicat. *Senec. Epist. 94.*



toutes les vertus, qui pour se développer, & pour prendre feu, ne demandent qu'un souffle léger, & un simple avertissement.^a Ces caractères sont rares, & ils n'ont presque pas besoin de guides.

^b Il en est d'autres, qui ont à la vérité un assez bon fonds, mais dont l'esprit paroît d'abord bouché à l'instruction, soit parce qu'ils ont peu d'ouverture & d'intelligence, soit parce qu'élevés d'une manière molle, & nourris dans une ignorance entière de leurs devoirs, ils ont contracté un grand nombre de mauvaises habitudes, qui sont comme une rouille difficile à enlever. C'est pour ces sortes de caractères qu'un maître est nécessaire, & il vient presque toujours à bout de vaincre ces défauts, quand il emploie pour cela beaucoup de douceur & de patience.

^a Huc illuc frenis leniter motis flectendus est paucis animus sui rector optimus. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 25.*

^b Inest interim animis voluntas bona, sed corper, modò deliciis ac situ,

modò officii insensibilis. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 25.*

Illis aut hebetibus & obtulis, aut mala consuetudine obsessis, rubigo animorum effricaanda est. *Id. Epist. 91.*



ARTICLE VII.

*leur raison aux enfans. Les piquer
d'honneur. Faire usage des louanges,
des récompenses, des caresses.*

J'AI DEJA insinué ces moiens, qui
sont les plus ordinaires, &
sont toujours les plus efficaces.

J'APPELLE parler raison aux en-
s, agir toujours sans passion &
sans humeur, leur rendre raison de
la conduite qu'on garde à leur egard.
M. de Fénelon, dit, chercher
les moiens de rendre agréables
aux enfans les choses que vous exi-
gez d'eux. En avez-vous quelqu'une
qui est fâcheuse à proposer, faites leur
entendre que la peine sera bientôt sui-
vie du plaisir : montrez leur toujours
l'utilité des choses que vous leur en-
seignez : faites leur en voir l'usage par
tout au commerce du monde, & aux
différens des conditions. C'est, leur di-
re, pour vous mettre en état
de bien faire ce que vous ferez un
jour : c'est pour vous former le juge-
ment : c'est pour vous accoutumer à
raisonner sur toutes les affaires
de la vie. Il faut toujours leur mon-



trer un but solide & agréable, qui les soutienne dans le travail, & ne prétendre jamais les assujettir par une autorité sèche & absolue.

S'il s'agit de punition ou de réprimande, il faut les en rendre eux-mêmes les juges, leur faire sentir & toucher au doigt la nécessité où l'on est d'en user de la sorte, & leur demander s'ils croient qu'il soit possible d'agir d'une autre manière. J'ai été quelquefois étonné, dans des conjonctures où la juste mais fâcheuse sévérité du châtement, ou d'une réprimande publique, pouvoit aigrir & révolter des écoliers, de voir l'impression que faisoit sur eux le compte que je leur rendois de ma conduite, & comment ils se condamnoient eux-mêmes, & convenoient que je ne pouvois pas les traiter autrement. Car je dois cette justice à la plupart des jeunes gens que j'ai conduits, de reconnoître ici que je les ai presque toujours trouvé raisonnables, quoiqu'ils ne fussent pas exemts de défauts. Les enfants sont capables d'entendre raison plutôt qu'on ne pense, & ils aiment à être traités en gens raisonnables de l'âge le plus tendre. Il faut entretenir



eux cette bonne opinion & ce sentiment d'honneur dont ils se piquent, s'en servir, autant qu'il est possible, comme d'un moien universel pour les mener où l'on veut.

ILS SONT aussi fort sensibles à la louange. Il faut profiter de ce foible, & tâcher d'en faire en eux une vertu.

Il courroit risque de les décourager, si on ne les louoit jamais lorsqu'ils ont bien. Quoique les louanges soient souvent vaines à cause de la vanité, il faut cependant s'en servir pour animer les enfans, sans les enivrer. Car de tous les motifs propres à toucher une ame sensible, il n'y en a point de plus efficace que l'honneur & la honte, quand on a su y rendre les enfans sensibles, on a tout gagné. Ils trouvent du plaisir à être loués & estimés, surtout de leurs parens, & de ceux de qui ils dépendent. Si donc on les loue, & qu'on leur donne des louanges lorsqu'ils font bien; si on les re-
 prend froidement & avec mépris lorsqu'ils font mal, & qu'on se fasse une règle d'en user toujours de la sorte avec eux, ce double traitement fera sur leur esprit infiniment plus d'effet que les menaces, ni les punitions.



Mais pour rendre cette pratique utile, il y a deux choses à observer. Premièrement, quand les parens ou les maîtres sont mal contens d'un enfant, & lui témoignent du froid, il faut que tous ceux qui sont auprès de lui le traitent de la même manière, & que jamais il ne trouve à se consoler dans les caresses des gouvernans ou des domestiques. Car pour l'ordinaire est forcé de se rendre, & il conçoit naturellement de l'aversion pour de fautes qui lui attirent un mépris général. En second lieu, quand le mécontentement des parens ou des maîtres a éclaté, il faut bien se donner de garde, ce qui arrive pourtant assez souvent, de remettre sur son visage bientôt après la même sérénité, & de caresser l'enfant à l'ordinaire. Car il se fait à ce manège, & sait que les réprimandes sont un orage de courte durée, qu'il n'a qu'à laisser passer. On doit donc ne les remettre dans les bonnes grâces qu'avec peine, & différer de leur pardonner jusqu'à ce que leur application à mieux faire ait prouvé la sincérité de leur repentir.

LES RECOMPENSES ne sont point à négliger pour les enfans ; & quoi-



elles ne soient pas, non plus que
 les louanges, le principal motif qui
 doit faire agir, cependant les
 uns & les autres peuvent devenir
 utiles à la vertu, & être pour elle un
 excellent aiguillon. N'est-il pas avan-
 tageux qu'ils connoissent qu'en tout
 ce qu'ils font il n'y a qu'à gagner pour eux à
 bien faire, & que leur intérêt, aussi
 bien que leur devoir, les porte à
 écouter fidèlement ce qu'on deman-
 d'eux, soit pour l'étude, soit pour
 la conduite?

Mais il y a un choix à faire pour
 les récompenses. Une règle certaine
 sur ce point, à laquelle on ne fait pas
 ordinairement assez d'attention, c'est
 qu'on ne doit point proposer sous
 une idée ni des parures & un bel
 habit, ni des friandises & de bons
 jeux, ni d'autres choses de ce
 genre. La raison en est claire. C'est
 en leur promettant ces choses en
 lieu de récompenses, on les fait
 entrer dans leur esprit pour des cho-
 ses bonnes en elles-mêmes & desira-
 bles, & ainsi on leur inspire de l'esti-
 me pour ce qu'ils doivent mépriser.
 Il dirois autant de l'argent, dont
 l'usage est d'autant plus dangereux,



qu'il est plus général, & qu'il ne fait que croître avec l'âge ; si ce n'est que pouvant être employé à de bons usages, il peut aussi être regardé comme un instrument de vertu, & comme un moien de faire du bien : & c'est sous cette idée qu'il faut le leur faire envisager. J'ai vû beaucoup d'écoliers qui d'eux-mêmes partageoient leur argent en trois parts, dont l'une étoit destinée pour les pauvres, une autre pour acheter des livres, la dernière pour leurs menus plaisirs.

On peut récompenser les enfans par des jeux innocens, & mêlés de quelque industrie ; par des promenades, où la conversation ne soit pas sans fruit ; par de petits présens qui seront des especes de prix, comme des tableaux ou des estampes ; par des livres reliés proprement ; par la vue de choses rares & curieuses dans les arts & dans les métiers, comme est par exemple la manière de faire les tapisseries aux Gobelins, celle de fondre les glaces, l'imprimerie, & mille autres choses de ce genre. L'industrie des parens & des maîtres consiste à inventer de telles récompenses, à les varier, à les faire desirer & attendre,



gardant toujours un certain ordre, commençant toujours par les plus simples, qu'il faut faire durer le plus long tems qu'il est possible. Mais en général il faut tenir exactement ce qu'on a promis, & s'en faire un point d'honneur & un devoir indispensable avec les enfans.

ARTICLE VIII.

Accoutumer les enfans à être vrais.

IN des vices qu'on doit avec le plus de soin tâcher de corriger dans les enfans, c'est le mensonge, dont on ne doit leur donner trop d'éloignement & d'horreur. Il en faut toujours parler devant eux comme d'une chose basse, indigne, honteuse; qui désigne entièrement un homme, qui se dégrade, qui le met au rang de ce qu'il y a de plus méprisable, & qu'on ne peut souffrir même dans des esclaves. J'ai parlé ailleurs de la manière dont on devoit punir les enfans sujets à ce défaut.

La dissimulation, les finesses, les mauvaises excuses en approchent fort, & y conduisent infailliblement. Il faut qu'un enfant sache qu'on lui



pardonna plutôt vingt fautes, qu'un simple déguisement de la vérité pour en couvrir une seule par de mauvaises excuses. Quand il confesse sans détour ce qu'il a fait, ne manquez pas de le louer de son ingénuité, & de lui pardonner sa faute, sans la lui reprocher ni lui en parler jamais dans la suite. Si cet aveu devenoit fréquent, & tournoit en habitude, seulement pour obtenir l'impunité, le maître y auroit moins d'égard, parce qu'il ne seroit plus qu'un jeu, & ne paroîtroit point d'un fonds de simplicité & de sincérité.

Il faut que tout ce que les enfans voient & tout ce qu'ils entendent de la part des parens & des maîtres, serve à leur faire aimer la vérité, & à leur inspirer le mépris de toute duplicité. Ainsi on ne doit jamais se servir d'aucune feinte pour les appaiser, ou pour leur persuader ce qu'on veut; ni leur faire des promesses ou des menaces, dont ils sentent bien que l'exécution ne s'en suivra jamais. Par là on leur enseigne la finesse, à laquelle ils n'ont déjà que trop de penchant.

Pour la prévenir, il faut les mé-



en état de n'en avoir jamais besoin, & les accoutumer à dire ingénieusement ce qui leur fait plaisir, ou qui leur fait de la peine. Leur faire entendre que la finesse vient toujours en mauvais fonds : car on n'est fin à cause qu'on se veut cacher, n'est pas tel qu'on devroit être ; ou parce qu'on desire des choses qui ne sont pas permises ; ou, si elles le sont, parce qu'on prend, pour y arriver, des moiens qui ne sont pas innocens. Faites remarquer aux enfans le ridicule de certaines finesse qu'ils voient pratiquer aux autres, & qui sont presque toujours un mauvais succès, & qui ne servent qu'à les rendre méprisables. Faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les surprenez dans quelque dissimulation. De même en tems privez-les de ce qu'ils ont par la finesse ; & déclarez qu'ils n'en auront point, quand ils le demanderont, quand ils le demanderont simplement & sans détour.

Il est sur ce point sur tout qu'il faut leur faire comprendre d'honneur. Leur faire comprendre la différence qu'il y a entre l'enfant vrai & sincere, sur la parole de qui l'on peut compter, à qui



l'on se fie pleinement, & que l'on regarde comme incapable non seulement de mensonge & de fourberie, mais du plus léger déguisement; & un autre enfant à l'égard de qui on est toujours en soupçon, de qui l'on croit avoir toujours raison de se défier, & aux paroles duquel on n'ajoute pas foi lors même qu'il dit la vérité. On a soin de leur mettre souvent devant les yeux ce que Cornelius Nepos remarque au sujet d'Epaminondas, (& Plutarque en dit autant d'Aristide) qu'il aimoit tellement la vérité, que jamais il ne mentoit même en riant: *Adeo veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.*

*Cornel. Nep.
in Epam.*

ARTICLE IX.

Accoutumer les jeunes gens à la politesse, à la propreté, à l'exactitude.

LA POLITESSE extérieure est une des qualités que les parens desirent le plus dans leurs enfans, & à laquelle ils sont pour l'ordinaire plus sensibles qu'à toutes les autres. Le cas qu'ils en font est fondé sur l'usage

a Mendaci homini, ne credere solemus. Cic. 6.
verum quidem dicenti, 2. de Divin. n. 146.



ils ont du monde, où ils savent
 on juge presque de tout par le de-
 s. En effet le manque de politesse
 at beaucoup du mérite le plus so-
 , & fait que la vertu même paroît
 ns estimable & moins aimable.
 diamant brut ne sauroit servir
 nement : il faut le polir pour le
 e paroître avec avantage. On ne
 t donc s'appliquer de trop bonne
 re à rendre les enfans civils &
 s.

uand je parle ainsi, je n'entens
 qu'on doive beaucoup exercer
 enfans sur tous les raffinemens de
 vilité, ni qu'on doive les dresser
 mesure & par méthode à toutes
 cérémonies compassées qui ré-
 t dans le monde. Ce petit ma-
 n'est bon qu'à leur jeter du
 dans l'esprit, & à les remplir
 e fote vanité. D'ailleurs cette
 ré méthodique qui ne consiste
 a des formules de complimens
 , & cette affectation de tout
 par règle & par mesure, est
 ent plus choquante qu'une rusti-
 toute naturelle. Il ne faut donc
 es tourmenter beaucoup, ni les
 iner pour des fautes qui leur



échaperont sur cette matière. Un abord peu gracieux, une révérence mal faite, un chapeau ôté de mauvaise grace, un compliment mal tourné : tout cela mérite qu'on leur donne quelques avis assaisonnés de douceur & de bonté, mais non qu'on les gronde vivement, ou qu'on leur en fasse honte devant les compagnies, & encore moins qu'on les punisse avec sévérité. L'usage du monde aura bientôt corrigé ces défauts.

L'important est d'aller au principe & à la racine du mal, & de combattre dans les jeunes gens certaines dispositions directement opposées aux devoirs communs de la société & du commerce : une grossièreté féroce & rustique, qui empêche de faire réflexion à ce qui peut plaire ou déplaire à ceux avec qui l'on se trouve ; un amour de soi-même, qui n'est attentif qu'à ses commodités & à ses avantages ; une hauteur & une fierté qui nous persuadent que tout nous est dû, & que nous ne devons rien aux autres ; un esprit de contradiction, de critique, de raillerie, qui condamne tout, & ne cherche qu'à



àire peine. Voila les défauts auxquels il faut déclarer une guerre ouverte. De jeunes gens qui auront été accoutumés à avoir de la complaisance pour leurs compagnons, à leur faire plaisir, à leur céder dans l'occasion, à ne dire jamais rien de choquant contre eux, & à ne se point laisser eux-mêmes facilement des discours des autres : des jeunes gens de ce caractère auront bientôt appris, quand ils entreront dans le monde, les règles de la politesse & de la civilité.

IL EST à souhaiter aussi que les enfans s'accoutument à la propreté, à l'ordre, à l'exactitude : qu'ils prennent soin de leur extérieur, sur tous les dimanches & les fêtes, & les jours qu'ils ont à sortir : que dans leur chambre & sur leur table tout soit rangé, & qu'ils prennent l'habitude de remettre chaque chose, chaque livre, à leur place, quand ils en sont servi : qu'ils se rendent à leurs differens devoirs au moment précis & marqué. Cette exactitude est d'une grande importance pour tous les tems & toutes les conditions de la vie.



Tout cela est à souhaiter , mais ne doit point , ce me semble , être exigé avec dureté , ni sous peine du châtiement. Car il faut toujours bien distinguer les fautes qui viennent de la légèreté de l'âge , de celles qui paraissent d'un fonds d'indocilité & de mauvaise volonté. Je prie le Lecteur de vouloir bien me pardonner , quelquefois je prens la liberté de citer en exemple ce que j'ai pratiqué moi-même pendant que j'étois chargé de la conduite de la Jeunesse. Ce n'est point , ce me semble , par un motif de vanité que je le fais mais pour mieux faire sentir l'utilité des avis que je donne. J'étois venu à bout au Collège de rendre les écoliers fort honnêtes à l'égard des personnes de dehors qui entroient dans la cour pendant leur récréation , & exacts presque jusqu'au scrupule à se rendre à chaque exercice au premier son de la cloche : mais ce n'étoit point par menaces , ni par châtimens. Je les louois en public & les remerciois de l'honnêteté qu'ils témoignois aux étrangers , dont chacun me faisoit compliment ; & de la promptitude avec laquelle ils quittaient



oient leur jeu, parce qu'ils savoient que cela me faisoit plaisir. J'ajoutois quelquefois qu'il y en avoit certains qui manquoient à ces petits devoirs; par inadvertance sans doute, ce qui n'étoit pas étonnant dans l'ardeur du jeu : je les priois cependant d'y faire attention, & de suivre l'exemple du plus grand nombre de leurs camarades. Ces manières honnêtes ne réussissoient beaucoup mieux, que n'auroient pu faire toutes les reprimandes & toutes les menaces.

A R T I C L E. X.

Rendre l'étude aimable.

C'EST ICI l'un des points les plus importants en matière d'éducation, en même tems l'un des plus difficiles. La preuve en est que parmi un très-grand nombre de maîtres, qui d'ailleurs ont beaucoup de mérite, il s'en trouve très-peu qui soient assez heureux pour venir à bout de rendre l'étude aimable à leurs disciples.

Le succès, en ce point, dépend beaucoup des premières impressions ;



^a & la grande attention des maîtres chargés d'enseigner les premiers éléments, doit être de faire en sorte qu'un enfant, qui n'est point encore capable d'aimer l'étude, ne la prenne point dès lors en aversion, de peur que l'amertume qu'il y aura d'abord sentie ne le suive dans un âge plus avancé. Pour cela, dit Quintilien, il faut que l'étude soit pour lui comme un jeu; qu'on lui fasse de petites interrogations; qu'on l'anime par la louange; qu'on lui donne lieu d'être content de lui-même, & de se savoir bon gré d'avoir appris quelque chose. Quelquefois, ce qu'il refusera d'apprendre, on l'enseignera à un autre, pour le piquer de jalousie: on proposera de petites disputes, où on lui laissera croire qu'il a souvent le dessus: on l'amorcera aussi par de petites récompenses, auxquelles cet âge est sensible.

^b Mais le grand secret, dit encore Quintilien, pour faire aimer l'étude

^a Id inprimis cavere oportebit, ne, studia qui amare nondum potest, oderit, & amaritudinem semel præceptam, etiam ultra rudes annos reformidet. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

^b Discipulos id unum moneo, ut præceptorum suos non minus quam ipsa studia ament.... malum hæc pietas conferret studio. *Quintil. lib. 2. cap. 9.*



DES COLLEGES. 501

aux enfans, c'est que le maître sache lui-même s'en faire aimer. A ce prix, ils l'écoutent volontiers, ils se rendent dociles, ils tâchent de lui plaire, ils se font un plaisir de prendre ses leçons : ils reçoivent ses avis & ses corrections de bonne grace, ils sont sensibles à ses louanges, ils s'efforcent de mériter son amitié en acquittant bien de leur devoir.

Il y a dans les enfans, comme dans tous les hommes, un fonds naturel de curiosité, c'est-à-dire un desir de connoître & d'apprendre, dont on peut profiter pour leur rendre l'étude aimable. Comme tout est nouveau pour eux, ils font des questions, interrogent, ils demandent le nom, l'usage de tout ce qui se présente à leurs yeux. Il faut leur répondre sans témoigner ni peine ni chagrin, leur satisfaire leur curiosité, la satisfaire par des réponses nettes & précises, ne leur en jamais donner de trompeuse & d'illusoires ; car bientôt ils s'en aperçoivent, & s'en rebutent.

En tout art, & en toute science, les élémens & les principes ont toujours quelque chose de sec & de rebutant. C'est pour cela qu'il est bien



502 DU GOUVERNEMENT
important d'abrégé & de faciliter
ceux des langues qu'on apprend aux
enfans, & d'en adoucir l'amertume
par tout ce qu'on y peut répandre
d'agrément :

Pueris dant crustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima
Par la même raison je croi la méthode de commencer par faire expliquer des auteurs préférable à celle de faire composer des thèmes : parce que celle-ci est plus pénible, plus ennuyeuse, & qu'elle attire aux enfans plus de réprimandes & de châtimens.

Quand ils sont élevés en particulier, un maître habile & attentif met tout en usage pour leur rendre l'étude agréable. Il prend leur tems : il étudie leur goût : il consulte leur humeur : il mêle le jeu au travail : il paroît leur en laisser le choix : il ne fait point une règle de l'étude : il en excite quelquefois le desir par le refus même, & par la cessation, ou plutôt par l'interruption : en un mot il se tourne en mille formes, & invente mille adresses pour arriver à son but.

Au Collège ce moien n'est presque



point praticable. Dans une chambre commune, dans une classe nombreuse, la discipline & le bon ordre demandent qu'on suive une règle uniforme, & que tous la suivent exactement : & c'est ce qui en rend la conduite très-difficile. Il faut bien de la tête, bien de l'adresse à un maître, pour tenir en main & conduire les écoliers de tant d'esprits d'un caractère si différent ; les uns vifs & impétueux, les autres lents & phlegmatiques ; ceux-ci qu'il faut arrêter, ceux-là auxquels il faut lâcher la bride : pour manier, dis-je, en même tems tous ces esprits, de sorte pourtant que, malgré cette différence de tempéramens, il les fasse tous marcher de concert, & les amène tous au même point. Il faut avouer qu'en fait d'éducation, c'est là ce qui demande le plus d'habileté & de prudence.

On ne parvient là que par beaucoup de douceur, de raison, de modération, de sang froid, de patience. Il ne faut jamais perdre de vue ce grand principe, Que l'étude dépend de la volonté, qui ne souffre point de contrainte : *Studium descendit, voluntas, quæ cogi non potest, constat.* On

*Quintil lib.
1. cap. 1.*



peut bien contraindre le corps, faire demeurer un écolier à sa table malgré lui, doubler son travail par punition, le forcer de remplir une certaine tâche qui lui est imposée, le priver pour cela du jeu & de la récréation. Est ce étudier, que de travailler ainsi comme un forçat ? & que reste-t-il de cette sorte d'étude sinon la haine & des livres, & de la science, & des maîtres, souvent pour tout le reste de la vie ? C'est donc la volonté qu'il faut gagner : & elle se gagne par la douceur, l'amitié, la persuasion, & sur tout par l'attrait du plaisir.

Comme nous naissons paresseux & ennemis du travail, & encore plus de la contrainte, il n'est pas étonnant que tout le plaisir se trouvant d'un côté & tout l'ennui de l'autre, tout l'ennui dans l'étude, tout le plaisir dans le divertissement, un enfant supporte l'une impatiemment, & court avidement après l'autre ? L'habileté du maître consiste à jeter de l'agrément dans l'étude, & à y faire trouver de la douceur. Le jeu & la récréation y peuvent beaucoup contribuer. C'est de quoi nous avons à parler dans l'article suivant. **ARTICLE**



ARTICLE XI.

*Accorder du repos & de la récréation
aux enfans.*

BIEN des raisons obligent d'accorder du repos & de la récréation aux enfans. Premièrement, le soin de leur santé, qui doit marcher avant celui de la science. Or rien n'y est plus contraire qu'une application trop longue & trop suivie, qui use insensiblement & affoiblit les organes encore tendres dans cet âge, & incapables de soutenir de grands efforts. Ce qui me donne occasion d'avertir de prier les parens de ne pas trop pousser leurs enfans pour l'étude dans les premières années, & de se défier du plaisir flateur qu'ils trouvent à voir briller avant le tems. Car, tel que ces fruits précoces parviennent rarement à maturité, & que leurs progrès avancés ressemblent à des semences qu'on jette sur la surface de la terre, & qui levent inconspicues, mais n'ont point de racines : il n'est plus pernicieux à la santé des enfans que ces efforts prématurés, quoiqu'on n'en aperçoive pas d'abord le mauvais effet.

*Quintil. lib.
1. cap. 10*

livre IV.

Y



S'ils sont nuisibles au corps, ils ne sont pas moins dangereux pour l'esprit, qui s'épuise & s'émousse par une application continue, & qui, aussi bien que la terre, a besoin, pour conserver sa force & sa vigueur, d'une alternative réglée de travail & de repos.

Quintil. D'ailleurs, & nous avons déjà touché cette troisième raison, les jeunes gens, après s'être un peu délassés, se remettent plus gaiement & de meilleur cœur à l'étude, & ce petit relâche les anime d'un nouveau courage; au lieu que la contrainte les soulève & les rebute.

J'ajoute avec Quintilien, & les jeunes gens sans doute ne me dévoueront point, qu'une inclination modérée pour le jeu ne doit point déplaire en eux, puisque souvent elle est une marque de vivacité. En effet, peut-on attendre beaucoup d'ardeur pour l'étude de la part d'un enfant

a Ea quoque, quæ sensu carent, ut servare vim suam possint, alterna quiete retenduntur. *Ibid.*
Ut fertilibus agris non est imperandum; cito enim exhauriet illos nunquam intermissa secundi-

tas: ira animorum irritus assiduus labor fingit... Nascitur ex indigentia laborum, animorum hebetatio quæ & languor. *Senec. Tranq. an. cap. 15.*



qui, dans cet âge naturellement vif & gai, est toujours triste, morne, & indifférent, même pour le jeu ?

• Mais en cela, comme en tout, il y a un sage milieu à garder, qui consiste à ne pas leur refuser le divertissement, de peur qu'ils ne prennent l'étude en aversion; & à ne pas aussi leur en accorder trop, de peur qu'ils ne s'accoutument à l'oisiveté.

Le choix, sur ce point, demande quelque attention. Ce n'est pas qu'il faille se mettre beaucoup en peine pour leur procurer des plaisirs: ils n'inventent assez eux-mêmes. Il suffit de les laisser faire, & de les observer sans contrainte, pour les modérer quand ils s'échauffent trop.

Les divertissemens qu'ils aiment mieux, & qui leur conviennent aussi davantage, sont ceux où le corps est en mouvement. Ils sont contents, pourvu qu'ils changent souvent de place. Une bale, un volant, un saut, sont fort de leur goût; aussi bien que la promenade & la course. Il y a des jeux d'industrie, où l'in-

Modus tamen sit re- | ce, aut ovis consuetudi-
ponibus, ne aut odium | nem nimis. *Ibid.*
votum faciatis nega-

Y ij



struction est mêlée au divertissement qui peuvent quelquefois trouver leur place , lorsque le corps est moins disposé à se remuer , ou que le tems & la saison obligent de se renfermer.

Comme le jeu est destiné à délasser , je ne sai si l'on devoit communément permettre aux enfans ceux qui appliquent presque autant qu'à l'étude. Jacques I. roi de la Grande Bretagne , dans l'instruction qu'il laissée à son fils pour bien régner , entre autres avis qu'il lui donne sur le jeu , lui interdit celui des échecs par la raison que c'est plutôt un étude qu'un délassement.

Les jeux de hazard , tels que sont ceux des cartes & des dés , devenus fort à la mode dans le monde , méritent bien plus d'être interdits aux jeunes gens. C'est une honte pour notre siècle , que des personnes raisonnables ne puissent passer ensemble quelques heures , si elles n'ont les cartes à la main. Les écoliers seront heureux , s'ils remportent du Collège , & s'ils conservent lontems , l'ignorance & le mépris de toutes ces sortes de jeux.

En fait d'éducation c'est un priu



cepte, qu'on ne peut trop inculquer
 aux parens ni aux maîtres, de tenir
 les enfans généralement pour tout
 dans le goût des choses simples. Il
 ne faut ni de grands apprêts de vian-
 des pour les nourrir, ni de grands
 divertissemens pour les réjouir. Le
 tempérament de l'ame se gâte, aussi
 bien que le goût, par la recherche
 des plaisirs vifs & piquans. Et com-
 me l'usage des ragoûts fait que les
 viandes communes, & assaisonnées
 simplement, deviennent fades & in-
 ipides : aussi les grands ébranlemens
 de l'ame préparent l'ennui & le dé-
 goût par rapport aux divertissemens
 ordinaires de la Jeunesse.

On voit, dit M. de Fénelon, des
 parens, assez bien intentionnés d'ail-
 leurs, mener eux-mêmes leurs enfans
 aux spectacles publics. Ils préten-
 dent, en mêlant ainsi le poison avec
 l'aliment salutaire, leur donner une
 bonne éducation ; & ils la regarde-
 ront comme triste & austere, si elle
 souffroit ce mélange du bien & du
 mal. Il faut avoir bien peu de con-
 naissance de l'esprit humain, pour ne
 pas voir que ces sortes de divertisse-
 mens ne peuvent manquer de dégou-



510 DU GOUVERNEMENT
ter les jeunes gens de la vie sérieuse
& occupée, à laquelle pourtant on les
destine, & de leur faire trouver fades
& insupportables les plaisirs simples
& innocens.

ARTICLE XII.

*Former les jeunes gens au bien par ses
discours & par ses exemples.*

CE QUE je viens de dire, marque
combien ce devoir est indispensable
pour les maîtres, puisque souvent
c'est contre les discours & les exem-
ples des peres & des meres qu'il faut
prémunir les enfans, aussi bien qu'
contre les faux préjugés & les mau-
vais principes qui se débitent ordi-
nairement dans les conversations, &
qui sont autorisés par une pratique
presque générale. ^a Ils doivent leur
tenir lieu de ce gardien & de ce mo-
niteur, dont Sénèque parle si souvent
pour les préserver ou pour les déli-
vrer des erreurs populaires, & pou

^a Non licet ire recta
via: trahunt in pravum
parentes, trahunt servi...
Sit ergo aliquis custos, &
aurem subinde pervellat,
abigatque rumores, &
reclamet populis lauda-
tibus. . . . Itaque mon-
itionibus erebris, opini-
nes, quæ nos circum-
nant, compescamus. . .
net. Epist. 94.



leur inspirer des principes conformes à la droite & saine raison. Il faut donc qu'eux-mêmes en soient bien pénétrés : qu'ils pensent & parlent toujours avec sagesse & vérité. ^a Car rien ne se dit impunément devant les enfans, & c'est sur les discours qu'ils entendent qu'ils réglent leurs desirs & leurs craintes.

C'est pour cette raison que Quintilien, comme nous l'avons déjà remarqué, recommande aux maîtres de parler souvent à leurs disciples de l'honnêteté & de la justice: & Sénèque nous apprend les merveilleux effets que produisoient sur lui les vives exhortations du sien. L'endroit est parfaitement beau. ^b A peine, dit-il, peut-on s'imaginer l'impression que de ces discours sont capables de faire. Car l'esprit encore tendre des jeunes gens se laisse volontiers tourner du côté de la vertu. Comme ils sont do-

Nulla ad aures puero-
rum vox impune perfer-
tur. Nocent, qui optant,
nocent, qui execrantur.
Sed & horum imprecata
falsos nobis metus
fert, & illorum amor
docet bene optando.

4.

^b Verisimile non est,

quantum proficiat talis
oratio. . . Facillimè enim
tenua conciliantur inge-
nia ad honesti relique
amorem. Adhuc docilli-
bus leviterque corruptis
inicit manum veritas, si
advocatum idoneum na-
ta est. Senec. Epist. 108.



» ciles, & que la corruption ne les a
 » pas encore beaucoup infectés, la
 » verité les saisit aisément, pourvu
 » qu'un Avocat intelligent plaide sa
 » cause devant eux, & leur parle en
 » sa faveur. Pour moi, quand j'enten-
 » dois Attalus invectiver contre les
 » vices, contre les erreurs, contre les
 » desordres de la vie, le genre hu-
 » main me faisoit pitié, & je ne trou-
 » vois de grand & d'estimable qu'un
 » homme capable de penser de la
 » sorte. Quand il s'attachoit à faire
 » valoir les avantages de la pauvreté
 » & à prouver que tout ce qui est au-
 » delà du nécessaire ne peut être re-
 » gardé que comme une charge inu-
 » tile & un fardeau incommode, il
 » me donnoit envie de sortir pauvre
 » de son école. S'il se mettoit à dé-
 » crier nos voluptés, à louer la cha-
 » steté du corps, la frugalité de la ta-
 » ble, la pureté de l'ame; je me sen-
 » tois disposé à renoncer aux plaisirs
 » les plus permis & les plus légitimes.

Il est encore une autre voie plus
 courte & plus sûre pour conduire les
 jeunes gens à la vertu: c'est celle de
 l'exemple. Car le langage des actions
 est tout autrement fort & persuasif.



que celui des paroles : *Longum iter est per praecepta, breve & efficax per exempla.* C'est un grand bonheur pour de jeunes gens de trouver des maîtres dont la vie soit pour eux une instruction continuelle ; dont les actions ne démentent jamais les leçons ; qui fassent ce qu'ils conseillent , & évitent ce qu'ils blâment ; & qu'on admire encore plus lorsqu'on les voit, que lorsqu'on les entend.

Paroît-il manquer quelque chose à ce que j'ai dit dans ce chapitre sur les différens devoirs d'un maître , & les parens ne se croiroient-ils pas fort peureux d'en trouver de tels pour leurs enfans ? Cependant je prie le Lecteur d'observer que tout ce que j'ai dit jusqu'ici , je l'ai puisé uniquement dans le paganisme : que ce sont Lycurgue, Platon, Cicéron, Sénèque, Quintilien, qui m'ont prêté leurs pensées, & fourni les règles que j'ai prescrites : que ce que j'ai emprunté des autres Auteurs , ne sort point de la sphère des premiers, & ne s'éleve point au dessus des maximes & des idées païennes. Il manque donc encore quelque chose aux devoirs du maître : & c'est de quoi me reste à parler dans le dernier article.

Senec. Epist.

6.

Senec. Epist.

52.



ARTICLE XIII.

*Piété : religion : zèle pour le salut
des enfans.*

SAINTE AUGUSTIN^a dit que quelques charmes qu'eût pour lui un livre de Cicéron qui avoit pour titre Hortensius, dont la lecture avoit préparé la voie à sa conversion en lui inspirant un vif desir de la sagesse, il sentoît pourtant qu'il y manquoit quelque chose, parce qu'il n'y trouvoit point le nom de Jesus-Christ; & que tout ce qui ne portoit point ce nom divin, quelque bien pensé, quelque bien écrit, & quelque vrai qu'il pût être, n'enlevoit point entierement son cœur. Il me semble aussi que mes Lecteurs ont dû n'être pas tout-à-fait contens, & trouver quelque chose à dire dans ce que j'ai rapporté du devoir des maîtres, en n'y rencon-

^a Ille liber mutavit affectum meum, & vota mea ac desideria fecit alia. . . . Immortalitatem sapientiz concupiscebam æstu cordis incredibili, & surgere jam cœperam, ut ad te redirem. . . . Fortiter excitabar sermone illo & accendebar, & ar-

debam: & hoc solum in tanta flagrantia refragebat, quod nomen Christi non erat ibi. . . . Qui quid sine hoc nomine fuisset, quamvis literum & expositum & veridicum, non me commovebat. *Conf. lib. 3. ca.*



nulle part le nom de Jesus-Christ, & ne découvrant nulles traces de christianisme dans des préceptes qui regardent l'éducation d'enfans chrétiens.

C'est de dessein formé que j'en ai usé de la sorte, pour mieux faire sentir combien nous serions condamnables si nous nous contentions de ce qu'on auroit droit d'exiger de maîtres payens, & si même nous n'allions pas aussi loin qu'eux. En effet le christianisme est l'ame & le complément de tous les devoirs dont j'ai parlé jusqu'ici. C'est le christianisme qui les anime, qui les élève, qui les annoblit, qui les perfectionne, & qui leur donne un mérite, dont Dieu seul est le principe & le motif, & dont Dieu seul peut être la digne récompense.

Qu'est-ce qu'un maître chrétien, chargé de l'éducation de jeunes gens ? C'est un homme, entre les mains de qui Jesus-Christ a remis un certain nombre d'enfans, qu'il a rachetés de son sang, & pour lesquels il a donné sa vie ; en qui il habite comme dans sa maison & dans son temple ; qu'il regarde comme ses membres, comme ses freres & les cohéritiers ; dont il



veut faire autant de rois & de prêtres, qui regneront & serviront Dieu avec lui & par lui pendant toute l'éternité. Et pour quelle fin les leur a-t-il confiés? Est-ce précisément pour en faire des poètes, des orateurs, des philosophes, des savans? Qui oseroit le dire, ou même le penser? Il les leur a confiés, pour conserver en eux le précieux & l'ineestimable dépôt de l'innocence qu'il a imprimée dans leur ame par le batême, & pour en faire de véritables chrétiens. Voilà donc ce qui est la fin & le but de l'éducation des enfans : tout le reste ne tient lieu que de moyens. Or quelle grandeur, quelle noblesse une commission si honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maîtres ! Mais quel soin, quelle attention, quelle vigilance, & sur tout quelle dépendance de Jesus-Christ ne demande-t-elle point !

C'est cette dernière qualité qui fait tout le mérite, & en même tems toute la consolation des maîtres. Ils ont besoin, pour conduire les enfans, de capacité, de prudence, de patience, de douceur, de fermeté, d'autorité. Quelle consolation pour un maître d'être intimement persuadé que c'est



Jesus-Christ qui donne toutes ces qualités, & que c'est à une priere humble & persévérante qu'il les accorde; & de lui pouvoir dire avec les Prophetes: *C'est vous, Seigneur, qui êtes ma patience & ma force; c'est vous qui êtes ma lumière & mon conseil; c'est vous qui me soumettez le petit peuple que vous avez confié à mes soins. Ne m'abandonnez pas à moi-même un seul moment. Accordez-moi, pour la conduite des autres, & pour mon propre salut, l'esprit de sagesse & d'intelligence, l'esprit de conseil & de force, l'esprit de science & de piété, & sur tout l'esprit de la crainte du Seigneur.*

Quand un maître a reçu cet Esprit, il n'y a plus rien à lui dire: cet Esprit est un maître intérieur, qui lui dicte & lui enseigne tout, & qui dans chaque occasion lui montre & lui fait pratiquer ses devoirs. Une grande marque qu'on l'a reçu, c'est lorsqu'on se sent un grand zèle pour le salut des enfans, qu'on est touché de leurs dangers, qu'on est sensible à leurs fautes, qu'on fait souvent réflexion de quel prix est l'innocence qu'ils ont reçue dans le batême, combien il est difficile de la réparer quand une



518 DU GOUVERNEMENT

fois on l'a perdue, quel compte nous en demandera Jesus-Christ qui nous a comme placés en sentinelle pour la garder, si l'homme ennemi pendant notre sommeil leur enleve un si précieux trésor. Un bon maître doit s'appliquer ces paroles, que Dieu faisoit continuellement retentir aux oreilles de Moyse le conducteur de

Num. 11, 12. son peuple : » Portez-les dans votre

» sein, comme une nourrice a accou-

» tumé de porter son petit enfant.

Porta eos in sinu tuo, sicut portare solet

nutrix infantulum. Il doit éprouver

quelque chose de la tendresse & de l'inquiétude de saint Paul à l'égard des Galates, pour qui il sentoit les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jesus-Christ fût formé en

Gal. 4. 19. eux. *Filioli mei, quos iterum parturio,*

donec formetur Christus in vobis.

Je ne puis m'empêcher d'adresser ici aux maîtres quelques - uns des

Lettres de morale & de piété, chez Jacq. Estienne, Tome 1.

avis qu'on trouve dans une *Lettre d'une Supérieure sur ses obligations*, ni trop les exhorter à lire avec attention

cette lettre, qui leur convient parfaitement.

1. Le premier moyen de conserver le dépôt qui vous a été confié, & de



le multiplier, est de travailler avec un zèle nouveau à votre propre sanctification. Vous êtes l'instrument dont Dieu veut se servir pour les enfans : il faut donc que vous lui soyiez étroitement uni. Vous êtes le canal : il faut donc que vous soyiez rempli. Vous devez attirer les bénédictions sur les autres : il ne faut donc pas les détourner de dessus votre tête.

2. Le second moien est de ne point espérer de fruit, si vous ne travaillez au nom de Jesus-Christ, c'est-à-dire comme il a travaillé lui-même à la sanctification des hommes. Il a commencé par l'exemple de toutes les vertus qu'il leur a commandées.. Son humilité & sa douceur ont été étonnantes... Il a donné sa vie & son sang pour ses brebis. Voila l'exemple des pasteurs : voila le vôtre. Ne détachez jamais vos yeux de dessus ce divin modèle. Enfantez ainsi, nourrissez ainsi vos élèves, devenus vos enfans. Songez moins à les reprendre, qu'à vous en faire aimer ; & ne pensez à vous en faire aimer, que pour mettre l'amour de Jesus-Christ

Capit. facere & do-
Ad. 1. 1.

Potens in opere & ser-
mone. Luc. 24. 19.



dans leurs cœurs, & à vous effacer après cela s'il se peut de leur esprit.

3. Le troisième moien est de ne rien attendre de vos soins, de votre prudence, de vos lumieres, de votre travail ; mais de la seule grace de Dieu. Il benit rarement ceux qui ne sont pas humbles.. Nous parlons en vain aux oreilles, s'il ne parle au cœur. Nous arrosons & plantons en vain, s'il ne donne l'accroissement.

On croit faire merveille en multipliant les paroles : on croit amollir la dureté du cœur par de vifs reproches, par des humiliations, par des châtimens. Cela peut être utile quelquefois : mais il faut que la grace lui rende utile ; & quand on attend tout de ces moiens, on met un obstacle secret à la grace, qui est justement refusée à la présomption humaine & à une confiance orgueilleuse.

4. Si vos discours & vos soins sont benis de Dieu, ne vous en attribuez point le succès : n'écoutez point la voix secrette de votre cœur qui s'applaudit, n'écoutez point celle de vos hommes qui vous séduisent. Si votre travail paroît inutile, ne vous découragez point ; ne désesperez ni de



vous, ni des autres : ne vous relâchez point. Les momens que Dieu s'est réservés ne sont connus que de lui. Il vous rendra le matin la récompense de votre travail pendant la nuit. Il a paru inutile : mais il ne l'étoit pas pour vous. Le soin vous étoit recommandé, & non le succès.



SECONDE PARTIE.

DEVOIRS PARTICULIERS

Par rapport à l'éducation de la jeunesse :

Les différens devoirs que j'ai à examiner dans cette seconde partie, regardent le Principal du Collège, les Régens, les Parens, les Précepteurs, les Ecoliers.

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs du Principal.

LE PRINCIPAL d'un Collège en est comme l'ame, qui met tout en mouvement, & qui préside à tout. C'est sur lui que roule le soin d'établir le bon ordre, de maintenir la



discipline , de veiller en général sur les études & sur les mœurs. On comprend aisément combien un tel poste est important pour le bien public , & combien en même tems il est difficile à remplir. Il seroit à souhaiter ce semble , que celui qui se trouve à la tête des Professeurs fût en tout le premier ; qu'il pût en tout servir de conseil & de modèle ; & qu'il possédât parfaitement tout ce qu'on enseigne aux jeunes gens , grammaire , belles lettres , rhétorique , philosophie , pour être en état de bien juger & de l'habileté des maîtres , & du progrès des disciples. Mais on peut suppléer au défaut de quelques-unes de ces connoissances par d'autres qualités encore plus essentielles & plus nécessaires. Une maison est heureuse , quand Dieu lui donne pour chef un homme qui a l'esprit de gouvernement , un caractère liant & sociable , un jugement solide , une humble & prudente docilité , un désintéressement parfait ; & qui n'entre dans cette place que par des vûes de religion , & nullement par des motifs humains. Alors le succès est inmanquable. Car on peut dire , sans crainte



de se tromper, & l'expérience en est un bon garand, que c'est le mérite du Principal qui contribue le plus à la réputation d'un Collège.

Il y a quatre ou cinq choses surtout qui font l'objet des soins & de l'attention du Principal : la nourriture, les études, la discipline, l'éducation, la religion. J'expliquerai en détail chacune de ces parties le plus brièvement qu'il me sera possible.

ARTICLE PREMIER.

De la nourriture des Pensionnaires.

CE QU'UN PERE est dans sa famille, le Principal l'est dans un Collège. Il doit donc avoir l'attention & la tendresse d'un pere, & donner les premiers soins à la santé des enfans, qui est la base & le fondement de tout le reste. Elle dépend beaucoup de la nourriture, qui jointe au mouvement & à l'exercice, sert à faire croître les enfans, à les fortifier, à leur donner une bonne constitution, & à les mettre en état de soutenir les fatigues des différens arts où la Providence les appellera un jour. Pour cela il faut que la



nourriture soit simple, mais bonne & solide, & réglée.

Le moien que la nourriture soit telle qu'elle doit être, & ceci me paroît un principe essentiel en matière d'économie, c'est de prendre ce qu'il y a de meilleur en tout genre le meilleur pain, la meilleure viande, la meilleure huile, le meilleur beurre, &c. & j'ai connu par expérience qu'il n'en coutoit pas beaucoup plus, sur tout si l'on a soin de paier régulièrement ceux qui font les fournitures, moiennant quoi l'on est assuré d'être toujours bien servi.

Un obstacle à la règle que j'établis ici, seroit de la part du Principal un grand desir d'amasser du bien. Mais je ne dois soupçonner personne d'une disposition d'ame si éloignée du caractère d'un homme de lettre & d'un homme d'honneur, ^a qui sçait mieux que tout autre que ce seroit dégrader son ministere que de l'exercer par des vûes basses d'interêt, & de mettre à prix le soin qu'il prend

^a Quis ignorat quin id longè sit honestissimum, ac liberalibus disciplinis & illo quem exigimus animo dignissimum, non

vendere operam, ne elevare tanti benefic. auctoritatem? Quinti lib. 12. cap. 7.



l'élever la Jeunesse. Il est bien juste que les peines qu'on se donne en ce genre, qui font la partie la plus onéreuse & la plus inquiétante du gouvernement d'un Collège, soient récompensées même temporellement. Un Principal, pour bien faire toutes choses, & agir en tout généreusement, doit être à son aise & au large. Mais le moyen d'y parvenir, (& plusieurs en ont fait une heureuse expérience) est de ne rien épargner pour la nourriture des Pensionnaires.

Il ne suffit pas que le Principal soit lui-même désintéressé & généreux : il faut qu'il inspire les mêmes sentimens à ceux qui sous son nom à sa place seront chargés de l'économie, & qu'il veille exactement sur sa conduite, dont il est responsable au public. Une marque sûre qu'il s'efforce sincèrement de remplir en cela son devoir, c'est de donner aux Maîtres sur cet article, comme dans tout le reste, une entière liberté de lui porter leurs plaintes, de les y

*Hi in rebus non se
solum proleto etudi
t, nequaquam satis esse
um habeat. vir.
s, sed circumspecien-
a diligentes ut in hac*

*custodia provincie non
te unum sed omnes mi-
nistros imperii tui socios,
& civibus, & resp. pro-
stare videate. Cic. Epist. 1.
lib. 1. ad Q. frat.*



exhorter publiquement, de déclarer que ce sera lui faire plaisir que d'en user avec lui de la sorte, de recevoir leurs remontrances d'une manière qui le prouve, & sur tout d'en faire l'usage que la justice & la prudence exigeront de lui. Pour épargner aux maîtres la peine qu'une telle démarche cause naturellement, il pourroit leur indiquer dans le Collège quelque personne, comme le Sous-Principal, ou quelque autre, avec qui ils s'expliqueront plus volontiers & plus librement. Il doit compter que c'est là l'unique moyen d'arrêter les discours.

Les maîtres, de leur côté, doivent sur cet article marquer beaucoup de modération, & ne jamais se plaindre à table des mets qu'on y sert, pour ne point accoutumer leurs écoliers à une trop grande délicatesse sur la boire & sur le manger, & pour ne point autoriser par leur exemple un esprit de plainte & de murmure, qui n'est propre qu'à semer la division & à fomenter le mécontentement dans un Collège. Il faut se souvenir que quelque attention & quelque bonne volonté qu'ait un Principal,



est impossible que dans une grande économie il n'échape quelques fautes & quelques négligences, que la prudence & la charité des maîtres doivent couvrir & dissimuler.

A LA BONNE nourriture on doit joindre la propreté, qui en relève le prix, & en fait l'assaisonnement. Il faut que le linge soit blanc, la vaisselle bien écurée, les salles où l'on mange balayées régulièrement tous les jours après le repas, & chaque chose toujours rangée à sa place.

L'Université, dans ses statuts, entre dans cela dans un détail, qui montre combien elle juge cette attention importante. Un Principal ne la peut donc pas regarder comme indigne de ses soins, & il faut qu'il puisse dire de lui-même ce que nous lisons dans l'orace :

*Stat. 110.
Append.*

Epist. 5. lib. 20

*ne ego procurare & idoneus imperor, & non
in vitas : ne turpe toral, ne sordida mappa
corruget nares : ne non & cantharus, & lanx
ostendat tibi te.*

Le même Poëte, dans un autre endroit, remarque que cette propreté ne demandant point de dépense, mais seulement un peu de soin & d'exacti-



tude , la négligence en ce point n'est pas pardonnable.

Saty. 4. lib. 2. Vilibus in scopis, in mappis, in scobe, quantum
Consilium sumptus? neglectis, flagitium ingens

A R T I C L E I I.

Des Etudes.

COMME le choix des Régens dépend uniquement du Principal , on peut dire pour cette raison que c'est de lui que dépend le succès des études. Ce choix est une des parties les plus importantes de son ministère & qui a de plus grandes suites , soit par rapport au bien public , soit par rapport à la personne du Principal même.

Quel avantage n'est-ce point pour la Jeunesse, quel honneur pour l'Université , quand un Principal met en place des Régens qui se distinguent par beaucoup d'érudition, qui brillent au dehors par des compositions ou par des actions publiques , & qui à ces qualités éclatantes en joignent d'autres non moins nécessaires , le talent d'enseigner & de conduire, l'autorité la probité , la piété ! Mais quel poids accablant pour lui , si par des vûes
humaine



humaines il nomme des Régens peu capables de s'acquitter de leurs fonctions ! Tout le bien qu'un meilleur choix eût produit, lui sera reproché : & tout le mal qui suivra un choix imprudent & téméraire, sera sur son compte.

Pour éviter ce malheur, il faut tâcher de faire tomber son choix sur ceux que Dieu destine aux emplois ; c'est-à-dire sur ceux à qui il a donné les qualités nécessaires pour les remplir : autrement, c'est mépriser ses dons, & rejeter ce qu'il a choisi.

Université, en donnant aux Principaux le droit d'élire les Régens, leur enjoint de s'assurer auparavant de leur capacité, & encore plus de leur probité, afin qu'ils soient en état d'instruire les jeunes gens dans les belles lettres, & de les former aux bonnes mœurs. *Gymnasiarcha ad docendam & regendam juventutem pedagogos & magistros probata vita & doctrina recipiant & admittant quorum res imprimis spectandi, ut pueri ab illis & literas simul discant, & bonis moribus imbeantur.*

Stat. Facult. Art.

Ce n'est ni la chair, ni le sang, ni le pays & la patrie, qu'il faut con-

Tome IV. Z.



sulter dans un tel choix , mais l'utilité publique. S'il étoit permis de comparer les petites choses aux grandes , on exhorteroit le Principal à se souvenir d'une belle parole d'un Empereur Romain , & d'imiter sa conduite. C'est Galba , lorsqu'il adopte Pison. » Auguste, lui dit-il , s'est cherché un successeur dans sa famille pour moi j'en ai cherché un dans

Tacit. Hist.
lib. 1. cap. 15.

» toute l'étendue de l'Empire. *Augustus in domo successorem quaesivit ; ego in Republica.*^a Nous devons regarder comme notre plus proche parent , notre meilleur ami , celui qui a le plus de mérite , selon la belle remarque de Plin. La brigue , & la recommandation des Puissances ne doivent avoir ici aucune part ; & c'est dans ces sortes d'occasions qu'il doit faire paroître une fermeté inébranlable , en représentant à lui-même de quelle injustice & de quelle infidélité il rendroit coupable , en sacrifiant à complaisance pour un particulier les intérêts essentiels de tant de famille

a An tu summæ potestatis heredem tantum intra domum tuam quaeras ? non per totam civitatem circumferas oculos , & hunc tibi proximum hunc conjunctissimum existimes , quem esimum inveneris ? *Plin. Paneg. Traj.*



qui lui ont confié de bonne foi ce qu'elles avoient de plus cher.

On fait combien d'excellens sujets M. Gobinet avoit placés dans le Collège du Plessis. Il alloit les chercher lui-même, & n'avoit égard qu'au mérite, & jamais à la recommandation seule. Le célèbre M. Lenglet aiant lu une piece de vers qu'il rencontra par hazard sur la table de M. Gobinet, lui dit que l'Auteur qu'il ne connoissoit point, pourroit devenir un excellent poete, s'il ajoutoit à son génie naturel la lecture de Virgile qui lui manquoit. C'en fut assez à ce digne Principal, quand il eut connu d'ailleurs les autres qualités de ce jeune homme, pour le faire Régent: c'étoit M. Hersan, qui a fait tant d'honneur à l'Université.

L'important pour un Principal seroit de former lui-même de bons sujets dans son Collège, & de les préparer de loin à la Régence. Quand on les a vû croître ainsi sous ses yeux, on les connoît tout autrement, non seulement par rapport à la capacité, mais, ce qui est encore plus essentiel, par rapport aux mœurs & au caractère d'esprit. Je reviendrai à cette matière,



& j'y insisterai davantage, en finissant cet article.

Il ne suffit pas d'avoir fait un bon choix : il faut le soutenir par tout le reste de sa conduite. La grande habileté d'un Principal consiste à gagner l'esprit des Régens, à s'en faire estimer & aimer, à s'attirer leur confiance ; à quoi il ne peut parvenir que par des manières douces, prévenantes éloignées de tout air de hauteur & d'empire. Car il doit se souvenir que le caractère qui domine dans les gens de lettres, c'est l'amour de la liberté j'entends une liberté honnête, & réglée par la raison.

OUTRE ce qui dépend des Régens le Principal peut contribuer beaucoup par lui-même à l'avancement des études, en s'appliquant à jeter de l'émulation dans les Classes par les fréquentes visites qu'il y fera, pour faire rendre compte du progrès de études, pour y animer les bons écoliers par des louanges, pour leur distribuer de tems en tems des récompenses & des prix, pour exciter les médiocres & les foibles à faire des efforts, & pour appuyer en tout l'autorité & les bonnes vûes des Régens.



La distribution des prix qui se fait à la fin de l'année avec solennité, est un des moiens les plus efficaces pour exciter & entretenir l'émulation dont je parle. Ce soin regarde le Principal, & de toutes les dépenses qu'il fait, celle-ci est la mieux employée. Il seroit à souhaiter, comme je l'ai déjà observé, que leur revenu les mît en état d'y fournir sans s'incommoder; & j'admire la générosité de ceux qui n'ayant point de pensionnaires, ou n'en ayant qu'un très-petit nombre, ne laissent pas de distribuer des prix à la fin de l'année comme s'ils étoient fort riches.

Afin que cette distribution de prix produise tout son effet, elle doit se faire avec une grande équité, sans que jamais la faveur y ait aucune part. Il dépend du Principal de donner des prix, ou de n'en pas donner: mais quand ils sont une fois proposés, il n'en est plus le maître; ils sont dus & appartiennent de droit au mérite, & ils ne peuvent, sous quelque prétexte que ce soit, lui être refusés sans une injustice criante. Ici les rangs sont réglés, non par la naissance ou par les richesses, mais par l'esprit &



le savoir. Le roturier se trouve de niveau avec le prince, & pour l'ordinaire le devance de beaucoup : & rien n'est plus important pour faire fleurir les études dans un Collège, qu'd'y bien établir la réputation d'une justice exacte & rigoureuse dans la distribution des places & des prix.

Je reviens, comme je l'ai promis à ce qui regarde le choix des Régens. Le moien le plus sûr d'y réussir, & je sai que plusieurs Principaux l'ont employé avec succès, c'est de choisir dans les Classes de pauvres écoliers en qui l'on remarque de l'esprit & de la bonne volonté, de les nourrir à ses dépens, d'avoir une attention particulière sur leur conduite & sur leurs études, quand ils les ont achevées de leur confier le soin de quelques écoliers, afin qu'ils se forment eux-mêmes en les instruisant, de leur faire faire de tems en tems quelques compositions soit en vers soit en prose, & par là de les mettre en état d'entrer dans la Régence quand l'occasion s'en présentera.

Cette dépense ne va pas loir & peut avoir d'heureuses suites. Il y a grand avantage qu'un Principal



doit espérer, c'est d'attirer sur son Collège la bénédiction de Dieu, & il n'a une extrême besoin. Car, il ne faut pas le dissimuler, il y a généralement parlant sur les riches & sur les richesses une sorte de malédiction, qu'il faut tâcher d'en détourner en mêlant parmi les enfans des riches quelques pauvres écoliers, qui attirent sur eux les regards & la protection de celui qui se déclare par tout dans l'Ecriture le protecteur & le pere des pauvres.

Je ne sai s'il y a, pour un homme de lettres & pour un homme de bien, de joie plus pure que celle d'avoir contribué par ses soins & par ses libéralités à former de jeunes gens, qui dans la suite deviennent d'habiles professeurs, & par leurs rares talens font honneur à l'Université. Cette joie, ce me semble, devient encore infiniment plus sensible, quand c'est l'acte de gratitude qu'on leur a rendu pour leurs services, pour reconnoître & pour louer en quelque sorte ceux qu'on a vu soi-même lorsqu'on étoit dans une pareille situation. Car souvent, l'on ne doit pas en rougir, c'est du sein de la pauvreté que sortent les plus



excellens sujets , comme Horace le remarque en parlant des plus grands hommes de la république Romaine.

* Fabri-
cium. Horat.
Od. 12. lib. 1.
Hunc * , & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit , & Camillum
Sæva paupertas.

ARTICLE III.

De la Discipline du Collège.

LES PRINCIPAUX sont chargés par leur place & par leur titre de veiller la discipline générale des Collèges.

Stat. 13. Facult. Arts.
C'est à eux qu'il appartient de faire examiner les écoliers , pour les placer dans les Classes qui leur convien-

Stat. 17. nent. Ils doivent se faire rendre compte chaque semaine de la conduite qu'ils y gardent. Ils doivent agir d'

Stat. 24. concert avec les Professeurs , pour régler quels Auteurs on expliquera dans les Classes. Ils sont tenus de faire observer exactement les Statuts de l'Université , & les Réglemens de la Faculté des Arts qui regardent la discipline des Collèges & des Classes , & par exemple qu'est celui qui fixe les jours de congés , & le tems de l'entrée & de la sortie des Classes , qui a été renouvelé depuis peu , & autr



Stat. 76.
 été par le Parlement : & c'est pour
 cela que l'Université leur enjoint de
 faire lire deux fois chaque année ces
 Statuts & ces Réglemens en présence
 de tous les maîtres & de tous les
 écoliers.

Cette dernière Ordonnance est fort
 sage, mais n'est pas assez exactement
 observée. Pour en rendre l'exécution
 plus facile, on a fait imprimer sépa-
 rément ceux de ces Statuts & de ces
 Réglemens qu'on a jugé les plus es-
 sentiels pour la discipline ; & il y a
 des Professeurs qui ne manquent
 point chaque année de les lire dans
 leurs Classes. On pourroit y en ajou-
 ter quelques-uns qui ont été faits de-
 puis, & les faire imprimer de nou-
 veau.

Je commence cet article par ce
 qui regarde les devoirs du Principal
 à l'égard des Boursiers. Tout ce que
 je dois dire dans la suite leur convient
 jusqu'à un certain point, & leur est
 commun avec les autres écoliers :
 mais le Principal leur doit un soin
 particulier. Ils sont les enfans de la
 maison ; & les Colléges, dans leur
 origine, ont été fondés pour eux.
 Le Principal doit toujours s'en sou-



venir , & ne perdre jamais de vûe les pieux motifs des Fondateurs, qui ont consacré une partie de leurs biens à une œuvre si sainte. C'étoient, pour l'ordinaire, de hauts & puissans Seigneurs dans leur tems : des Cardinaux, des Archevêques, des Evêques, des Chanceliers, des Princes, & quelquefois même des Têtes couronnées. Leur mémoire doit encore être aussi chère & aussi précieuse à un Principal, que le seroit leur personne, s'ils étoient actuellement en place & en crédit. Il doit, par respect & par reconnaissance pour ces illustres Fondateurs qui sont toujours vivans pour lui, avoir pour les Boursiers une bonté & une tendresse de pere, leur procurer tous les secours temporels & spirituels qui dépendent de lui, leur donner tous ses soins pour les mettre en état de remplir dignement les places où la divine Providence les appellera, empêcher sur tout que les enfans des riches n'aient du mépris pour eux, & pour cela leur témoigner lui-même de l'estime & de la considération. Je n'ai jamais remarqué que les Pensionnaires fussent choqués qu'en certaines occasions on



leur préférât les Boursiers, & que par honneur on leur donnât le premier rang. Ceux-ci ne doivent pas s'en prévaloir, ni oublier que c'est à titre de pauvres qu'ils sont Boursiers; & qu'ainsi leur caractère doit être la douceur, l'obéissance, la docilité, & sur tout l'humilité: car rien n'est plus insupportable qu'un pauvre orgueilleux: *Odrui anima mea... pauperem superbum.* Eccli. 25. 44

ne peut témoigner trop d'amitié aux Boursiers. Quand un Principal l'a été lui-même, comme cela arrive assez fréquemment, il est bien plus porté à les favoriser, & il s'applique volontiers ce vers de Virgile:

Æn. lib. 2.

v. 614.

Non ignara mali miseris succurrere disco.

Ou plutôt il s'applique le commandement que Dieu fait souvent dans l'Ecriture aux Israelites, de prendre soin des étrangers, parce qu'eux-mêmes l'avoient été: *Amate peregrinos, quia & ipsi fuistis advena in terra Ægypti.* Deut. 10. 9.

UNE des choses qui contribuent le plus à établir la réputation d'un Collège, c'est l'exactitude & la fermeté de la discipline. Il y a à la vérité bien des parens qui se déterminent pres.



que à l'aveugle sur le choix d'un Collège, mais il y en a beaucoup aussi qui se conduisent autrement, & qui regardant comme le premier & le plus essentiel de leurs devoirs de procurer une éducation chrétienne à leurs enfans, y donnent tous leurs soins & toute leur application. Or ce qui détermine de tels parens en faveur d'un Collège, c'est la connoissance qu'ils ont de la bonne discipline qui y régne.

Tout le soin d'un Principal est donc de s'acquitter fidèlement de son devoir, sans être inquiet du succès. Un peu d'honneur lui suffit pour ne jamais briguer aucun Pensionnaire. Ce seroit avilir & dégrader sa profession, & la confondre avec l'emploi des mercénaires & des ouvriers, dont plusieurs mêmes rougiroient d'une telle démarche. Il faut qu'on regarde comme un avantage d'être admis dans son Collège; & c'en est un en effet d'avoir place dans une maison où la Jeunesse est élevée avec soin: tout pere bien sensé ne pensera jamais autrement.

Il seroit aussi, ce me semble, du bon ordre & de la prudence de ne



point recevoir aveuglément tous les écoliers qui se présenteroient, mais de s'informer auparavant de leurs mœurs & de leurs caractères, sur tout quand ils sont déjà un peu avancés en âge, & qu'ils sortent d'un autre Collège, ou de quelque Pension.

Mais le point important & décisif pour la discipline, c'est de ne jamais souffrir dans le Collège aucun écolier capable de nuire aux autres, soit en corrompant la pureté de leurs mœurs, soit en leur inspirant un esprit de mécontentement & de révolte. Dans ces deux cas, on ne craint point de l'assurer, la règle dont je parle doit être gardée inviolablement. Pour s'en convaincre, il ne faut que changer d'objet, & se demander à soi-même si on laisseroit avec les autres un enfant malade d'une maladie contagieuse. Est-ce donc que la contagion des mœurs est moins dangereuse, & qu'elle a des suites moins funestes ? Un Principal, qui a de la religion, peut-il soutenir cette pensée effrayante, mais véritable, qu'un jour Dieu lui demandera compte de toutes les âmes qui se seront perdues dans son Collège, parce que pour des



vûes d'interêt, ou par trop de complaisance & de mollesse, il n'en aura pas éloigné les corrupteurs ? *Sanguinem ejus de manu tua requiram.*

Quand je parle ainsi, je ne prétends pas que tout défaut considérable, ni même tout dérangement de mœurs, soit une raison de se défaire d'un écolier. La maladie, comme telle, n'est point une raison de faire sortir le malade de l'infirmierie; mais seulement quand elle est connue pour contagieuse, & capable d'infecter les autres. Ainsi l'on souffre quelque tems un écolier: mais quand on voit que les avis, les réprimandes, les punitions sont inutiles, & qu'il y a lieu de craindre que le mal ne se communique, c'est pour lors que l'éloignement & la séparation deviennent absolument nécessaires.

J'avoue qu'il n'y a point d'occasion où le Principal ait plus besoin de prudence & de discernement que dans celle dont il s'agit ici. Il n'y a que l'Esprit de Dieu qui puisse le tenir dans un juste milieu, & lui inspirer un sage tempérament entre une molle douceur & une sévérité outrée; & il ne peut trop, dans de telles con-



jonctures, implorer son secours & sa lumière.

Un autre moien de conserver la discipline & le bon ordre dans un Collège, c'est de soutenir avec fermeté & sagesse les maîtres subalternes, de bien établir leur autorité, de les appuyer fortement dans l'occasion, & de ne jamais leur donner de tort en présence des écoliers, mais de se réserver à leur dire en particulier ce qu'on jugera à propos, & à leur donner les avis nécessaires. Pour cela le Principal doit les voir souvent, les recevoir toujours avec bonté & honnêteté, s'informer par eux de la conduite & du caractère des écoliers, écouter leurs plaintes & leurs avis ; leur laisser une entière liberté, afin de s'attirer leur confiance. C'est cette union, ce concert, cette unanimité, qui est l'ame du gouvernement. Alors tout retentit aux oreilles du Principal. Son esprit régne par tout. Les maîtres, qui sont comme ses bras, ses oreilles, ses yeux, reçoivent de lui tout leur mouvement ; & il les ménage aussi de son côté comme la prunelle de ses yeux, & comme ne faisant qu'un même tout avec lui.



Le Sous-Principal, sur qui roule en général le soin de la discipline & qui tient presque par tout la place du Principal, & supplée à son absence, doit suivre en tout ses impressions. L'esprit de vigilance, d'attention, d'exactitude, fait son caractère essentiel. Rien ne doit lui échapper. Pendant les récréations, lorsqu'il se promène & s'entretient avec les autres, ses yeux & son esprit sont ailleurs. Il observe tout, sans presque que cela paroisse: les mouvemens, les conversations, les liaisons particulières; & il fait faire profit de tout. J'en dis autant de tous les autres maîtres, pour qui cette attention n'est pas moins nécessaire, mais est beaucoup plus facile, parce qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'écoliers à observer. Il y a des Précepteurs qui croient pouvoir en conscience se reposer de ce soin sur la personne qui est chargée de la discipline publique. C'est une erreur. Chaque Maître répond de ses écoliers, & est obligé de veiller sur eux dans tous les tems où il lui est libre de le faire.

On ne peut trop recommander l'exactitude à faire chaque chose dans son



tems & dans le moment marqué. Elle ne coute que dans les commencemens : quand la coutume en est une fois établie, les écoliers l'observent comme naturellement, & presque sans y songer. On aime à voir une nombreuse Jeunesse disparaître tout d'un coup au premier son de la cloche, & laisser la cour vuide : & l'on n'augure pas bien de la discipline d'un Collège, quand, au lieu de ce prompt départ, on délibère pour se mettre en marche, & que des traîneurs se succèdent les uns autres. On en peut dire autant de tout le reste : de l'entrée dans les classes, au refectoire, à l'Eglise. Pour établir cet ordre, le Principal & le Sous-Principal doivent en donner l'exemple, & se trouver par tout les premiers.

Cet esprit d'exactitude est d'un grand secours pour tous les emplois de la vie : c'est une qualité absolument nécessaire à tous ceux qui gouvernent. Pour cela il faut entrer dans un grand détail ; être attentif à tout, sans presque le paroître ; prévoir de loin & préparer tout ce qui doit se faire ; ne se pas contenter de donner des ordres, s'informer régulièrement



s'ils sont exécutés , & comment ; veiller à l'observation des plus légers réglemens , afin de prévenir par là le violement de ceux qui sont plus essentiels. Il y a des maîtres qui méprisent l'exaëtitude dans les petites choses , parce qu'ils les regardent comme des minuties & des bagatelles. Ils ne font pas attention que quoique chacune de ces règles paroisse peutêtre en particulier peu importante , réunies toutes ensemble elles forment ce qu'on appelle discipline & bon ordre dans un Collège ; & que la négligence par rapport aux unes , entraîne ordinairement la ruine des autres. J'appliquerois ici volontiers ce que Tite-Live remarque au sujet de la religion. » Ces cérémonies , dit-il , nous paroissent maintenant petites & méprisables : » mais c'est en ne les méprisant point que nos ancêtres ont porté la République à ce point de grandeur où nous la voions. *Parva sunt hac : sed parva ista non contemnendo majores nostri maximam hanc rem fecerunt.*

Liv. lib. 6.
n. 41.

Ce n'est pas que je croie qu'on doive faire consister le bon ordre



d'un Collège dans le grand nombre des règles. La multiplicité des loix n'est pas toujours la marque d'un bon gouvernement : *Ut antehac flammis, ita nunc legibus laborabatur*, dit Tacite. Elles sont plutôt pour les maîtres qui en connoissent la nécessité & les avantages, que pour les écoliers, que le seul nom de loix est capable de révolter. L'exemple des premiers, & du côté des autres l'habitude contractée par la pratique même des règles, est une loi vivante, préférable à celles qui sont écrites. Il est à souhaiter qu'on puisse dire d'un Collège, ce que dit le même Tacite des Germains : « Que les bonnes mœurs y ont plus de pouvoir, « qu'ailleurs les bonnes loix : « *Plus ibi boni mores valent, quam alibi bona leges.*

Tacit. Ann.
nal. lib. 3. cap.
25.

De mor.
Germ. cap. 19.

ARTICLE IV.

De l'éducation.

J'ENTENS ici par ce mot le soin particulier qu'on prend de former les manières & le caractère des jeunes gens : en quoi je fais consister une grande partie de l'éducation.

Ce soin regarde le corps & l'es-



prit. Le Principal doit veiller à la culture & à la perfection de l'un & de l'autre.

ON PEUT rapporter à la propreté & à la bonne grace tout ce qui concerne le corps.

Je ne puis mieux faire, par rapport à la propreté, que de citer ici les termes mêmes du Statut & du Règlement de l'Université sur ce sujet

»^a Les maîtres doivent prendre soin
 » que leurs disciples n'aient rien dans
 » leur extérieur de malpropre, de rebutant, ni de grossier; que dans leur vêtement ils ne fassent point paroître une négligence marquée
 » qu'on ne leur voie point des habits déchirés, des cheveux mal peignés
 » des mains sales. Car on doit s'appliquer, non seulement à leur donner le bon goût de la littérature & des sciences, mais aussi à leur apprendre la politesse & le savoir-vivre, qui sont si nécessaires pour la

a Provideant pedagogi & magistri, ut sui discipuli abhorreant à cultu immundo, lutulento, & agresti; ne sint insigniter negligentes in vestitu; ne discincti, impexi, illoti: ut non solum in literatu-
 ra, sed etiam in commu-

ni vitæ usu civilem humanitatem politiotemque urbanitatem edificant. Sed hi, neque lasciviant immodestius, neque tortos arte & studio capillos cincinnosve ferant. Stat. 14. *Append.*



ociété & le commerce de la vie. «
 D'un autre côté, il ne faut pas «
 souffrir que les jeunes gens donnent «
 dans le luxe & le faste des habits, «
 ni qu'ils affectent de porter des «
 cheveux frisés avec trop de soin «
 & trop d'art comme dans le monde. «
 Rien n'est plus sage que ce Régle-
 ment, qui commande d'éviter les deux
 extrémités, qui sont également vicieu-
 ses. Il ne faut point souffrir dans les
 coliers aucune affectation de parure,
 & encore moins ces airs de petits maî-
 tres par lesquels ils prétendent quel-
 quefois se distinguer.

La bonne grace, par rapport aux
 honnêtes gens, consiste à se bien pré-
 senter, à avoir une contenance assu-
 rée & modeste, à marcher d'un air
 libre & naturel, à se tenir droits, à
 rendre bien une révérence, à ne point
 être dans des postures peu décentes,
 à ne point s'abandonner à une cer-
 taine nonchalance. Les maîtres à dan-
 ser sont utiles pour cela jusqu'à un
 certain point, & Quintilien approu-
 ve qu'on en fasse quelque usage :
De illos quidem reprehendendos putem,
si paulum etiam palæstricis vacaverint.
 Mais il étoit bien éloigné de permet-

Quintil. lib.
1. cap. 11.



tre qu'on employât pour ce ministère des hommes décriés & infames par leur profession même: *Hos abesse a te, quem instituimus, quam longissimum velim.* Il borne cette étude à fort peu de choses, & au simple nécessaire tel que nous venons de l'exposer: *Uta recta sint brachia, ne indocta rustica manus, ne status indecorus, ne qua in proferendis pedibus inscitia, ne caput oculique ab alia corporis inclinatione dissideant.*

J' A I parlé ailleurs de la politesse qui tient quelque chose du corps & de l'esprit. Car l'essentiel de cette qualité consiste à ne point trop s'aimer soi-même, à ne point tout rapporter à soi, à éviter de rien faire ou de rien dire qui puisse blesser les autres, à chercher les occasions de leur faire plaisir, & à préférer leurs commodités & leurs volontés aux siennes. C'est à quoi les maîtres doivent sur tout veiller. Quand les jeunes gens sont exercés à la pratique de ces maximes, la politesse ne leur coûte plus rien, & trois mois d'usage du monde achevent de leur apprendre tout ce qu'ils en doivent savoir.



Mais la grande & capitale application d'un Principal, (& l'on en peut dire autant à proportion de tous les autres maîtres,) c'est de travailler sur l'esprit & sur l'humeur des jeunes gens ; & il peut, par cet endroit, leur rendre un service infini. Ce n'est point par les instructions publiques qu'il peut beaucoup avancer de ce côté-là, mais par des conversations particulières, où les jeunes gens puissent s'ouvrir à lui, lui parler avec liberté, lui marquer leurs peines ; où on leur apprenne à se connoître eux-mêmes, à n'être pas fâchés qu'on leur parle de leurs défauts, à les découvrir les premiers & les avouer de bonne foi, à chercher les moyens de s'en corriger, à demander pour cela les avis du maître, & à lui venir rendre compte de tous en tems du profit qu'ils en auront fait.

Je suppose, par exemple, que le caractère dominant d'un écolier est la fierté & la vanité. Il parle souvent de lui-même, & toujours avec estime & avec complaisance. Il vante toute occasion la noblesse de sa famille, les dignités de ses parens,



leurs richesses , la magnificence de leur équipage, de leur ameublement de leur table ; & il n'a que du mépris pour tous les autres. Ce défaut n'est pas rare parmi les jeunes gens , & il se trouve quelquefois dans ceux même dont les parens n'ont d'autre mérite que d'avoir amassé beaucoup de biens.

Un Principal , pour peu qu'il soit attentif sur son Collège , connoît parfaitement le caractère de ce jeune homme. Dans une visite que celui-ci lui rendra , après les discours préliminaires , qui durent quelquefois longtems pour préparer la voie à quelque chose de meilleur & de plus sérieux , il fera tomber la conversation sur ce qui regarde le jeune homme. Si , sur les interrogations qu'on lui fera , il reconnoît de lui-même son défaut dominant , s'il l'avoue ingénûment , on doit lui témoigner beaucoup de contentement , louer fort sa sincérité , lui marquer qu'un défaut avoué & reconnu est déjà à demi corrigé. S'il n'en convient pas , ce qui peut arriver ou par dissimulation , ou de bonne foi , on tâche insensiblement de le lui faire connoître par des faits particuliers qu'on



qu'on lui cite mais sans reproches & sans aigreur, par le sentiment de ses maîtres, par le témoignage même de ses compagnons. On lui laisse quelquefois du tems pour y réfléchir plus mûrement. Quand enfin il commence à reconnoître en lui ce défaut, on tâche de lui en faire sentir la difformité & le ridicule : comment le seul amour propre bien entendu devrait nous en donner de l'éloignement, puisqu'au lieu de l'estime que nous cherchons par de sottes vanteries, nous ne nous attirons que du mépris & de la haine. On lui propose l'exemple de quelque camarade humble & modeste avec beaucoup de sagesse & de mérite, qui est estimé & aimé de tout le monde. Après lui avoir fait connoître sa maladie, on lui en propose les remèdes : ne plus parler de soi-même, ni de sa famille, ni de ses parens, ni de leurs richesses ni de leurs dignités : ne se mettre point dans son propre esprit au dessus des autres : n'avoir du mépris pour personne : parler de ses compagnons avec respect & avec modération. On le fait revenir quinze jours après. On s'est informé auparavant par le rapport des



maîtres de tout ce qui le regarde
 mais on l'apprend de sa bouche com-
 me si on l'ignoroit entierement :
 pour peu qu'il y ait de progrès & de
 changement, on le loue, on l'encou-
 rage, on l'exhorte à faire tou-
 jours de mieux en mieux.

Je suppose pour second exemp-
 un jeune homme qui aura manqué
 de docilité & de respect à son ma-
 tre, qui aura refusé de lui obéir, qui
 aura même ajouté quelque parole
 insolente, & qui persiste dans sa
 opiniâtreté. Le maître, au lieu de
 punir sur le champ comme il
 avoit droit, s'est contenté par un
 geste de lui témoigner son mécon-
 tentement, & à remis la punition
 un autre tems. Cependant l'écolier
 ne revient point à lui, & ne reco-
 noît point sa faute. Le Principal
 averti de tout, le fait venir. Il
 fait raconter la chose comme elle
 s'est passée, & il examine s'il par-
 vrai. Il le rend lui-même témoin
 & juge dans sa propre cause. Il
 demande si un écolier ne doit
 être soumis à son maître : s'il
 doit pas lui répondre avec respect
 quand même il croiroit n'avoir



tort : mais combien est-il plus condamnabile, lorsque le maître a pleinement raison en tout ? Un Collège peut-il subsister, si un tel exemple est souffert ? Dépent-il ou du Maître, ou du Principal, de le laisser impuni, & le peut-il raisonnablement ? On conduit ainsi par degrés un jeune homme à se condamner lui-même, à reconnoître qu'il a mérité d'être puni, à faire satisfaction au maître, & à se soumettre à tout ce qu'il exigera de lui. Mais le maître alors, content de la soumission, se fait un plaisir de remettre la peine. Par une conduite si sage, la faute de l'écolier qui devient salutaire, & se termine par lui faire aimer & respecter ses maîtres plus que jamais : au lieu qu'un châtiment fait sur le champ l'en auroit peut-être éloigné pour toujours.

Il y a, dans ces occasions, une habileté bien nécessaire à un maître, qui consiste à savoir manier les esprits, à les tâter doucement, à ne avancer qu'autant qu'il le faut, & à les conduire par différentes interrogations au point où l'on veut les mener. C'étoit l'art merveilleux de Socrate, comme on le voit dans tous



les dialogues où Platon le fait parler. On en trouve aussi un exemple admirable dans la Cyropédie de Xénonophon, autre disciple de Socrate, qui peut servir de modèle aux maîtres pour ce genre de conversation dont nous parlons ici. Le Roi d'Arménie s'étant révolté contre Astyage roi de Medes, Cyrus marcha promptement contre lui, se saisit de sa personne, & l'ayant fait venir dans l'assemblée avec ses femmes & ses enfans, il commença par exiger de lui qu'avant tout il lui répondît selon la vérité. Alors le Roi d'Arménie, conduit de proposition en proposition, avoua en tremblant qu'il avoit rompu mal à propos le traité, qu'il méritoit d'être dépouillé de ses biens, de son royaume, de sa vie même. Mais Cyrus, l'ayant, contre toute espérance, rétabli dans tous ses droits, s'en fit un ami, dont la fidélité & la reconnoissance furent inviolables. L'endroit est fort long mais très-beau, & il mérite d'être lu avec attention.

Je reviens au Principal. Il peut faire des biens infinis par ces entretiens familiers, où les écoliers s'ouvrent à lui, & lui parlent comme à un be



ami. On peut employer quelquefois le tems des récréations à ces sortes d'entretiens. Quand les écoliers estiment & aiment le Principal, ils n'ont pas de peine à s'ouvrir à lui : mais il faut faire en sorte, par le secret inviolable qu'on leur gardera, qu'ils n'aient jamais lieu de s'en repentir. On doit s'appliquer sur tout aux grands, parce qu'ils sont plus en état de profiter des avis, & qu'ils en ont plus de besoin. Les deux années de philosophie, après lesquelles c'est chez la coutume de choisir un genre de vie, semblent naturellement destinées à examiner leur vocation. C'est l'action de la vie la plus importante, qui décide souvent du bonheur temporel & du salut éternel, & qui est presque toujours abandonnée à un jeune homme incapable de se conduire lui-même & peu disposé à prendre conseil. Avant que de finir cet article, je dois ajouter que les Principaux sont en état, & peut-être aussi dans l'obligation, de rendre aux écoliers externes la même partie des mêmes services qu'ils rendent aux pensionnaires : car toute la Jeunesse du Collège est confiée à leurs soins. Quand un Régent s'a-



perçoit qu'un écolier commence à se déranger, il pourroit en avertir le Principal, qui le feroit venir dans sa chambre, & lui donneroit les avis nécessaires pour le faire rentrer dans son devoir.

ARTICLE V.

De la religion.

JE N'AI PAS besoin de prouver que cet article est le plus important de tous, & que la négligence des maîtres sur ce point seroit très-criminelle, parce qu'elle auroit des suites d'une conséquence infinie. On peut réduire à trois points ce qui regarde cette matière : les instructions, l'usage des sacremens, la pratique de certains exercices de piété.

§. I. *Des instructions.*

IL EST AISE' de comprendre que de jeunes gens qui sortent du Collège sans être instruits de la religion courent risque de l'ignorer tout le reste de leur vie; & l'on ne fait qu'un trop que cette ignorance est la funeste source des désordres & de l'irréligion qui regnent presque généralement dans le monde.



Le remede à un si grand mal est de profiter d'un tems où les jeunes gens sont encore dociles, & naturellement ouverts à toutes les verités de la religion. On doit poser pour principe de l'éducation chrétienne, (& ceci regarde tous les maîtres en général, Principaux, Régens, Précepteurs) que les enfans sont confiés aux maîtres de la main de Jesus-Christ même, pour veiller à la conservation du précieux trésor de l'innocence qu'il a rétablie en eux par le batême, pour les rendre dignes de l'adoption divine & de la glorieuse qualité d'enfans de Dieu à laquelle il les a élevés, pour les instruire de tous les mysteres de la vie & de sa mort, de toutes les merveilles qu'il a opérées en leur faveur, & de tous les préceptes à l'observation desquels il a attaché leur salut. Voila de quoi Jesus-Christ nous demandera compte un jour, & non si nous avons fait de bons poëtes ou de bons orateurs.

Or dans quelle source peut-on puiser ces divines connoissances, sinon dans les Livres sacrés de l'ancien & du nouveau Testament? Je supplie les maîtres de lire avec attention ce



que dit sur cet article M. de Fénelon dans le livre que j'ai déjà cité, qui est sur l'éducation des filles, mais qui ne convient pas moins aux jeunes gens de l'autre sexe. J'en rapporterai ici quelques endroits.

» Les histoires de l'ancien Testament ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfants ; mais, en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondemens dans leur esprit. Il faut ignorer profondément l'esprit de la religion, pour ne pas voir qu'elle est toute historique. C'est par un tissu de faits merveilleux que nous trouvons son établissement & sa perpétuité, & tout ce qui doit nous la faire croire & pratiquer.

» Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les jeunes gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires. Elles sont courtes, variées, propres à plaire aux gens les plus grossiers. Dieu qui connoît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires, qui bien loin de surcharger les simples, leur aident



à concevoir & à retenir les mystères. «
 M. de Fénelon en apporte un exem-
 ple, qui regarde le mystère de la Tri-
 nité, après quoi il ajoute : » Cet exem-
 ple suffit pour montrer l'utilité des «
 histoires. Quoiqu'elles semblent al- «
 longer l'instruction, elles l'abregent «
 beaucoup, & lui ôtent la sécheresse «
 des catéchismes, où les mystères «
 sont détachés des faits. Aussi voions- «
 nous qu'anciennement on instrui- «
 soit par les histoires. La manière «
 admirable dont saint Augustin veut «
 qu'on instruisse tous les ignorans, «
 n'étoit point une méthode que ce «
 Pere eût seul introduite : c'étoit la «
 méthode & la pratique universelle «
 de l'Eglise. Elle consistoit à montrer «
 par la suite de l'histoire la religion «
 aussi ancienne que le monde; Jesus- «
 Christ attendu dans l'ancien Testa- «
 ment, & Jesus-Christ regnant dans «
 le nouveau : c'est le fonds de l'in- «
 struction chrétienne. »

Cela demande un peu plus de tems «
 & de soin, que l'instruction à la- «
 quelle beaucoup de gens se bor- «
 nent : mais aussi on fait véritable- «
 ment la religion, quand on fait ce «
 détail ; au lieu que quand on l'igno- «



» re, on n'a que des idées confuses
 » sur Jesus-Christ, sur l'Évangile, sur
 » l'Église, sur la nécessité de se sou-
 » mettre absolument à ses décisions,
 » & sur le fond des vertus que le nom
 » chrétien nous doit inspirer. Le Ca-
 » téchisme * historique, imprimé de-
 » puis peu de tems, qui est un livre
 » simple, court, & bien plus clair
 » que les catéchismes ordinaires, ren-
 » ferme tout ce qu'il faut savoir là-
 » dessus. Ainsi on ne peut pas dire
 » qu'on demande beaucoup d'étude.

* C'est celui
 de M. l'Abbé
 Fleury.

M. de Fénelon, après avoir par-
 couru & indiqué les histoires les plus
 remarquables de l'ancien & du nou-
 veau Testament, ajoute ce qui suit.
 » Choisissez les plus merveilleuses des
 » histoires des Martyrs, & quelque
 » chose en gros de la vie céleste des
 » premiers chrétiens. Mélez-y le cou-
 » rage des jeunes Vierges, les plus
 » étonnantes austérités des Solitaires,
 » la conversion des Empereurs & de
 » l'Empire, l'aveuglement des Juifs,
 » & leur punition terrible qui dure
 » encore.

» Toutes ces histoires, ménagées
 » discrettement, feroient entrer avec
 » plaisir dans l'imagination des enfans



vive & tendre toute une suite de « religion depuis la création du mon- « de jusqu'à nous, qui leur en donne- « roit de très-nobles idées, & qui ne « s'effaceroit jamais. Ils verroient « même, dans cette histoire, la main « de Dieu toujours levée pour délivrer « les justes, & pour confondre les « impies. Ils s'accoutumeroient à voir « Dieu faisant tout en toutes choses, « & menant secrettement à ses des- « seins les créatures qui paroissent le « plus s'en éloigner. Mais il faudroit « recueillir dans ces histoires tout ce « qui donne les images les plus rian- « tes & les plus magnifiques, parce « qu'il faut employer tout pour faire « en sorte que les enfans trouvent la « religion belle, aimable, & auguste ; « au lieu qu'ils se la représentent d'or- « dinaire comme quelque chose de « triste & de languissant. »

Une instruction solide, comme celle « dont on vient de parler, est un puissant « remède contre la superstition. » Il ne « faut jamais, dit le même M. de Fénelon, « laisser mêler dans la foi, ou « dans les pratiques de piété, rien qui « ne soit tiré de l'Évangile, ou auto- « risé par une approbation constante »



» de l'Eglise. Il faut prémunir discret-
 » tement les enfans contre certains
 » abus , qu'on est quelquefois tenté
 » de regarder comme des points de
 » discipline, quand on n'est pas bien
 » instruit. On ne peut entierement
 » s'en garantir, si on ne remonte a la
 » source, si on ne connoît l'institu-
 » tion des choses, & l'usage que les
 » Saints en ont fait.

» Accoutumez donc les enfans, na-
 » turellement trop crédules, à n'ad-
 » mettre pas légèrement certaines hi-
 » stoirs sans autorité, & a ne s'at-
 » tacher pas à de certaines dévotions
 » qu'un zèle indiscret introduit, sans
 » attendre que l'Eglise les approuve.

On voit, par tout ce que je viens
 de rapporter, la manière d'instruire
 solidement les jeunes gens, & la né-
 cessité d'employer le tems du Collège
 » à leur bien faire connoître Jesus-
 » Christ, ses préceptes, ses maximes,
 » ses remedes ; à bien expliquer son
 » Evangile ; à faire connoître la gran-
 » deur de l'homme, que Dieu seul
 » peut rendre heureux ; sa chute & sa
 » misere, dont l'incarnation & la
 » mort d'un Dieu ont pu seules être
 » le remede ; la corruption de son

*Instrukt. sur
 la man. d'écri-
 ver les Nov.
 Tom. 1. des
 lettres de pie-
 té.*



cœur, dont l'amour de lui-même est
 & des choses sensibles est devenu
 le maître ; l'impuissance où il est de
 faire aucun bien par lui-même, &
 sans la grace de Jesus-Christ ; & le
 danger continuel où le met la cu-
 pidité, qui subsiste toujours quoique
 vaincue... Il est aussi très-import-
 ant de leur inculquer les grandes
 & efficaces vérités de la religion :
 combien Dieu est terrible dans ses
 jugemens ; combien ce que nous
 trouverons après notre mort sera
 différent de nos idées ; quel mal-
 heur c'est que de perdre Dieu sans
 retour ; de quelle noirceur sont les
 péchés après le baptême ; de quel
 poids est pour nous la vie & la mort
 de Jesus-Christ, dont nous devons
 rendre compte ; quelle folie c'est
 que de mépriser une éternelle féli-
 cité ; quelle sainteté exige la grace
 de la loi nouvelle de ceux qui sont
 morts & ensevelis en Jesus-Christ,
 blanchis dans son sang, consacrés
 par l'infusion de son Esprit, nourris
 de sa chair, & associés d'une ma-
 nière si intime à la divinité.

Il n'y a personne, je croi, qui sur
 la simple lecture de ce que je viens



d'exposer, ne convienne que c'est là sans doute l'unique manière d'instruire solidement les jeunes gens par rapport à la religion. Cette méthode demande du tems & du soin ; mais on est bien dédommagé de toutes ses peines par le fruit qu'on a lieu d'en attendre. Il s'agit de savoir où l'on peut placer ces instructions.

Les dimanches & les fêtes en sont le tems naturel. Ces jours, par leur institution, sont destinés au culte divin, dont la parole de Dieu & l'instruction font une grande partie. Or il fait qu'ils tiennent lieu parmi nous de ce qu'étoit le sabbat chez les Juifs : & l'on sait aussi sous quelles peines Dieu en avoit commandé la

Exod. 31. 15. sanctification. *Omnis qui fecerit opus in hac die, morietur.* Il avoit abandonné

aux Juifs les six autres jours pour leurs propres ouvrages, mais il s'étoit réservé le septième. *Sex diebus*

Exod. 20. 9. *operaberis, & facies omnia opera tua. septima autem die sabbatum Domini tui est.*

C'étoit pour lui un jour privilégié & favori, consacré uniquement à son culte, & dont il étoit jaloux comme d'un jour qui lui appartenoit d'une ma-

Exod. 31. 14. nière particulière. *Custodite sabbatum*



Deum. Il ne vouloit pas que ce jour-là on sortît dehors, mais qu'on demeurât dans la maison, pour y méditer plus librement sa loi. *Maneat unusquisque apud semetipsum : nullus egrediatur de loco suo die septimo.* ^a Enfin on est donné de voir combien de fois, & avec quelles menaces, Dieu, dans un petit nombre de versets, répète & inculque ce précepte, & avec quelle force il en recommande l'observation.

On comprend assez que Dieu n'exige pas moins de nous la sanctification des dimanches & des fêtes ; & l'on voit par conséquent de quelle importance il est d'y accoutumer de bonne heure les jeunes gens : d'autant plus que ce précepte est presque généralement violé dans toutes les conditions, & sur tout parmi les personnes de qualité. Ainsi c'est une règle bien sage, établie dans plu-

*Videte ut sabbatum
non custodiaris . . . ut
scitis quia ego Domi-
nus . . . Custodite sabba-
tum meum : sanctum est
in vobis Qui polluet
illud, morte morietur
. . . sex diebus facie-
rit opus : in die septimo
sabbatum est, requies san-*

*cta Domino. Omnis qui
fecerit opus in hac die,
morietur. Custodiant fi-
lii Israel sabbatum, &
celebrent illud in genera-
tionibus suis : pactum est
semperiternum inter me &
filios Israel. Exod. 31. 17.*



sieurs Colléges , de ne point laisser sortir les pensionnaires les dimanches & les fêtes , mais d'employer la plus grande partie de ces jours à les instruire de la religion. Les parents ne doivent point savoir mauvais gré à un Principal qui fera exact & inflexible sur ce point : du moins ils ne pourront le soupçonner d'être attentif à ses propres intérêts.

J'ai reconnu par mon expérience combien la maxime de M. de Fénelon , d'apprendre la religion aux jeunes gens par des faits historiques étoit utile , & en même tems agréable pour cet âge. La plupart des instructions que je faisois au Collége , rouloient sur l'ancien Testament. Toutes les grandes vérités, soit pour le dogme , soit pour la morale , s'y trouvent : & proposées de la sorte, elles font sur l'esprit des jeunes gens une impression d'autant plus forte & plus durable , qu'elles se trouvent jointes à des faits historiques , dont le souvenir ne s'efface pas si aisément.

A ces instructions , que je faisois régulièrement après la Messe & après Vêpres , j'en joignois une autre , qui



étoit encore plus utile. Quand la ré-
 création étoit finie , & ces jours-là
 elle doit être assez longue , car les
 enfans ont besoin de repos & de dé-
 laillement , tout le monde se retiroit
 à sa chambre. Alors les plus grands
 emploioient une heure à lire dans
 leur particulier trois ou quatre cha-
 pitres historiques de l'ancien Testa-
 ment, dont ils venoient ensuite me
 rendre compte vers le soir dans la
 chapelle. Je demandois aux écoliers,
 sans garder d'ordre, ce qu'ils avoient
 observé dans leur lecture. J'étois
 souvent étonné de leurs réflexions
 sages & judicieuses, dont je faisois
 l'autant plus de cas, qu'elles venoient
 de leur propre fonds, & qu'elles ne
 leur étoient point suggérées. Il est
 aisé de comprendre combien cette
 sorte d'exercice peut être utile aux
 jeunes gens, non seulement pour les
 instruire de la religion, mais encore
 pour leur former l'esprit & le juge-
 ment.

Outre ces instructions, il doit y
 avoir un jour particulier dans la se-
 maine, où l'on explique le catéchis-
 me, & cela se pratique ordinairement
 dans tous les Colléges. J'ai parlé ail-



leurs, en traitant de l'éloquence de
 la chaire, de la manière de faire les
 catéchismes, qui doit être différente
 selon la différence des âges. J'ajoute
 seulement ici une chose, que j'ai vu
 pratiquer avec beaucoup de succès.
 Ces sortes d'instructions qui se font
 aux écoliers plus avancés en âge,
 comme sont les Rhétoriciens & les
 Philosophes, doivent être plus for-
 tes & plus relevées, & roulent ordi-
 nairement sur un plan suivi de reli-
 gion. On oblige dans quelques Col-
 lèges les écoliers à mettre par écrit
 ce qu'ils ont entendu, & à faire un
 précis du catéchisme qu'on leur a
 expliqué: & plusieurs le font avec
 une justesse, une précision, une exa-
 ctitude, qui surprennent les maîtres.
 La même chose se pratique dans plu-
 sieurs Paroisses de Paris; & j'ai vu de
 jeunes filles y réussir parfaitement.

Il ne me reste qu'un mot à dire sur
 les instructions qui regardent les do-
 mestiques. C'est un des devoirs essen-
 tiels du Principal. Il leur doit cette
 récompense des services qu'ils ren-
 dent au Collège, & il doit cet exem-
 ple aux jeunes gens, pour leur ap-
 prendre ce qu'un jour Dieu exigera



d'eux. Les gens riches & de qualité ignorent pour la plupart jusqu'où sont leurs obligations sur ce point. Ils oublient que leurs domestiques ont un autre maître qu'eux, qu'ils doivent servir, & par conséquent le connoître : que par cette raison ils sont indispensablement chargés de les faire instruire sur la religion, de veiller sur leur conduite, de leur laisser le tems & de leur procurer les moyens de remplir les devoirs du christianisme : qu'ils leur doivent ces secours spirituels encore plus que la nourriture & le vêtement : qu'ils répondront à Dieu du salut de ceux qui les servent, comme du leur propre ; & que les domestiques font partie de ceux dont saint Paul recommande le soin en des termes qui doivent faire trembler tous les maîtres chrétiens. *Si quelqu'un, dit-il, n'a pas le soin des siens, & particulièrement de ceux de sa maison, il renonce à la foi, & est pire qu'un infidèle.* Il est donc d'une absolue nécessité d'instruire les jeunes gens de ce devoir, & de leur en donner l'exemple par le soin exact qu'on prendra de faire instruire les domestiques.

1. Timot. 5. 8.



Il seroit à propos de donner de tems en tems aux domestiques quelques livres propres à leur apprendre la religion, & à nourrir leur piété : un Nouveau Testament, l'Imitation de Jesus-Christ, des Heures, le livre des histoires choisies, & d'autres livres pareils. Cette dépense n'est pas grande, & elle peut attirer beaucoup de bénédictions sur un Collège. Le Principal, les maîtres, les parens, peuvent y contribuer chacun de leur côté : & il ne seroit pas indifférent ni difficile d'accoutumer les jeunes gens à prendre quelque chose sur leurs menus plaisirs pour fournir à ces pieuses libéralités.

§. II. *De l'usage des Sacremens.*

COMME les sacremens sont le canal ordinaire par lequel Dieu nous communique les secours dont nous avons besoin pour vivre & mourir en chrétiens, il est bien important d'inspirer aux jeunes gens pour ces sources sacrées de grace & de salut un profond respect, qui les suive dans tout le reste de leur vie, & qui leur apprenne de bonne heure à en faire un saint & salutaire usage.



1. *Du Batême.*

ON REÇOIT maintenant le batême dans un âge qui ne permet pas de faire attention ni aux augustes cérémonies qui s'y observent, ni aux engagements que l'on y prend. Il est donc nécessaire d'en rappeler le souvenir dans un tems où l'on est en état d'en profiter. On ne doit jamais manquer à faire renouveler aux enfans les vœux de leur batême, soit à l'anniversaire du jour où ils l'ont reçu, soit aux veilles de Pâque & de Pentecôte, qui étoient autrefois les seuls jours où l'on administroit ce sacrement d'une manière publique & solennelle, coutume dont on voit encore des traces précieuses dans la profession qui se fait ces jours-là aux fonts baptismaux.

Pour tirer un plus grand fruit de cette pieuse pratique, il est bon de faire assister les jeunes gens au batême de quelque enfant, afin qu'ils en voient de leurs propres yeux toutes les cérémonies, dont après cela leur père leur expliquera la signification. C'est, dit M. de Fénelon, ce qui en « leur fait mieux sentir l'esprit & la fin. »



» Par là vous ferez entendre combien
 » il est grand d'être chrétien : com-
 » bien il est honteux & funeste de
 » l'être comme on l'est dans le monde
 » de. Rappellez souvent les exorcismes
 » mes & les promesses du baptême
 » pour montrer que les exemples &
 » les maximes du monde, bien loin
 » d'avoir quelque autorité sur nous
 » doivent nous rendre suspect tout
 » ce qui vient d'une source si odieu-
 » se, & si empoisonnée. Ne craignez
 » pas même de représenter, comme
 » saint Paul, le démon régnant dans
 » le monde, & agitant les cœurs de
 » hommes par toutes les passions vio-
 » lentes qui leur font chercher les ri-
 » chesses, la gloire, & les plaisirs.
 » C'est cette pompe, direz-vous, qui
 » est encore plus celle du démon que
 » du monde : c'est ce spectacle de vani-
 » tés auquel un chrétien ne doit
 » ouvrir ni son cœur, ni ses yeux. Le
 » premier pas qu'on fait par le bap-
 » tême dans le christianisme, est un re-
 » noncement à toute la pompe mon-
 » daine. Rappeller le monde malgré
 » des promesses si solennelles faites
 » à Dieu, c'est tomber dans une espe-
 » ce d'apostasie, comme un Religieux



qui, malgré ses vœux, quitteroit « son cloître & son habit de pénitence pour rentrer dans le siècle. »

2. De la Pénitence.

C'EST ICI, après le batême, le premier des sacremens qu'on fait recevoir aux enfans; & il demande beaucoup de soin & de préparation. Il ne faut les y admettre que quand ils commencent à être raisonnables, & qu'ils témoignent vouloir se corriger de leurs petits défauts.

Le soin du Principal est de leur procurer des Confesseurs, dont la prudence, la capacité, & le zèle lui soient connus: après quoi il peut laisser aux enfans le choix de celui qui leur plaira davantage. Si dans la suite ils demandent à en changer, quoique peut-être ils le fassent sans de trop bonnes raisons, il faut, après leur avoir donné les avis nécessaires, leur permettre: car sur cet article on ne doit point les gêner, mais leur laisser une pleine & entière liberté.

Il faut leur bien faire sentir l'extrême importance qu'il y a pour eux de faire de bonnes confessions, qui soient



sincères & sans déguisement : pour cela les avertir qu'ils doivent dire les fautes qui les humilient le plus & les circonstances qui les rendent plus grandes. Il est bon de leur représenter souvent l'horrible état où se trouve une ame à l'heure de la mort, lorsqu'elle se voit séparée de Dieu, & dans une confusion éternelle pour en avoir voulu éviter une petite & passagere qui ne dure qu'un moment : que la honte, attachée à l'avertissement de ses fautes, peut en devenir le remède & l'expiation ; qu'elle est couverte par la charité du Confesseur, & par le secret inviolable auquel il est obligé ; & qu'elle nous épargne une autre honte, qui seule, à proprement parler, mérite ce nom, lorsque nos crimes, s'ils n'ont point été expiés par une humble & sincère pénitence nous seront reprochés par la bouche de la Vérité même à la face de tout l'univers.

Mais sur quoi il faut le plus insister, comme le remarque M. de Fénelon, c'est sur le malheur qu'il y auroit » de faire un cercle continu » & scandaleux du péché à la pénitence, & de la pénitence au péché.



Il n'est donc question de se con-
 fesser, que pour se convertir & se
 corriger : autrement, les paroles de
 l'absolution, quelque puissantes
 qu'elles soient par l'institution de
 Jesus-Christ, ne seroient par notre
 disposition que des paroles, mais
 des paroles funestes, qui seroient
 notre condamnation devant Dieu.
 Une confession, sans changement
 intérieur, bien loin de décharger
 notre conscience du fardeau de ses
 pechés, ne fait qu'ajouter aux au-
 tres pechés celui d'un monstrueux
 sacrilège.

Ce doit être une règle inviolable
 parmi les écoliers de ne parler jamais
 entre eux de ce que le Confesseur
 leur a dit, des avis qu'il leur a don-
 nés, de la pénitence qu'il leur a im-
 posée, ni s'il leur a accordé ou dif-
 féré l'absolution. Il faut leur impo-
 ser sur tout cela un rigoureux silence,
 les accoutumer par là à respecter,
 comme ils le doivent, la sainteté &
 secret inviolable du sacrement de
 pénitence.

On ne peut pas fixer précisément
 l'âge où les jeunes gens doivent s'en
 approcher. Cela dépend du besoin des



pénitens, & de la prudence des Confesseurs. La règle de se confesser tous les mois est assez généralement observée dans tous les Colléges, & elle paroît fort raisonnable.

3. De la Confirmation.

LA VERTU propre de ce Sacrement est de communiquer à ceux qui le reçoivent dignement la force nécessaire pour surmonter les tentations, & pour résister aux ennemis de notre salut, & c'est ce que les cérémonies même qu'on emploie dans ce Sacrement nous enseignent. Faites bien comprendre aux jeunes gens, dit M. de Fénelon, » combien nous devons fouler » aux piés les mépris mal fondés, les » railleries impies, & les violences » même du monde, puisque la Confirmation nous rend soldats de J. » sus-Christ pour combattre cet ennemi. L'Evêque, direz-vous, vous » frapé * pour vous endurcir contre » les coups les plus violens de la persécution. Il a fait sur vous une onction sacrée, afin de représenter la » anciens qui s'oignoient d'huile pour » rendre leurs membres plus souples » & plus vigoureux quand ils alloient

* Il parle des
petits soufflets
que l'Evêque
donne à ceux
qu'il confirme.



au combat. Enfin il a fait sur vous ce
 le signe de la croix, pour vous mon-
 trer que vous devez être crucifié
 avec Jesus-Christ. Nous ne sommes
 plus, continuerez-vous, dans le
 tems des persécutions, où l'on fai-
 soit mourir ceux qui ne vouloient
 pas renoncer à l'Evangile: mais le
 monde, qui ne peut cesser d'être
 monde, c'est-à-dire corrompu, a
 fait toujours une persecution indi-
 recte à la pieté. Il lui tend des piè-
 ges, pour la faire tomber: il la dé-
 ricie, il s'en moque, & il en rend
 la pratique si difficile dans la plu-
 part des conditions, qu'au milieu
 même des nations chrétiennes, &
 où l'autorité souveraine appuie le
 christianisme, on est en danger de
 ougir du nom de Jesus-Christ, &
 de l'imitation de la vie. «

On ne peut trop inculquer cette
 importante verité aux jeunes gens,
 dont la plus grande & la plus ordi-
 naire tentation dans le College est de
 mépriser les discours & les railleries
 de leurs compagnons: ce qui montre
 au même tems la nécessité indispen-
 sable de leur faire recevoir ce Sacre-
 ment. Il peut servir comme de pré-



paration à l'Eucharistie, & par conséquent la précéder de quelque tems.

Il seroit bon que les Principaux eussent un registre pour marquer ceux qui ont reçu la Confirmation dans leur Collège, afin qu'on pût y avoir recours dans le besoin, lorsque les écoliers dans un âge plus avancé doutent s'ils ont été confirmés. Ce cas est quelquefois arrivé.

4. De l'Eucharistie.

ON DOIT regarder la première communion des enfans comme l'opération de leur vie la plus importante & qui pour l'ordinaire décide de leur salut: & l'on ne peut par conséquent y apporter trop de préparation. Il faut les y disposer de loin, leur en parler de très-bonne heure, la leur représenter comme le plus grand bonheur qui puisse leur arriver sur la terre, tâcher d'en exciter en eux un vif desir, & sur tout leur bien faire sentir que la pureté de mœurs demande une action si sainte.

Il est difficile de fixer le tems de la première communion, parce qu'il ne doit pas être réglé sur le nombre de années, mais sur le caractère d'esprit



des enfans, & encore plus sur l'état de leur conscience. Il n'y a rien de plus embarrassant ni de plus inquietant pour un Principal dans la conduite d'un Collège, que ce qui regarde la matière dont je parle ici : parce que les dangers sont extrêmes de part & d'autre, soit pour trop avancer, soit pour trop reculer la première communion. C'est ici sur tout qu'il a besoin de demander à Dieu & pour lui-même, & pour les Confesseurs, la prudence & la lumière qui leur sont nécessaires pour une décision si importante.

Le sentiment de M. de Cambrai sur cet article me paroît fort sage, & sans vouloir prescrire de règle à personne, je croi pouvoir ici le proposer. La première communion, dit-il, me semble devoir être faite dans le tems où l'enfant, parvenu à l'usage de la raison, paroît plus docile, & plus exempt de tout défaut considérable. C'est parmi ces prémices de piété & d'amour de Dieu, que Jésus-Christ se fera mieux sentir & goûter à lui par les graces de la communion. » Quand donc on trouve réunies dans des enfans les qualités dont



il est parlé ici , un fonds de docilité ; une exemption de tout défaut considérable , & par conséquent une grande pureté de mœurs , des prémices ; c'est-à-dire des commencemens quoique foibles encore & imparfaits , de foi & d'amour de Dieu ; on a lieu d'espérer que Dieu benira une premiere communion faite en cet état , & qu'elle servira à faire croître & à fortifier de plus en plus de si heureuses dispositions.

Quand au contraire on observe dans les enfans des dispositions tout opposées , une indocilité marquée qui souffre avec peine les avis & les remontrances , des habitudes vicieuses auxquelles des rechutes fréquentes prouvent qu'ils sont fort attachés. nul sentiment de foi , nul indice d'amour de Dieu : pour lors n'est-il pas évident qu'un Confesseur prudent & éclairé doit prendre du tems , pour s'assurer par de sages délais d'un changement sincere & d'une conversion véritable ?

C'est dans ces occasions que les maîtres & les parens , s'ils sont véritablement chrétiens , doivent laisser aux Confesseurs une pleine & entier



liberté, & ne point gêner la conscience de leurs enfans par des interrogations, des plaintes, des reproches, qui peuvent avoir de très-funestes suites, & qui souvent donnent lieu à l'hypocrisie & à des sacrilèges. Ils peuvent & ils doivent les exhorter avec douceur & sagesse à se disposer dignement à une action si sainte, mais se reposer du reste sur la lumière & la prudence du Confesseur, qui connoît l'intérieur de l'enfant, & n'en peut rendre compte à personne.

J'en dis autant des autres communions pendant le cours de l'année. On doit inspirer aux jeunes gens un grand desir de communier souvent; leur faire entendre que le corps de Jesus-Christ devoit être notre pain quotidien; que les premiers chrétiens approchoient très-fréquemment de l'Eucharistie, & y puisoient cette force & ce courage qui leur étoient alors si nécessaires, & qui ne le sont pas moins pour nous; & que la grande, ou plutôt l'unique douleur d'un chrétien doit être de se voir privé de la communion par sa faute: *Unus sit s. Chris. nobis dolor hac esca privari.*

Il faut en même tems leur bien



marquer les dispositions nécessaires pour approcher dignement de l'Eucharistie ; & sur tout leur bien faire sentir quel horrible crime c'est que de recevoir dans une conscience souillée par quelque peché mortel l'Auteur même de la sainteté , de trahir encore Jesus-Christ par un baiser comme le perfide Judas , de le crucifier de nouveau en soi , de fouler aux piés le Fils de Dieu , de tenir pour une chose vile & profane le sang de l'alliance par lequel il nous a sanctifiés , & de faire outrage à l'esprit de la grâce. Il n'y a rien qu'on ne doive employer pour inspirer aux jeunes gens toute l'horreur possible pour une communion indigne ; & je trouve qu'ils sont bien heureux , quand ils remportent du Collége un sincere & solide respect pour les Sacremens.

Le grand danger des Communautés & des Colléges , c'est la crainte des jugemens humains quand on ne communie point avec les autres dans certains jours de fêtes. Un écolier , prêt de sortir du Collége , me vint voir la veille de Pâque au matin , & dans la conversation il me dit , sans que je lui eusse fait aucune question



Sur ce sujet, qu'il auroit le bonheur de communier le lendemain. Je l'en félicitai, & lui marquai ma joie, ajoutant que j'étois persuadé que nul motif humain ne l'y portoit. Il me fit sentir qu'il n'en étoit pas tout-à-fait exempt. Sur cette première ouverture, je louai extrêmement sa sincérité, & la confiance qu'il marquoit à un maître à qui il n'étoit point obligé de se découvrir, ce qui ne pouvoit venir que d'un fonds de religion dont je faisois grand cas. L'amitié que je lui témoignois aiant achevé de lui ouvrir le cœur, il m'avoua nettement que la seule crainte des discours & des jugemens humains le déterminoit à la communion du lendemain, ne pouvant soutenir de s'en voir privé un jour de Pâque, pendant que plusieurs de ses compagnons, moins âgés & moins avancés que lui, en approcheroient. Je lui promis de lui épargner cette confusion. Il me remercia des larmes aux yeux, & me dit que je lui épargnerois un sacrilège. Je ne manquai pas en effet, dans l'instruction de l'après midi, de prier les maîtres & les écoliers de vouloir bien ne pas communier tous ensemble à la



grande messe , mais de se partager ,
comme il leur plairoit , aux basses
messes qui se diroient dans les cha-
pelles , où personne n'observoit ce
qui s'y passoit. Et cette pratique de-
vint pour moi une règle dans la suite.

5. *Des pratiques de dévotion.*

IL Y A certaines pratiques de dévo-
tion courtes & faciles , qui ne sont
point à charge aux jeunes gens , mais
qui les avertissent de plusieurs devoirs
qu'on néglige pour l'ordinaire , &
qui les accoutument à faire entrer la
piété dans la plûpart de leurs actions.

La dévotion à Jesus-Christ doit
l'emporter infiniment sur toutes les
autres ; & l'on ne peut inculquer aux
jeunes gens trop fortement ni trop
fréquemment ces paroles de l'Evan-
gile : *La vie éternelle consiste à vou-*
Joan. 17. 3. connoître vous qui êtes le seul Dieu vé-
ritable , & Jesus-Christ que vous avez
envoïé. Elles nous apprennent que la
vraie piété est fondée sur la connois-
sance de Dieu , & sur celle de Jesus-
Christ , c'est-à-dire de ses mysteres ,
de ses maximes , & de ses exemples.
Ce que les Evangelistes rapportent de
sa divine enfance doit leur être par-



faitement connu & familier, sur tout *Luc. 2. 41^o*
 ce qu'il fit à l'âge de douze ans dans *52^o*
 le Temple : circonstance précieuse,
 que Jesus-Christ a voulu qui fût con-
 servée dans l'Évangile, afin que les
 jeunes gens y trouvassent un parfait *Matt. 19.*
 modèle de toutes les vertus qui con- *13. & 14.*
 viennent à leur âge. Il faut souvent *Luc 9. 48.*
 leur représenter plein de tendresse
 pour les enfans, leur imposant les
 mains, & les benissant avec bonté,
 leur donnant un libre accès auprès
 de lui, déclarant que le Roiaume des
 Cieux leur appartient, & voulant
 bien regarder comme fait pour lui
 tout ce qu'on fera pour eux.

Il faut aussi recommander beau-
 coup aux enfans la dévotion à la sain-
 te Vierge, les exhorter à la prendre
 pour leur mere & leur protectrice
 dans tous leurs besoins, de solenni-
 ser avec une pieté particuliere tou-
 tes ses fêtes, & de la prier instam-
 ment d'obtenir pour eux deux gran-
 des vertus, qui ont fait son caractere
 propre, & qui sont si nécessaires aux
 jeunes gens, la pureté & l'humilité.

On doit aussi leur recommander
 la dévotion aux saints Anges, & par-
 ticulierement à leur Ange Gardien,

Bb vj



qui leur est donné pour veiller continuellement sur eux, & sur tous leurs besoins tant corporels que spirituels; & au Saint dont ils portent le nom, & qu'ils doivent regarder comme leur patron particulier. De petites Litanies, où l'on fait entrer tous ces noms, n'allongent pas de beaucoup la priere. Quand on célèbre dans le cours de la semaine la fête de quelque Saint plus considérable, on en infere le nom dans la Litanie du soir précédent: & il est à souhaiter que le Principal, dans l'instruction du Dimanche, annonce ces fêtes, & en dise un mot.

Dès que les enfans se réveillent, il est bon qu'ils s'accoutument à faire le signe de la croix; & comme si Dieu dans ce moment leur disoit:

Præbe, fili mi, cor tuum mihi. *Prov.* 23. 26.

2. *Maccab.* 1. 3.

Mon fils, donnez-moi voire cœur, qu'ils lui répondent: Je m'offre à vous, ô mon Dieu, de toute l'étendue de mon cœur: corde magno, & animo volenti.

Chaque étude doit commencer par une courte priere. Quand les enfans parlent en public, & font quelque exercice, le signe de la croix doit en être le signal & le commencement. J'en dis autant pour les maîtres. On



fait que les premiers chrétiens emploioient ce signe salutaire en toute occasion.

Les prieres avant & après le repas sont régulièrement observées dans tous les Colléges. Quoi de plus juste & de plus raisonnable en effet, que de rendre cet hommage public à la bonté & à la libéralité de Dieu, de qui l'on tient tout, & que l'on doit par conséquent remercier de tout.

Maintenant, à la honte de notre siècle, cette sainte coutume, consacrée par l'usage de tous les tems, même chez les paiens, s'abolit de plus en plus chaque jour parmi nous, sur tout chez les riches & chez les grands, où il n'en reste presque plus aucune trace, & où il semble qu'on rougiroit de paroître chrétiens. Il faut prémunir les enfans contre cet abus, en les accoutumant, même au déjeuner & au goûter, à faire le signe de la croix sur la nourriture qu'ils doivent prendre. On prend occasion de les instruire sur ce sujet, en leur expliquant ce qui est dit de Jesus-Christ, que *s'étant* Luc. 24. 30: *assis à table avec les deux disciples qui alloient à Emmaüs, il prit le pain, le bénit, & l'ayant rompu le leur donna.*



Je n'ai pas besoin d'avertir de l'obligation indispensable où nous sommes de prier tous les jours pour la personne sacrée du Roi : le statut de l'Université y est formel, & il s'observe par tout exactement.

Il faut aussi se souvenir des besoins, tant publics de la Religion & de l'Etat, que particuliers par rapport aux parens & aux amis.

On ne doit pas oublier aux Quatre-Tems d'avertir les jeunes gens de se joindre aux prieres communes de l'Eglise, & de demander avec elle à Dieu qu'il lui plaise de nous accorder le repentir & le pardon de nos péchés, de répandre sa bénédiction sur les fruits de la terre, & de donner à son Eglise de bons pasteurs & de bons ministres : qui sont les trois motifs pour lesquels ces prieres ont été établies. Chacun des trois jours après la Messe on pourroit s'acquitter de ce devoir. *a Ut remissionem peccatorum nostrorum nobis dones : Ut fructus terra dare & conservare digneris : Ut sacerdotes tui induantur justitia*

a Nous vous prions, de nous accorder le pardon de nos péchés : De nous donner & de nous conserver les fruits de la terre : De revêtir vos Ministres de justice & de sainteté.



tiam. A chaque article les écoliers répondront, *Te rogamus . audi nos.* Le samedi, jour de l'ordination, on peut ajouter cette priere, composée des paroles de l'Écriture: ^a *Domine Jesu, ostium ovium, per quem si quis introierit salvabitur; bone Pastor, qui animam tuam posuisti pro ovibus tuis: miserere populorum, qui sunt afflicti & jacentes sicut oves non habentes pastorem. Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogamus ergo te dominum messis, ut mittas operarios in messem tuam. Tu, qui corda nosti omnium, ostende quos elegeris. Amen.*

Joan. 10.
Matt. 9. *Ab.*
1.

Lorsque quelqu'un des parens, ou des amis, quelque Evêque, ou quelque Magistrat, est dangereusement malade, on peut dire tous les jours à la fin du repas: ^b *Domine, ecce quem amas, infirmatur.* Quand il est sorti du danger, on en remercie

Joan. 11. 30

<p>^a Seigneur Jéſus, qui vous la porte des brebis, & par qui il faut entrer pour ne point être caillé, bon Pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis, ayez pitié des peuples qui sont languissans & désespérés comme des brebis qui n'ont point de pasteur. La moisson est grande, Seigneur, mais il n'y a que peu d'ouvriers: nous</p>	<p>vous vous prions donc, vous qui êtes le maître de la moisson, d'y envoyer des ouvriers. Vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez qui sont ceux que vous avez choisis. Nous vous en prions, & Dieu qui vit & règne éternellement. Amen.</p> <p>^b Seigneur, celui que vous aimez est malade.</p>
--	---



v. 4. Dieu : ^a *Agimus tibi gratias, Domine, pro famulo tuo, cujus infirmitas non fuit ad mortem, sed pro gloria tua.* S'il meurt, on prie Dieu pour lui après la mort.

Quand la sonnette avertit qu'on porte le Corps de Notre-Seigneur Jesus-Christ à quelque malade, on se met à genoux, & l'on fait les trois prieres suivantes : dont la premiere est un acte de foi pour adorer Jesus-Christ, la seconde regarde le malade, & par la troisieme on demande pour soi-même la grace de recevoir un jour Jesus-Christ en via-

Matt. 16. 16. tique. ^b Tu es Christus filius Dei vivi... Domine, ecce quem amas infirmatur...

Joan. 6. 34. Domine, semper da nobis panem hunc, praesertim in hora mortis.

Chaque écolier peut avertir du jour de sa naissance & de son batême ; & l'on prie les autres de s'en souvenir le lendemain à la Messe, & d'en rendre graces pour lui & avec lui.

Ces petites pratiques, fort faciles

^a Nous vous remercions pour votre serviteur, dont la maladie n'a point été à la mort, mais seulement pour votre gloire.

^b Vous êtes le Christ, le

fil du Dieu vivant... Seigneur, celui que vous aimez, est malade... Seigneur donnez-nous toujours ce pain, sur tout à l'heure de la mort.



par elles-mêmes, & qui ont lieu en différentes occasions selon les différens besoins, ne tendent, comme on le voit aisément, qu'à inspirer aux jeunes gens du goût pour la piété, & à les accoutumer de bonne heure à s'acquitter de certains devoirs de religion, qui sont ordinairement ignorés ou négligés.

CHAPITRE II.

Du devoir des Régens.

APRE'S tout ce que j'ai dit jusqu'ici dans cet ouvrage sur la manière d'enseigner, ce qui regarde principalement les Régens, il me reste peu de choses à ajouter sur cette matière. Je le réduirai à quatre ou cinq articles : la discipline des Classes, les exercices qui s'y font pour faire paroître les écoliers, les compositions & les actions publiques, les études que doivent faire les maîtres, l'application de tout ce qui a été dit à la conduite & à l'intérieur des Classes.



ARTICLE PREMIER.

De la discipline des Classes.

Elle consiste à contenir les écoliers dans l'ordre, à se faire écouter avec silence, & à se faire obéir au premier signal : en quoi sur tout paroît l'autorité du maître, qualité rare, mais absolument nécessaire pour faire observer une exacte discipline. J'en ai parlé ailleurs.

J'ai déjà remarqué aussi que l'émulation est le grand avantage des Classes. On ne peut être trop attentif à l'exciter & à l'entretenir parmi les écoliers. Il y a mille moyens différens d'y réussir, qui dépendent de l'industrie & de l'activité d'un maître zélé pour l'avancement de ses disciples. Le grand art & la grande habileté, est de savoir inspirer aux médiocres même de l'ardeur pour le travail.

Mais la partie la plus essentielle de la discipline des Classes, est pour ce qui regarde les mœurs & la religion. Ce n'est pas que je croie que les Régens en doivent parler ni longuement, ni fréquemment : ce seroit le



moien de rebuter les jeunes gens. Mais cet objet est le principal motif qui domine dans leur esprit. Ils ne le perdent jamais de vûe, quoiqu'ils n'y paroissent pas toujours attentifs. Ils ménagent avec adresse toutes les occasions qui se présentent de faire quelques remarques, ou d'établir quelques principes, qui y aient du rapport. Ce n'est quelquefois qu'un mot, dit ce semble au hazard: mais ce mot a souvent de grandes suites. C'est ainsi qu'une comparaison tirée des spectacles par saint Augustin pendant qu'il expliquoit en Rhétorique un endroit de quelque Auteur, servit à ouvrir les yeux à saint Alipe, qui étoit pour lors son disciple, & lui fit voir ces spectacles jusqu'à la fin.

*Confess. lib.
6. cap. 7.*

Outre ces instructions publiques & communes, le Régent peut encore beaucoup servir aux écoliers par l'attention qu'il a sur leur conduite, par les entretiens particuliers

Et forte lectio in ma-	ham, & jucundius &
bus erat, quam dum	placuit fieret, cum irri-
ponerem, opportunè	tionè mordaci eorum,
mi videbatur adhiberi	quos illa captivasset in-
similitudo C. recensium,	lania.
no illud, quod insiona-	



qu'il a quelquefois avec eux, par les avis qu'il leur donne & les remontrances qu'il leur fait, par le soin qu'il prend de les placer en Classe auprès de compagnons qui ne leur soient point dangereux, & par mille autres industries pareilles.

Un des moiens les plus sûrs de leur être utile, c'est d'entretenir commerce avec les parens : de s'informer par eux de leur caractère & de leur conduite : à la première absence d'un écolier, de leur en donner aussitôt avis, pour en prévenir les suites, dont sans cela, on se rend responsable. Cette pratique est sur tout nécessaire en philosophie, où les écoliers se donnent plus de liberté. Je sais que la plupart des parens songent peu à voir les Professeurs, & j'aurai lieu dans la suite de parler de cet abus : mais leur nonchalance ne doit point empêcher ni diminuer le zèle de ceux-ci.

Je ferois tort à la probité & à la religion des Professeurs, si je m'arrêtois ici à prouver que le soin des mœurs fait une partie essentielle de leur devoir. Penser autrement, ce seroit se deshonorer soi-même, & se



regarder au dessous des maîtres
païens.

A R T I C L E. II.

Faire paroître les écoliers en public.

IL Y A plusieurs manières de former les jeunes gens à la parole, & de les faire paroître en public, dont chacune peut avoir son utilité. Je t'en rapporterai ici que deux, qui sont plus en usage dans l'Université : à quoi j'ajouterai quelques avis & quelques règles sur ce qui regarde la prononciation.

§. I. *Des Exercices.*

ON APPELLE ainsi les actions publiques dans lesquelles les écoliers rendent compte des Auteurs qu'ils ont vus en Classe, ou en particulier, de tout ce qui a fait la matière de leurs études. Il faut que cette sorte d'exercice ait paru avoir beaucoup d'utilité, & ait été tout-à-fait au goût du public, puisqu'en fort peu de tems, sans aucune ordonnance de la part de l'Université, elle a été adoptée par tous les Colléges, qu'elle a passé dans les maisons particulières.



res, & qu'elle a pénétré dans toutes les provinces.

En effet c'est la manière la plus simple, la plus naturelle, & en même tems la plus avantageuse de produire les jeunes gens en public, que de leur faire ainsi rendre compte des Auteurs qu'on leur a expliqués. Par là on les tient en haleine pendant toute une année, & on les oblige d'apporter beaucoup plus d'attention a leurs études, en leur montrant de loin le public comme devant être le témoin & le juge du progrès qu'il y auront fait. On leur donne aussi par là une honnête hardiesse, en les accoutumant de bonne heure à parler roître en public, à parler devant le monde, à ne point fuir la lumière & en les guérissant d'une timidité naturelle & pardonnable à cet âge, mais qui seroit un obstacle à une partie du bien qu'ils pourroient faire dans la suite, & qui souvent devient invincible, quand on ne s'est point appliqué dans ces premières années à la surmonter.

Quelques personnes croient qu'on devroit faire parler latin dans ces exercices. J'ai été moi-même



quelque tems dans cette pensée & dans cette pratique : mais l'expérience m'a fait connoître qu'elle étoit moins utile aux jeunes gens. Le principal but qu'on se propose, c'est de les préparer aux emplois qu'ils doivent un jour exercer ; instruire, plaire, faire le rapport d'une affaire, dire son avis dans une Compagnie. Or tout cela se fait en françois, & à peu de chose près de la manière dont on parle dans les exercices. D'ailleurs n'est-ce point qu'il soit facile, ni même possible, à un jeune homme de s'expliquer élégamment en latin ? Quelle gêne, quelle contrainte pour un écolier ! N'est-ce pas lui ôter la moitié de son esprit, & le mettre hors d'état de produire au dehors ses pensées, en quoi consiste sur tout l'avantage & l'agrément de ces exercices ? Enfin n'est-ce point permis de négliger absolument le soin de notre langue, dont nous devons faire usage tous les jours, & de donner toute notre application à des langues mortes & étrangères ? Le sentiment du public sur ce point n'a pas été douteux.

Il s'agit maintenant de savoir de quelle manière on doit faire ces exer-



cices. Le moien sûr d'y réussir, comme en toute autre chose, c'est d'y mêler l'agréable à l'utile :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

L'utile doit marcher avant tout : c'est-à-dire qu'un jeune homme doit avoir étudié avec soin l'Auteur sur lequel il entreprend de répondre, rendre compte des difficultés qui s'y trouvent, éclaircir les endroits obscurs, faire sentir la force & l'énergie des expressions & des pensées, & tâcher de rendre dans la traduction qu'il en fera de vive voix le sens & les beautés de l'original.

S'il s'agit de grec, sur tout dans les commencemens, il faut que le répondant soit en état de rendre raison de chaque mot, où il est, en quel cas & pourquoi, en quel tems, en quel lieu, quelle est la signification & la racine ; & qu'il puisse sur le champ former tous les tems d'un verbe conformément aux règles de la grammaire. J'en dis autant à proportion d'un Auteur latin par rapport aux commençans. Ils doivent aussi avoir quelque teinture des histoires qui sont rapportées, & de la situation des villes & des fleuves dont il y est parlé.



parlé, aussi bien que des fables, s'il s'y en rencontre. Dans les Classes plus avancées, ces connoissances doivent avoir plus d'étendue.

Voilà ce que j'appelle le fonds des exercices, ce qui en fait la base, ce qu'il faut toujours supposer; qui est de bien posséder les Auteurs & les matières sur quoi l'on répond. Mais il ne faut pas s'en tenir là, & l'habileté d'un maître, par rapport à ces exercices, est d'y savoir jeter de l'agrément, & d'éviter une triste sécheresse qui les fait languir, & les rend inutiles à l'auditeur.

Deux choses, ce me semble, peuvent sur tout contribuer à faire goûter ces exercices. La première est que le Répondant s'applique particulièrement à faire sentir & remarquer les beautés de l'Auteur qu'il explique: c'est sur quoi je me suis le plus étendu dans les deux premiers volumes de cet ouvrage. La seconde, qu'il fasse des réflexions judicieuses sur les faits & les histoires, aussi bien que sur les maximes qui se rencontrent dans les livres dont il rend compte: & c'est sur quoi j'ai essayé de donner quelques modèles dans mes



deux derniers volumes. J'ai toujours observé que ces deux choses plaisent extrêmement à l'auditeur, parce qu'elles marquent du côté du jeune homme du goût & du jugement : & c'est de quoi l'on fait le plus de cas, & à quoi effectivement les maîtres doivent s'appliquer davantage.

Je croi donc, qu'outre l'étude foncière dont j'ai parlé, qui fait l'utile & le solide des exercices, on peut préparer quelques endroits d'une manière particulière ; donner sur cela aux écoliers quelques cahiers, qu'on leur fait lire plusieurs fois avec attention, & même apprendre par cœur sur tout dans les commencemens. On sent bien que des endroits préparés ainsi avec soin par un maître habile doivent plaire beaucoup plus que ce qu'un jeune homme diroit de lui-même sur le champ. Il apprend & s'accoutume par là à bien penser & à bien parler ; & il y joint des réflexions qui viennent de son propre fonds, auxquelles celui qui interroge donne lieu par les questions qu'il lui fait. Mais je ne pense pas qu'il soit à propos de charger la mémoire des jeunes gens d'un grand nombre de cahiers de cet



forte, de peur que se reposant sur le travail d'autrui ils ne fassent point d'efforts de leur côté, & ne négligent l'étude de l'Auteur même sur lequel ils doivent répondre.

Il y a une manière d'interroger qui contribue beaucoup à faire paroître le Répondant, & d'où l'on peut dire que dépend tout le succès d'un Exer-
cice. Il ne s'agit pas pour lors d'in-
struire l'écolier, encore moins de
l'embarrasser par des questions re-
cherchées & difficiles, mais de lui
donner lieu de produire au dehors ce
qu'il sait. Il faut sonder son esprit &
ses forces; ne lui rien proposer qui
soit au delà de sa portée, & à quoi
l'on ne doive raisonnablement présu-
mer qu'il pourra répondre; choisir
les beaux endroits d'un Auteur, sur
lesquels on peut être sûr qu'il est
bien préparé que sur tous les autres,
qui par leur beauté intéressent da-
vantage l'auditeur; quand il fait un
écrit, ne l'interrompre point mal-à-
propos, mais le lui laisser continuer
à suite jusqu'à ce qu'il soit achevé;
proposer alors ses difficultés avec tant
de netteté & tant d'art, que l'écolier,
à un peu d'esprit, y découvre la



solution qu'il en doit donner ; avoir pour règle de parler peu , mais de faire parler beaucoup le Répondant ; enfin songer uniquement à le faire paroître en s'oubliant soi-même ; par où l'on ne manque jamais de plaire à l'auditoire , & de s'attirer son estime.

La matière ordinaire des exercices doit être ce qu'on explique en Classe pendant le cours de l'année , en sorte que pour s'y bien préparer , il suffise presque de se rendre bien attentif aux leçons du Professeur. Un écolier plus laborieux , & qui a des secours particuliers , peut y ajouter quelque chose ; & en cela son zèle est fort louable , pourvû que ce travail extraordinaire ne nuise point aux devoirs essentiels de la Classe.

Je voudrois , quelque Auteur qu'on expliquât , sur tout s'il est grec , qu'on établît pour règle dans les Exercices de commencer par faire expliquer à l'ouverture du livre , & que l'écolier marquât en peu de mots de quoi il s'agit dans les endroits sur lesquels il seroit tombé. C'est le moien d'obliger le Répondant d'être également prêt sur tout , & de prouver aux Auditeurs que les Exercices se font de bonne foi.



Ce fondement une fois posé , je le répète encore , il faut employer tous les soins pour répandre de l'agrément dans les Exercices. On a vû souvent des auditoires assez nombreux prêter une attention étonnante pendant un assez long tems , parce que les choses y étoient traitées d'une manière fort intéressante.

Un jeune homme répond sur l'Evangile grec selon saint Luc. Après que , pour faire ses preuves , il a expliqué , comme je l'ai dit , quelques lignes de côté & d'autre à l'ouverture du livre ; il s'arrête aux histoires les plus remarquables , par exemple à celle de Lazare & du mauvais riche. Il en fait le récit , en y mêlant les passages latins , & même grecs de l'Evangile , qui renferment quelque belle maxime. *Fallum est ut moreretur mendicus , & portaretur ab Angelis in sinum Abrahe. Mortuus est autem dives , & sepultus est in inferno. . . . Crucior in hac flamma. Et dixit illi Abraham : Fili , recordare quia recepisti bona in vita tua , & Lazarus similiter mala : nunc autem sic consolatur , tu verò cruciaris , &c.*

On demande à l'écolier lequel il auroit mieux aimé être ou du Riche ou



de Lazare : il n'hésite pas sur le choix. On lui en demande ensuite les raisons : l'endroit même qu'il explique les lui fournit. Par là on le met sur les voies , & on lui donne lieu de tirer de son propre fonds , ou du moins du livre qu'il a entre les mains , des réflexions très-solides sur les principales circonstances de cette histoire. A cette occasion on lui fait rapporter tout ce qui est dit dans le même Evangile sur la pauvreté & sur les richesses. Il est aisé de comprendre combien , sous le prétexte d'enseigner la langue grecque à un jeune homme , on lui peut mettre d'excellens principes dans l'esprit. On voit toujours les auditeurs sortir extrêmement contents de ces sortes d'Exercices.

Quand les écoliers répondent sur Quinte-Curce , sur Salluste , sur Tite-Live , sur quelques vies de Plutarque , combien y a-t-il de réflexions à faire sur les actions des grands hommes dont il y est parlé ? Il n'est pas étonnant que des auditeurs qui ont du sens & du goût , soient charmés d'entendre dire de si belles choses à de jeunes gens , & de leur voir faire usage de ce qu'il y a de plus beau & de plus solide dans les auteurs anciens ?



Un des Exercices qui réussissent le mieux, & qui plaisent davantage au public, est sur la Rhétorique. On fait lire à un jeune homme des endroits choisis de Cicéron & de Quintilien, où les grands principes d'éloquence sont établis; & on les lui fait apprendre par cœur pendant le cours de l'année à la place des leçons ordinaires. On lui en fait faire l'application à des harangues de Démosthène & de Cicéron qu'on lui a auparavant expliquées avec soin. On l'oblige de marquer la différence du stile & du caractère de ces deux grands Orateurs, qui ont toujours été regardés comme les modèles les plus parfaits de l'éloquence. Des plus habiles Avocats du Parlement qui assisterent en grand nombre à un pareil Exercice que faisoit le fils * d'un illustre Magistrat, en sortirent extraordinairement contents: & il est vrai que le Rétoricien parloit avec toute la grace que l'on peut désirer.

On vient de faire tout récemment dans un Collège l'essai d'un nouvel Exercice, qu'on a lieu d'espérer qui aura des suites avantageuses par l'heureux succès qu'il a eu. Il regarde la

* Le fils aîné
de M. de Fleury
Procureur
Général.



* fils du même
M de Fleury
Procureur
Général.

langue françoise. On avoit fait lire à deux jeunes freres *, dont l'un étudioit en Cinquième, & l'autre en Troisième, des Remarques sur cette langue extraites avec choix & discernement de plusieurs livres qui traitent de cette matière. Ils en ont fait l'application à plusieurs endroits tirés de l'histoire de Théodose par M. Fleuchier, qu'on leur a proposés à l'ouverture du livre, & ils y ont fait observer en même tems, comme cela se pratique en expliquant un auteur latin, ce qui s'y trouve de plus beau & de plus remarquable soit pour les pensées & les expressions, soit pour les principes & la conduite de la vie. Cette interrogation, ajoutée aux autres matières qui composoient cet Exercice, a paru être fort du goût du public, & a fait desirer qu'elle fût mise dans la suite en usage. N'est-il pas raisonnable en effet de cultiver avec quelque soin l'étude de notre langue propre & naturelle, pendant que nous donnons tant de tems à celle des langues anciennes & étrangères?

§. 2. Des Tragédies.

VOICI un genre d'Exercice fort



ancien dans l'Université, qui est encore en usage dans plusieurs Colléges, & que d'autres ont entièrement abandonné. Sans prétendre condamner ceux de mes confreres qui pensent autrement que moi sur cette matière, ce qui ne m'appartient point, je ne puis m'empêcher d'approuver extrêmement la conduite de ceux qui ont cru devoir renoncer absolument à la coutume d'exercer les jeunes gens à la déclamation en leur faisant réciter des tragédies, parce qu'il me semble que cette coutume entraîne après elle beaucoup d'inconvéniens.

1. Quelle charge, quel fardeau pour un Régent, d'avoir à composer une Tragédie ! La profession n'est-elle pas assez dure par elle-même, sans en appesantir encore le joug par un travail si triste & si ingrat ?

2. J'appelle triste & ingrat un travail, dont on ne peut presque pas se promettre un heureux succès. On sait ce que coutoient à M. Racine les pièces de théâtre qu'il nous a laissées, & cependant, outre un génie admirable pour la poésie, & des talens singuliers pour le théâtre, il avoit tout son tems à lui. Que doit-on attendre



d'un Régent, d'ailleurs fort occupé,
& qui peut avoir tout le mérite de sa
profession, sans avoir le talent de
faire de bons vers françois, moins en-
core celui de faire de grands poemes.

3. S'il y a quelque chose capable
de ruiner la santé d'un Professeur,
c'est d'exercer à la déclamation pen-
dant un tems assez considérable huit
ou dix écoliers. Il faut, comme le dit
Juvenal des Maîtres de Rhétorique,
avoir une poitrine de fer pour résister
à une fatigue si accablante :

Declamare doces, ó ferrea pectora, Vestí.
J'en appelle à l'expérience.

4. Il arrive souvent que les éco-
liers, sous prétexte de se préparer à
la Tragédie, abandonnent ou négli-
gent pendant près de deux mois
le devoir essentiel de la Classe ; ce
qui n'est pas un petit inconvénient.

5. Je n'insiste point sur la dépense
qu'entraînent nécessairement les Tra-
gédies, ni sur la peine qu'on a sou-
vent à trouver des Acteurs, qui se
croient quelquefois en droit de faire
la loi au Professeur, parce qu'il ne
peut se passer d'eux.

6. Encore, si les jeunes gens ri-
voient de cet exercice un profit so-



DÉS R'EGENS. 617

lide & durable. Mais il faut, pour l'ordinaire, que le lendemain du jout où la Tragédie a été représentée, on oublie tout ce qu'on s'est bien donné de la peine à apprendre par cœur.

On a prétendu remédier à une partie de ces inconvéniens, en choisissant des Tragédies composées par les plus habiles Auteurs, & en les accommodant au théâtre des Colléges, c'est-à-dire en retranchant de ces pieces les personnages de femmes : & il faut avouer qu'on y a réussi en partie, & que par là on remplit la mémoire des jeunes gens d'excellens morceaux de poesie, qui peuvent beaucoup servir à leur former l'esprit & le goût.

7. Mais il peut y avoir dans cet usage-là même un défaut, qui est commun aux bonnes & aux mauvaises Tragédies. Quintilien observe après Cicéron qu'il y a une grande différence entre la prononciation des Comédiens, & celle des Orateurs, quoique l'on doive convenir que

Ne gestus quidem ornatus ac motus à comædis accipiendus est. Quamquam utriusque eorum quemdam modum

prestare debet orator, plurimum tamen ab arte à scenicis. Quintil. lib. 11. c. 10. p. 11.



l'une peut servir à l'autre. Si cela est, pourquoi exercer les jeunes gens dans une manière de prononcer, qu'il faudra nécessairement qu'ils évitent, quand ils auront à parler en public?

8. Une des grandes peines du Régent dans cet exercice, (je l'ai plusieurs fois éprouvé, & je ne suis pas le seul,) c'est de contenir dans l'ordre les écoliers qu'on est souvent obligé de réunir ensemble, & sur lesquels il est difficile de veiller comme on le doit, le soin de former à la déclama-tion ceux qui parlent actuellement demandant l'attention du Maître toute entière.

9. Je finis, pour abréger, par l'inconvénient qui doit paroître le plus grand, parce qu'il peut nuire à la piété & aux mœurs : c'est le danger, qu'il y a que cette sorte d'exercice ne fasse naître dans l'esprit des maîtres & des écoliers, comme cela est assez naturel, le desir de s'instruire par leurs yeux de la manière dont on doit déclamer les Tragédies, de fréquenter pour cela le théâtre, & de prendre pour la Comédie un goût, qui peut avoir des suites bien funestes, sur tout à cet âge.



Ce qui contribue le plus, si je ne me trompe, à conserver les Tragédies, c'est que plusieurs les regardent comme le seul moyen de donner à la distribution des prix une certaine solennité, nécessaire pour exciter & pour entretenir parmi les jeunes gens l'émulation, qui est un des grands avantages des Colléges. A cela je ne puis opposer une meilleure réponse que l'expérience même. J'ai vû, pendant plus de vingt ans de suite, distribuer les prix dans un exercice ordinaire avec une très-grande célébrité, & un très-grand concours de personnes choisies & distinguées, qui pendant tout l'exercice gardoient un profond silence, ce qui n'arrive pas toujours, quand on représente des piéces de théâtre. Cela n'est point particulier à un Collége. Il y en a plusieurs où ces exercices se font avec beaucoup d'éclat : & tout récemment il s'en est fait un au Collége de la Marche pour la distribution des prix, où l'Auditoire étoit très-nombreux & très-choisi, & où le Répondant * s'est acquis une grande réputation.

Toutes ces raisons, jointes ensemble

* C'étoit le
fils de M. de
Frenches, con-
seiller au Par-
lement.



ble, me font croire que la Tragédie convient moins aux jeunes gens que les autres exercices dont j'ai parlé. Mais, comme les sentimens doivent être libres, & qu'ils sont partagés sur ce sujet, je n'ai garde de blâmer ceux qui retiennent l'ancien usage, en y apportant toutes les précautions nécessaires.

Une des plus essentielles, ce me semble, est de ne point faire entrer dans les Tragédies la passion de l'amour, quelque honnête & légitime qu'elle puisse paroître. » Tout ce qui peut faire sentir l'amour, dit M. de Fénelon, » plus il est adouci & envelopé, plus il me paroît dangereux. M. de la Rochefoucault pense de même. » Tous les grands divertissemens, dit-il, sont dangereux pour la vie chrétienne : mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la Comédie. » C'est une peinture si naturelle & si délicate des passions, qu'elle les anime & les fait naître dans notre cœur, & sur tout celle de l'amour, principalement lorsqu'on se représente qu'il est chaste & fort hon-

*Educat. des
filles.*



nête. Car plus il paroît innocent
aux ames innocentes, & plus elles
sont capables d'en être touchées, &c.

Je ne parle point ici du ballet &
de la danse, qui servent quelquefois
d'accompagnement à la Tragédie,
parce que cette coutume n'a point
lieu dans l'Université.

Il s'y étoit glissé un abus encore
plus intolérable, & défendu expres-
sément par la loi de Dieu; (je ne
sai pas quelle en étoit l'origine,) &
qui y a duré longtems : c'étoit de tra-
vestir les jeunes gens en femmes
dans les Tragédies. Avoit-on pu
ignorer pendant tant d'années qu'une
telle coutume, pour me servir des
termes de l'Ecriture, étoit abomina-
ble devant Dieu? L'imprudence de
quelque personne, peut-être peu in-
struite ou peu religieuse, l'aura d'a-
bord introduite. On a suivi après,
sans réflexion, un usage qu'on a trou-
vé établi. Dès que l'Université l'a
défendu, tout le monde a ouvert les
yeux, & s'est rendu à un régle-
ment sage & si nécessaire. Ceux qui y

Non induerur mulier | minabils enim apud
veste virili, nec vit ute. | Drum est qui facit hac.
ut veste feminea; abo- | Dent, 22. 5.



* M. de Bel-
leville Profes-
seur de Rhéto-
rique au Col-
lège du Plessis.

eurent le plus de part, y furent prin-
cipalement déterminés, par ce qu'ils
avoient entendu dire d'un Professeur
fort habile, & encore plus homme
de bien, qui témoigna en mourant
une peine extrême d'avoir suivi cette
coutume, qu'il savoit avoir été pour
quelques écoliers une occasion de
déréglement. C'est là le tems & la
situation où il faut se placer, pour
juger sainement de ce qui est à sui-
vre ou à éviter..

§. 3. De la Prononciation.

J'AI PROMIS de dire un mot de
la Prononciation, qui fait partie de
la Rhétorique : & c'en est ici le lieu.
Il est à craindre que les maîtres ne
la négligent trop, & pour eux-mê-
mes, & pour leurs disciples. On
doit, sur tout dans les Classes plus
élevées, prendre chaque semaine un
jour pour y exercer les jeunes gens
à la déclamation pendant l'espace au
moins d'une demie heure. J'ai vû
pratiquer assez régulièrement cette
coutume pendant que j'étois écolier :
& je m'y suis conformé, étant devenu
maître. Le traité de Quintilien sur
la Prononciation est court, mais ex-

Lib. II. cap. 3.



cellent, & il peut être fort utile aux maîtres, en y joignant celui de Cicéron. Il y en a un autre en françois, mais manuscrit, qui vient du fameux M. * Lenglet, qui excelloit dans l'art de prononcer, encore plus que dans tout le reste. Je me servirai de ces différens traités pour donner sur la prononciation les règles les plus générales, & qui sont le plus d'usage.

La réponse de Démosthène sur ce qu'il jugeoit tenir le premier rang dans l'éloquence, est connue de tout le monde; & elle montre que ce grand homme regardoit la prononciation, non seulement comme la plus importante qualité de l'Orateur, mais en un certain sens comme l'unique. En effet c'est cette qualité dont le défaut peut le moins se couvrir, & qui est le plus capable de couvrir les autres: & l'on voit souvent qu'un discours médiocre, soutenu de toute la force & de tous les agrémens de l'Action, fait plus d'effet que le plus beau discours qui en est dénué.

L'Action est composée de deux parties, qui sont la voix & le geste, dont l'une frappe les oreilles, & l'autre les yeux; deux sens, par lesquels nous

*Lib. 3. de
Orat. n. 213-
217.*

** M. Lenglet
tenoit ce traité
d'un célèbre
Auteur de son
tems, nommé
Floridor.*

*Cic. lib. 3. de
Orat. n. 211.
Quintil lib.
11. cap. 3.*



faisons passer nos sentimens & nos pensées dans l'ame des Auditeurs.

I. De la Voix.

QUINTILIEN donne à la voix & à la prononciation les mêmes qualités qu'au discours même.

1.^a Elle doit être *correcte*, c'est-à-dire exemte de défauts : en sorte que le son de la voix & la prononciation ait quelque chose d'aisé, de naturel, d'agréable, accompagné d'un certain air de politesse & de délicatesse, que les Anciens nommoient *urbanité*, qui consiste à en écarter tout son étranger & rustique.

Quintil. 2. La prononciation doit être *claire* : à quoi deux choses contribueront. La première, c'est de bien articuler toutes les syllabes : car souvent on mange les unes, & on ne fait que glisser sur les autres. Mais le défaut le plus ordinaire, & qu'on doit éviter avec le plus de soin, c'est de ne point assez appuyer sur les dernières syllabes, & de laisser tomber sa voix à la

a Emendata erit, id est vitio carebit, si fuerit os facile, emendatum. iusandum, urbanum; id est, in quo nulla neque rusticitas, neque peregrinitas resonet. *Quintil.*



En des périodes. ² Comme il est nécessaire de faire sentir chaque mot, rien aussi n'est plus désagréable ni plus insupportable qu'une prononciation lente & traînante, qui appelle pour ainsi dire toutes les lettres, & semble les compter les unes après les autres.

La seconde observation est de savoir soutenir & suspendre la voix par différens repos & différentes pauses qui composent une même période. Un exemple rendra la chose plus sensible : je le tire d'un autre endroit de Quintilien. Les points marquent ici les repos. *Animadverti, Judices... omnem accusatoris orationem... in duas... divisam esse partes.* Cette courte période ne renferme qu'un sens unique, qui ne seroit distingué par aucune virgule sans le mot *Judices*, qui est une apostrophe : cependant la cadence, l'oreille, la respiration même, demandent différens repos, qui font tout l'agrément de la prononciation. En accoutumant les écoliers à faire ces pauses dans la lecture, même où

Lib. 9. cap. 4.

Ut est autem necessarium
verborum explanatio, | velut annumerare litteras,
omnes computare & | molestum & odiosum.



il n'y a point de virgules, on leur apprend en même tems à bien prononcer.

14. 3. On appelle prononciation *ornée*, celle qui est secondée d'un heureux organe, d'une voix aisée, grande, flexible, ferme, durable, claire, sonore, douce, & entrante. Car il y a une voix faite pour l'oreille, non pas tant par son étendue, que par une facilité à se laisser manier comme on veut, susceptible de tous les sons, depuis le plus fort jusqu'au plus doux, & depuis le plus haut jusqu'au plus bas, & semblable à un instrument monté de toutes ses cordes, qui rend tel son qu'il plaît à la main d'en tirer. Outre cela, il faut une grande force de poitrine, & des poumons capables de fournir aux plus longues périodes, & d'y fournir lontems.

Ce n'est pas par de violens efforts, ni par de grands éclats qu'on vient à bout de se faire entendre, mais par une prononciation nette, distincte, soutenue. L'habileté consiste à savoir ménager adroitement les diffé-

a Omnes voces, ut nervi in fidibus, ita sonant, ut à motu animi quæque sunt pulsæ. Cic. lib. 3. d. Orat. n. 216.



sens ports de voix, à commencer d'un ton qui puisse hauffer & baisser sans peine & sans contrainte, à conduire tellement sa voix, qu'elle puisse se déployer toute entiere dans les endroits où le discours demande beaucoup de force & de véhémence, & principalement à bien étudier & à suivre en tout la nature.

L'union de deux qualités, opposées & incompatibles en apparence, fait toute la beauté de la prononciation : l'égalité, & la variété. Par la première, l'Orateur soutient sa voix, & en règle l'élévation & l'abaissement par des loix fixes, qui l'empêchent d'aller haut & bas comme au hazard, sans garder d'ordre ni de proportion. Par la seconde, il évite un des plus considérables défauts qu'il y ait en matière de prononciation, je veux dire une ennuyeuse monotonie ; & il y jette au contraire une agréable variété, qui réveille, qui soutient, qui charme les Auditeurs ; semblable à cela aux Peintres, qui par une in-

Quid ad aures nostras,	Orat. n. 225.
ad aures suavitatem,	b Hi sunt coloris, ut
ad est vicissitudine, &	pictori, expositi ad va-
ad est vicissitudine, &	riandum colores. Ab. n.
ad est vicissitudine, &	227.



finité de nuances & de teintes presque toutes imperceptibles, & par l'heureux mélange du clair & de l'obscur, savent donner du relief à leurs tableaux, & y garder les justes proportions que chaque partie demande. Quintilien fait l'application de cette dernière règle à la première période de l'exorde du beau plaidoyer de Cicéron pour Milon. Cet endroit mérite d'être lu aux jeunes gens.

Il y a un autre défaut, non moins considérable que celui de la monotonie, & qui en tient beaucoup aussi, c'est de chanter en prononçant. Ce chant consiste à baisser ou à élever sur le même ton plusieurs membres d'une période, ou plusieurs périodes de suite, en sorte que les mêmes inflexions de voix reviennent fréquemment, & presque toujours de la même sorte.

Quintil. 4. Enfin la prononciation doit être proportionnée aux sujets que l'on traite : ce qui paroît sur tout dans les passions, qui ont toutes, s'il est permis de parler ainsi, un langage propre, & un ton particulier. Car autre

a Omnis motus animi & gestum, &c. 3. de Ora-
 suum quemdam à natura | n. 216-219.
 habet vultum, & sonum, |



est celui de la colere, autre celui de la compassion, & ainsi du reste. * Pour les bien exprimer, il faut commencer par les ressentir; & pour cela se représenter vivement les choses, & en être touché, comme si elles se passeroient en nous-mêmes. De cette sorte la voix, comme interprete de nos sentimens, portera sans peine dans l'esprit des auditeurs la même disposition qu'elle aura prise dans le fonds de notre cœur. Car, fidele image de l'ame, elle reçoit toutes les impressions, tous les changemens, dont l'ame elle-même est susceptible. Ainsi dans la joie elle est claire, pleine, coulante: dans la tristesse au contraire elle est trainante, basse, & sombre. La colere la rend rude, impétueuse, entrecoupée. Quand il s'agit de confesser la faute, de faire satisfaction, de supplier, elle devient douce, timide, soumise. En un mot elle suit la nature & emprunte le ton de toutes les passions.

Elle varie de même & prend diffé-

In his primum est
affici, & concipere
magis certum, & tan-
tum verum moveri. Sic
est media vox, quæ
aditum à nobis accepe-

rit, hunc judicium animis
dabit. Est enim mens
index, & velut exemplaris
ac totidem, quæ illa
mutaciones habet. *Sic
est.*



rens tons selon les différentes parties du discours : elle se conforme à la diversité des sentimens ; & quelquefois même, quoique plus rarement, à la nature & à la force de certaines expressions particulieres. ^a On sent combien il seroit ridicule de commencer tout d'un coup un discours par un ton élevé & violent, rien n'étant plus propre à gagner les esprits que la modestie & la retenue. Les récits, destinés à mettre l'auditeur au fait de la chose dont il s'agit, demandent un ton simple, uni, tranquille, & semblable à peu près à celui de la conversation. Il en est ainsi de tout le reste.

II. Du Geste.

. LE GESTE suit naturellement la voix, & se conforme, comme elle, aux sentimens de l'ame. C'est un langage muet, mais éloquent, & qui souvent a plus de force que la parole même.

. Comme la tête a le premier rang entre les parties du corps, elle l'a aussi dans l'action. La premiere ré-

^a A principio clamare, est, 3. de Grat. n. 227.
re, agreste quiddam]



gle est de la tenir droite, & dans une assiette naturelle. La seconde, de conformer ses mouvemens à la prononciation même & à l'action de l'Orateur. Quand il s'agit de refuser ou de rejeter, & que nous marquons avoir quelque chose ou quelque personne en horreur & en exécration: alors, en même tems que nous repoussons de la main, nous détournons la tête pour marque d'aversion.

Ce qui domine principalement dans cette partie, c'est le visage. Il n'y a sorte de mouvement & de passion qu'il n'exprime. Il menace, il caresse, il supplie, il est triste, il est gai, il est fier, il est humble, il témoigne aux uns de l'amitié, aux autres de l'aversion. Il fait entendre une infinité de choses, & souvent il en dit plus que n'en diroit le discours le plus éloquent.

Je n'ai jamais pu comprendre comment l'usage des masques * a pu du-

*Les Anciens avoient des masques, qui étoient d'une espèce de casque qui couvroit toute la tête, & qui couvroit les traits du visage. On y repré-
sentoit encore la face, les cheveux, les oreilles, & jusqu'aux ornemens que les femmes employoient dans leur coiffure. Cela sert à entendre ce que c'est qu'un Prêtre dans la fabrique du masque & du regard;*

Personam etagicam fortè vulpes viderat.

O quanta species! inquit; ceterum non habet.



rer si lontems sur le théâtre des Anciens. Car certainement il ne se pouvoit pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action, qui paroît principalement sur le visage, qu'on peut regarder comme le siege & le miroir de tous les sentimens de l'ame. N'arrive-t-il pas souvent que le sang, selon qu'il est mis en mouvement par les différentes passions, tantôt couvre le visage d'une subite & modeste rougeur; tantôt l'enflamme, & y allume le feu de la colere: quelquefois, en se retirant, le laisse pâle & glacé de crainte; d'autrefois y répand une douce & aimable sérénité? Tout cela se marque & se peint sur le front & sur les joues. Le masque, en couvrant le visage, lui ôte ce langage si énergique, & le prive d'une espee d'ame & de vie qui le rend l'interprete fidèle de tous les sentimens du cœur. Je ne suis donc pas étonné de la remarque que fait Cicéron en parlant de Roscius par rapport à l'action. ^a Nos anciens dit-il, jugeoient mieux que nous, lon-

^a Quo melius nostri illi senes, qui personatum, ne Roscium quidem, magno opere laudabant. *U*
3. de Orat. n. 221.



qu'ils ne donnoient pas leur approbation entiere à Roscius même, parce qu'il prononçoit sous le masque.

• Mais le visage a lui-même une partie dominante, qui sont les yeux. C'est par eux sur tout que notre ame se manifeste, & sort en quelque manière au dehors; jusques-là, que sans même qu'on les remue, la joie les rend plus vifs, & la tristesse les couvre d'une espee de nuage. Ajoutez à cela que la nature leur a donné les larmes, ces fidèles interpretes de nos sentimens, qui s'ouvrent impétueusement un passage dans la douleur, & coulent doucement dans la joie. Mais que ne deviennent-ils point par la diversité des mouvemens qu'on leur donne! animés, languissans, fiers, menaçans, doux, rudes & terribles; & tout cela, suivant le besoin & l'occasion.

• Sed in ipso vultu plurimum valent oculi, per quos animus maxime manat; ut, circa motum quoque, & hilaritate effulcant, & tristitia reddant nihilum duntaxat. Quin etiam lacry-

indices dedit: quæ, aut erumpunt dolore, aut lætitia manant. Motu vero intenti, remissi, superbi, corvi, miles, asperæ sunt: quæ, ut adus poposcere, finguntur.

Quintil.



Pour abrégé, ^a je passe aux mains, sans le secours desquelles l'Action seroit languissante, & presque morte. De combien de mouvemens ne sont-elles point susceptibles, puisqu'à peine y a-t-il un mot qu'elles ne soient quelquefois jalouses d'exprimer? Car les autres parties du corps aident & contribuent à la parole: mais on peut presque dire que celles-ci parlent elles-mêmes, & se font entendre. On fait que les *Pantomimes* ^a faisoient profession de représenter au naturel, & de peindre, pour ainsi dire, par leurs gestes & par leurs attitudes toutes les actions & toutes les passions des hommes. ^b Les anciens appelloient cet art des *Pantomimes* une

^a Manus verò, sine quibus trunca esset actio ac debilis, vix dici potest quot motus habeant, cum penè ipsam verborum copiam persequantur. Nam ceteræ partes loquentem adjuvant: hæc (prope est ut dicam) ipsæ loquuntur.

[†] Un Prince de Pont étant venu à la Cour de Néron pour quelques affaires, & ayant vu un fameux Pantomime danser avec sans d'art, qu'encore que ce Prince n'entendit rien de ce que l'on chantoit, il

ne laissoit pas de comprendre tout, il pria l'Empereur en partant, de vouloir bien lui faire présent de ce danseur. Et comme Néron lui eut demandé à quel usage il le destinoit: C'est, dit ce Prince étranger, que j'ai pour voisins des barbares, dont personne n'entend la langue; & cet homme, par ses gestes, me servira de truchement. Lucian. de saltat.

^b Hanc, partem Musesæ disciplinæ mutam nominavere majores, scilicet quæ ore clauso mani-



espece de Musique muette, qui avoit trouvé le moien de substituer le langage des mains à celui de la bouche, de parler aux yeux par le secours des doigts, & d'exprimer par un silence plus éloquent & plus énergique que la parole même ce qu'à peine le discours ou l'écriture eussent pu faire entendre.

Le mouvement des mains suit naturellement la voix, & doit s'y conformer. Dans le geste périodique & ordinaire, on doit porter la main droite de gauche à droite en commençant devant soi, & finissant à côté, les doigts de la main étant un peu élevés au dessus du poignet, ouverts & en liberté, étendant le bras de toute sa longueur, sans lever le coude aussi haut que l'épaule, mais le tenant toujours détaché & éloigné du corps, & observant que c'est par le mouvement du coude que doit ordinairement com-

ms loquitur, & quibus-
dam gesticulationibus sa-
tis intelligi, quod vix
perante lingua, aut scri-
pta textu, posset agnos-
ci. *Aurel. Cassiod. lib. 1.*
cap. 10.

Loquacissima manus,
quodsi digiti, clamo-
rum silentium, expositio

racita. *Id. lib. 4.*
Epist. ult.

Mirati solemus Scenæ
peritæ, quod in omnem
significationem rerum &
affectuum parata illorum
est manus, & verborum
velocitatem gestus asse-
quitur. *Senec. Epist. 121.*



mencer le geste. Après cela on porte la main gauche de droit à gauche, avec les mêmes proportions qu'on aura gardées pour la main droite. Il faut suspendre & soutenir le bras après chaque geste à côté de soi, jusqu'à ce que la période finisse : & lorsqu'elle est finie, les deux mains doivent tomber négligemment sur la chaire, si c'est là qu'on parle, & jamais en dedans ; ou tout de leur long sur la personne, si on parle debout sans appui ; ou sur les deux genoux, si on parle assis sur une chaise. Il y a mille manières de varier ces gestes, que l'usage seul & l'exercice peuvent apprendre.

Il y a une seconde espece de geste qui regarde les étendues & les dimensions de chaque chose.

Pour marquer la hauteur, il n'y a qu'à élever les yeux le plus haut qu'il est possible, sans élever presque la tête, mais la détournant un peu de côté ou d'autre, & rabaisser ensemble les deux bras tout de leur long, mais les tenant éloignés du corps, en sorte que le dehors des mains soit tourné vers l'auditeur.

Pour marquer la profondeur, il



n'y a qu'à baisser les yeux en terre, & porter du côté qui leur est contraire les deux bras élevés, montrant le dehors de la main qui sera vers l'auditeur, l'autre main demeurant plus élevée & plus en liberté.

Pour marquer la largeur, il suffit d'étendre en même tems les deux mains, commençant toujours devant soi, & finissant aux deux côtés, en sorte que les mains soient au niveau du poignet, & que les yeux se portent en rond dans tout l'espace que les mains pourront marquer.

Pour marquer la longueur, il faut porter les deux bras ou deça, ou delà, d'un même côté, en sorte que les mains soient au niveau du poignet, du coude, & au niveau l'une de l'autre, le dedans des mains étant tourné en bas.

La troisième espèce de geste regarde les passions. Cette matière est trop étendue, pour pouvoir entrer dans un abrégé aussi court que celui-ci, où mon dessein n'est que de donner les règles les plus générales & les plus nécessaires : les maîtres suppléeront facilement le reste.

Les Maîtres de l'art avertissent que *Quint.*



le geste de la main doit commencer & finir avec le sens ; parce qu'autrement il faudroit qu'il précédât la parole , ou qu'il durât encore après. Or l'un & l'autre seroient vicieux.

Il ne faut point prétendre qu'on puisse donner sur la matière que je traite ici des règles fixes & certaines , telle chose , comme le remarque Quintilien , convenant à l'un , qui feroit mal à un autre , sans qu'on puisse trop quelquefois en rendre de raison ; ^a jusques - là que dans quelques-uns les vertus de la prononciation sont sans grace , & dans quelques-autres les vices mêmes ne déplaisent pas. ^b Ainsi chacun , pour former son action , ne doit pas seulement consulter les règles générales , mais encore étudier avec soin son naturel propre & ses qualités personnelles.

Mais le précepte le plus important de tous , soit pour la voix , soit pour le geste , c'est d'étudier la nature ; de la regarder ici , aussi bien que dans

^a In quibusdam virtutes non habent gratiam, in quibusdam vitia ipsa delectant.

^b Quare norit se quisque,

nec tantum ex communibus præceptis, sed etiam ex natura sua capiat consilium formandæ actionis.



tout le reste, comme le meilleur maître & le plus sûr guide qu'on puisse suivre; & de faire consister la perfection de l'art dans une parfaite imitation de la nature, qu'il tâche seulement, à la manière des peintres, d'embellir un peu & d'orner, mais sans jamais s'écarter de la ressemblance. Quand les enfans sont ensemble en liberté, qu'ils s'entretiennent, & parlent avec quelque chaleur, ils ne se mettent point en peine de chercher ni le ton, ni le geste: tout leur vient comme machinalement, parce qu'ils ne font que suivre l'impression de la nature. Pourquoi, lorsqu'on les exerce à la déclamation, les trouve-t-on pour l'ordinaire presque muets, immobiles, embarrassés, déconcertés? C'est qu'ils croient que pour lors il faut parler & agir d'une manière toute différente: en quoi ils se trompent fort. C'est pourquoi on ne peut de trop bonne heure dans les Classes, lorsqu'il s'agit de faire parler les enfans, ou de leur faire réciter leurs leçons, les accoutumer à prendre un ton naturel, c'est-à-dire tel qu'ils l'ont dans leurs entretiens familiers. J'en dis autant de quiconque doit



prononcer en public. Ce que je dis ici n'est point contraire à l'étude du geste & de la voix que j'ai si fort recommandée. Cette étude a dû précéder dans le cabinet : mais , dans la prononciation même , l'Orateur ne doit point paroître y songer. Il faut que tout coule de source , que l'art soit devenu nature en lui , que sa voix & son geste ne montrent rien d'étudié , & qu'il se souvienne bien de ce grand principe , qui regarde généralement toutes les parties de l'éloquence :

Despreaux
Ep. ix.

Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable.

A R T I C L E I I I .

Des compositions & des actions publiques.

C'EST par les compositions , soit en vers , soit en prose , que les Régens font le plus d'honneur à leurs Collèges , & qu'ils établissent d'une manière plus éclatante leur propre réputation. L'Université a eu dans tous les tems des poètes & des orateurs célèbres , qui se sont piqués de la maintenir en possession de la gloire qui lui est acquise depuis si lontems,



de briller & d'exceller en tout genre de littérature ; & chaque Professeur doit regarder cette gloire de l'Université comme un précieux héritage, qu'il est obligé de conserver , & même , s'il se peut , d'augmenter par son travail & son application.

Les compositions , dont je parle ici , se font ordinairement pour célébrer le nom & les actions des Princes , des Généraux d'armée , des Ministres , des Magistrats , en un mot de tous les grands hommes qui se distinguent par quelque endroit que ce puisse être ; & c'est comme un hommage public que l'Université rend à la vertu & au mérite.

Mais il faut se souvenir que cet hommage n'est dû en effet qu'à la vertu & au mérite , & que quand il n'est point fondé sur la vérité , il dégénère en une honteuse adulation , qui deshonne également & celui qui prodigue les louanges , & celui qui les reçoit. Il ne faut donc jamais louer , que ce qui est véritablement louable ; & ne le faire même ordinairement qu'avec modestie & retenue , en évitant ces exagérations outrées , qui ne servent qu'à rendre douteux ce qu'on dit.



Il y a une manière de louer si ouvertement fautive, & qui heurte si ouvertement le goût & le jugement public, qu'il ne faut, ce semble, qu'un peu de sens commun pour l'éviter. C'est ainsi que Néron, lorsqu'il fit l'oraison funebre de l'Empereur Claude son prédécesseur, fut écouté avec attention dans tout le reste : mais quand il vint à parler de sa prudence & de sa sagesse, on ne put s'empêcher de rire, quoique la harangue fût fort éloquente, & composée par Sénèque, qui avoit l'esprit très-agréable, & le stile très-fleurissant selon le goût de son siècle, mais qui manquoit quelquefois de jugement.

Il est un autre défaut moins choquant en apparence, mais non moins condamnabile, parce qu'il blesse la religion : c'est d'attribuer aux Princes des qualités qui n'appartiennent qu'à Dieu, en les regardant comme les maîtres de la nature, qui en disposent à leur gré, qui changent l'ordre

a Cetera pronis animis audita. Postquam ad providentiam sapientiamque flexit, nemo risui temperare, quanquam oratio à Seneca composita, mul-

rum cultus præferret, ut fuit illi viro ingenium amœnum, & temporis illius auribus accommodata. Tacit. *Annal. lib. 13. cap. 3.*



des saisons comme il leur plaît, & leur faisant croire qu'en donnant le titre de Ministre, ils en donnent aussi le mérite : flaterie impie, qu'on ne pardonne pas même à un païen, qui parlant à un Empereur, qui se faisoit traiter de Dieu, & qui l'avoit chargé de l'éducation de jeunes Princes les petits neveux, ^{Quintil.} le prie de lui inspirer tout l'esprit dont il a besoin pour remplir un si noble emploi, & de le rendre tel qu'il l'a cru. Il y a, pour me servir d'une expression de l'Ecriture, une oreille jalouse qui écoute avec indignation de tels discours : *Auris Zeli audit omnia*; & l'on ^{Sap. 1. 10.} ne peut dire combien de tels blasphêmes, car je ne crains point de les appeler ainsi, sont capables d'attirer de malheurs & de malédictions sur un Roiaume chrétien.

Le goût de la saine éloquence inspire des manières bien différentes, & donne, sur tout pour ce qui regarde les éloges, une prudente discrétion, & une sage sobriété. Il faut, dans cette matière, imiter autant

me, qualem esse credidit, faciat. *Quintil. lib. 4. 10*
Præf.

Ut quantum nobis exhibitionis adiecit, tantum ingenii aspiret, deorsumque ac volens adit, &



qu'on le peut, l'adresse ingénieuse & pleine d'art des Anciens, qui fa-
voient louer d'une manière fine &
délicate, & quelquefois même en
paroissant faire toute autre chose.

Cic. pro Li-
gar. n. 35.

Cicéron, dans son beau plaidoyer
pour Ligarius, dit qu'il espere que
César, qui n'oublie rien que les injures
qu'on lui a faites, se souviendra de
l'attachement inviolable que les fre-
res de Ligarius ont eu pour lui : *Qui
oblivisci nihil soles prater injurias.* Un
mot, jetté de la sorte dans un dis-
cours, vaut un panégyrique entier.

Lib. 1. Sa-
tyr. 1.

Horace, en marquant qu'il ne se
sent pas assez de force pour décrire
les éclatantes victoires d'Auguste,
semble n'avoir en vûe que de répon-
dre à ceux qui l'exhortoient à re-
noncer à la Satyre : mais son vérita-
ble dessein est de louer ce Prince
d'une manière qui puisse ne point
blesser son extrême délicatesse sur le
sujet des louanges : *Cui malè si pal-
père, recalcitrat undique tutus.* Ce
qu'il se fait répliquer par Tréba-
tius, qu'au moins il pourroit célébrer
les vertus privées & pacifiques d'Au-
guste, sa justice, sa constance, sa
grandeur d'ame, comme Lucilius :



l'avoit fait à l'égard de Scipion : ce tour , dis-je , est du même goût , & a quelque chose encore de plus flatteur par la comparaison indirecte de ce Prince avec un aussi grand homme que Scipion.

M. Despreaux, digne disciple d'Horace , a imité en plusieurs endroits l'habileté de son maître à louer : mais je ne sai s'il en est un plus beau & plus ingénieux que celui où il met l'éloge de Louis XIV dans la bouche de la Mollesse.

*Lutrin
Chant II.*

Hélas ! qu'est devenu ce tems , cet heureux
tems ,

Où les Rois s'honoroient du nom de Fai-
néans ? . . .

Ce doux siècle n'est plus. Le Ciel impi-
toiable

A placé sur le trône un Prince infatigable.

Il brave mes douceurs : il est sourd à ma
voix.

Tous les jours il m'éveille au bruit de ses
exploits.

Rien ne peut arrêter sa vigilante audace.

Été n'a point de feux , l'hiver n'a point de
glace.

Ventens à son seul nom tous mes sujets fré-
mir.

En vain deux fois la Paix a voulu l'endor-
mir :



Loin de moi son courage entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.

Voilà un modèle parfait, & quiconque aura l'art de faire entrer dans une pièce de vers quelque chose de pareil, peut compter sûrement sur les suffrages du public.

Les louanges & les éloges ne sont pas la seule matière des poèmes & des actions publiques. On peut choisir d'autres sujets, qui ne fournissent pas moins à l'Orateur, & ne plaisent pas moins aux gens de bon goût : comme sont les dissertations sur l'éloquence, sur la poésie, sur l'histoire, ou sur quelque matière de littérature. On en trouve des exemples dans

* Il se vend
chez Gabriel-
Franç. Quil-
lan, rue Ga-
lande, à l'An-
nonciation.

le Recueil * qu'on vient de donner de quelques pièces en vers & en prose de Professeurs de l'Université.

Comme les discours, dont je parle, soit panegyriques, soit dissertations, se font principalement pour l'éclat & la parade, je sais que, selon les règles de la saine Rhétorique, on peut y étaler avec pompe les richesses de l'éloquence, & que l'art, qui doit se cacher ailleurs, peut se montrer ici avec



plus de liberté. Mais cependant il faut le faire avec retenue : le souvenir qu'un discours solide & plein de choses emporte toujours les suffrages : ne point chercher à mettre partout de l'esprit, j'entens de cet esprit & de ces pensées qui brillent comme le clinquant : & sur tout éviter ces tours affectés & ces especes de pointes, qui peuvent plaire à une multitude ignorante, mais qui révoltent tout auditeur sensé & judicieux.

Le panegyrique de Trajan par Plin le jeune, le recueil de pareils discours intitulé *Panegyrici veteres*, & encore plus que cela les ouvrages de Sénèque, peuvent fournir beaucoup de pensées à un Orateur : mais il doit les réformer sur le stile de Cicéron. On trouve aussi pour ce genre de grands modèles dans les oraisons funèbres & dans les discours Académiques des modernes.

ARTICLE IV.

Des études que doivent faire les maîtres.

CE QUE j'ai dit des compositions & des actions publiques, a beaucoup d'éclat pour l'extérieur, mais ne fait



pas le devoir essentiel d'un Régent, qui consiste dans l'instruction solide qu'il doit à ses écoliers. Pour y réussir, il a besoin d'étude & de travail. Les Classes, même les plus basses, demandent une certaine étendue d'érudition, qui ne s'acquiert que par la lecture: & d'ailleurs, pour l'ordinaire, un Professeur ne s'y borne pas, & doit se mettre en état de passer dans les Classes supérieures.

La première étude qu'un Régent doit faire, est celle qui regarde les matières qu'il enseigne, & les Auteurs qu'il explique. Ainsi, par exemple, il n'est point permis à un Grammairien d'ignorer ce que les Anciens ont écrit sur la Grammaire, & encore moins ce que nous en ont laissé Messieurs de Port-Royal. Un Professeur de Rhétorique doit avoir puisé son art dans les sources mêmes, & avoir étudié à fond les anciens Rhéteurs grecs & latins. Ce n'est pas que ni l'un ni l'autre doivent accabler leurs écoliers d'un grand nombre de préceptes: mais, pour en faire le choix, il faut les savoir tous; & un maître habile, qui joint le discernement à la capacité, tire de ses lectures un grand



secours pour instruire les jeunes gens.

J'en dis autant par rapport aux Auteurs. Les plus faciles ont leur obscurité. Un Régent doit avoir sur ceux qu'il explique tous les Interpretes, ou du moins les plus estimés. Il s'y rencontre à la vérité parmi beaucoup de solides remarques bien des choses inutiles : mais il fait en faire le triage, & ne débiter à ses écoliers que ce qui convient à leur âge & à leur portée.

Outre l'étude de la Classe, un Régent doit se faire un fonds d'érudition, tel qu'il convient à tout homme qui se mêle de littérature. Le grec doit lui devenir familier : l'histoire ne doit point lui être inconnue. Et il ne faut pas que l'étendue de ces connoissances effraie. Il est incroyable combien une heure ou deux données régulièrement chaque jour à l'étude mènent loin au bout d'une année. Il ne faut qu'avoir le courage de commencer : se joindre, si cela est possible, à quelque confrere laborieux & de bonne volonté, pour conférer ensemble sur les Auteurs qu'on aura vûs séparément : ne rien lire sur quoi on ne fasse des extraits, en remarquant



ce qui regarde différentes matières, éloquence, poésie, histoire, antiquités. Je me souviens d'avoir lu de la sorte il y a lontems presque toutes les vies de Plutarque avec un ami habile & d'excellent goût. Chaque semaine nous consacrons un après-midi à cette petite conférence, qui se faisoit en se promenant quand le tems le permettoit. On observoit de part & d'autre ce qu'on avoit trouvé de plus beau & de plus remarquable. Chacun proposoit ses difficultés, & souvent l'on étoit étonné d'avoir passé trop légèrement sur des endroits qu'on avoit cru entendre, & qu'on n'entendoit point effectivement. Je ne sache rien de plus agréable pour des personnes d'esprit & qui se piquent de littérature, que ces sortes de promenades & d'entretiens.

Le Tite-Live s'est lu tout entier il y a quelque tems dans de pareilles conférences qui se tenoient une fois chaque semaine au Collège de Beauvais, où quelques Professeurs d'autres Collèges aussi vouloient bien se trouver quelquefois : & quoique chaque séance ne fût pas bien longue, parce qu'elle se tenoit après la classe



du soir, cependant au bout d'un certain nombre d'années l'Auteur s'est trouvé fini, & le travail achevé. M. Crevier, maintenant Régent de Seconde au Collège de Beauvais, tenoit la plume, & étoit chargé de faire les remarques, qu'il compte donner un jour au public avec une nouvelle édition de l'Auteur, dont j'espère qu'on sera content.

Pour faire ces sortes d'études, on conçoit bien qu'il faut avoir un certain nombre de livres; & je ne puis trop exhorter les Professeurs à se faire chacun une petite bibliothèque, plus ou moins grande selon leurs besoins & leurs revenus. La libéralité du Roi, en établissant l'Instruction gratuite dans tous nos Collèges, nous mis en état, & je puis ajouter, dans l'obligation de faire cette dépense, absolument nécessaire pour notre profession, comme les instrumens le sont dans chaque métier pour les ouvriers. Alcibiade, trouvant un maître qui n'avoit rien des ouvrages d'Homère, ne put s'empêcher de lui donner un soufflet, & le traita d'ignorant, & d'homme qui ne pouvoit faire de des écoliers ignorans. Ne pour-

*Alian. lib.
1. cap. 38.*



roit-on pas dire quelque chose de pareil d'un Professeur qui seroit sans livres ?

Il est difficile d'avoir du goût pour les lettres, sans en avoir pour les livres, qui font la consolation d'un homme d'esprit, sur tout dans la vieillesse, comme Cicéron le marque si élégamment dans une lettre à son ami Atticus, où il le prie de lui réserver sa bibliothèque, destinant pour cet achat une partie de ses revenus. *Bibliothecam tuam cave cuiquam despondeas, quamvis acrem amatorem inveneris: nam ego omnes meas vindemiolas eò reservo, ut illud subsidium senectuti parem.* Dans une autre lettre il témoigne que cette acquisition le mettra au comble de ses vœux, & le rendra l'homme le plus heureux qui soit au monde. *Noli desperare fore ut libros tuos facere possim meos. Quod si assequor, supero Crassum divitiis; atque omnium agros, lincos, prata contemno.*

Dans le moment même que j'écris ceci, j'apprens qu'un Professeur, touché du même desir que Cicéron, & entrant dans son goût, ne craint point de se charger d'une rente via-



gère de quatre cens livres, pour acquérir & s'approprier la bibliothèque d'un de ses confreres, * mort depuis peu dans l'Université, & qui avoit fait un bon usage de ses livres. Je souhaite que l'exemple de l'un & de l'autre ait beaucoup d'imitateurs.

Nous avons grand intérêt de réveiller parmi nous, ou plutôt de conserver ce goût de science & d'érudition, qui a toujours régné dans l'Université, & de nous animer d'une noble émulation par le souvenir de ces grands hommes qui lui ont fait tant d'honneur, & dont les noms sont si connus & si respectés dans tout l'empire de la littérature : Budé, Turnebe, Ramus, Lambin, Muret, Buchanan, Passerat, Casaubon, tous Professeurs dans l'Université, ou au Collège Roial.

C'est ce goût des belles lettres & des livres qui a procuré à la France tant de célèbres Imprimeurs, qui ont porté l'art de l'Imprimerie au souverain degré de perfection. Je ne puis m'empêcher d'insérer ici ce

* C'est M. Heuzet, auteur de deux livres latins mis pour les commençans, qui préparoit encore d'autres ouvrages fort utiles pour la Jeunesse.



*Jugem. des
Sav. tome 1.*

qu'on trouve dans M. Baillet au sujet des fameux Etiennes, qui ont rendu leur nom immortel, non seulement par la netteté & la beauté de leurs caractères hébreux, grecs, & romains; mais encore par leur exactitude sans exemple, par leur habileté, & par le grand désintéressement, qui leur fit préférer l'intérêt du public au leur.

On fait, dit cet Auteur, la belle économie de la maison de Robert *Tome 6.* Etienne. Il ne recevoit dans son Imprimerie que des ouvriers habiles en grec & en latin, & capables d'être maîtres ailleurs. Il avoit outre cela des valets & des servantes, à qui il étoit défendu, aussi bien qu'à tous les ouvriers de l'Imprimerie, de parler autrement que latin. Sa femme & sa fille l'entendoient fort bien, & étoient de concert avec tous les domestiques pour ne point parler autrement. De sorte que les magasins, les chambres, la boutique, la cuisine, en un mot depuis le toit jusqu'à la cave tout parloit latin chez Robert Etienne. Ce généreux Imprimeur avoit ordinairement chez lui dix hommes de lettres, tous des pays étrangers,



étrangers, faisant sous lui l'office de correcteurs des impressions. Non content de l'application avec laquelle il travailloit à la correction de toutes les épreuves qui sortoient de ses presses, il exposoit en public les feuilles imprimées & non tirées, & promettoit quelque récompense à ceux qui y trouveroient des fautes.

Rien n'étoit plus admirable que la boutique de ce célèbre Imprimeur, pour le zèle, pour l'ardeur, pour le goût des livres & des sciences, pour l'application & l'exactitude à s'acquitter de ses devoirs, pour le désintéressement, pour la noblesse d'ame & de sentimens, & pour l'amour du bien public. Ce ne sera pas sans doute nous faire tort, ni deshonorer notre état, que de nous proposer un si beau modèle à imiter? C'a été ma vûe dans cette petite digression, que je prie le Lecteur de me pardonner.

ARTICLE V.

Application de quelques règles particulières à la conduite & à l'intérieur des Classes.

JEN'AI rien rapporté dans cet ouvrage que ce qui se pratique ordinairement.



rement dans les Classes, à l'exception de deux articles, qui regardent l'étude de la langue françoise, & celle de l'histoire, auxquelles je souhaiterois qu'on donnât plus de tems & de soin qu'on n'a coutume de le faire. Je comprends dans l'étude de l'histoire celle de la géographie, de la chronologie, de la fable, & des antiquités. On a lieu souvent d'en parler dans les Classes: mais, pour l'ordinaire, elles n'y sont point enseignées d'une manière suivie & réglée, par principes, & par méthode.

On convient que ces études font une partie importante de l'éducation des jeunes gens, & qu'elles sont pour eux, ou d'une nécessité absolue, ou du moins d'une très-grande utilité: mais on doute qu'elles puissent entrer dans le plan des Classes, où la multiplicité des matières qu'on y enseigne ne laisse aucun vuide; certainement la chose n'est point sans difficulté. Je ne la croi pourtant pas absolument impraticable.

Premierement, pour ce qui regarde la langue françoise, une demie-heure, donnée deux ou trois fois par semaine à cette étude peut suffire, parce



qu'elle doit se continuer pendant le cours de toutes les Classes. Jusqu'à ce qu'on ait composé un livre à l'usage des jeunes gens, où l'on fasse entrer les règles de la grammaire les plus nécessaires, & les principales observations de M. de Vaugelas, du P. Bouhours, &c. sur la langue françoise, les maîtres peuvent se contenter d'expliquer les unes & les autres de vive voix à leurs écoliers, & d'en faire l'application à quelque bel endroit d'un livre françois. Quinze ou vingt règles & observations suffiroient pour une année.

L'histoire pourroit se distribuer de la manière qui suit. Celle de l'ancien & du nouveau Testament, seroit pour les trois premières Classes, Sixième, Cinquième, & Quatrième. La Fable & les Antiquités, pour la Troisième. L'histoire grecque, pour la Seconde. L'histoire romaine jusqu'aux Empereurs, pour la Rhétorique. Enfin l'histoire des Empereurs pour la Philosophie.

Je n'entens pas qu'on explique en Classe toutes ces histoires aux jeunes gens : cela demande trop de tems, & seroit absolument impossible. Mon



dessein seroit qu'on leur donnât tous les jours une certaine tâche à lire chez eux en particulier, dont on leur feroit rendre compte de tems en tems dans la classe. Pour cela il faudroit avoir des livres composés exprès pour les jeunes gens.

Nous en avons deux excellens pour l'histoire sainte : savoir le Catéchisme historique de M. l'Abbé Fleury, qui peut servir en Sixième ; & l'Abrégé de l'ancien Testament imprimé depuis peu chez Jean * Desaint, dont les Journaux de Paris & de Trévoux ont parlé fort avantageusement. Ce dernier peut servir pour la Cinquième & la Quatrième. Le premier est un abrégé succinct, fait exprès pour les enfans, & qui est à la portée des plus foibles. L'autre a beaucoup plus d'étendue, & renferme ce qu'il y a de plus beau & de plus remarquable dans l'ancien Testament, soit pour les faits, soit pour les sentimens & les maximes.

* Rue saint
Jean de Beau-
vais, vis-à-vis
du Collège.

J'espère qu'on nous donnera aussi bientôt sur la Fable un petit traité propre à être mis entre les mains des jeunes gens. En attendant on peut faire usage de celui du P. Gauteur.



ou du P. Jouvenci. J'ai déjà parlé d'un petit Abrégé des Antiquités Romaines, imprimé en 1706, qui pourroit servir jusqu'à ce qu'on en eût un plus étendu.

Ce qui nous manque le plus est une histoire grecque, & une histoire romaine, composées exprès pour les jeunes gens. Je me suis engagé avec le public pour la première, & je vais y travailler très-sérieusement : d'autres pourront tourner leurs vûes & leur travail du côté de l'histoire romaine. En attendant, on peut faire usage de l'histoire universelle de M. de Meaux, qui à la vérité est un abrégé très-court pour les faits, mais dont on est avantageusement dédommagé par les excellentes réflexions qui se trouvent dans le même volume. L'histoire * des Révolutions de la république Romaine par M. l'Abbé de Vertot, & celle du Triumvirat, peuvent suffire aux jeunes gens, pour leur donner une juste idée des derniers tems de la République.

* Chez Fran-
çois Barois,
Quai des Au-
gustins.

Ce seroit un travail fort utile, & ce me semble assez facile, que d'abrégé ce que M. de Tillemont nous a écrit sur l'histoire des Empereurs Ro-



mains. On trouve dans cette histoire des exemples éclatans des plus grandes vertus, & des modèles parfaits de la manière de gouverner les peuples. Cette lecture conviendrait extrêmement aux philosophes, & les prépareroit également à l'étude de la Théologie & à celle du Droit. De cette manière, les jeunes gens auroient une connoissance raisonnable de l'histoire ancienne, & seroient bien plus en état d'étudier ensuite l'histoire moderne.

Sur la simple exposition que je viens de faire, tout le monde sans doute conviendra qu'il seroit à souhaiter qu'un tel plan pût s'exécuter; & l'on sent que de jeunes gens, instruits de la sorte, remporteroient du Collège une infinité de connoissances agréables & utiles, qui leur seroient d'un grand usage pour tout le reste de la vie. Il ne s'agit donc que d'examiner si ce plan est praticable, ou non. Or, de la manière dont je le propose, il me semble qu'il est très-facile de le réduire en pratique. Car je ne demande aux Professeurs que de marquer tous les jours à leurs écoliers une certaine tâche, & de leur prescrire un certain nombre de pages à



lire dans les livres d'histoire que je suppose qu'ils auront entre les mains, & de leur faire rendre compte de tems en tems de cette lecture, qui chaque jour pourroit aller à une demie heure. Je sai bien qu'il peut se faire que plusieurs emploieront mal ce tems ; ce qui arrive de même pour toutes les autres études : mais comme celle-ci est beaucoup plus agréable, il y a tout lieu d'espérer que le grand nombre s'y portera avec plaisir, sur tout si l'on a soin de la mettre en honneur, de la faire entrer dans les Exercices publics, de proposer des prix & des récompenses pour ceux qui s'y distingueront, & d'employer tous les moyens que l'industrie d'un maître habile & zélé ne manque pas de lui suggérer.

La chronologie est jointe naturellement à l'histoire, & rien n'est plus aisé, ni plus court, que d'en donner une idée générale aux jeunes gens, qui leur fasse connoître dans quel tems à-peu-près se sont passés les événemens qu'ils lisent : c'est tout ce qu'on peut demander d'eux. Il ne faut jamais manquer non plus à leur faire connoître en gros l'Auteur qu'on leur



explique, les principales circonstances de sa vie, & le tems où il a vécu. Un jour que j'expliquois au Collège Roial l'endroit où Quintilien parle des historiens grecs, un jeune homme me demanda pourquoi il n'y étoit point fait mention de Plutarque. On lui en avoit expliqué plusieurs vies, mais on avoit omis de lui apprendre dans quel tems & sous quels Empereurs il avoit vécu.

• Pour ce qui regarde la Géographie, on peut de même l'apprendre aux jeunes gens sans que cette instruction leur coûte beaucoup de tems ou de peine. La manière la plus simple, la plus aisée, qui se place le plus facilement dans la mémoire, & qui y fixe plus nettement les événemens historiques, c'est d'être exact, à mesure que dans l'explication de l'Auteur il se rencontre une ville, un fleuve, une île, à les montrer sur la carte. En suivant un Général d'armée dans ses expéditions, comme un Annibal, un Scipion, un Pompée, un César, un Alexandre, les jeunes gens auront occasion de repasser tous les lieux mémorables de l'univers, & de se graver pour toujours dans l'esprit la



Suite des faits, & la situation des villes. Quand ils auront été un peu rompus dans cette routine, il sera très-facile de leur enseigner les degrés de longitude, de latitude, & tout ce qui regarde la sphere. On se trouve aussi fort bien, pour leur apprendre la géographie moderne, de les engager quelquefois en famille à lire quelques pages de la gazette, & de les obliger à montrer sur la carte les différens lieux dont il y est parlé. Tout cela n'est point une étude, & cependant cela leur apprend la géographie d'une manière plus durable que toutes les leçons réglées qu'on leur en donne dans les formes.

Ce que je dis ici suppose que les enfans ont dans leurs chambres des cartes de géographie: & c'est à quoi l'on ne doit jamais manquer. Je ne sais s'il seroit impossible d'en mettre aussi dans toutes les Classes. Il suffiroit d'avoir une Mappemonde en grand, avec des Cartes de l'Empire Romain, de la Grece, de l'Asie mineure, & quelques autres pareilles. La dépense n'iroit pas fort loin, & elle pourroit tomber sur les écoliers, parce qu'il faudroit renouveler ces Cartes de:

Ee v.



tems en tems. Je sai que cette pratique a été mise en usage dans quelques Colléges avec succès. Peut-être aussi pourroit-on y ajouter deux Tables de chronologie, dont l'une descendroit jusqu'à Jesus-Christ, & l'autre jusqu'à nous.

Quand je propose ces différentes études, je ne prétens pas qu'elles doivent faire négliger celle de la langue latine, non plus que celle de la langue grecque. On peut aisément, si je ne me trompe, les concilier ensemble. Ce qui doit dominer dans les Classes, c'est l'explication. Je voudrois surtout que celle de l'Auteur grec ne manquât jamais, & qu'on y donnât tous les jours une demie heure. C'est peu de chose : mais quand ce tems est employé régulièrement, il va fort loin au bout d'un an. La récitation des leçons est ce qui demande le moins de tems, parce que c'est où il y a le moins à profiter pour les écoliers. Un quart d'heure, ce me semble, peut suffire, du moins dans les Classes qui ne sont pas si nombreuses : d'autant plus qu'elle revient deux fois chaque jour, & que le Samedi, où l'on fait répéter les leçons de toute



La semaine, on y donne plus de tems.

L'attention d'un maître, zélé pour le bien de ses écoliers, & sagement avare du tems, saura lui en faire ménager tous les momens avec tant d'économie, qu'il en trouvera suffisamment pour toutes les études dont j'ai parlé.

CHAPITRE III.

Du devoir des Parens.

QUINTILIEN fait commencer le devoir des peres & meres au moment même de la naissance de leurs enfans, par le soin qu'il veut qu'ils prennent de leur procurer des nourrices, & de mettre auprès d'eux des domestiques, dont la sagesse & les bonnes mœurs leur soient connues : & il exige d'eux dans la suite une attention continuelle à écarter d'auprès de leurs enfans tout ce qui seroit capable d'altérer le moins du monde leur innocence ; & à ne rien dire ou faire en leur présence, qui puisse leur inspirer des principes dangereux, ou leur donner de mauvais exemples.



Lib. 1. cap. 2.

Ce qui regarde la matière que jé traite ici par rapport aux parens, est d'abord le choix d'un Maître, & d'un Collége, supposé qu'ils prennent le parti d'y envoyer leurs enfans. Quintilien nous marque cette double obligation en deux mots, mais qui ne laissent rien à desirer. Il veut qu'ils choisissent pour maître un homme d'une vertu consommée : *praeceptorem eligere sanctissimum quemque, cuius rei praecipua prudentibus cura est* ; & pour Collége, celui où régnera une discipline exacte & régulière : *disciplinam qua maximè severa fuerit.*

Lib. 3. Ep. 3.

Pline le Jeune, dans une de ses lettres, où il indique à une Dame de ses amies un Professeur de Rhétorique pour son fils, lui donne sur cette même matière d'admirables avis, qui concernent proprement le choix d'un Collége & d'un Régent, comme l'endroit de Quintilien que j'ai cité auparavant : mais qui peuvent aussi regarder celui d'un Précepteur. L'endroit est trop beau, pour n'être pas mis ici dans toute son étendue.

^a » Le secret, pour mettre votre

^a Quibus omnibus demum similis adolescet,
(avis & majoribus) ita si imbutus honestis arte



fils en état de marcher dignement
 sur les traces de ses ancêtres, c'est
 de lui donner un bon guide, qui
 sache lui montrer les routes de la
 science & de l'honneur : mais il
 importe de bien choisir ce guide.
 Jusqu'ici l'âge encore tendre de
 votre fils l'a tenu auprès de vous
 sous la conduite de ses précepteurs,
 & dans une maison particulière, où
 les dangers, supposé qu'il s'y en
 trouve, sont bien moindres. Au-
 jourd'hui qu'il s'agit de l'envoyer
 aux leçons publiques, il faut choi-
 sir un Professeur d'éloquence, dans
 l'école duquel on soit assuré que
 règne une discipline exacte, & sur-
 tout une grande modestie & une
 grande pureté de mœurs. Car entre
 les autres avantages que ce jeune
 homme a reçus de la nature & de
 la fortune, il est d'une beauté sin-
 gulière : & c'est ce qui engage en-

bus fuerit : quas pluri-
 mum relet à quo potissi-
 mum accipiat. Adhuc il-
 lum pueritiae ratio intra
 concubernium suum re-
 puit : præceptores domi-
 habuit, ubi est vel erro-
 ribus modica, vel etiam
 nulla materia. Jam su-
 pra qui exsistit hucus pro-

ferenda sunt : jam cir-
 cumspiciendus Rhetor la-
 tinus, cui ut scholæ seve-
 ritas, pudor in pueris,
 castitas constet. Adest
 enim adolescenti nostro,
 cum ceteris natura fortu-
 naque dotibus, castitas
 corporis pulchritudo : cui
 in hoc subiecto etatis non



» core plus ; dans un âge si foible &
 » si dangereux , à lui donner un maî-
 » tre qui ne lui serve pas de précep-
 » teur seulement , mais encore de
 » guide & de gardien.

» Je ne voi personne plus propre
 » à remplir ces devoirs que Julius
 » Genitor. Je l'aime ; & l'amitié que
 » je lui porte ne séduit point mon
 » jugement , à qui elle doit sa nais-
 » sance. C'est un homme grave &
 » irréprochable : peut-être trop austere
 » & trop dur dans ses manières , si
 » l'on s'en raporte à la licence de ces
 » derniers tems. Comme le talent de
 » la parole est un avantage extérieur,
 » qui se manifeste & se fait sentir ,
 » vous pouvez, sur ce qui regarde son
 » éloquence, en croire le témoignage
 » public. Il n'en est pas de même des
 » qualités de l'ame : elle a des aby-
 » mes où il n'est presque pas possible
 » de pénétrer ; & de ce côté-là , je

præceptor modò , sed cus-
 stos etiam rectorque quæ-
 rendus est.

• a Videor ego demon-
 strare tibi posse Julium
 Genitorem. Amatur à me:
 iudicio tamen meo non
 obstat caritas , quæ ex
 iudicio nata est. Vir est
 emendatus & gravis: pau-

lo etiam horridior & du-
 rior , ut in hac licentia
 temporum. Quantum
 eloquentia valeat , plu-
 ribus credere potes : nam
 dicendi facultas aperta &
 exposita statim cernitur.
 Vita hominum altos re-
 cessus magnasque latebras
 habet ; cujus pro Genitore



vous suis caution de Genitor. Vo-
tre fils ne lui entendra rien dire,
dont il ne puisse faire son profit :
il n'apprendra rien de lui, qu'il eût
été plus à propos d'ignorer. Il n'au-
ra pas moins de soin que vous &
moi, de lui remettre sans cesse de-
vant les yeux les portraits & les
vertus de ses ancêtres, & de lui
faire sentir tout le poids du far-
deau que leurs grands noms lui im-
posent. N'hésitez donc pas à le met-
tre entre les mains d'un maître,
qui le formera d'abord aux bonnes
mœurs, & ensuite à l'éloquence,
qui ne s'apprend jamais bien sans
les bonnes mœurs. Adieu.

Il ne suffit pas de faire choix d'un
bon Collège. Pour en tirer tout le
fruit qu'on en peut attendre, il faut
que les parens voient souvent le Prin-
cipal, les Régens, les Précepteurs,
pour s'informer de la conduite de
leurs enfans, & du progrès qu'ils font.

me sponsorem accipe. Ni-
hil ex hoc viro filius tuus
audiet, nisi profuturum :
nilil discet, quod mel-
lius rectius fuerit. Nec
minus sepe ab illo, quam
de meque, admonetur
quibus imaginibus onere-

tur, quæ nomina & quan-
ta sustineat. Proinde, fa-
ventibus diis, trade eum
præceptori, à quo mores
primùm, mox eloquen-
tiam discat, quæ malè
sine moribus discitur.
Vale.



dans l'étude ; qu'ils leur donnent des lumieres sur leur caractère d'esprit & leurs inclinations , qu'ils doivent mieux connoître que tout autre ; qu'ils prennent avec eux des mesures pour les corriger de leurs défauts ; qu'ils les appuient de toute leur autorité ; qu'ils agissent en tout de concert avec eux , pour les récompenses, les louanges , les réprimandes , les punitions. On ne peut dire combien cette bonne intelligence des parens avec les maîtres peut être utile aux enfans.

Lib. 1. Sat. 6. Horace , dans la belle satire où il témoigne sa vive reconnoissance des peines extraordinaires que son pere avoit prises pour son éducation , ne manque pas de remarquer qu'il avoit soin de voir souvent les maîtres ; & il attribue en partie à cette attention le bonheur qu'il avoit eu non seulement d'avoir été exempt des desordres ordinaires à la jeunesse , mais d'en avoir écarté de soi jusqu'aux plus legers soupçons.

*Atqui si vitis mediocribus ac mea paucis
Mendosa est natura , alioqui recta . . .*

Causa fuit pater his . . .

*Ipsè mibi custos incorruptissimus omnes
Circum doctores aderat. Quid multa ?
dicum . . .*



Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solum facto, verum opprobrio quoque
turpi.

C'est une faute, dit Plutarque, bien
condannable dans les parens, de se
croire entierement déchargés du soin
de veiller sur leurs enfans, dès qu'ils
les ont remis entre les mains des maî-
tres, & de ne songer point à s'assurer
par leurs propres yeux & leurs propres
oreilles du progrès qu'ils font dans
l'étude & dans la vertu. Outre qu'il
sied mal à un pere, dans une affaire
si importante & qui le touche de si
près, de s'en rapporter aveuglément à
la bonne foi de personnes étrangères,
qui chez les Anciens étoient le plus
souvent des esclaves ou des affran-
chis; il est constant, continue le mê-
me Auteur, que cette attention d'un
pere à s'informer de tems en tems,
& à se faire rendre compte des études
& de la conduite de son fils, peut
servir en même tems à rendre & les
écoliers & le maître plus exacts &
plus vifs à s'acquitter chacun de leurs
devoirs. Il applique à ce sujet un
proverbe qui dit, " Que rien n'est si
propre à engraisser un cheval, que
l'œil du Maître.

α Οὐδὲν ὅτι μακρὸν πρὸς τὸν ἵππον, ὡς καὶ τὸν ἴσθλα μὲν.

*De educ. lib-
beris.*



Quelque juste que soit ce devoir, quelque facile qu'il soit à remplir, il est rare pourtant que les parens s'en acquittent. Ils ne veillent gueres davantage sur la conduite de leurs enfans, lorsqu'ils sont devenus plus grands, & qu'ils sont sortis du Collège; & la plupart font paroître sur ce point une indifférence & une négligence qu'on a peine à comprendre. Plusieurs la couvrent du prétexte de leurs affaires & de leurs occupations, comme si l'éducation de leurs enfans n'étoit pas la plus importante de toutes; & comme si la qualité de pere devoit jamais être effacée par celle de magistrat & d'homme public.

Platon remarque que c'est un défaut assez ordinaire à ceux qui sont chargés du gouvernement de l'Etat, de négliger le soin de leur propre famille; & dans un dialogue, qui a pour titre *Laches*, il introduit deux hommes, des plus considérables d'Athenes, qui reconnoissent avec douleur que s'ils ont acquis peu de mérite & de gloire, c'étoit la faute de leurs peres, qui, célèbres d'ailleurs par de grandes actions tant en paix



qu'en guerre , & totalement livrés aux affaires d'autrui , n'avoient pris aucun soin de leur éducation , & les avoient abandonnés à eux-mêmes , & à leur propre conduite dans un âge où ils avoient le plus de besoin d'être veillés & retenus. Plût à Dieu que bien des enfans n'eussent pas encore aujourd'hui sujet de faire les mêmes plaintes !

Caton le Censeur , quoiqu'occupé des plus grandes affaires de l'Etat , chargé des plus importans emplois , & l'ame des délibérations du Sénat , ne tomba pas dans ce défaut , lui qui voulut servir de précepteur à son fils. Paul Emile , au milieu de ses plus grandes occupations , trouvoit le tems d'assister aux conférences que faisoient ses enfans , & d'animer leurs études par sa présence. Il fut bien payé de ses peines , & la réputation * qu'ils s'acquirent en fut une juste & douce récompense.

Ces grands hommes étoient bien éloignés d'un défaut , très-commun maintenant , sur tout parmi les grands Seigneurs & les gens de guerre , qui ont grand soin de dire & de répéter à leurs enfans qu'ils ne veulent point

* Scipion l'Africain le second , fut l'un de ses enfans.



faire d'eux des docteurs, & qu'ils ne les ont mis au Collège que pour leur faire passer quelques années en attendant qu'ils aient atteint l'âge d'aller à l'Académie, ou d'entrer dans le service. Un tel discours est capable de ruiner tout le fruit des études, parce qu'il tend directement à étouffer & à éteindre dans l'esprit des jeunes gens toute ardeur d'émulation : au lieu que les parens devroient employer tous leurs soins à faire naître cette émulation, à l'entretenir, à l'augmenter ; parce que, si leurs enfans y sont sensibles dans les Classes, ils la porteront ensuite dans les emplois qui leur seront confiés, & se piqueront pareillement d'y réussir & de s'y distinguer.

Je reviens au choix d'un Précepteur. Plutarque, dans un traité que nous avons de lui sur la manière d'élever les jeunes gens, veut qu'on trouve dans les maîtres une vie irrépréhensible, un caractère d'esprit raisonnable, un grand fonds d'érudition, & une habileté à conduire formée par une longue expérience. Mais il se plaint amèrement de la négligence, ou plutôt de la stupidité des



parens, qui dans un choix, qui décide pour l'ordinaire du sort & du mérite de leurs enfans pour toute la vie, s'en rapportent au premier venu, n'ont égard qu'à la recommandation de personnes peu sûres, & poussés par une sordide avarice vont au rabais dans le choix d'un précepteur, & trouvent que celui qui leur coute le moins est le meilleur. Il rapporte à ce sujet une parole d'Aristippe pleine de sens. Un pere, surpris qu'il lui demandât mille dragmes pour instruire son fils : Quoi ! s'écria-t-il, j'acheterois à ce prix un esclave. Vous en aurez deux pour un, répliqua le Philosophe, insinuant par là à ce pere avare qu'il ne feroit qu'un esclave de son fils.

500 livres.

Le Poete satyrique fait les mêmes plaintes, & ne peut souffrir que les peres & meres, pendant qu'ils font mille folles dépenses pour leurs bâtimens, leurs meubles, leurs équipages, leur table, épargnent tout pour l'éducation de leurs enfans.

Juvenal. lib.
1. satyr. 7.

Hos inter sumptus sestertia Quintiliano,
Ut multum, duo sufficient. Res nulla mi-
noris

Constabit patri quàm filius;



*Plut. de li-
beris educan-
dis.*

Cratès le philosophe disoit qu'il au-
roit souhaité monter au lieu le plus
éminent de la ville, pour crier de là
aux citoiens : » Hommes de peu de
» sens, quelle est donc votre folie, de
» ne songer qu'à amasser des riches-
» ses, & de négliger absolument l'é-
» ducation de vos enfans, pour qui
» vous dites que vous les amassez !

Plut. ibid.

Les parens paient bien cher quel-
quefois leur nonchalance & leur ava-
rice, lorsque dans la suite ils ont la
douleur de voir que leurs enfans,
abandonnés à toutes sortes de desor-
dres, les deshonnorent en mille ma-
nières, & font souvent plus de dépen-
ses en une seule année pour satisfaire
leurs passions, que les parens n'en
eussent fait pendant dix années pour
leur procurer une éducation honnête
& solide.

Ils doivent donc ne rien épargner
pour avoir un bon précepteur, & se
souvenir que le plus noble aussi bien
que le plus salutaire usage qu'ils puis-
sent faire de l'or & de l'argent, c'est
de s'en servir pour acheter des hom-
mes de mérite en quelque genre que
ce soit, & sur tout pour ce qui re-
garde l'instruction de leurs enfans.



Lorsque Sénèque voulut remettre entre les mains de Néron ses grands biens qui lui attiroient l'envie, ce Prince lui répondit que, quelque grands que parussent ces biens, il y avoit des personnes infiniment au dessous du mérite de Sénèque qui en possédoient davantage. « J'ai honte,

*Tacit. An-
nal. lib. 14.
cap. 55.*

lui dit-il, de voir des affranchis « plus riches que vous ; & qu'étant « le premier dans mon estime, vous « ne soyiez pas le plus grand dans « mon Empire. » *Pudet referre liberti-
nos, qui ditiores spectantur. Unde etiam
rubori mihi est, quod precipuus carita-
te, nondum omnes fortuna antecellis.*

Je n'examine point si Néron pen-
soit comme il parle ici : mais ce qui
est certain, c'est que les parens sentés
& raisonnables doivent penser de la
sorte, & voir avec quelque peine
qu'un intendant, un secrétaire, quel-
quefois même un portier, fait chez
eux une plus grande fortune que le
précepteur du fils de la maison.

Il faut avouer qu'il y a des peres
& des meres, quoique le nombre en
soit petit, qui sur ce point ne man-
quent pas de noblesse & de généro-
sité ; & qui, non contents de paier de



bons appointemens aux précepteurs de leurs enfans , se croient encore obligés de leur assurer pour toute leur vie un revenu raisonnable , qui les mette en état de jouir en repos & en liberté du fruit de leurs travaux. Quelle diminution fait sur de grands biens , tels qu'en ont tant de personnes riches , une pension viagere de trente , cinquante , cent pistoles , plus ou moins selon les différentes circonstances ! Approche-t-elle des services dont elle est le prix ? Je lis toujours avec un plaisir singulier le discours admirable que tient à son pere le jeune Tobie au sujet du guide qui l'avoit conduit pendant son voyage , & le dénombrement qu'il fait des services qu'il en a reçus , dont il expose la grandeur & le nombre avec la même exactitude que s'il devoit lui-même en tirer la récompense , & non pas la donner. » Mon pere , lui dit-il , » quelle récompense pouvons-nous lui donner , qui ait quelque » proportion avec les biens dont il » nous a comblés ? Il m'a mené & » ramené dans une parfaite santé : il » a été lui-même recevoir l'argent » de Gabélus : il m'a fait avoir la

femme

Tob. 12. 2-4.



femme que j'ai épousée : il a éloigné d'elle le démon qui la tourmentoit : il a rempli de joie son pere & sa mere : il m'a délivré du poisson qui m'alloit dévorer : il vous a fait voir à vous-même la lumiere du ciel : & c'est par lui que nous nous trouvons remplis de toutes sortes de biens. Que pouvons-nous donc lui donner qui égale tout ce qu'il a fait pour nous ? Mais, je vous prie, mon pere, de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté.

Quelle noblesse de sentimens ! Le jeune Tobie ne s'imagine pas faire rien de grand pour son guide par une offre si avantageuse, mais il croit qu'il recevra lui-même une grace, dont il se trouvera fort honoré, si le guide daigne accepter son offre : *si forte dignabitur mediocritatem de omnibus, que allata sunt, sibi assumere.* Voilà un modèle parfait pour les parens ; comme la description qu'il fait des services que son guide lui a rendus en est un aussi pour les précepteurs, qui doivent servir d'anges gardiens à leurs élèves.



Tous les peres ne sont pas en état de faire la fortune des précepteurs de leurs enfans, mais tous sont en état & dans l'obligation de les honorer, de leur marquer toujours beaucoup de considération, & de leur attirer par leur conduite l'estime & le respect des enfans & de toute la famille. Il y doit être regardé & respecté comme le pere même : c'est l'idée que les Anciens vouloient qu'on eût d'un Précepteur.

Juvenal.
lib. 3. satyr. 7.

Dii majorum umbris tenuem & sine pondere
terram . . .

Qui præceptorem sancti voluere parentis
Esse loco.

Quoique tous les parens, ceux même qui ne peuvent donner que des appointemens très-médiocres, doivent apporter beaucoup d'attention dans le choix d'un précepteur : il ne faut pas cependant que sur ce point ils portent la délicatesse trop loin, ni qu'ils s'attendent à trouver toutes les qualités qu'on peut désirer dans un bon maître. Rien n'est plus rare qu'un homme qui réunisse en lui toutes ces qualités. Les plus grands seigneurs, les princes même, ont bien de la peine à en trouver de tels. On est sou-



vent obligé de confier l'éducation des enfans à de jeunes précepteurs, qui sont sans expérience, & ne peuvent pas encore avoir acquis beaucoup d'érudition. Pourvû qu'ils apportent de la bonne volonté & de la docilité, qu'ils ne manquent pas d'esprit & de jugement, qu'ils aiment le travail, & que sur tout ils aient des mœurs pures, & un fonds de religion & de piété, on doit être content. Il faut seulement tâcher de les adresser à quelque personne sage & expérimentée dans ce genre, pour la consulter dans les occasions, & se conduire par ses avis. Mais, ce qui me paroît absolument nécessaire, & à quoi les parens ne doivent jamais manquer, c'est de commencer par mettre entre les mains du maître à qui ils confient leurs enfans quelques livres propres à leur apprendre la manière dont il faut s'y prendre pour les bien élever, tels que sont ceux de M. de Fénelon, & de M. Locke Anglois, & d'autres pareils. Je souhaiterois que les miens pussent leur être utiles: du moins c'est la vûe que j'ai eue en les composant.

Les peres & meres ne doivent point omettre un moien puissant qu'ils ont



entre les mains d'attirer sur leurs enfans la bénédiction de Dieu : c'est de contribuer plus ou moins, selon la mesure de leurs revenus, à la subsistance de quelque pauvre écolier, & de l'aider à faire ses études. J'ai reçu autrefois un pareil secours de la libéralité de feu M. le Peletier le Ministre. J'eus le bonheur de me trouver dans les mêmes classes que Messieurs les * enfans au Collège du Plessis, & de profiter de l'excellente éducation qu'on leur donnoit. Je leur disputois souvent les premières places & les prix. M. le Peletier me récompensoit comme eux. Je puis dire que pendant tout le cours de mes études il m'a tenu lieu de pere ; & depuis il m'a toujours témoigné une bonté véritablement paternelle. Il n'y a point de jour dans ma vie où je ne m'en souviennne, & ma reconnoissance devient d'autant plus vive, que je sens mieux de jour en jour de quel prix est une bonne éducation.

* Feu M. l'Évêque d'Angers, & M. le Peletier ancien Premier Président.



CHAPITRE IV.

Du devoir des Précepteurs.

L me reste peu de choses à ajouter sur ce sujet, après tout ce que j'en ai dit dans les différentes parties de ce Traité.

Les précepteurs tiennent la place des peres & des meres ; ils doivent donc en prendre les sentimens, & en avoir la douceur & la tendresse : mais une douceur qui ne dégénère point en mollesse, & une tendresse qui soit réglée par la raison. Rien de ce que feroient les peres & les meres pour leurs enfans, ne doit leur paroître au dessous d'eux : j'entens par là certaines attentions, certains soins pour leur personne & pour leur santé, sur tout quand ils sont encore dans un âge tendre ou malades. Cette attention, ces soins plaisent infiniment aux parens, & servent beaucoup à leur mettre l'esprit en repos.

Par la même raison, qu'ils tiennent la place des peres & des meres, ils ne

<p>a Sumat ante omnia strenuus erga discipulos sed animam, ac succu- me se in eorum locum,</p>	<p>à quibus sibi liberè tra- duntur, existimet. Quin- t. lib. 2. cap. 2.</p>
---	--



doivent pas se regarder comme les maîtres absolus des enfans , ni prétendre les gouverner à leur gré & selon leur caprice , sans aucune dépendance des parens , sans les consulter en rien , quelquefois même en défendant aux enfans sous de grosses peines de leur rien déclarer de ce qui se passe en particulier. Des maîtres qui n'agissent que par raison & selon les règles , n'ont pas besoin d'imposer à leurs disciples ce silence & ce secret, qui a quelque chose d'odieux & de tyrannique , & dont les parens ont un juste sujet de se plaindre. En communiquant leur autorité aux maîtres, ils n'ont pas prétendu s'en dépouiller eux-mêmes. Rien n'est plus juste , ni plus raisonnable , que de les consulter sur ce qui regarde la manière de conduire leurs enfans , d'agir en tout de concert avec eux , de prendre leurs avis , d'entrer dans leurs vûes , en un mot d'avoir de part & d'autre une confiance & une ouverture entière , qui laisse la liberté de se dire mutuellement tout ce que l'on croit pouvoir être utile aux enfans. Je suppose que les parens sont tels qu'ils doivent être, & qu'ils n'exigent rien qui soit con-



traire à une éducation chrétienne. S'il en étoit autrement, les précepteurs, en souffrant avec patience & condescendance tout ce qui se peut tolérer, ont la voie des remontrances douces & modérées. Quand elles sont inutiles, il ne leur reste que le parti de se retirer, & de quitter un emploi où il ne leur est pas permis de suivre les lumières de leur conscience, ni de s'acquitter de leur devoir; mais de le quitter d'une manière honnête & polie, sans témoigner de mauvaise humeur, & sans rompre avec les parens.

Ce que j'ai dit de la bonne intelligence des précepteurs avec les parens, doit s'entendre aussi par rapport au Principal d'un Collège, quand les enfans y demeurent. C'est à lui premièrement qu'on les confie: c'est lui qui est chargé de la discipline du Collège, tant en public qu'en particulier: c'est lui qui répond de tout ce qui s'y passe. Or, sans la subordination dont je parle, il n'est point en état de s'acquitter des devoirs essentiels à la place & à la qualité de Principal.

Parmi les vertus d'un bon maître, la vigilance & l'assiduité tiennent un



des premiers rangs. Il ne peut les porter trop loin, pourvû que ce soit sans gêne, sans contrainte, & sans affectation. Il est l'ange gardien des enfans. Il n'y a point de moment où il ne soit chargé de leur conduite. Si son absence, ou son inattention (car l'une équivaut à l'autre) donne lieu à l'homme ennemi, qui tourne sans cesse autour d'eux, de leur enlever le précieux trésor de leur innocence, que répondra-t-il à Jesus-Christ qui lui demandera compte de leur ame, & qui lui reprochera d'avoir été moins vigilant pour les garder, que le démon pour les perdre ? Le malheur est que la plûpart des maîtres souvent ne sont avertis de leur obligation sur ce point que par une funeste expérience, qu'ils auroient du prévenir par une sainte & religieuse sollicitude, qui fait le caractère propre de

Rom. 12. 8. des autres : *Qui præst, in sollicitudine.*

Le soin du maître doit s'étendre sur les domestiques qui servent les enfans, & ce n'est pas là une de ses moindres obligations, quoiqu'elle soit pour l'ordinaire ignorée ou négligée. Car, comme le remarque



Quintilien , il n'y a pas moins de Lib. 1. cap. 20

danger à craindre de la part de domestiques vicieux , que de celle des compagnons d'étude , qui pour l'ordinaire ont plus d'éducation & d'honneur : *nec tutior inter servos malos, quam ingenuos parum modestos, conversatio est.*

La règle est donc de ne jamais laisser un enfant seul avec les domestiques , à moins qu'on ne soit bien sûr de leur probité & de leur piété : car il s'en trouve de tels , qui ne peuvent être ménagés avec trop de soin par les parens & par les maîtres.

Comme les enfans , sur tout dans un âge tendre , ont l'esprit volage & léger , il est bon que le maître , pendant les études même qu'ils font en particulier , ne les perde point de vûe. Sa présence seule contribue beaucoup à les rendre plus attentifs , en fixant & arrêtant leur imagination ; & elle leur épargne bien des distractions & des négligences , qui sont la source des fautes qu'ils font dans leurs compositions , & qui donnent lieu ensuite à des réprimandes & à des punitions , que le maître auroit pu prévenir par une attention plutôt assidue qu'incommode & pressante. C'est ce que



Quintilien insinue par ces mots : *assiduus sit potius, quàm immodicus.*

L'assiduité ne doit point paroître difficile dans le Collège, où les maîtres sont absolument libres pendant tout le tems des Classes, ce qui les rendroit entierement inexcusables s'ils y manquoient : au lieu que la même assiduité est fort dure & fort gênante dans les maisons particulieres, où le précepteur est chargé de ses écoliers pendant toute la journée. Il est de la sagesse des parens, & je puis dire qu'il est aussi de leur intérêt, de s'appliquer, autant qu'il leur sera possible, à adoucir ce joug, en laissant chaque semaine au maître une liberté entiere pendant un après-midi, & prenant sur eux-mêmes le soin de veiller pendant ce tems - là sur leurs enfans. Il n'y a point de santé qui puisse soutenir une gêne si continuelle. Un précepteur a besoin de respirer, de voir ses amis, d'entretenir ses connoissances, de consulter sur ses études & sur les difficultés qui se rencontrent dans l'éducation, en un mot de n'être pas toujours tête-à-tête avec son écolier. On ne sauroit dire combien cette condescendance, de la part



DES PRÉCEPTEURS. 683
des parens , est propre à encourager
les maîtres , & à rendre leur zèle plus
vif & plus vigilant.

J'ai déjà averti qu'ils ne doivent
jamais agir par passion , par humeur,
par caprice. C'est là un des plus grands
défauts en matière d'éducation , par-
ce qu'il n'échape jamais aux yeux
clairvoians des écoliers , qu'il rend
presque inutiles toutes les bonnes
qualités du maître , & qu'il ôte à ses
avis & à ses remontrances presque
toute autorité. Ce qu'il y a de facheux
c'est que ceux qui agissent le plus par
humeur , sont ceux qui s'en aperçoi-
vent le moins ; & que souvent même
ils sauroient mauvais gré à quicon-
que entreprendroit de les en avertir ,
ce qui est pourtant le meilleur office
que leur puisse rendre un ami.

J'ai honte de rapporter ici certains
termes injurieux dont on se sert quel-
quefois à l'égard des Écoliers , *cruche* ,
bête , *âne* , *cheval de carrosse* , &c. & je
ne le ferois point , si je ne savois que
ces termes se trouvent encore dans
la bouche de quelques maîtres. Est-
ce la raison , est-ce la politesse , est-ce
le bon esprit qui disent un tel lan-
gage ? Ne voit-on pas clairement qu'il



ne peut être que l'effet, ou d'une basse éducation qu'on a reçue, ou d'une grossiereté d'esprit qui ne sent point ce que c'est que bienséance, ou d'un caractère violent & emporté qui ne peut se contenir ?

Parmi ceux qui se chargent de l'éducation de la Jeunesse, il y en a plusieurs que l'état serré de leurs affaires, ou même souvent une pauvreté entière, obligent d'entrer dans cette profession ; & ils ne doivent point en rougir. Le célèbre Origene enseigna la grammaire pour avoir de quoi subsister, & il eut le bonheur de conserver pendant toute sa vie le souvenir & l'amour de la pauvreté où son pere l'avoit laissé en mourant. C'est un beau modèle pour les maîtres. Le salaire qu'ils retirent de leurs peines, est certainement bien légitime & bien mérité. Je voudrois cependant que ce ne fût point là le seul motif, ni même le motif dominant, qui les y engageât ; mais que la volonté de Dieu, & le desir de se sanctifier, y eussent la principale & la première part. La dureté des parens oblige souvent les maîtres à marchander avec eux, & à disputer sur le prix. Il seroit à



souhaiter , que d'un côté la générosité des peres & meres , & de l'autre le desinterressement des maîtres, ôtassent lieu à ces sortes de conventions , qui ont , ce me semble , quelque chose de bas & de sordide. Il est beau , pour les derniers , de compter un peu plus qu'on ne fait ordinairement sur la Providence; & je n'ai jamais vû qu'elle ait manqué à ceux qui s'y sont fiés pleinement.

Si les vûes interessées sont indignes d'un précepteur véritablement chrétien , celles de la vanité & de l'ambition ne le sont pas moins. J'ai toujours admiré ce que dit saint Augustin du motif qui engagea Nébride à se charger de l'instruction de la Jeunesse ; motif bien opposé aux deux défauts dont je parle ici. Il étoit ami intime de saint Augustin , & avoit *Conf. lib. 6o*
6. 10. quitté son pays , ses biens , & sa mere, pour le suivre à Milan , sans autre raison que de s'occuper avec son ami à la recherche de la verité & de la sagesse , qu'ils cherchoient tous deux avec une égale ardeur. Il ne put refuser à ses prieres instantes d'entrer en qualité de sous-maître chez Véréconde qui enseignoit les belles lettres à



Milan. Ce ne fut point, dit saint Augustin, le desir du gain qui porta Nébride à prendre cet emploi, puisqu'il en auroit trouvé de bien plus importants, s'il l'avoit voulu; & encore moins des vûes de vanité ou d'ambition. Il avoit toujours évité de se faire connoître aux grands du monde, n'ambitionnant que l'obscurité d'une retraite paisible, où il pût donner tout son tems à l'étude de la sagesse.

*S. Chrysoſt.
de vit. Monac.
lib. 2. cap. 14.*

Cet exemple m'en rappelle un autre, qui n'est pas moins admirable, & qui regarde l'éducation d'un jeune homme de grande qualité. Le pere, plein d'ambition, ne songeoit qu'à élever son fils dans les dignités du siècle; & la mere, véritablement chrétienne, qu'à le rendre grand dans le ciel. Elle crut n'y pouvoir réussir que par une sainte éducation; & pour cela, elle proposa à un solitaire qu'elle avoit prié de venir à Antioche; de quitter sa montagne & sa retraite pour se charger du soin de son fils. Elle l'en conjura d'une manière si vive & si touchante, en lui protestant qu'il répondroit de l'ame de cet enfant, qu'il ne crut pas pouvoir s'en défendre. Le succès répondit à l'es-



pérance de cette pieuse mere. L'enfant, conduit par son excellent précepteur, fit des progrès extraordinaires dans les sciences, & encore plus dans la piété. Gai, civil, affable, honnête à l'égard de tout le monde, il s'insinua, par cet extérieur agréable, dans l'esprit de ses compagnons; ce qui lui donna moyen d'en gagner plusieurs, & de les porter à embrasser la vertu. C'est saint Chrysostome, témoin oculaire de ce fait, qui en a écrit l'histoire, mais bien plus au long que je ne l'ai rapportée ici.

Ce que je conclus de ces deux exemples, & par où je finis ce chapitre, c'est que la piété est de toutes les qualités d'un précepteur la plus essentielle, la plus importante, celle qu'il faut préférer à toutes les autres, & qui y ajoute un prix infini. Elle inspire aux maîtres un zèle, une ardeur, un empressement pour le salut de leurs disciples, qui attirent ordinairement sur eux la bénédiction du ciel. J'ai rapporté ailleurs un bel exemple de ce zèle dans la personne de saint Augustin, qui doit servir d'instruction & de modèle à tous les maîtres chrétiens.

Tom. 1. Disc.
Prélim. pag.
71.



CHAPITRE V.

Du devoir des Ecoliers.

QUINTILIEN ^a prétend avoir renfermé presque tous les devoirs des écoliers dans cet unique avis qu'il leur donne, d'aimer ceux qui les enseignent, comme ils aiment les sciences qu'ils apprennent d'eux, & de les regarder comme des peres, dont ils tiennent, non la vie du corps, mais l'instruction qui est comme la vie de l'ame. En effet ce sentiment de tendresse & de respect suffit pour les rendre dociles pendant leurs études, & pleins de reconnoissance pendant tout le tems de leur vie : ce qui me paroît renfermer une grande partie de ce qu'on attend d'eux.

^b La docilité, qui consiste à se laisser conduire, à bien recevoir les avis des maîtres, & à les mettre en pratique, est proprement la vertu des écoliers ; comme celle des maîtres, est de

^a Plura de officiis docentium locutus, discipulos id unum interim moneo, ut præceptores suos non minùs quàm ipsa studia ament ; & parentes esse, non quidem

corporum, sed mentium credant. *Quintil. lib. 2. cap. 9.*

^b Ut magistrorum officium est, docere ; sic, discipulorum, præbere se dociles ; alioqui neutrum si-



bien enseigner. L'une ne peut rien sans l'autre : & comme il ne suffit pas qu'un laboureur répande la semence, mais qu'il faut que la terre, après avoir ouvert son sein pour la recevoir, la couve, pour ainsi dire, l'échauffe, l'entretienne, & l'humecte ; de même tout le fruit de l'instruction dépend de la parfaite correspondance du maître & du disciple.

La reconnoissance pour ceux qui ont travaillé à notre éducation, fait le caractère d'un honnête homme, & est la marque d'un bon cœur. ^a Qui de nous, dit Cicéron, a été instruit avec quelque soin, à qui la vûe, ou même le simple souvenir de ses précepteurs, de ses maîtres, & du lieu où il a été nourri ou élevé, ne fasse un singulier plaisir ? ^b Sénèque exhorte les jeunes gens à conserver toujours un grand respect pour leurs maîtres, aux soins desquels ils sont

ne altero sufficiat. Et, si-
cut frustra speris et semina-
na, nisi illa premollitus
fovere sulcus : ita elo-
quentia coalescere nequit,
nisi sociata tradentis ac-
cipientisque concordia.
Quintil. ibid.

^a Quis est nostrum li-
beraliter educatus, cui

non educator, cui non
magister suus acque do-
ctor, cui non locus ille
inurus ubi ipse alius aut
doctus est, cum grata re-
cordatione in mente ver-
setur ? *Cic. pro Plane. n. 81.*

^b In preceptores suos ado-
lescens veneretur ac sus-
picias, quorum benefi-



redevables de s'être corrigés de leurs défauts, & d'avoir pris des sentimens d'honneur & de probité. ^a Leur exactitude & leur sévérité déplaisent quelquefois dans un âge, où l'on est peu en état de juger des obligations qu'on leur a. Mais quand les années ont mûri l'esprit & le jugement, on reconnoît que ce qui nous donnoit de l'éloignement pour eux, je veux dire les avertissemens, les réprimandes, & la sévère exactitude à réprimer les passions d'un âge peu prudent & peu considéré, est précisément ce qui les doit faire estimer & aimer. Aussi

*M. Aurel.
lib. 1. §. 17.*

voions-nous que Marc Aurele, l'un des plus sages & des plus illustres Empereurs qu'ait eu Rome, remercioit les dieux de deux choses sur tout : de ce qu'il avoit eu pour lui-même d'excellens précepteurs, & de ce qu'il en avoit trouvé de pareils pour ses enfans.

Quintilien, après avoir marqué

elo se vitiis exuit, & sub quorum tutela positus exercet artes bonas: *Senec. Epist. 83.*

^a Tamdiu illos odio habemus, quamdiu graves judicamus, & quamdiu beneficia illorum non intelligimus. Cùm jam

etas aliquid prudentiz collegit, apparet propter illa ipsa amari à nobis debere, propter quæ non amabantur; admonitio-nes, severitatem, & inconsultæ adolescentiz custodiam. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 5.*



les différens caractères d'esprit des jeunes gens , nous trace en peu de mots le portrait d'un écolier parfait selon lui, & certainement très-aimable. Pour moi, dit-il, je veux un enfant « que la louange excite, qui soit sensi- « ble à la gloire, qui pleure quand il se « voit vaincu. Une noble émulation « le tiendra toujours en haleine : un « reproche, une réprimande le pi- « quera jusqu'au vif : l'honneur lui « fera tout faire. Il ne faut point « craindre qu'un tel écolier s'aban- « donne jamais à la paresse. » *Mihi ille deur puer, quem laus excites, quem gloria juvet, qui victus fleat. Hic erit alendus ambitu : hunc mordebit objurgatio : hunc honor excitabit : in hoc desidiam nunquam verebor.*

Quelque cas que fasse Quintilien des qualités de l'esprit, il estime infiniment plus celles du cœur, sans lesquelles il compte les autres pour rien. Dans le même chapitre, d'où j'ai tiré les paroles précédentes, il avoit déclaré qu'il n'auroit jamais bonne opinion d'un enfant qui mettroit son étude à faire rire en contrefaisant les manières, la mine, & les défauts des autres. Il en rend aussi-



tôt une admirable raison. » Un en-
 » fant , dit-il , pour avoir véritable-
 » ment de l'esprit selon moi , doit
 » être bon & vertueux : autrement ,
 » je l'aimerois mieux un peu lent &
 » tardif , qu'avec un mauvais cara-
 » ctère d'esprit. *Non dabit mihi spem
 bona indolis , qui hoc imitandi studio
 petet , ut rideatur. Nam probus quoque
 inprimis erit ille verè ingeniosus : alio-
 qui non pejus duxerim tardi esse inge-
 nii , quàm mali.*

Il nous montre toutes ces qualités dans l'aîné de ses deux enfans , dont il peint le caractère & déplore la perte d'une manière si éloquente & si touchante dans la belle préface de son sixième livre. On me permettra d'en insérer ici un petit extrait , qui ne sera pas inutile pour les jeunes gens , & où ils trouveront un modèle qui convient fort à leur âge & à leur état.

Après avoir parlé de son cadet qui étoit mort à l'âge de cinq ans , & avoir décrit les graces & la beauté de son visage , la gentillesse de ses paroles , la vivacité de son esprit qui commençoit à briller à travers les voiles de l'enfance , il passe à son



aîné. ^a » Il me restoit après cela, dit-il, mon fils Quintilien, qui étoit « tout mon plaisir, toute mon espé- « rance : & il pouvoit suffire pour ma « consolation. Car, entré déjà dans « la dixième année, ce n'étoit plus « des fleurs qu'il montrait comme « son jeune frere, mais des fruits « tout formés, & dont l'attente ne « pouvoit plus tromper... J'ai bien « de l'expérience, mais je n'ai jamais « vû dans aucun enfant, je ne dis pas « seulement tant de belles disposi- « tions pour les sciences, ni tant de « goût & d'inclination pour l'étude, « (ses maîtres le savent,) mais tant « de probité, de naturel, de bonté « d'ame, de douceur, de penchant à « faire plaisir & à obliger, que j'en « ai connu en lui. «

^b Il avoit outre cela tous les avan- « tages que donne la nature : un son «

^a Una post hæc Quin-
tiliani mei spe ac volu-
ptate nitēbat : & poterat
sufficere solatio. Non
enim flosculos, sicut
prior, sed, jam decimum
ætatē ingressus annum,
certos atque deformatos
fructus ostēderat. Juro.
has me in illo vidisse
virtutes ingenii, non mo-

dō ad percipiendas dis-
ciplinas, quo nihil præ-
stantius cognovi plurima
expectat, studisque jam
cum non coacti, (sciunt
præceptores) sed probi-
tatis, pietatis, humani-
tatis, liberalitatis...

^b Etiam illa sortita
aderant omnia, vocis
jucunditas claritasque,



» de voix charmant , une physiono-
 » mie douce , une facilité surprenan-
 » te à bien prononcer les deux lan-
 » gues, comme s'il eût été également
 » né pour l'une & pour l'autre.

» ^a Mais tout cela n'étoit encore
 » que des espérances. Je fais bien plus
 » de cas de ses rares vertus : de son
 » égalité d'ame , de sa fermeté , de la
 » force avec laquelle il se roidissoit
 » contre les craintes & les douleurs.
 » Car avec quel étonnement des mé-
 » decins a-t-il supporté une maladie
 » de huit mois ! Sur le point de mou-
 » rir il me consolait lui-même , &
 » me défendoit de le pleurer. Son
 » esprit s'égaroit-il quelquefois dans
 » ces derniers momens : il n'étoit
 » occupé pendant ses rêveries que de
 » sciences & d'études. O vaines &
 » trompeuses espérances ! &c.

Y a-t-il beaucoup de jeunes gens
 parmi nous , dont on puisse dire avec

oris suavitas , & in utra-
 cumque lingua, tanquam
 ad eam demum natus es-
 set, expressa proprietas
 omnium literarum.

a Sed hæc spes adiuc.
 Illa majora : constantia,
 gravitas, contra dolores
 etiam ac metus robur.
 Nam quo ille animo ,

qua medicorum admira-
 tione, mensium octo vale-
 tudinem tulit ! Ut me in
 supremis consolatus est !

Quàm, etiam deficiens,
 jamque non nosset,
 ipsum illum alienatæ
 mentis errorem circa so-
 las literas non habuit !



vérité autant de bien, qu'en dit ici Quintilien de son fils ? Quelle honte seroit-ce pour eux, si, nés & élevés dans le christianisme, ils n'auroient pas même les vertus des enfans payens ? Je ne crains point de les répéter encore ici : docilité ; obéissance ; respect pour les maîtres, porté jusqu'à la tendresse, & source d'une reconnoissance éternelle ; ardeur pour l'étude, & goût merveilleux pour les sciences ; éloignement du vice & du desordre ; fonds admirable de probité, de bonté, de douceur, d'honnêteté, de libéralité ; patience même, courage, & grandeur d'ame dans le cours d'une longue maladie. Que manquoit-il donc à toutes ces vertus ? Ce qui seul pouvoit les rendre véritablement dignes de ce nom, & devoit en être comme l'ame, & en faire tout le prix : le don précieux de la foi & de la piété, la connoissance salutaire du Médiateur, un desir sincere de plaire à Dieu, & de lui rapporter toutes ses actions.

Voilà ce qui relève infiniment toutes les autres qualités des enfans chrétiens, & ce qui seul mérite de leur être proposé comme un modèle par-



fait, & digne en tout d'être imité. Ils peuvent le trouver dans deux saints illustres, dont la science & la vertu ont fait tant d'honneur à l'Eglise: je veux dire S. Basile, & S. Grégoire de Nazianze.

Ils étoient tous deux sortis de familles fort nobles selon le monde, & encore plus selon Dieu. Ils naquirent presque en même tems, & leur naissance fut le fruit des prières & de la piété de leurs meres, qui dès ce moment même les offrirent à Dieu, dont elles les avoient reçus. Celle de S. Grégoire, le lui présentant dans l'Eglise, sanctifia ses mains par les livres sacrés qu'elle lui fit toucher.

Ils avoient l'un & l'autre tout ce qui rend les enfans aimables, beauté de corps, agrément dans l'esprit, douceur & politesse dans les manières.

Leur éducation fut telle qu'on peut se l'imaginer dans des familles, où la piété étoit, s'il est permis de parler ainsi, héréditaire & domestique; & où peres, meres, freres, sœurs, aieuls de côté & d'autre, étoient tous des saints, & la plupart des saints fort illustres. Le



Le naturel heureux que Dieu leur avoit accordé, fut cultivé avec tout le soin possible. Après les études domestiques, on les envoya séparément dans les villes de la Grece qui avoient le plus de réputation pour les sciences, & ils y prirent les leçons des plus excellens maîtres.

Enfin ils se rejoignirent à Athènes. On sait que cette ville étoit comme le théâtre & le centre des belles lettres & de toute érudition. Elle fut aussi comme le berceau de l'amitié fameuse de nos deux saints ; ou du moins elle servit beaucoup à en ser-
rer les nœuds d'une manière plus étroite. Une aventure assez extraordinaire y donna occasion. Il y avoit à Athènes une coutume fort bizarre par rapport aux écoliers nouveaux-venus, qui s'y rendoient de différentes provinces. On commençoit par les introduire dans une assemblée nombreuse de jeunes gens comme eux, & là on leur faisoit essuier mille brocards, mille railleries, mille insolences : après quoi on les menoit aux bains publics en cérémonie à travers la ville, escortés & précédés par tous ces jeunes gens qui mar-



choient deux à deux. Lorsqu'on y étoit arrivé, toute la troupe s'arrêtoit, jettoit de grands cris, & faisoit mine de vouloir enfoncer les portes, comme si l'on refusoit de les leur ouvrir. Quand le nouveau-venu y avoit été admis, pour lors il recouvroit sa liberté. Grégoire, qui étoit arrivé le premier à Athènes, & qui sentoit combien cette ridicule cérémonie étoit contraire & coûteroit au caractère grave & sérieux de Basile, eut assez de crédit parmi ses compagnons pour l'en faire dispenser. ^a Ce fut là, dit S. Grégoire de Nazianze dans l'admirable récit qu'il fait lui-même de cette aventure, ce qui donna lieu à notre sainte amitié, ce qui commença à allumer en nous cette flamme qui depuis ne s'éteignit jamais, & ce qui perça nos cœurs d'un trait qui y demeura toujours. Heureuse Athènes, s'écrie-t-il, & source de tout mon bonheur ! Je n'y étois allé que pour acquérir de la science, & j'y découvris le plus précieux de tous les trésors, un ami tendre & fidèle, plus heureux en cela que Saül,

α Τὸ τοῦ ἡμῶν τῆς φιλικῆς | συναφίας σπιθῆρ • ἵστω
 περιίμην • εἴτευθεν ὁ τῆς | ἐπ' ἀλλήλαις ἐτρόθυμιτο.



qui ne cherchant que des ânesses , trouva un royaume.

• Cette liaison , formée & commencée comme je viens de le dire , se fortifia toujours de plus en plus ; surtout , lorsque ces deux amis , qui n'avoient rien de secret l'un pour l'autre , s'ouvrant mutuellement leurs cœurs , eurent reconnu qu'ils avoient tous deux le même but , & cherchoient le même trésor , je veux dire la sagesse & la vertu. Ils vivoient sous le même toit , mangeoient à la même table , avoient les mêmes exercices & les mêmes plaisirs , & n'étoient , à proprement parler , qu'une même ame : union merveilleuse , dit saint Grégoire , qui ne peut être réellement produite que par une amitié chaste & chrétienne.

Nous aspirions tous deux également à la science , objet le plus capable d'exciter des sentimens d'envie & de jalousie : & néanmoins , absolument exemts de cette passion subtile & maligne , nous ne connoissions & n'éprouvions entre nous qu'une noble émulation. Chacun de nous , plus sensible à la gloire de son ami qu'à la sienne propre , cherchoit , non



700 DEVOIRS

à l'emporter sur lui, mais à lui céder
& à l'imiter.

Notre principale étude, & notre unique but, étoit la vertu. Nous songions à rendre notre amitié éternelle, en nous préparant nous-mêmes à la bienheureuse immortalité, & en nous détachant de plus en plus de l'amour des choses de la terre. Nous prenions pour conducteur & pour guide la parole de Dieu. Nous nous servions nous-mêmes de maîtres & de surveillans, en nous exhortant mutuellement à la piété; & je pourrois dire, s'il n'y avoit point quelque sorte de vanité à s'exprimer ainsi, que nous nous tenions lieu de règle l'un à l'autre, pour discerner le faux du vrai, & le bon du mauvais.

Nous n'avions aucun commerce avec ceux de nos compagnons qui étoient pétulans, violens, ou déréglés dans leurs mœurs; & nous ne fréquentions que ceux qui par leur modestie, leur retenue, & leur sagesse pouvoient nous aider & nous soutenir dans le bon dessein que nous avions, sachant qu'il en est des mauvais exemples comme des maladies contagieuses, qui se communiquent aisément.



Ces deux Saints , & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens , brillèrent toujours parmi leurs compagnons par la beauté & la vivacité de leur esprit , par leur assiduité au travail , par le succès extraordinaire qu'ils eurent dans toutes leurs études , par la facilité & la promptitude avec laquelle ils saisirent toutes les sciences qu'on enseignoit à Athènes , belles lettres , poësie , éloquence , philosophie : mais ils se distinguèrent encore plus par une innocence de mœurs , qui étoit allarmée à la vûe du moindre danger , & qui craignoit jusqu'à l'ombre du mal. Un songe qu'eut S. Grégoire dans sa plus tendre jeunesse , & dont il nous a laissé en vers une élégante description , contribua beaucoup à lui inspirer de tels sentimens. Pendant qu'il dormoit , il crut voir deux Vierges de même âge , & d'une égale beauté , vêtues d'une manière modeste , & sans aucune de ces parures que recherchent les personnes du siècle. * Elles avoient les

α Κραδίμωρ δ' εὐαγγελίου κερύματι δὲ κερύματι
 Κουφάμοιαι, ἡμῶν γὰρ ἱστορίᾳ ἔμμεται ἔχου
 Αἰδίου ἀποστόλου ἱστορίᾳ καὶ ἐρωδιᾷ
 Ὅσον ἱστορίᾳ παύσει δ' ἴσ' ἀποστόλου.

G g iij



yeux baissés en terre, & le visage couvert d'un voile, qui n'empéchoit pas qu'on n'entrevît la rougeur que répandoit sur leurs joues une pudeur virginale. Leur vûe, ajoute le Saint, me remplit de joie: car elles me paroissoient avoir quelque chose au dessus de l'humain. Elles de leur côté m'embrasserent & me caresserent comme un enfant qu'elles aimoient tendrement: & quand je leur demandai qui elles étoient, elles me dirent,

* *Ἄγνεια*. l'une qu'elle étoit la * Pureté, & l'autre la * *Σοφροσύνη*. Contenance, mais toutes deux les compagnes de Jesus-Christ, & les amies de ceux qui renoncent au mariage pour mener une vie céleste. Elles m'exhorterent d'unir mon cœur & mon esprit au leur, afin que m'ayant rempli de l'éclat de la virginité, elles pussent me présenter devant la lumière de la Trinité immortelle. Après ces paroles elles s'envolerent au ciel, & mes yeux les suivirent le plus loin qu'ils purent.

Tout cela n'étoit qu'un songe; mais qui fit un effet très-réel sur le cœur du Saint. Il n'oublia jamais cette image si agréable de la chasteté, & il la repassoit avec plaisir dans son es-



prit. Ce fut, comme il le dit lui-même, une étincelle de feu, qui s'enflammant de plus en plus, l'embrasa d'amour pour une continence parfaite.

Ils avoient grand besoin lui & Basile d'une telle vertu, pour se soutenir au milieu des périls d'Athènes, la ville du monde la plus dangereuse pour les mœurs à cause de ce concours extraordinaire de jeunes gens qui s'y rendoient de toutes parts, & qui y apportoient chacun leurs vices & leurs dérèglements. Mais, dit saint Grégoire, nous eumes le bonheur d'éprouver dans cette ville corrompue quelque chose de pareil à ce que disent les poëtes d'un fleuve qui conserve la douceur de ses eaux au milieu de l'amertume de celles de la mer, & d'un animal qui subsiste au milieu du feu. Nous n'avions aucun commerce d'amitié avec les méchants. Nous ne connoissions à Athènes que deux chemins : l'un, qui nous conduisoit à l'Eglise, & aux saints Docteurs qui y enseignoient ; l'autre, qui nous menoit aux Ecoles, & chez nos maîtres de littérature. Pour ceux qui conduisoient aux fêtes mondaines, aux spectacles, aux assemblées, aux fe-



stins, nous les ignorions absolument.

Il semble que des jeunes gens de ce caractère, qui se séparoiert de toute société, qui n'avoient aucune part aux plaisirs & aux divertissemens de ceux de leur âge, dont la vie pure & innocente étoit une censure continuelle du dérèglement des autres, devoient être en butte à tous leurs compagnons, & devenir l'objet de leur haine, ou du moins de leur mépris & de leurs railleries. Ce fut tout le contraire; & rien n'est plus glorieux à la mémoire de ces deux illustres amis, & j'ose le dire, ne fait plus d'honneur à la piété même, qu'un tel événement. Il falloit en effet que leur vertu fût bien pure, & leur conduite bien sage & bien mesurée, pour avoir sû, non seulement éviter l'envie & la haine, mais s'attirer généralement l'estime, l'amour, le respect de tous leurs compagnons.

C'est ce qui parut d'une manière bien éclatante, lorsqu'on apprit qu'ils songeoient à quitter Athènes pour retourner dans leur patrie. La douleur fut universelle. Les cris & les plaintes retentissoient de toutes parts. Les larmes coulerent de tous les yeux. Ils



alloient perdre, disoient-ils, tout l'honneur de leur ville, & la gloire de leurs écoles. Les maîtres & les écoliers, joignant aux prieres & aux plaintes la force & la violence, protestoient qu'ils ne les laisseroient point aller, & qu'ils ne consentiroient jamais à leur départ. Il faut effectivement que l'un d'eux cédât à un empressement si extraordinaire, & que l'on pourroit plutôt appeller une violente conspiration : ce fut Grégoire. On peut juger quelle fut sa douleur. Je ne sai s'il est possible d'imaginer un modèle plus parfait pour les jeunes gens, que celui que je viens d'exposer à leurs yeux, où l'on trouve réunis tous les traits qui peuvent rendre la Jeunesse aimable & estimable : noblesse du sang, beauté d'esprit, ardeur incroyable pour l'étude, succès merveilleux dans toutes les sciences, manières polies & honnêtes, modestie étonnante au milieu des louanges & des applaudissemens publics, & ce qui releve infiniment toutes ces qualités, une piété & une crainte de Dieu que les mauvais exemples ne firent qu'accroître & fortifier. On peut lire dans le troisième Tome des Lettres



de M. du Guet un caractère admirable de ces deux grands Saints , composé exprès pour des écoliers qui répondoient sur quelques - uns de leurs traités.

Outre les exemples de quelques Saints illustres du christianisme , tels que les deux que j'ai proposés , il est bon que les jeunes gens en cherchent eux-mêmes dans les livres sacrés. Ils y trouveront le jeune Samuel , qui par sa piété & sa vertu se rendoit également agréable à Dieu & aux

1. Reg. 3. 26. *hommnes : Puer autem Samuel proficiebat atque crescebat , & placebat tam Domino , quàm hominibus.* Ils y admireront un saint Roi , qui dès l'âge

de huit ans , marchant sur les traces de David , fut toujours attentif à

4. Reg. 22. 2. *plaire en tout à Dieu : Fecit quod placitum erat coram Domino , & ambulavit per omnes vias David patris sui.* Ils y verront Tobie le pere , après

avoir passé lui-même sa jeunesse dans l'innocence , en fuyant la compagnie de ceux qui alloient adorer les veaux d'or , en ne faisant paroître rien de puerile dans sa conduite , & gardant exactement toutes les observances de la loi dès l'âge le plus tendre : So-



Ius fugiebat consortia omnium... Nihil Tob. cap. 1.
puerile gessu in opere... Hac & his si-

milia secundum legem Dei puerulus ob-
servabat : ils le verront , dis-je , élever
 son fils de la même sorte , en lui en-
 seignant dès son enfance à craindre
 Dieu , & à s'abstenir de tout péché :

Quem ab infantia timere Deum docuit , *ibid.*

& abstinere ab omni peccato. Ils seront
 surpris de trouver lontems avant le
 christianisme un courage véritable-
 ment héroïque & chrétien dans les
 sept freres Maccabées , tous détermi-
 nés à mourir par les plus cruels sup-
 plices , plutôt que de violer la loi de
 Dieu : *Parati sumus mori , magis quam*
patrias Dei leges prevaricari.

2. Maccab.
7. 2.

Mais c'est dans la source même de
 la sainteté & de la piété qu'ils doi-
 vent aller puiser leurs sentimens ,
 c'est-à-dire dans Jesus-Christ , qui ,
 pour sanctifier l'enfance & l'adoles-
 cence , a bien voulu naître enfant , &
 dans la suite donner aux jeunes gens
 l'exemple de toutes les vertus qui
 leur conviennent , par son exactitude
 à aller au Temple aux jours marqués ,
 par son attention à écouter les Doc-
 teurs , par la sagesse & la modestie
 de ses réponses , par son application



à faire l'œuvre de son pere, & à exécuter ses ordres, sans consulter en cela ni le sang ni la nature ; par sa parfaite soumission à ses parens, enfin par le soin qu'il a pris de faire paroître au dehors devant Dieu & devant les hommes, à mesure qu'il avançoit en âge, des progrès sensibles de la grace & de la sagesse, dont il avoit reçu la plénitude dès le premier moment de son Incarnation.

Conclusion de cet Ouvrage.

ME VOICI enfin arrivé à la fin de mon ouvrage. Je croi ne l'avoir entrepris que par des vûes du bien public, pour être de quelque secours, si je le pouvois, aux jeunes gens, & à ceux qu'on charge de leur éducation. Je n'ai point cherché à y rien dire qui pût faire la moindre peine à aucun de mes confreres, ni à qui que ce soit. Si pourtant cela étoit arrivé contre mon dessein, & sans que je m'en fusse aperçu, je les prie de ne pas me l'imputer, & d'interpréter en bonne part ce qui me sera échappé sans mauvaise intention.

Après cet avertissement, il ne me reste qu'à prier celui qui est le Maître



unique des hommes , de qui vient toute lumière & tout don excellent , qui dispense les talens comme il lui plaît , & qui en donne le bon usage , à qui seul il appartient de parler au cœur aussi bien qu'à l'esprit ; de le prier , dis-je , qu'il veuille répandre sa bénédiction sur cet Ouvrage ; sur l'Auteur , sur les enfans , sur les peres , les meres , les maîtres , les domestiques , en un mot sur tous ceux qui sont employez à l'éducation de la Jeunesse en quelque lieu & dans quelque Collège qu'ils soient : & en particulier qu'il daigne verser abondamment ses graces sur l'Université de Paris , y conserver & y augmenter de plus en plus , non seulement le goût des sciences & de l'étude qui y a toujours regné , mais encore plus celui de la pieté & de la religion , qui en a fait jusqu'ici la plus solide gloire. *Amen.*

F I N.

De l'Imprimerie de G. F. QUILLAU, rue du Fouare, à l'Annonciation.





T A B L E

*Des sujets contenus dans ce
quatrième Volume.*

TROISIÈME PARTIE
D E
L'HISTOIRE PROFANE.
SUITE DE L'HISTOIRE
R O M A I N E.

TROISIÈME MORCEAU
D E
L'HISTOIRE ROMAINE.

ESPACE de 53 ans depuis le com-
mencement de la seconde guerre
Punique , jusqu'à la défaite de l'An-
née. Page 1

CHAPITRE PREMIER.

<i>Récit des faits.</i>	4	1
FABIUS DICTATEUR.	9	2
<i>Bataille de Cannes.</i>	13	3
SCIPION élu Général, rétablit les affai- res d'Espagne.	21	4
SCIPION retourne à Rome, est nommé Consul, & se prépare à la conquête de l'Afrique.	32	5



T A B L E

<i>Guerre contre Philippe roi de Macedoine.</i>	45
<i>Guerre contre Antiochus roi de Syrie.</i>	52
<i>Fin & mort de Scipion.</i>	60
<i>Mort d'Annibal.</i>	65
<i>Guerre contre Persée dernier roi de Macedoine.</i>	67

C H A P I T R E S E C O N D .

<i>Réflexions.</i>	73
<i>ARTICLE I. Diverses qualités de ceux dont il est parlé dans ce troisième morceau de l'histoire Romaine.</i>	75
<i>ANTIOCHUS roi de Syrie.</i>	76
<i>PHILIPPE & PERSE'E, rois de Macedoine.</i>	78
<i>PAUL EMILE.</i>	81
<i>FABIUS MAXIMUS.</i>	96
<i>ANNIBAL & SCIPION comparés ensemble.</i>	103
<i>§. I. Vertus militaires.</i>	104
<i>1. Etendue d'esprit pour former & exécuter de grands desseins.</i>	Ibid.
<i>2. Profond secret.</i>	107
<i>3. Bien connoître le caractère des Chefs contre qui l'on a à combattre.</i>	108
<i>4. Entretien dans les troupes une discipline exacte.</i>	110
<i>5. Vivre d'une manière simple, modeste, frugale, laborieuse.</i>	113



T A B L E.

6. <i>Savoir également employer la force & la ruse.</i>	115
7. <i>Ne hasarder jamais sa personne sans nécessité.</i>	116
8. <i>Art & habileté dans les combats.</i>	117
9. <i>Avoir le talent de la parole, & savoir manier adroitement les esprits.</i>	118
<i>Conclusion.</i>	121
§. II. <i>Vertus morales & civiles de Scipion.</i>	125
1. <i>Générosité, libéralité.</i>	129
2. <i>Bonté, douceur.</i>	Ibid.
3. <i>Justice.</i>	132
4. <i>Grandeur d'ame.</i>	133
5. <i>Chasteté.</i>	134
6. <i>Religion.</i>	135
ART. II. <i>Principaux caracteres & principales vertus des Romains par rapport à la guerre.</i>	137
1. <i>Equité & sage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.</i>	143
2. <i>Fermeté & constance dans une résolution une fois prise & arrêtée.</i>	145
3. <i>Accoutumance aux penibles travaux & aux exercices militaires : severité incroyable pour la discipline : diverses récompenses du mérite.</i>	147
4. <i>Clemence & moderation dans la victoire.</i>	152
5. <i>Courage & grandeur d'ame dans l'adversité.</i>	155.



T A B L E.

6. *Justice & bonne foi, principes du gouvernement Romain : Sources de l'amour & de la confiance des citoyens, des alliés & des peuples conquis.* 157
7. *Respect pour la religion.* 167
8. *Amour de la gloire.* 169
-

QUATRIEME MORCEAU

D E

L'HISTOIRE ROMAINE.

CHANGEMENT de la république Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'historien Polybe, livre sixième de son histoire. 173.

CHAPITRE PREMIER.

- Principes de Polybe sur les différentes sortes de gouvernemens, & en particulier sur celui des Romains.* 174.
Pouvoir des Consuls. 178.
Pouvoir du Sénat. 179
Pouvoir du Peuple. 181
Mutuelle dépendance des Consuls, du Sénat, & du Peuple. 182
Causes du changement d'une République en Monarchie. 188



T A B L E.

CHAPITRE SECOND.

<i>Changement de la République Romaine en Monarchie.</i>	198
<i>Richesses suivies du luxe dans les bâtimens, les meubles, la table, &c.</i>	200
<i>Goût pour les statues, les tableaux, &c.</i>	205
<i>Avarice insatiable : injustices : rapines : mauvais traitement à l'égard des alliés & des peuples conquis.</i>	208
<i>Ambition démesurée, de sir effrené de dominer, suivis de factions, de séditions, de meurtres, de proscriptions, & de la ruine entière de la liberté.</i>	213
1. LES GRACQUES.	217
2. MARIUS & SYLLA.	222
3. CÉSAR. POMPE'E.	233
4. LE JEUNE OCTAVIUS.	238

QUATRIÈME PARTIE.

D <i>E la fable & des antiquités.</i>	259
--	-----

CHAPITRE PREMIER.

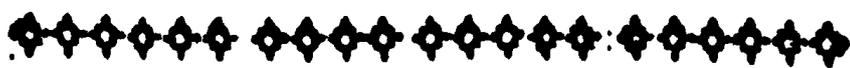
<i>De la fable.</i>	Ibid.
ART. I. De l'origine de la fable.	260
ART. II. De l'utilité de la fable.	269



T A B L E.

CHAPITRE SECOND.

<i>Des Antiquités.</i>	277.
<i>Utilité de l'étude des Antiquités.</i>	279
<i>Faits & réflexions sur ce qui regarde l'invention des Arts.</i>	290
§. 1. <i>Découvertes échappées aux An- ciens.</i>	291
§. 2. <i>Honneurs rendus aux Savans.</i>	300
§. 3. <i>Des mesures de tems & de lieux, & des monnoies anciennes.</i>	305
I. <i>Mesures de tems.</i>	306
II. <i>Mesures itineraires.</i>	307
III. <i>Des monnoies anciennes.</i>	308
<i>Monnoies Grecques.</i>	309
<i>Monnoies Romaines.</i>	310
<i>Nombres Romains.</i>	312
<i>Tarif des Monnoies Grecques.</i>	312
<i>Tarif des Monnoies Romaines.</i>	313



LIVRE CINQUIEME.

D E la Philosophie.	317
ARTICLE I. <i>La Philosophie peut beaucoup servir au réglemen des mœurs.</i>	320
ART. II. <i>La Philosophie peut beau- coup servir à perfectionner la raison.</i>	334



T A B L E.

ART. III. ET IV. *La Philosophie sert à orner l'esprit d'une infinité de connoissances curieuses. Elle sert aussi à inspirer un grand respect pour la religion.*

353

Physique des Savans.

356

Systèmes du monde.

ibid.

Physique des enfans.

372

§. I. *Plantes. Fleurs. Fruits. Arbres.*

376

§. II. *Animaux.*

385

Poissons.

386

Oiseaux.

388

Animaux de la terre.

397

Utilité de ces observations physiques.

405

ART. IV. *La Philosophie sert à inspirer un grand respect pour la religion.*

408.



L I V R E S I X I È M E.

*Du gouvernement intérieur des Classes
& du Collège.*

A V A N T - P R O P O S. 413

ARTICLE I. *Importance de la bonne éducation de la jeunesse.*

414

ART. II. *On examine si l'éducation publique doit être préférée à l'instruction domestique & particulière.*

428



T A B L E.

PREMIERE PARTIE.

A VIS généraux sur l'éducation de la Jeunesse.	438
ARTICLE I. Quel but on doit se proposer dans l'éducation.	440
ART. II. Etudier le caractère des enfans, pour se mettre en état de les bien conduire.	444
ART. III. Prendre d'abord de l'autorité sur les enfans.	450
ART. IV. Se faire aimer & craindre.	455
ART. V. Des châtimens.	462
§. I. Inconvéniens & dangers des châtimens.	465
§. II. Règles à observer dans les châtimens.	468
ART. VI. Des réprimandes.	477
1. Sujet de réprimander.	478
2. Tems où il faut placer la réprimande.	479
3. Manière de faire les réprimandes.	480
ART. VII. Parler raison aux enfans. Les piquer d'honneur. Faire usage des louanges, des récompenses, des caresses.	485



T A B L E.

ART. VIII. <i>Accoutumer les enfans à être vrais.</i>	491
ART. IX. <i>Accoutumer les jeunes gens à la politesse, à la propreté, à l'exaltitude.</i>	494
ART. X. <i>Rendre l'étude aimable.</i>	499
ART. XI. <i>Accorder du repos & de la récréation aux enfans.</i>	505
ART. XII. <i>Former les jeunes gens au bien par ses discours & par ses exemples.</i>	510
ART. XIII. <i>Piété: religion: Zèle pour le salut des enfans.</i>	514

SECONDE PARTIE.

D EVOIRS particuliers par rapport à l'éducation de la jeunesse.	521
--	-----

CHAPITRE PREMIER.

<i>Des devoirs du Principal.</i>	ibid.
ARTICLE I. <i>De la nourriture des Pensionnaires.</i>	523
ART. II. <i>Des études.</i>	528
ART. III. <i>De la discipline du Collège.</i>	536
ART. IV. <i>De l'éducation.</i>	547
ART. V. <i>De la Religion.</i>	558
§. I. <i>Des instructions.</i>	ibid.



T A B L E.

6. II. *De l'usage des Sacremens.* 572

CHAPITRE SECOND.

<i>Du devoir des Régens.</i>	598
ARTICLE. I. <i>De la discipline des Classes.</i>	594
ART. II. <i>Faire paroître les écoliers en public.</i>	597
§. 1. <i>Des Exercices.</i>	ibid.
§. 2. <i>Des Tragédies.</i>	608
§. 3. <i>De la Prononciation.</i>	616
ART. III. <i>Des compositions & des actions publiques.</i>	634
ART. IV. <i>Des études que doivent faire les maîtres.</i>	641
ART. V. <i>Application de quelques règles particulières à la conduite & à l'intérieur des Classes.</i>	649.

CHAPITRE TROISIÈME.

<i>Du devoir des Parens.</i>	659.
------------------------------	------

CHAPITRE QUATRIÈME.

<i>Du devoir des Précepteurs.</i>	677.
-----------------------------------	------

CHAPITRE CINQUIÈME.

<i>Du devoir des Ecoliers.</i>	688
<i>Conclusion de cet Ouvrage.</i>	708

F I N.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU;
Roy de France & de Navarre: A nos
amez & féaux Conseillers, les Gens tenans
nos Cours de Parlement, Maîtres des Re-
quêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-
Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Séné-
chaux, leurs Lieutenans Civils, & autres
nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T.
Notre cher & bien amé le Sieur * * * Nous
ayant fait représenter qu'il auroit composé
un Ouvrage intitulé, *De la maniere d'ensei-
gner & d'étudier les Belles Lettres par rapport
à l'esprit & au cœur*, qu'il souhaiteroit faire
imprimer & donner au Public, s'il Nous
plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege
sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de
le faire imprimer en bon papier & en beaux
caracteres suivant la feuille imprimée & at-
tachée pour modele sous le contrescel des
Présentes. A C E S C A U S E S, voulant
traiter favorablement ledit Exposant, Nous
lui avons permis & permettons par cesdites
Présentes de faire imprimer ledit Livre ci-
dessus spécifié en un ou plusieurs volumes,
conjointement ou séparément, & autant de
fois que bon lui semblera, sur papier & ca-
racteres conformes à ladite feuille imprimée
attachée pour modele sous le contrescel des-
dites Présentes & de le vendre, faire vendre
& débiter par-tout notre Royaume, pendant
le tems de dix années consécutives, à com-
pter du jour de la date desdites Présentes:
Faisons defenses à toutes sortes de personnes
de quelque qualité & condition qu'elles
soient



Soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages, & interêts; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril dernier; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur FLURIAU D'ARMENONVILLE, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier



Garde des Sceaux de France le Sieur FLEU-
RIA U D'ARMENONVILLE, Comman-
deur de nos Ordres, le tout à peine de nullité
des Présentes. Du contenu desquelles vous
mandons & enjoignons de faire jouir l'Expo-
sant ou ses ayans cause, pleinement & paisi-
blement, sans souffrir qu'il leur soit fait au-
cun trouble ou empêchement. Voulons que
la copie desdites Présentes qui sera imprimée
tout au long au commencement ou à la fin
dudit Livre, soit tenue pour dûement signi-
fiée, & qu'aux copies collationnées par l'un
de nos amez & féaux Conseillers & Secre-
taires, foi soit ajoutée comme à l'original.
Commandons au premier notre Huissier ou
Sergent de faire pour l'exécution d'icelles,
tous actes requis & nécessaires, sans demander
autre permission, & nonobstant clameur de
Haro, Charte Normande, & Lettres à ce con-
traires. C A R tel est notre plaisir. DONNE' à
Paris le vingtième jour du mois de Decembre
l'an de grace mil sept cent vingt-cinq, & de
notre Regne le onzième. Par le Roy en son
Conseil, D E S A I N T - H I L A I R E.

*Registré, ensemble la Cession, sur le Registre
VI. de la Chambre Royale des Libraires &
Imprimeurs de Paris No. 353. fol. 282. con-
formément aux anciens Réglemens, confirmés
par celui du 28 Fevrier. 1723. A Paris le 4
Janvier mil sept cent vingt-six.*

BRUNET, Syndic.



ΠΕΠΕΠΕΠΕΠΕΠΕΠΕΠΕΠΕΠΕΠΕ

L I V R E S

*Nouvellement imprimez à Paris chez
JACQUES ESTIENNE, Libraire rue
Saint Jacques à la Vertu.*

*De M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Uni-
versité, Professeur d'Eloquence au
Collège Royal, &c.*

DE la Maniere d'Estudier & d'Enseigner les Belles
Lettres, par rapport à l'esprit & au cœur, 2.
vol. in 12. 5. l.

— Suite du même, sur l'Histoire, la Fable, la Phi-
losophie, & la maniere de conduire les jeunes
gens dans les Colleges, 1. vol. in 12. 5. l.

— Du même. *M. F. Quintilian Institutionum Ora-
toriarum Libri duodecim. Ad usum scholarum accom-
modati, revisi quæ minus necessaria visa sunt & bre-
vitas notis illustrati à CAROLO ROLLIN antiquo
Rectore Universitatis, 2. vol. in 12. 4. l. 10. s.*

*De Messire FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA
MOTTE FENELON, Précepteur de Messie-
gneurs les Enfants de France, & depuis Ar-
chevêque Duc de Cambray, Prince du Saint
Empire, &c.*

*Les Aventures de Telemaque fils d'Ulysse. Seconde
Edition conforme au manuscrit original de l'Au-
teur, avec des augmentations très considérables,
& un beau Discours sur la Poësie. Entichie de 18.
figures en taille-douce, 2. vol. in 12. 5. l.*

— *Du même. Dialogues sur l'Eloquence en general,
& en particulier sur celle de la Chaire, avec une
Lettre écrite à l'Academie françoise, sur la Rhetor-
ique, sur la Poësie, &c. in 12. 2. l. 5. s.*

— *Du même. Oeuvres Philosophiques, ou Démon-
stration de l'existence de Dieu, & de ses Attributs,
tirée de la connoissance de la Nature, & propor-*



tionnée à l'intelligence des plus simples ; in 12.
2. l. 10. s.

— *Du même.* Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Métaphysique, in 12. 2. l.

— *Du même.* Sermons choisis sur divers sujets in 12. 2. l. 10 s.

— *Du même.* Nouveaux Dialogues des Morts, qui n'ont point encore été imprimés, avec un Recueil de Fables & morceaux d'Histoire, faites pour l'éducation d'un jeune Prince. Seconde Edition plus correcte que la première. 2. vol. in 12. 4. l.

— *Du même.* Abrégé des Vies des anciens Philosophes, avec un Recueil de leurs plus belles maximes, in 12. 1. vol. 1726. 2. l. 5. s.

Entretiens de Cicéron sur la Nature des Dieux, en Latin & en François. avec des notes du Traducteur, & de sçavantes remarques de M. le Président BOUHIER, par M. l'Abbé D'OLIVET, in 12. 3. vol. 6. l.

— *Du même.* Traduction de quelques Oraisons de Demosthène & de Cicéron. 1. vol. in 12. 2. l.

Entretiens de Cicéron sur les Orateurs Illustres ; avec des Notes critiques & historiques, & une belle Préface tirée de l'Orateur de Cicéron, par M. DE VILLEFORT. in 12. 1. l. 15. s.

Selecta à Veteri Testamento historia, ad usum eorum qui Latina Lingua rudimentis imbuuntur, in 12. 1. l.

— *Item. Selecta à Scripioribus prephanis Historia, ad eundem usum collecta, in 12. 2. vol. 2. l.*

Recueil de poésies diverses. Troisième Edition augmentée considérablement, par le R. P. DU CERCEAU, in 80. 3. l. 10 s.

Nouveau Dictionnaire de la Langue Française, ancienne & moderne ; avec des observations de Critique, de Grammaire, & d'Histoire ; composé par PIERRE RICHELET, augmenté d'un tiers plus que toutes les Editions précédentes, par M. AUBERT, Avocat du Roy à Lion, 3 vol. in folio. 50. l.

On trouvera chez le même Libraire divers autres Livres d'assortimens, tant de France que des Pays Etrangers, sur différentes Matières.

